

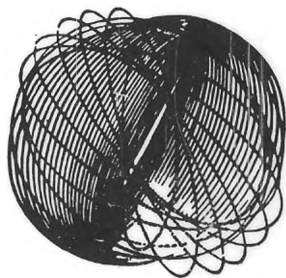
DU MONDE ENTIER

VASSIL BARKA

Le prince jaune

TRADUIT DE L'UKRAINIEN
PAR OLGA JAWORSKYJ

PRÉFACE
DE PIOTR RAWICZ



nrf

GALLIMARD

Titre original :

JOVITYJ KNIAZ

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Vassil Barka, 1968.

© Éditions Gallimard, 1981, pour la traduction française et la préface.

Depuis des années je n'ai lu de livre plus terrifiant que Le prince jaune, chronique romancée de cette mort froidement organisée d'une famille, d'un village, d'une classe sociale. Le lecteur qui se laisserait rebuter par la monotonie tout apparente du récit serait moralement sourd et aveugle. Aussi peu fondé serait le reproche de manichéisme. L'auteur n'y est pour rien : à l'heure du grand crime, la réalité elle-même se fait manichéenne....

L'action du roman, la matière du témoignage est bien située dans le temps et dans l'espace. L'hiver 1932-33 en Ukraine. Ce pays réputé depuis des siècles par la fertilité fabuleuse de son sol, de son « tchernoziom », ce grenier proverbial de l'Europe fut en un tournemain changé en désert lunaire, en vallée de mort suite à la décision d'un petit groupe de doctrinaires indifférents à tout sauf à leur propre bien-être, à leur pouvoir et à leur utopie démentielle. Si le parti communiste usurpateur n'avait perpétré au long de son histoire qu'un seul crime, celui de la collectivisation forcée de l'agriculture en Ukraine, il serait déjà disqualifié aux yeux de tout homme informé et impartial.

Mais l'Ukraine... cela paraît si loin ! Sous nos cieux occidentaux provisoirement paisibles qui donc, à part les émigrés et les géographes, a la moindre idée de cette contrée pourtant comparable en superficie et en population à la France ?

« L'action se passe en Pologne c'est-à-dire Nulle-Part » – a pu dire Alfred Jarry. A ce compte-là, l'Ukraine serait le nulle-part de nulle-part, une province russe quelconque perdue dans l'immensité de l'Empire... Lors de la projection à Paris, il y a une bonne dizaine d'années, du très beau film Les chevaux de feu (d'après la nouvelle de Mykhailo Kotsioubynsky Les ombres des âieux oubliés) n'a-t-on pas parlé dans la presse d'un film « russe » alors que les acteurs s'entretenaient en un ukrainien savoureux aussi éloigné du russe que l'italien l'est du français ?... Gageons qu'à peine un promeneur sur mille – flânant à Saint-Germain-des-Prés – sait que le petit square Tarass Chewtchenko s'appelle ainsi en l'honneur du chanfre incomparable de la misère des manants et de la gloire cosaque, d'un poète révolté qui plus qu'aucun autre fut le « catalyseur » de la conscience nationale de tout un peuple : les Ukrainiens.

« Surtout ne nous prenez pas pour des Russes, on a horreur de ça ! » – clament à peu près toutes les publications des émigrés ukrainiens, et, si cette insistance peut parfois paraître lassante, il convient d'explorer les sources de la confusion, d'analyser les raisons de cette fausse identification, de ce malentendu qui a le don de faire sortir de leurs gonds les patriotes ukrainiens.

C'est en effet autour de Kiev désignée communément comme « la mère des villes russes » qu'avant le baptême de l'année 988 avait surgi une organisation étatique, une civilisation, une structure nationale qui allait se subdiviser en trois ethnies, trois peuples distincts : les Russes (ou « Grands-Russes ») établis autour du duché de Souzdal, puis de Moscou ; les Biélorussiens (pendant une longue période dominés politiquement par les Lituaniens) ; et, enfin, les Ukrainiens.

Paradoxe de l'histoire ou de l'onomastique ? – La glorieuse mère de toutes les villes « russes » (donc, russes, biélorussiennes et ukrainiennes) reste formellement la capitale politique et, effectivement, culturelle et spirituelle de l'Ukraine

quels que soient les efforts de russification émanant de Moscou. Que Kiev et son rayonnement appartiennent également à l'histoire russe, qu'ils ne puissent être éliminés de la conscience historique russe... ne rend certainement pas l'analyse plus facile. D'autre part, les Ukrainiens n'ont connu depuis des siècles que des périodes brèves et perturbées d'existence étatique indépendante. A l'époque moderne ce fut plus qu'un embryon d'État : une espèce de « république militaire libre » de Cosaques avec pour centre la Sitch de Dniéper... Paysans fuyant le servage, nobles en rupture de loi, chercheurs d'aventures, esprits inquiets assoiffés de liberté... trouvaient ici refuge. Sur leurs embarcations rapides les Cosaques entreprenaient des expéditions téméraires contre les Tartares et narguaient parfois le sultan jusque devant les portes de Constantinople. Des légendes, des chansons, des « doumy » magnifiaient cette geste héroïque, et comment ne pas rappeler ici au lecteur français le poème d'Apollinaire sur les Cosaques de Zaporogue et la lettre d'insultes qu'ils adressent au sultan de Turquie ?

Il y avait sans doute bien des causes économiques et sociales aux insurrections menées par l'hetman Bohdan Khmelnytsky contre la souveraineté polonaise au milieu du XVII^e siècle. Une mer de sang ukrainien, polonais et juif fut versée. Considéré par les Ukrainiens comme leur héros national, Khmelnytsky occupe dans la mémoire juive une place comparable à celle d'un Haman ou d'un Hitler. Il n'est pas possible de tracer ici le portrait de cet homme d'État, chef militaire brillant qui joua un rôle sans doute controversé mais marqua de façon indélébile l'histoire de son pays et de l'Europe de l'Est tout entière. Qu'il suffise de remarquer que les insurrections de Khmelnytsky et de ses prédécesseurs (Pawliouk, Nalyvayko...) avaient aussi un caractère de guerre religieuse : les populations ukrainiennes orthodoxes se soulevaient contre les seigneurs polonais catholiques romains. C'est là sans doute une des raisons principales qui poussèrent les dirigeants ukrainiens à se soumettre au tsar de Moscovie

(« tsar de toutes les Russies ») plutôt qu'au roi de Pologne. Après Khmelnytsky l'Ukraine se trouve donc divisée : les territoires situés sur la rive gauche du Dniéper ainsi que Kiev échoient à l'Empire russe de plus en plus puissant. Ceux de la rive droite restent soumis à la multinationale « monarchie républicaine » polonaise qui va inexorablement vers son déclin. Que les tsars aient cherché à affaiblir voire à liquider l'autonomie, à grignoter les libertés prévues par les traités conclus avec les dirigeants ukrainiens, cela va de soi. La turbulence libertaire d'un foyer tel que la Sitch de Zaporogue défiait le caractère autocratique et centraliseur de l'Empire. On raconte que Pétersbourg fut construit sur les os des Cosaques réduits en esclavage et contraints aux travaux forcés par Pierre le Grand. La Sitch ancienne fut détruite en 1709, la « nouvelle Sitch » connut une fin analogue en 1775 par ordre de la Grande Catherine. Le dernier ataman de la Sitch, Petro Kalnychewsky, déporté de son Ukraine bien-aimée à Solowki (déjà !) est mort, raconte-t-on, à l'âge de cent treize ans, après un séjour prolongé dans une cave humide...

Appelée alors communément « la Petite Russie » (pour l'opposer à la Grande Russie, la Russie stricto sensu), l'Ukraine allait-elle perdre définitivement sa spécificité ethnique et linguistique, son caractère national, son âme ? Allait-elle se dissoudre dans l'océan « pan-russe » ? – Ce n'est pas un hasard si chez les voisins les plus proches de l'Ukraine – en russe comme en polonais – le mot « Cosaque » évoque à ce jour deux notions : celle de courage à toute épreuve et celle de liberté effrénée. Cette constatation linguistique explique-t-elle la permanence du fait ukrainien ?

Après les trois partages, puis la disparition du royaume de Pologne à la fin du XVIII^e siècle, la plus grande partie du territoire ukrainien échet aux Romanov, la partie occidentale, nettement plus petite, à l'Empire austro-hongrois des Habsbourg – juste assez pour servir de « Piémont » à un renouveau culturel qui, au cours de ces deux derniers siècles,

allait déterminer la cristallisation de la conscience nationale ukrainienne.

Comme chez bien d'autres peuples de l'Est européen privés d'organisation étatique propre, cet éveil national et politique fut puissamment accéléré voire provoqué par des hommes de plume, surtout des poètes. Parmi les annonciateurs de ce renouveau, mentionnons Hryhori Skovoroda (1722-1794) – philosophe religieux et poète qui parcourait les campagnes avec pour tout bagage une chemise propre à mettre le dimanche, un chalumeau et les Évangiles. Ce contemporain et, comme le dit Vassil Barka, frère spirituel de Swedenborg, refusa les honneurs universitaires. Pèlerin infatigable, il enseignait et apprenait auprès des paysans...

La langue littéraire se renouvelle avec le poète Kotliarewsky, auteur notamment d'une version « plaisantine » en ukrainien de L'Enéide de Virgile. Mais l'apogée est l'œuvre de Tarass Chewtchenko (1814-1861), peintre de talent et poète national par excellence.

Né serf, racheté par ses amis et admirateurs au seigneur, Chewtchenko a connu la persécution et même l'interdiction d'écrire. Il semble que dans aucun pays, chez aucun peuple un poète ait jamais exercé une influence aussi décisive sur la conscience nationale. Quelles que soient leurs divergences et leurs oppositions, tous les Ukrainiens se retrouvent dans le culte constant de l'auteur du Kobzar'.

Plus près de nous, au tournant des XIX^e et XX^e siècles, rappelons parmi tant d'autres le nom de l'excellent prosateur Mykhaïlo Kotsiubynsky ou celui de la poétesse Lessia Ukraïнка (de son vrai nom Laryssa Kossatch-Kvitko)... Tout cela dans l'empire des tsars où pour parer au danger « séparatiste » l'autorité centrale cherchait à étouffer l'essor de la culture et de la langue ukrainiennes et n'hésitait pas, comme en 1876, à prononcer une interdiction de publications en dialecte « petit russe », où l'intelligentsia ukrainienne elle-même subissait l'influence puissante de la culture majoritaire. A partir d'un certain niveau social l'assimilation linguistique

devenait, en effet, difficilement évitable. Immortalisé par ses poèmes en ukrainien, Tarass Chewtchenko n'a-t-il pas rédigé une partie notable de ses écrits en russe ? Puisant largement son inspiration dans l'histoire et le folklore d'Ukraine, Gogol lui-même n'est-il pas reconnu avant tout comme écrivain russe ?

Au-delà de la frontière, en Galicie ukrainienne sous les Habsbourg... les tentations assimilationnistes étaient plus faibles, et plus fortes les possibilités d'organisation offertes au mouvement national qui s'affirmait contre l'influence prépondérante des Polonais, fort nombreux dans l'appareil administratif de l'Empire austro-hongrois. Les Ukrainiens (appelés ici « Ruthènes ») envoyaient leurs représentants à la Diète provinciale de Lwiw (en russe : Lvov, en polonais : Lwów) et même au parlement de Vienne. La langue et le rite grec (uniate) séparaient les paysans ukrainiens de leurs seigneurs polonais, catholiques romains. La campagne était ukrainienne, les villes, peuplées en majorité de Polonais et de Juifs.

Lentement surgit une couche encore mince d'intelligentsia ukrainienne, le plus souvent d'origine paysanne. Associations culturelles et de jeunesse, réseau d'écoles, publications nombreuses, action du clergé uniate... tout contribuait à une prise de conscience nationale de plus en plus nette.

A côté de tant d'autres apparaît un poète, prosateur, publiciste inspiré Ivan Franko... Seule une petite minorité de la population locale, « les anciens Ruthènes », rejette la dénomination d'Ukrainien et se considère comme partie de la grande nation « pan-russe ». Cette tendance va en s'affaiblissant.

Et puis, éclate la Première Guerre mondiale où les Ukrainiens – sujets russes – sont fréquemment obligés de se battre contre leurs frères – sujets autrichiens. Révolution d'Octobre, guerre civile en Ukraine qui souvent prend l'allure d'une guerre de tous contre tous. Pogromes sanglants dans de petites bourgades à majorité juive, viols, rapt, pillages, incendies, meurtres en série. C'est de cette période trouble que

date le dicton « Dans le wagon – le directoire, sous le wagon – le territoire... » Se déplaçant rapidement à cheval ou sur leurs petits chariots, les détachements de l'anarchiste Makhno parviennent momentanément à contrôler de vastes espaces. L'ambiance de cette époque cruelle fut fidèlement recréée par Isaac Babel.

Parmi plusieurs tentatives plus ou moins suivies en vue de fonder enfin un État ukrainien indépendant, notons celle de l'hetman Skoropadsky placé sous les auspices de l'Allemagne provisoirement victorieuse et, plus tard, celle de Siméon Petlioura (tué en 1926 à Paris par un Juif ukrainien) qui, allié temporairement aux Polonais, entreprit la fondation d'une République.

Après la guerre polono-soviétique de 1920 qui faillit coûter son indépendance fraîchement reconquise à la Pologne, et la signature en 1921 du traité de Riga, la plus grande partie du territoire ethnique ukrainien fut attribuée à la République des Soviets, la Galicie orientale, la Volhynie et la Podolie occidentales allèrent à la Pologne¹ qui comptait désormais parmi ses citoyens environ six millions d'Ukrainiens – 20 % de sa population totale. Les relations entre cette minorité nationale importante et les autorités polonaises n'étaient certes rien moins qu'idylliques. Dans l'État polonais multinational le sort des minorités n'était point enviable. Varsovie cherchait à poloniser artificiellement les terres ukrainiennes situées aux confins est de l'État, ordonnait de brutales descentes policières contre les coopératives qui comptaient parmi les plus florissantes et les mieux organisées d'Europe. J'ai encore devant les yeux cette scène à laquelle j'assistais en spectateur ahuri, indigné et impuissant : une bande de policiers administrant des coups de poing à plusieurs vendeurs en tabliers blancs, dans une crèmerie coopérative resplendissante de propreté... Ces flics piétinaient avec leurs

1. Des territoires plus restreints peuplés d'Ukrainiens furent incorporés à la Hongrie, d'autres à la Tchécoslovaquie.

bottes des assortiments de fromages et versaient de l'essence sur les mottes de beurre. Il y avait pire : emprisonnements arbitraires, églises orthodoxes et uniates saccagées, interrogatoires et tortures, interdiction d'ouvrir une université ukrainienne, accès très limité à la fonction publique.

Réduites à l'illégalité, certaines organisations politiques réagissaient avec violence : attentats à la bombe contre des politiciens polonais et des personnalités ukrainiennes coupables de « collaboration » avec l'occupant... sans parler d'imprimeries clandestines, de détachements paramilitaires déguisés en clubs sportifs, etc. Ceci n'est pas l'endroit pour retracer la triste histoire des rapports polono-ukrainiens entre les deux guerres. Et pourtant, vue a posteriori, l'image est loin d'être entièrement négative surtout lorsqu'on la compare à l'univers dantesque présenté par Vassil Barka : même limitées et violées, les libertés publiques dans la Pologne du maréchal Pilsudski et celle des colonels étaient incomparablement plus larges qu'en Union soviétique. L'activité des partis d'opposition fut tolérée tant bien que mal. Il est vrai que lors des élections parlementaires les pires abus étaient courants, surtout dans les campagnes. On appelait cela « les miracles des urnes ». Dans un village peuplé entièrement d'Ukrainiens lors de la proclamation des résultats du scrutin, un pope de mes amis eut la surprise d'entendre que 100 % des suffrages exprimés étaient allés à la liste patronnée par le gouvernement de Varsovie. « Je vois déjà – me dit-il en souriant –, mes ouailles m'ont trahi et ont voté pour les Polonais. Ma femme aussi, ainsi que mes deux fils adultes. Une seule chose me tracasse : où donc est allé mon bulletin à moi ? ! »

Eh oui, les élections truquées étaient pratique courante, mais néanmoins la minorité ukrainienne parvenait à envoyer à la Diète de Varsovie une représentation importante bien qu'inférieure à la justice. Des quotidiens, des publications en langue ukrainienne étaient parfois caviardés par la censure mais parvenaient à sortir avec des tirages enviables. Le mou-

vement coopératif exemplaires forçait l'admiration et l'envie des voisins. Des associations sportives et culturelles de masse mobilisaient la jeunesse. Ecoles primaires et secondaires formaient des cadres. Malgré les difficultés d'accès à l'université (polonaise)... de plus en plus d'Ukrainiens accédaient aux professions libérales. Faute d'université, la Société savante Tarass Chewtchenko – sorte d'Académie – développait une activité prodigieuse dans les domaines de l'ethnologie, de la philologie, de l'histoire ukrainiennes...

Mais avant tout, fidèle à sa vocation de « Piémont », l'Ukraine de l'Ouest entre les deux guerres a connu malgré les persécutions un bel essor des arts et des lettres : peintres de talent dont l'admirable Oleksa Novakiwsky ou Nikiphore, le « génialoïdal » primitif, compositeurs et virtuoses de classe internationale et aussi, une pléiade d'écrivains brillants sachant unir harmonieusement dans leurs œuvres l'esprit du terroir, les motifs nationaux et les recherches formelles les plus téméraires. On pouvait, de Pologne, se rendre à peu près librement à l'étranger. L'Ukraine de l'Ouest s'est ouverte largement à l'Occident. Il n'est pas question ici d'énumération exhaustive ou de hiérarchie parmi les noms qui, hélas, ne diront pas grand-chose au lecteur français, mais comment ne pas citer ce poète merveilleux mort prématurément : Bohdan Ihor Antonytch, digne de figurer dans n'importe quelle anthologie du surréalisme ? Ou bien Oulass Samtchouk, auteur d'une épopée puissante, La Volhynie ? Ou le critique, essayiste, traducteur et poète Mykhaïlo Rudnytsky, maître du verbe ukrainien mais tout autant à l'aise dans le domaine des lettres françaises, allemandes, anglaises... En un mot : la discrimination et l'oppression dont les Ukrainiens furent l'objet sous la deuxième république polonaise, avant 1939, ne sont pas parvenues à étouffer une vie politique, culturelle, nationale fort intense.

Et à l'est de la frontière ? Que s'est-il passé dans la plus grande partie du territoire, dans cette « Petite Russie » soviétisée que les habitants des marches occidentales ont pris l'ha-

bitude d'appeler la « Grande Ukraine » ? – Non sans complicité des communistes locaux l'Armée Rouge envahit le pays et, après le bref interlude d'invasion polonaise en 1920, on y établit l'ordre issu de la révolution d'Octobre, celui de Lénine et Trotsky.

*La guerre civile est terminée, les gouvernements nationaux de toute couleur – liquidés. Le nouveau régime promet aux Ukrainiens une indépendance totale... à condition qu'elle s'exerce dans le cadre d'un socialisme à construire. Selon la constitution chaque république garde même le droit de se détacher de l'Union... Disons seulement que ce droit reste à ce jour théorique et que bien des hommes et des femmes ont connu une mort atroce par suite d'une tentative, même présu-
mée, en ce sens.*

« Nationale dans sa forme, socialiste pour ce qui est de son contenu » – telle devait désormais être la culture de chacun des peuples de l'Union conformément à la formule dont l'ineptie saute aux yeux. Car... comment et selon quels critères séparer ici le fond et la forme ? Et puis... que signifie donc cette « pleine » indépendance quand elle ne doit s'exercer que dans le cadre du socialisme ? Et si la majorité d'un peuple ne veut pas de ce socialisme-là imposé par une capitale lointaine, ou du socialisme tout court ? Que se passe-t-il alors ? !

L'histoire de l'Ukraine soviétique et le roman tragique de Vassil Barka fournissent la réponse : le génocide.

Quelles que soient les spécificités de chaque situation, le sort des Juifs sous Hitler, des Cambodgiens sous Pol Pot, des boat-people vietnamiens fuyant le socialisme victorieux dans leur patrie... s'apparente de près à celui des paysans ukrainiens soumis à la « dékoulakisation » et à la collectivisation. N'est pas loin non plus le martyre des Arméniens sous le joug turc, mais ce qui distingue l'assassinat de la paysannerie ukrainienne sous le pouvoir des soviets c'est le halo du mensonge dont fut enrobé le crime perpétré en pleine paix internationale. On a déporté et fusillé des milliers et des milliers de paysans parmi les meilleurs, les plus travailleurs. Après

avoir mobilisé et dépêché dans les campagnes vingt-cinq mille jeunes communistes armés, lors des rafles meurtrières et des fouilles on enleva à tous leurs dernières réserves : pommes de terre, blé, seigle... sans même laisser le nécessaire pour les semailles. Ces provisions étaient tantôt expédiées en Moscovie, tantôt emmagasinées dans des villages dans des conditions telles qu'elles pourrissaient sous les yeux de la population affamée. Les bâches manquaient... Les silos et les greniers étaient gardés par des sentinelles qui tiraient sur quiconque s'approchait. La frontière entre la République soviétique ukrainienne et la Russie fut militairement gardée ainsi que les abords des grandes villes ukrainiennes afin d'empêcher qu'y pénétrant ceux qui par leur dur labeur avaient arraché ce pain à la terre et que le pouvoir condamnait à présent à une mort lente, en tant que koulaks et exploiters. La devise officielle était : « Liquider les koulaks en tant que classe. » Sa réalisation signifiait : élimination physique des paysans ukrainiens un par un en tant qu'individus... avec leurs familles. En automne 1932 l'ordre fut donné d'enlever à des paysans qui refusaient d'entrer dans les kolkhozes et à ceux également dont les kolkhozes ne voulaient pas... chaque grain de blé qu'ils pouvaient posséder. Les bandes de communistes armés qui, eux, touchaient de la nourriture par tickets spéciaux (la hiérarchie alimentaire correspondant de près au poste dans le parti) fouillaient la terre, exploraient toutes les cachettes... Un kilo de blé dissimulé était comme une bombe, son détenteur — un saboteur. Hommes, femmes, enfants cadavériques rampaient dans les champs cherchant à se glisser à travers les barrages, à gagner les villes. Ils tombaient comme des mouches. Dans les gares et les villes la police procédait à une monumentale chasse à l'homme. Les paysans capturés étaient entassés dans des camions, transportés dans des terrains vagues isolés, jetés pêle-mêle, morts et vivants, dans des fosses communes. Par-dessus on versait parfois de la chaux vive... Ceux qui échappaient aux rafles attrapaient et mangeaient des

rats, des moineaux, des vers de terre. Le cannibalisme faisait son apparition dans le grenier de l'Europe. Les parents égorgeaient leurs enfants. A la tombée de la nuit un homme seul, à plus forte raison un enfant seul, ne sortait plus de peur d'être dépecé...

Et ceux qui sous la menace ou séduits par la propagande tonitruante sont entrés dans les kolkhozes – cette panacée ? – Eh bien, leur sort est à peine plus enviable que celui de leurs voisins récalcitrants. Entourés de gardes armés les voici qui accomplissent le geste sacré des semailles. Mais gare à celui qui, affamé, incapable de résister à la tentation, mettra dans sa bouche quelques grains de blé. Il sera arrêté sur-le-champ et condamné à de longues années de prison ou de camp pour « atteinte à la propriété socialiste »... L'explication est simple : théoriquement, les kolkhozes sont censés constituer des coopératives libres. Mais la condition sine qua non du mouvement coopératif est son caractère bénévole. Or, par sa nature même, le pouvoir totalitaire est incapable de discerner entre le bénévolat et ce qui ne l'est pas, bien qu'il se serve volontiers de cette notion.

Le totalitarisme ? – Un effort soutenu, inlassable en vue de déraciner, d'extirper toute spontanéité. En vue de la remplacer par une pseudo-spontanéité, préfabriquée. Obtenir de la matière organique qu'elle se comporte à la façon d'une matière inorganique. Mais qu'en même temps elle se proclame telle à haute voix, qu'elle fasse semblant de rester organique. Le conditionnement infini... Mais qui donc n'ayant pas subi ce traitement serait capable de le comprendre ou de l'imaginer ?

Les chiffres exacts ne sont pas connus mais on estime qu'au début de ces funestes années trente, 15 à 20 % de la population totale de l'Ukraine ont succombé à la famine et à la terreur. Cinq, six ou sept millions de personnes. Et voici la dérision suprême : à la même époque Staline publie son fameux article sur « le vertige du succès », les journaux chantent la vie heureuse des kolkhoziens libres et prospères,

la presse, la littérature, le cinéma glorifient en paroles et en images les chefs bien-aimés qui surent édifier le bonheur de la paysannerie. « La vie est devenue meilleure, plus joyeuse » – voilà les paroles d'une chanson qu'on entendait à la radio, dans les écoles, dans les cortèges... Cette catastrophe nationale, la pire qu'ait connue l'Ukraine au long de son histoire millénaire, fut donc soigneusement dissimulée, camouflée comme aucune autre. Aux délégations et aux journalistes occidentaux, on montrait des fermes collectives modèles, la tactique de la poudre aux yeux se révélait efficace et la presse « bourgeoise » bernée parlait des succès de l'édification socialiste, comme bien plus près de nous, il y a quelques années, cette même presse saluait la « libération » des peuples d'Indochine. Pendant sa visite en U.R.S.S., Edouard Herriot lui-même fut dupe d'un kolkhoze factice, d'une mise en scène astucieuse préparée à son usage.

L'Occident ignorait-il la réalité ou préférerait-il fermer les yeux ? – Seule une rivière assez étroite, le Zbroutch, séparait la « Grande Ukraine » soviétisée de l'Ukraine occidentale incorporée à la Pologne. Des deux côtés, le même peuple, la même langue, mais quel contraste !... Oppression, grande pauvreté souvent sur le territoire polonais, bien sûr. Les paysans manquaient parfois de moyens pour acheter les produits industriels nécessaires. Il arrivait qu'on dût fendre une allumette en quatre. Mais quelle abondance de pain, de fruits, de produits laitiers ! Personne ne mourait de faim. Brutalités policières, certes, mais point de génocide. De l'autre côté... Or, des nouvelles filtraient à travers la frontière. Certains dirigeants de la minorité nationale ukrainienne, parmi eux l'inoubliable Milena Rudnytska – femme de cœur, fort caractère, intelligence peu commune – cherchaient à alerter l'opinion mondiale, la Société des Nations... L'écho était faible ou nul. Et ce silence de l'Europe apparaît comme d'autant plus tragique qu'en organisant froidement une catastrophe démographique, économique et sociale en Ukraine, le pouvoir communiste procédait en même temps au génocide culturel, à

l'extermination systématique des cadres, des représentants de la culture nationale. Or, Dieu sait que devant les destructeurs et les bourreaux s'ouvrait ici un champ immense : si l'on compare le devenir national des Ukrainiens sous les régimes polonais et soviétique on constate que l'amplitude, le décalage entre les phénomènes négatifs et positifs étaient infiniment plus larges à l'Est qu'à l'Ouest ; différence de degré et d'échelle. En U.R.S.S. donc – génocide, catastrophe nationale de dimensions cosmiques, mais peu avant... une renaissance culturelle éblouissante, sans précédent dans l'histoire ukrainienne. Au début des années vingt, les sciences, les lettres, les arts ukrainiens y ont connu un faste, un foisonnement créateur, un saut qualitatif qui a posteriori a mérité le triste nom de « renaissance fusillée... ». Aux origines de cette éclosion relevons :

– les illusions nées chez l'intelligentsia ukrainienne par suite de l'« indépendance nationale » proclamée haut et fort et de la création d'un appareil étatique en théorie souverain. Le caractère fallacieux de cette « indépendance » n'est apparu que plus tard. Les communistes n'ont jamais été avares de promesses ;

– l'ukrainisation décrétée par le nouveau pouvoir : les cadres ne connaissant pas la langue du pays étaient obligés de l'apprendre à toute vitesse. Cela n'a pas duré. Bientôt, on est passé à une russification forcée qu'il était de toute évidence difficile de prévoir face aux critiques de Lénine contre le « chauvinisme (russe) de grande nation » ;

– l'accumulation d'énergies créatrices freinées ou sous-employées avant la Révolution. Le grand bouleversement social en accéléra l'explosion. D'autre part, l'avènement (provisoire) de la N.E.P., de la « nouvelle politique économique » après les horreurs du « communisme militaire » favorisait aussi une certaine liberté d'expression.

Il faudrait des volumes pour présenter la richesse et la variété de cette renaissance, de ce feu d'artifice dans le seul domaine des belles-lettres. Tous ces créateurs connaissaient

bien sûr la grande littérature russe, mais par réaction compréhensible nombre d'entre eux se tournaient résolument vers l'Occident. Sont là tous les genres et toutes les conventions esthétiques. Des groupes et des écoles discutent, se confrontent et s'affrontent. Mais le sang ne coule pas. Pas encore. Les étiquettes de « nationaliste bourgeois » ou de « formaliste » n'ont pas cours et ne signifient pas encore une condamnation à mort. En attendant, on peut parler d'un miracle : Bajan, Sossioura, Rylsky, Zerov, le génial Tytchyna... peu de littératures européennes peuvent se vanter d'avoir fait surgir une telle pléiade de grands poètes en un laps de temps aussi bref. Youri Yanowsky, Maïko Yohansen, Ploujnyk, Ostap Vychnia, Khvylovyi – la prose elle aussi se situe à des hauteurs surprenantes... J'ai sous les yeux le catalogue général de Gallimard. On y trouve des centaines, des milliers de traductions de dizaines de langues, mais à une seule exception près, celle des Cavaliers de Ianowsky, aucune trace de cette moisson. Avis aux éditeurs à la recherche de talents à découvrir ou redécouvrir.

De cette richesse, qu'est-il resté à l'heure du génocide communiste ? – Voici quelques chiffres cités par l'émigré Youri Lawrinenko dans *La renaissance fusillée, anthologie en ukrainien*, publiée par l'Institut littéraire (Maisons-Laffitte 1959) :

En 1930 on éditait en U.R.S.S. les œuvres de 259 écrivains ukrainiens vivants. Après 1938 (et jusqu'en 1954) seuls 36 de ces noms apparaissaient dans des publications. Qu'est-il advenu des 223 écrivains dont on n'a plus entendu parler ? – Selon les informations de Lawrinenko qu'il dit lui-même incomplètes : 17 d'entre eux ont été fusillés, 8 se sont suicidés, 175 ont été arrêtés, déportés et éliminés par d'autres moyens policiers (il est probable qu'il y en a parmi eux qui ont été également fusillés ou ont péri dans des camps de concentration), 16 disparus sans trace, ; 7 écrivains seulement sont morts de mort naturelle. Sans parler de ceux, et

des plus grands, qui ont été forcés de trahir leur art, de le mettre au service d'une basse propagande...

Certes, les lettres ukrainiennes ne sont pas les seules à avoir subi en U.R.S.S. ce genre de traitement : rappelons seulement l'assassinat des écrivains yiddish en 1952 couronnant la campagne raciste contre les « cosmopolites ». On peut citer des faits et des chiffres aussi macabres à propos de la littérature russe et d'autres. Pour avoir été un peu moins sanglante, la collectivisation de l'agriculture en Russie a été néanmoins catastrophique. Pourtant, tout cela ne saurait d'aucune manière dissimuler la portée du crime commis contre le peuple ukrainien...

Il serait indigne de chercher à embellir, à idéaliser l'histoire. En France il y a eu la collaboration et la milice. Il y a eu un Quisling en Norvège. Il est vrai qu'avant et pendant la dernière guerre certains dirigeants nationalistes ukrainiens ont misé sur l'Allemagne nazie. Le rôle de la police ukrainienne au service des nazis en Pologne et en Ukraine occupées a été peu glorieux. Elle a acquis une triste réputation en aidant l'envahisseur à dépister les Juifs, à organiser les pogromes et autres besognes de ce genre. Il faudrait une étude « psycho-historique » approfondie pour déterminer dans quelle mesure les traumatismes dus au génocide de 1932-33 et à la « renaissance fusillée » ont pesé sur ce choix criminel (et inepte) de certains dirigeants nationalistes mis entre la Scylla du nazisme et la Charybde du communisme¹.

1. Choix inepte, car la tentative en vue de former l'embryon d'un gouvernement national, pourtant pro-hitlérien, en Ukraine occupée par les Allemands, a abouti à la déportation de ses animateurs à Auschwitz et dans d'autres camps nazis où, il est vrai, ils jouissaient souvent d'un régime légèrement adouci. Les chefs nationaux qui échappèrent à l'arrestation ont organisé en Ukraine un vaste mouvement de partisans dirigé aussi bien contre l'Allemagne que, après sa défaite, contre les régimes communistes ou procommunistes en U.R.S.S., en Pologne et en Tchécoslovaquie. Malgré une répression sauvage et une coordination tripartite, les gouvernements de ces trois pays ne réussissaient pas, pendant plusieurs années, à venir à bout de l'Armée insurrectionnelle ukrainienne, la célèbre U.P.A., dont la

Mais pour équilibrer l'image, comment ne pas évoquer ces hommes peu nombreux et d'autant plus héroïques qui, au péril de leur vie, ont cherché à soustraire leurs concitoyens juifs à la mort nazie, en premier lieu la figure grandiose du comte André Cheptytzky, métropolite et archevêque de l'Eglise uniате ukrainienne qui, pendant l'Occupation, a caché à Lwiw tout un groupe de Juifs dans la cathédrale Saint-Georges ?... Plus près de nous, signalons que les Ukrainiens représentent environ un cinquième de la population de l'U.R.S.S. mais probablement plus que la moitié de la population carcérale des camps de concentration et des asiles brejnéviens. C'est derrière les barbelés que de nos jours naît le respect mutuel, se nouent des amitiés durables entre les défenseurs des droits de l'homme de l'empire multinational – russes, ukrainiens, juifs, tartares et autres. C'est derrière les barreaux que se forge l'internationalisme véritable qui n'est autre que la reconnaissance et l'amour de l'humain dans l'homme. Parmi ces internationalistes ukrainiens dépourvus de tout chauvinisme, citons au moins le général Petro Hryhorenko (Grigorienko) (63 mois d'« hôpital psychiatrique », 14 mois de prison) ou le mathématicien Léonide Pliouchtch. N'oublions pas le martyr de l'écrivain Heliy Sniehirow – torturé et assassiné récemment par la « médecine carcérale » soviétique, auteur d'un livre passionnant sur l'un des premiers procès préfabriqués en Ukraine dans les années vingt, prélude à la tragédie nationale à venir.

Ce n'est pas faire de la politique-fiction que de le constater : le jour où le peuple ukrainien pourra enfin décider librement de son destin – fût-ce en se fédérant avec les

saga reste à écrire. Selon des estimations approximatives, quelque deux cent mille Ukrainiens ont échoué au Goulag en tant que combattants ou sympathisants de l'U.P.A., sans parler de ceux qui sont tombés dans le maquis. Il faut souligner que, parmi les combattants de l'Armée insurrectionnelle ukrainienne, il y avait aussi un certain nombre de Juifs nés dans ce pays.

Russes et ses autres voisins – aura disparu la menace mortelle de l'expansionnisme soviétique sur le monde.

Mais fermons cette parenthèse et revenons à la collectivisation et au génocide qui sont le sujet du Prince jaune.

Non, ni les récits hallucinants de Varlaam Chalamov ni le grandiose Archipel du Goulag de Soljénitsyne ne pouvaient tout dire. Ces villages ukrainiens jadis florissants transformés en cimetières ne rappellent-ils pas les ghettos après le passage d'un commando S.S. ? Ces rafles de paysans en ville et ces fosses communes où l'on précipite morts et vivants ne font-elles pas penser à l'holocauste hitlérien ? Et pourtant, quel silence ou plutôt quel flot de mensonges autour de ce crime soigneusement camouflé. On en chercherait en vain le récit dans l'historiographie officielle... Dans les belles-lettres, oui, mais presque uniquement dans les ouvrages diffusés par le « samizdat » ou par le « tamizdat » (livres des auteurs soviétiques publiés « illégalement » à l'étranger)... Sur la famine mortelle organisée par les bolcheviques en Ukraine il y a des pages terrifiantes dans Tout passe de Vassili Grossman (Stock, 1972) et à peine des bribes chez Soljénitsyne. Ancien fanatique du communisme, aujourd'hui déçu, Lev Kopilev (le prototype de Roubine dans Le premier cercle) fut l'un des jeunes à qui le parti avait confié la tâche de « mettre au pas » les paysans qui refusaient les kolkhozes. Son témoignage dans A garder pour l'éternité est, certes, important, mais que dirait-on si les témoignages sur l'holocauste hitlérien émanaient uniquement de S.S. repentis ou même d'observateurs non directement concernés aussi lucides et compatissants soient-ils ? Si nulle voix de survivant ne pouvait se lever ?

Pour autant que je sache, Le prince jaune est le premier et unique grand livre sur la collectivisation en Ukraine écrit par un homme qui a vécu « par le bas », dans sa chair, le crime perpétré contre son peuple par ceux qui ont pour disciple fidèle le dénommé Pol Pot. L'accent de vérité ne trompe pas. La valeur documentaire du roman de Barka est telle que le

ministère de l'Agriculture des Etats-Unis l'a reconnu comme l'une des sources principales pour l'étude de l'histoire agraire en U.R.S.S.

Mais il serait injuste de ne voir dans Le prince jaune qu'un document. Ce roman est aussi et avant tout une œuvre d'art, un poème. Romancier, critique, penseur, religieux, essayiste, jouant en virtuose de tous les registres de l'ukrainien – langue-steppe, langue-eau, langue-marécage, langue-crêpuscule – Vassil Barka est avant tout un poète, auteur d'une monumentale épopée en vers intitulée Le témoin où il évoque entre autres l'extermination des Juifs en Ukraine sous Hitler. Cette œuvre géante en quatre volumes attend encore un traducteur inspiré pour paraître en quelque langue de grande diffusion. Les descriptions de la nature, de la vie et de la mort des hommes, des animaux, des plantes, des paysages sont, de toute évidence, celles d'un poète, comme l'est l'attention portée aux mouvements infimes de l'âme humaine. Ce n'est certes pas un hasard si la thèse soutenue par Barka avant-guerre à l'université de Moscou avait pour sujet La Divine Comédie de Dante. L'ombre d'Ugolin se profile en effet sur la contrée soumise aux maléfices du Prince jaune. Dans toutes les lettres contemporaines on chercherait en vain, me semble-t-il, une image aussi impitoyable et aussi cliniquement fidèle de la faim, de ce que la faim mortelle inflige au corps, à la conscience, à l'esprit humains...

Vassil Barka a plus de soixante-dix ans. Ayant quitté l'U.R.S.S. et connu après la guerre une période d'errances en Europe occidentale, il vit depuis longtemps, en anachorète, aux Etats-Unis, où il travaille infatigablement à une œuvre qui, un jour, sera considérée partout comme classique. Elle l'est déjà aux yeux des lecteurs ukrainiens dispersés de par le monde.

Est-ce une loi psychosociologique ou psychohistorique ? Peu de peuples peuvent se vanter de jouir d'une « bonne presse » auprès de leurs voisins immédiats. Songeons seulement à ce que le « boche » ou l'« angliche » représentent parfois dans

l'imagerie populaire en France. On peut multiplier les exemples à l'envi. Les Ukrainiens n'échappent pas à la règle. Leur image n'était pas toujours des meilleures chez leurs voisins russes et polonais, et vice versa. Et si des revues d'émigrés, telles que Kultura en polonais ou Continent en russe, paraissant toutes deux en France, développent une activité méritoire en vue du rapprochement indispensable, des stéréotypes, des récriminations, des préjugés ont la vie dure. Et pourtant, dans ces rapports compliqués entre peuples voisins un fait mérite d'être souligné : dans la conscience collective (et sans doute plus encore dans l'inconscient collectif) des Russes et des Polonais les mots « Ukraine », « Ukrainien » évoquent inmanquablement l'imagination débridée et... la poésie. C'est le paysage, le folklore, les chansons de ce pays qui ont inspiré dans le romantisme polonais l'école dite « ukrainienne », mais aussi un poète de génie comme Jules Slowacki. Du côté « grand-russe » on trouve à peu près à la même période, par exemple le poème de Pouchkine Poltava où figure le personnage fascinant de l'hetman Mazeppa qui apparaît aussi dans l'Histoire de Charles XII de Voltaire... Mais surtout, il y a Gogol – Ukrainien – bien qu'écrivant en russe. Gogol, ce maître et prédécesseur de Dostoïevski, Gogol, ce surréaliste avant la lettre, est « inconcevable », ne serait pas, sans sa terre nourricière – l'Ukraine.

Après ce qui vient d'être énoncé sur les rapports entre l'Ukraine et la poésie, il n'est pas étonnant que la plus cruelle tragédie nationale infligée à ce pays soit à présent dévoilée par un poète.

Parmi toutes les phrases qu'il arrive aux anciens sujets du prince jaune d'entendre lorsqu'ils réussissent à gagner des contrées provisoirement paisibles et prospères, il en est une, pernicieuse, qui blesse plus que les autres : « Chez nous ce serait tout à fait autrement... » « Quelle présomption ! – pourrait rétorquer celui qui sait à celui qui ignore – Si, par malheur, « cela » devait se produire chez vous, ce serait à quelques détails près la même chose qu'ailleurs, la même

chose qu'en U.R.S.S., en Chine, à Cuba, au Cambodge, en Abyssinie, en Tchécoslovaquie... Comme partout où au nom d'un bonheur futur hypothétique, l'homme ne recule devant aucun moyen. »

En tout cas, une chose est confirmée par l'Histoire : même au cours des périodes où le socialisme n'est pas spécialement occupé à exterminer les agriculteurs, il parvient quand même à ruiner l'agriculture et reste organiquement incapable de produire assez de pain. Il parvient à nourrir fort bien les « représentants » des travailleurs, jamais les travailleurs.

Puisse donc Le prince jaune servir d'avertissement. Puisse-t-il aussi ouvrir la voie à d'autres traductions, à d'autres publications faisant connaître aux Français une façon d'être et de sentir, une civilisation et une littérature d'un grand pays. L'avenir de l'Ukraine aura sur celui de l'humanité entière une influence décisive.

Piotr Rawicz

Daria Oleksandrivna pare sa fille – son propre cœur, sorti de sa poitrine, pour vivre et se réjouir.

Un nouveau malheur : on a emmené son mari au soviet du village. Combien leur faudra-t-il donc ? On les presse, les harcèle sans cesse : donnez, donnez ! de l'argent, du blé !

– Maman, tu as bientôt fini ? Je vais aller attendre sur la place.

– Bientôt. Pourquoi sur la place ? Patiente un peu : ils laisseront sortir papa et nous partirons.

– Mykola et Andrijko ne sont pas là.

– Ils attendent papa : s'il arrivait que...

Même les mots lui font peur. Elle coiffe Olenka, prenant soin de la moindre mèche, orne ses cheveux de fleurs comme si elle couronnait d'étoiles le petit front pâle. Elle ne lui dit rien, mais les mots inexprimés palpitent en elle tel un tocsin : « Ma petite fleur ! » – et un sentiment indicible la submerge, peut-être un douloureux présage ; que leur réserve l'avenir, hormis des souffrances... Son âme refuse ces pensées. Être près de sa fille lui est une joie qui ne peut s'éteindre : elle scintille comme la lune – faucille d'or dans le ciel.

– J'ai bientôt fini, reste tranquille !

Elle calme sa fille qui s'impatiente, tenant dans ses mains son cahier gris : tout son savoir !

– Et si je n'y allais pas ? demande timidement Olenka ; on va rire de moi.

– Qui donc ?

– Tous : les élèves et les maîtres.

– Quelle sottise et quel sacrilège !

– Ils vont se moquer de moi.

– Supporte tout. Une heure de souffrance vaut mieux qu'une vie entière couverte d'éloges.

Daria Oleksandrivna est irritée qu'« ils » se moquent de son enfant. Sa colère est près d'éclater : une colère juste mais avec quelque chose de dangereux. Qu'elle disparaisse donc dans les profondeurs du cœur où rien ne pourra entretenir son feu. Et seule lui restera l'amertume, familière depuis de longues années.

La mère s'est maîtrisée, comme toujours.

Elle fronce les sourcils.

Son aîné, de quatre ans plus âgé qu'Olenka, s'est laissé dominer par la peur. « A quoi bon ces survivances ? » a-t-il dit, répétant sans doute les paroles des autres. Andrijko, le plus petit, obéit parfois.

Ses enfants pensent que leur mère est moins instruite que les maîtres d'école, car ils possèdent de nouveaux livres alors qu'elle en a lu d'anciens... Pourtant ces livres contenaient la vérité et avaient une âme. Et qu'y a-t-il dans ceux d'aujourd'hui ? une cruelle obstination. La mère se rend compte que, chaque jour, « ils » dressent ses enfants contre ses idées et sa volonté et en font des étrangers.

Elle en éprouve un sentiment d'injustice violent, désespéré même, comme un couteau rouillé qui s'enfoncerait dans sa chair et la ferait souffrir. Mais que faire ? Crier même n'y changerait rien ; « ils » sont les plus forts.

Elle a un visage allongé, aux joues creusées ; avec le bord des paupières inférieures anormalement rétréci et des yeux trop enfoncés, d'une couleur gris foncé, sans éclat. Mais leur limpidité est rehaussée par des sourcils et des tresses aux reflets de poussière de soie brûlée, que la pâleur inhabituelle

du visage fait paraître plus foncés qu'ils ne le sont en réalité.

Daria Oleksandrivna semble vouloir expier, en ce dimanche, et racheter par l'affliction une faute : son inutile dureté envers Olenka qui a eu, récemment, quelques mauvaises notes à l'école ; non pas par manque de capacités, mais par indiscipline et négligence.

Sans trop savoir pourquoi, peut-être par crainte d'avoir honte sous les rires des autres : « Votre enfant est stupide ! » Daria Oleksandrivna avait alors réprimandé Olenka d'un ton menaçant et avait failli la frapper ; bien qu'elle n'ait pas eu l'intention de la battre. Mais elle ne s'attendait pas à la scène qui suivit ces réprimandes. La petite fille devint blanche comme un linge, ses frêles épaules se mirent à trembler et, à deux doigts de perdre connaissance, elle recula dans un coin. Toute secouée de convulsions, elle se mit à pleurer si amèrement, avec des sanglots si douloureux que tous, dans la maison, restèrent figés sur place. Elle se calma brusquement et, bien que tous se soient précipités alors pour la consoler, elle, pourtant, semblait anéantie et même, tomba malade. Ensuite, elle s'appliqua et rapporta les meilleures notes. Elle se réjouissait pour sa mère qui tenait absolument à voir de beaux signes dans le cahier. Visiblement, la petite fille ne comprenait pas très bien pourquoi.

Daria Oleksandrivna regarda le cahier et sentit son cœur se serrer douloureusement : elle s'en voulait tellement ! Elle aurait donné des années de sa vie pour pouvoir seulement revenir en arrière.

Olenka, sous le peigne de sa mère, restait debout, docile ; vêtue de blanc, pâle, les yeux brillants et les sourcils posés haut, comme son père. Des rayons de lumière semblaient jaillir des quelques fleurs, sur son front. C'était comme une étoile qui vivait dans la maison, un miracle de douceur.

La mère peigne aussi soigneusement Olenka aujourd'hui car elle se prépare à l'emmener à l'église ; elle se tiendra près d'elle et demandera pardon pour sa faute.

Mais quelle malchance ! Ces « sangsues » viennent justement d'emmener son mari. Que va-t-il arriver ?

Et puis Olenka s'écarte du droit chemin. Comme il est difficile de la convaincre alors que d'autres lui montent la tête et se moquent.

Elle acceptera ; pourquoi rester sur la place ?

– Olenka, si on te reproche d'être allée à l'église, garde le silence ! Le mal qu'« ils » portent en eux disparaîtra, mais la vérité, jamais !

– Où sera-t-elle ?

– Avec les hommes qui vivent autour de nous. Quand ils seront tous morts, elle sera au ciel, avec eux.

– Et nous, où serons-nous ?

– Avec eux, si nous en sommes dignes.

– Comment vivent-ils là-bas ?

Daria Oleksandrivna pensa : comme ton âme, innocente et qui pardonne à tous, dans son amour. Oui, c'est ainsi qu'ils vivent.

– Je ne sais pas ; mais ils sont heureux.

– Où ?

– Tu n'arrêtes pas de poser des questions, Olenka ! Moi, je n'en sais rien.

– Sans doute très haut ! Comme les oiseaux. Et où s'abritent-ils de la pluie ?

– Ils sont plus haut que la pluie et les étoiles.

– Et que mangent-ils ?

– Rien.

– Pas de pain ?

– Pas de pain non plus.

Olenka regarde par la fenêtre, pensive.

– J'ai compris maintenant ! C'est comme le soleil qui, suspendu à rien dans le ciel, se déplace.

Et elle se replonge dans ses réflexions en regardant l'astre derrière la vitre.

– Ils ne seront pas séparés ?

– Qui ?

- Tous... la famille.

- Non, s'ils s'aiment, ils seront ensemble ; s'ils ne se séparent pas eux-mêmes, devant les portes.

- Quelles portes ?

- Celles qui sont invisibles et se dressent devant chacun d'entre nous. Comme l'Église.

Olenka tient son cahier comme si elle devait faire un rapport. Sur une couverture grise : des lignes horizontales et sa propre écriture - lettres inégales et arrondies.

Une seule chose occupe son esprit : comment vivront-ils ensemble, « là-bas » ? Serait-ce comme un groupe d'étoiles qui traversent, inséparables, la voûte céleste, traçant une figure ? Sa pensée se perd...

C'est bien d'accompagner maman ; grand-mère aussi est à l'église ; quant aux railleurs, il faut leur tourner le dos et c'est tout.

Pourquoi Olenka tient-elle son cahier à la main ? La mère le sait, mais aucune de ses paroles ne montre qu'elle a deviné : ainsi rusent ceux qui aiment ! Le cahier aux lettres boiteuses, si chères, est plus précieux que les ustensiles ménagers. Car le souvenir et la lumière sont entre ces pages comme des fleurs du printemps, oubliées dans un vieux livre, qui vous emplissent de joie et de tristesse lorsque vos yeux les redécouvrent.

Daria Oleksandrivna feint de ne pas voir le cahier. Un doute lui est venu : sa fille pourrait se remettre à paresser, et plus qu'avant, si elle lui faisait trop de compliments. Qu'elle s'applique sans être récompensée ! Mais est-ce facile de dédaigner ainsi cet appel de sa fille ? C'est une marque de respect envers elle, sa mère.

- Montre ton cahier.

Olenka est ravie : sa maman va, encore une fois, regarder son travail.

Les lettres sont maladroites, avec des contours incertains : assemblages de piquets minuscules et de brides arquées.

Mais, pour Daria Oleksandrivna, elles sont magnifiques, plus belles qu'une riche broderie de fête !

– C'est très bien ! dit-elle, et elle pose le cahier sur l'étagère où, en un rang serré, s'alignent des livres.

Elle arrange les vêtements d'Olenka, les lisse, les rajuste ou se contente de les effleurer ; et elle ne peut détacher d'elle ni ses pensées, ni son regard.

Il est l'heure. Il faudra, en allant à l'église, demander aux garçons s'ils ont vu leur père.

– Bon, c'est fini ! dit-elle à Olenka en lui tendant un miroir ; une manière de lui dire : regarde comme maman t'a parée et n'oublie jamais, personne ne peut te faire plus belle !

Des pas glissent devant les fenêtres : c'est la mère Hanna qui a traversé le jardin et vient les voir pour se renseigner sans doute sur la réunion.

La voisine est plus âgée que la maîtresse de maison ; autour de ses lèvres, un faisceau de rides.

Elle sourit à Olenka :

– Que tu es jolie, prête pour les fiançailles ! Mais je ne veux pas te porter malheur...

Et elle souffle une fois, comme pour chasser les mauvais esprits.

Olenka pose immédiatement le miroir sur la table et, claquant la porte, s'enfuit à travers l'entrée.

– Pourquoi emmène-t-on les gens au soviet municipal ?

– Pourquoi ? Pour réclamer du blé, notre dernier blé !

Elle prononce ces mots et, aussitôt, une ombre immense paraît s'avancer sur elles, une ombre qui recouvre l'univers entier ; les fenêtres s'assombrissent...

– Le malheur est sur nous tous ! se désole la mère Hanna.

Elle s'est enfoncée profondément dans son fichu bien que la journée soit belle, torride même, avant les pluies. Un fichu à carreaux, lourd ; il l'enveloppe comme l'ombre d'un nuage sur un cerisier desséché.

Son visage, en se flétrissant, s'est décoloré et creusé de

rides qui partent en éventail autour de ses yeux reflétant une seule pensée.

– J'ai rêvé, raconte la mère Hanna à voix basse, en détachant bien chaque son, comme si elle récitait, que j'apercevais, tout près devant moi, comme ce poêle là-bas, une pelisse ; elle était suspendue, à une porte peut-être, je ne sais pas ; une pelisse en peau de lézard, mais avec de la fourrure... Une chose est sûre, c'était de la peau de lézard. J'ai étendu la main pour la caresser, pour palper la fourrure et là, je me suis brûlée à de la glace ! C'est un mauvais rêve ! Qu'est-ce qu'il peut bien annoncer ?

– Un bien mauvais rêve ! acquiesce Daria Oleksandrivna, la pelisse de lézard, c'est le malheur qui nous enveloppera.

– Eh oui, le malheur ! Quel mauvais rêve ! De toute ma vie je n'en ai fait de semblable. Et où sont les garçons ?

– Sur la place. Je voulais les emmener à la messe mais ils refusent parce qu'à l'école on leur fait honte, on les poursuit de moqueries.

– Les maudites créatures !

– On serine aux enfants que les nouveaux livres ont dépassé l'Église. Mais ce sont des livres morts !

– C'est la même chose avec mes neveux. On maintient leur esprit fixé sur les nouveaux livres mais je vois bien qu'ils les ennuiant. Qu'ils trouvent un vieux livre et toute la nuit, comme des hiboux, ils restent à lire sous la lampe.

– Quelle misère ! Et il faut bien qu'ils s'instruisent, sinon ils vont s'abêtir.

– C'est bien vrai ! approuve la mère Hanna ; mais qu'on les instruisse convenablement au moins. Ils ne savent rien par cœur. Autrefois... tenez, moi-même, je ne suis pas allée à l'école longtemps mais combien de chansons, de contes je connais ! Qu'on me réveille même la nuit et je les réciterai !

En ce dimanche, les paysans, rassemblés au soviet municipal par le tocsin, écoutent l'orateur avec une attention qui jamais ne s'était vue dans le village de Klénototcha.

Appuyé contre le mur, près de la dernière fenêtre, Myron Danylovtych observe l'orateur : « Il est effrayant, très effrayant ! se répète-t-il, il ira jusqu'au bout. »

Et toi, tu dois rester là à te tourmenter en silence pendant que les tiens t'attendent ; dans le jardin, le matin blanchioie derrière les palissades – un matin étincelant comme un miroir ; les toiles d'araignée, pailletées de gouttelettes de rosée, scintillent sous le ciel pur. Mais toi – sans être coupable – tu dois souffrir le martyre parce que cet homme maussade a décidé de vous perdre.

Et toujours cette pensée : « Il ira jusqu'au bout, rien ne l'arrêtera, pas même la loi ! »

Que l'on regarde l'homme aux cheveux roux droit dans les yeux et l'on est stupéfait : un bouillonnement d'étincelles jaillit de ses prunelles brunes – semblables à celles d'un poisson – et traverse les verres massifs, comme taillés dans de la glace, de ses lunettes. Son front est blafard : il tranche sur des joues couvertes d'une ombre brunâtre.

L'orateur menace mais il ne se hâte pas d'en venir au fait : il remonte au tsarisme. Il s'attaque aux grands problèmes : l'industrialisation, les koulaks, le sabotage, la réquisition des céréales et enfin l'« épuration ».

Myron Danylovtych ressent une tristesse infinie : « Qu'il leur dise tout de suite : donnez-nous votre blé sinon c'est la mort ! – comme un bandit qu'il est. Ses phrases tournoient au-dessus de nos têtes comme des rapaces au-dessus de leurs proies et nous mettent à la torture. »

– Nous briserons toute résistance et balayerons nos ennemis ! – l'orateur hausse la voix jusqu'à l'aigu – et la terre en frémit.

Grégory Otrokhodine, l'orateur, est habitué à exacerber ses sentiments et à les porter jusqu'à une incandescence menaçante pour ses auditeurs. Ses paroles se déversaient, exprimant sa certitude de détenir la vérité. Elles s'abattaient sur les miséreux qui s'opposaient aux décrets lumineux émis par les flambeaux du Parti.

— Les travailleurs qui luttent sous le drapeau !... — et Otrokhodine martèle chaque syllabe.

Dans son esprit, les « travailleurs » ont remplacé ceux qui l'écoutent dont les mains ont des callosités de fer ; lui, c'est à d'autres qu'il fait allusion. Les feuilles d'instruction embauvent le printemps lorsqu'il rêve à haute voix au bonheur qui attend les travailleurs. Des travailleurs lointains et vagues... Mais penser à eux, à leur progrès, représente pour Otrokhodine une source d'enthousiasme. En leur nom, il impose, à ces paysans aux yeux étrangers, des exigences tranchantes comme des lames.

Le premier groupe a été rassemblé sans problèmes ; la milice est aux portes : pour impressionner et maintenir l'ordre. Ta qualité de membre du Parti te rend responsable : pourquoi les paysans individuels se promènent-ils librement, ouvrant des brèches dans la réalisation du plan ? Non, lui est un homme plus puissant que les « ventres à bortch » ne le pensent ! Ils seront pris comme dans un étau ! Les morts se lèveront, rempliront leurs cerceils de blé et, en courant, ils l'apporteront au centre de livraison, le déposeront à ses pieds. En plus, ils le salueront jusqu'à terre.

Le décret est là et il faut l'appliquer ! Il est dans sa serviette, sous les fermoirs de cuivre, tout près de sa main — plus fort que votre entêtement !

Lors de la réception, dans la capitale, un membre du groupe qui devait partir avait demandé : « Et si les paysans préfèrent mourir plutôt que de donner leur blé ? » Le chef à la mine jaune, avec une expression sévère et officielle de souverain, agitait doucement sa main et laissait tomber, sous ses moustaches poisseuses, des phrases lentes qui se pétrifiaient

aussitôt. Il eut un tic nerveux et ouvrit si largement la bouche qu'Otrokhodine sentit son sang se glacer... « Ça va mal ! » pensa-t-il à propos du « maître » dont les yeux lancèrent ensuite une gerbe d'étincelles rousses comme de la glace ; un animal préhistorique, qui aurait menacé l'univers, semblait revivre dans ces prunelles.

Otrokhodine, se méfiant de ses propres impressions, étouffa cette pensée. Il craignit d'être atteint de « conscience individuelle » et écouta la réponse comme s'il s'agissait d'un commandement gravé sur du granit :

– Que l'on prenne le blé, tout le blé, même aux morts !

Son estime pour le « guide » est infinie ; sa tunique rappelle la sienne : la coupe en est presque militaire, la couleur verdâtre aussi, car c'est vraiment la guerre.

Les paysans l'écoutent sans marquer d'intérêt, mais il sait : ils ont peur ; des rois, tu parles !... des hannetons plutôt, au cerveau ramolli ! Ils ont des regards d'aristocrates : mais sur qui osent-ils lever les yeux ?

De l'estrade, comme d'une scène de théâtre, on voit leurs visages ; tous expriment une immense aversion ; dans leurs yeux brillent de petites flammes ; l'air est imprégné d'inquiétude et de tristesse. Quelques-uns sont devenus indifférents.

Le regard de l'un d'entre eux, près de la fenêtre, est empli d'un reproche amer – lumière phosphorescente dont on ne peut se détourner.

A contrôler sans faute : c'est un opposant caché ! un « hindou » ; c'est autour de gens comme lui que se niche la résistance.

Otrokhodine, dont les phrases coulent d'elles-mêmes par habitude, examine, dans le clair-obscur abrupt de la fenêtre, le visage allongé. Les sourcils sont levés, comme pour exprimer l'étonnement ou peut-être la patience ; les yeux sont gris, teintés de bleu : avec des reflets âpres.

Une flamme ardente dévorait le cœur d'Otrokhodine et il bouillonnait ; il parlait d'un ton sévère, s'adressant à ces yeux, près de la fenêtre.

Myron Danylovytch se tenait là, comme enchaîné à un poteau. Il avait l'apparence d'un homme ordinaire et son nom était sans originalité pour un paysan : Katrannyk. Cette impression de quotidien était encore renforcée par le fait qu'il n'était pas rasé : ils avaient été convoqués si brusquement ce dimanche ! Son crâne était allongé et ses tempes dégarnies faisaient une tache blanche dans les cheveux châtain, au-dessus du front hâlé et du visage ovale. Au fond des orbites, ses yeux paraissaient gris bien qu'ils fussent azurés, bleu clair même, sous l'ombre des sourcils, couleur terre, comme la moustache aux pointes tombantes.

Sur sa chemise de satinette – bleue autrefois, d'un blanc délavé maintenant, avec des restes de broderie sur le col – il portait une veste d'un gris indéfinissable, comme la teinte des vieux toits de chaume sous la pluie battante.

Katrannyk regardait par la fenêtre : une charrette s'était arrêtée ; un cheval écumant était attaché près de la palissade. Il essayait d'attraper des feuilles, entre les planches. Il tendait le cou et glissait dans la fente ses lèvres cendreuse. « Nous ressemblons à ce cheval ! » Cette pensée harcelait Myron Danylovytch. « Le Parti nous écrase et nous ne pouvons même pas attraper un brin d'herbe. »

Les paysans se tiennent immobiles, comme des tournesols sous un orage qui assombrit une partie du ciel et lance ses éclairs sur le groupe sans défense.

Les gestes d'Otrokhodine menacent ; il parle et sa large dent en or, qui se détache près d'une dent manquante, flamboie comme les verres de ses lunettes sans monture, avec seulement des branches métalliques.

Il frappe de ses paumes la table recouverte d'un tissu rougeoyant :

– Si vous n'exécutez pas les ordres, nous vous traiterons comme des ennemis ! Vos familles répondront aussi...

Il s'est figé. C'est un roc ! Les membres du Parti et du soviet municipal, des revolvers dans leur poche, les miliciens, revolvers à la ceinture, sont là pour assurer la défense d'Otrokhodine. En face d'eux, un troupeau de paysans maigres dont un seul tient un bâton mince comme un roseau.

Myron Danylovych baisse la tête. Il sait qu'ils se vengeront. Ils l'ont déjà fait quand ils poussaient les paysans à s'inscrire dans les kolkhozes. Ils t'enverront en Sibérie, là où les larmes sont aussi abondantes que les neiges.

Son regard, passant au-dessus du cheval, rencontre loin, très loin à l'opposé du soleil, un repère : la lune qui descend, couverte de zébrures semblables à des cicatrices ; cachet de craie sur un papier azuré !

« ... C'est notre image ! pense Myron Danylovych : le frère tient son frère au bout d'une fourche ; il la lui a enfoncée dans la poitrine et le soulève jusqu'à ce qu'il meure. Le dessin est là pour rappeler le crime de Caïn qui se perpétue et s'aggrave même maintenant car ils veulent nous perdre avec nos familles. »

Le reflet sinistre blanchâtre, immobile comme un spectre et tout près se dressent, tels des témoins ou des condamnés, des peupliers alignés.

L'âme de Myron Danylovych s'afflige : « Je peux bien mourir moi, mais ma famille ? Quel est son crime ?... Et à qui demander protection ? Pourquoi sont-ils venus de leur capitale étrangère ? Ils feraient mieux de rester chez eux... Encore, s'ils ne prenaient qu'une partie de la récolte et nous laissaient l'autre ; mais non ! Donne tout ton blé et toi, meurs ! Nous n'allons pas chez eux, nous. Nous pourrions aussi aller à Moscou, dans la maison de cette sangsue et fouiller partout : par ici le blé, par ici les pommes de terre ! – et tout emporter. Crevez de faim maintenant ! Mais nous ne le faisons pas. Même si nous en avons la possibilité, nous n'irions pas. Non, nous nous rongeons les sangs à écouter ses menaces. Ma mère nous attendra-t-elle à l'église ?... Elle aura peur qu'il ne m'arrive malheur ici. Il reste un peu de nourri-

ture pour les enfants, si je la donne, ce sera la mort et pour eux et pour nous. Et ces suppôts de Satan qui n'arrêtent pas : donnez ! Ils veulent donc nous tuer ! Les enfants doivent attendre au soleil – comme de petites alouettes – que leur père s'arrache de ces griffes maudites. Les malheureux ! Qui les prendra en pitié lorsque nous ne serons plus là ? »

Myron Danylovych n'écoute plus le discours de l'orateur ; son but est clair ! On a déjà tout entendu et il ne reste qu'une chose à faire maintenant – sortir d'ici. Notre malheur met en joie les membres du Parti comme les gémissements de la brebis réjouissent les loups... Le dimanche est perdu : les aboiements de l'homme à la dent en or ont assombri l'univers entier.

Derrière la fenêtre, le cheval essaie toujours d'attraper des feuilles.

« ... Regardez, il veut se débrouiller ! Mais ses efforts sont vains. Ses lèvres sont trop courtes et ne peuvent rien contre la clôture. »

Katrannyk rencontre le regard de l'orateur ; un regard perçant !

Leurs pensées sont à nu dans leurs yeux. Ils sont sur une étroite passerelle, au-dessus d'un abîme : ou ils se croiseront avec prudence, ou la lutte sera mortelle !

Dans leurs yeux – petites lucarnes – s'est dévoilée leur âme, avec une sincérité totale et définitive ; ils éprouvent, l'un pour l'autre, une haine féroce, bien qu'ils soient plus proches que ne le laisserait supposer leur hostilité.

Katrannyk ressent un désespoir si grand que ses nerfs semblent parcourus par des étincelles d'amertume ; puis tout s'éteint. Une résignation paisible l'envahit, tel un songe. Et le dépit l'emporte à nouveau, atténué, après cette violente répulsion, par une étonnante curiosité pour l'orateur.

Otrokhodine avait immédiatement remarqué que le paysan était « mauvais », mais on pouvait lui faire retourner sa veste. Sous son insoumission se dissimulait une certaine mol-

lesse. Pourquoi alors s'était-il mis en colère ? Une colère violente et irraisonnée ! Ses yeux, à l'éclat dur, fixent le paysan. Leurs prunelles d'un brun sombre n'ont plus aucune limpidité. Elles sont devenues des protubérances figées : phénomène fréquent chez les gens courageux, aux nerfs d'acier.

Arrivé au pouvoir, Otrokhodine se jettera dans les extrêmes. Et il y est déjà !

*

Le paysan débonnaire a un regard sévère. Pour lui, toutes les limites, dans la vie, sont marquées par une pierre lumineuse – symbole des droits de chacun – à laquelle on peut accorder plus de confiance qu'aux titres de propriété. Elle brille depuis des générations, entre son âme et l'âme des autres, représentant la loi dans le monde resplendissant des bons qui, semble-t-il, doit maintenant s'effondrer. Tout va être détruit. Un autre ordre s'avance. Impitoyable. Les submergeant comme une forêt épaisse. Des miettes de pain seront arrachées des mains d'un enfant ! L'amertume est dans le cœur de Myron Danylovych. « L'ennemi de Dieu veut s'enrichir et les larmes seront changées en or ; sa cupidité sera assouvie. »

Sa conclusion tirée, Myron Danylovych détourna son regard de l'orateur. Tu peux toujours parler ! Tes intentions sont claires maintenant : elles sont gravées sur la lune !

Le cheval s'efforçait d'atteindre les feuilles ; il tend le cou, glissant ses lèvres entre les planches, mais toujours en vain ! Harassé et affamé, il secouait sa crinière : à cause des mouches cruelles qui s'agglutinaient sur ses yeux.

... Les paupières du cheval sont à vif ; les mouches y pullulent ; elles savent où aller, sur les malheureux yeux ! Pauvre bête, elle a de bien mauvais maîtres ! Ils la tuent au travail, mais pour ce qui est de lui donner une brassée de foin... Nous aussi, on nous conduit à notre perte, – voilà ce qui nous attendait !

Otrokhodine a terminé. Soudain, un paysan s'avance, se frayant un passage entre les rangs serrés de ses voisins ; un paysan sec, aux traits et aux vêtements pointus, avec quelque chose d'un oiseau. Ses touffes de cheveux collés ressemblaient à des plumes aux barbes inégales.

– On peut poser une question ? demanda-t-il, s'adressant à Otrokhodine qui prit une expression renfrognée.

Le paysan est inquiet : une note rauque déforme sa voix semblable, elle aussi, au cri d'un oiseau. Sans attendre la réponse, il dit d'un ton grinçant d'indignation :

– Qui donc va s'occuper des enfants ?

– De quels enfants ? – La question d'Otrokhodine, qui pince sévèrement les lèvres, tombe comme une lame sur le paysan.

– Des petits enfants ! s'écrie l'homme avec désespoir ; de mes enfants ; j'en ai sept et ils n'ont rien à manger. Qui va les nourrir alors qu'il n'y a plus un seul croûton à la maison et que ma femme et moi allons mourir ? Qui ?

Otrokhodine se tait ; il devient blême. Un brouhaha s'élève parmi les paysans :

– Voilà une bonne question ! Où iront nos enfants ? Eh bien, dites-le ! Où iront-ils ? Il n'y a plus de pain – tout a été pris.

Otrokhodine s'emporte avec excès :

– Je vous rappelle à l'ordre ! Qu'on arrête ceux qui rompent le silence !

Le calme revint. Immédiatement. En un court instant, les voix se turent : comme de petites flammes de bougie qu'éteint, en soufflant, une rafale. Un mouvement se dessina : les paysans s'avançaient vers les portes.

La palissade est comme une ligne de démarcation qui sépare un triangle d'herbe du cardinal, du côté du soviet, d'un jardin abandonné, aux taillis enchevêtrés, qui s'étend de l'autre côté.

Mykola dessinait à la craie des signes sur les pieux qui, couverts de figures blanches, rappelaient des colonnes sacrées de l'Antiquité.

André examina les signes symboliques, s'assit et passa en revue le contenu de ses poches : une lentille qui concentre la lumière en une gouttelette de feu, un bouton décoré d'un aigle, un morceau de nacre à l'éclat irisé et une breloque en forme de cerf.

Le regard du petit garçon se tourne vers la cour voisine : une scène à trois personnages s'y déroule. Le plus jeune des enfants veut grimper sur un apprentis et demande au moyen de l'aider. Celui-ci joint ses mains, formant un support pour lui soutenir le pied. Le petit y prend appui et tâte avec ses mains le mur penché... Soudain il glisse sur le côté et tombe. Il se relève, revient vers le mur et, toujours avec l'aide de l'autre, renouvelle sa tentative en se tenant à un angle de l'apprentis. Il serait monté mais le plus âgé s'approche et le tire par la chemise : le petit garçon tombe à nouveau. Cette chute est moins douloureuse que la première car le moyen, libérant sa main gauche, saisit l'autre pan de la chemise et rétablit son équilibre. Tous trois s'éloignent de l'apprentis et trouvent une grande boîte. Le plus âgé la lance avec fracas par terre ; il continue son chemin en compagnie du moyen. Le petit la traîne alors jusqu'au mur, monte sur ce support improvisé, lève les mains et s'agrippe au toit. Il se hisse en s'aidant de ses pieds qui trouvent appui sur des aspérités du mur. Il se met debout sur le toit, fait un pas, puis un autre. Mais sa grand-mère sort de l'apprentis en criant :

– Tu vas descendre tout de suite ! Pourquoi es-tu grimpé ?

Le petit, avec une rapidité d'éclair, se retrouva en bas et courut rejoindre les autres ; tous disparurent.

André avait admiré, comme sur une série d'images dans un livre, l'esprit de suite du petit garçon dans la réalisation de son dessein. Des visions étranges traversaient son esprit ; le jardin déserté, tel un cimetière, disparaissait dans des profondeurs pleines de menaces, de silence, de mort. Il captivait ses yeux, ses yeux immenses, gris foncé comme ceux de sa mère.

– Que vois-tu là-bas ? demande Mykola ; profite qu'il n'y a personne pour aller jusqu'au soviet et regarder par la fenêtre ce que fait papa.

L'aîné a le droit de lui donner des ordres et Andrijko obéit. Il est habitué. Il a beaucoup d'estime pour son frère, bon et juste, qui le défend toujours ; une pensée claire et sereine émane de toute sa maigre personne.

L'envoyé revint car deux miliciens en uniforme bleu-gris étaient sortis du soviet pour fumer. Ils font les cent pas du carrefour au soviet ; ce sont des membres locaux du Parti.

Mykola dit en les désignant :

– Voilà des agrivoleurs !

– Nous, nous sommes des agritravailleurs, répondit André.

– En gros, c'est vrai. Mais les agritravailleurs sont plutôt les adultes. Toi et moi, nous sommes des agrimangeurs.

André approuva en silence ; puis il dit :

– Je connais tous les autres noms.

– Qu'est-ce que tu connais ?

– Il y a les agriquémandeurs et encore beaucoup d'autres.

– C'est bien ! dit Mykola ; tu es un grand garçon ! Qu'y a-t-il encore ?

– Les agritransporteurs.

– Et après ?

– Attends que je réfléchisse : les agrivendeurs, les agri-acheteurs ; les agrivoleurs. C'est tout.

– Très bien ! Comment s'appellent ceux qui donnent du blé aux agriquémandeurs ?

André réfléchit, hésita et ne trouva pas ; visiblement, le mot qui lui venait à l'esprit ne le satisfaisait pas. Dans son indécision, il baissait la tête.

– Ce sont les agridonneurs ! dit Mykola ; il en reste peu, de plus forts les ont évincés. Dis-moi, qui sont ceux qui prennent le blé ?

– Les agripreneurs, peut-être ?

– Les agriextorqueurs !

André assimila le nouveau terme et désigna un attroupe-ment qui s'était formé près du soviet où s'était arrêtée une charrette.

– Rappelle-toi, le met en garde Mykola, bouche cousue ! Si tu laisses échapper un mot à propos de ces noms, papa mourra dans une prison à cause de nous. Compris ?

– Je me tairai.

Mykola vérifia les marques qu'il avait tracées à la craie sur les poteaux, en paracheva certaines. Il tira de sa poche un livre froissé, dit à son frère : « Va faire un tour ! » et concentra toute son attention sur les feuillets aux bords déchirés. La Vérité et l'Injustice voyagent ensemble et, comme il faut bien se nourrir, décident de partager leur pain. Elles commencent par manger celui de la Vérité ; ensuite viendra le tour de celui de l'Injustice : c'est elle qui a proposé de suivre cet ordre et la Vérité a accepté. Lorsque la musette de la Vérité est vide et qu'elle meurt de faim, l'Injustice lui arrache les deux yeux en paiement de ses miettes de pain.

Mykola lit et son âme est remplie d'effroi ; il s'indigne : comment est-ce possible ? Cette perfidie le meurtrit cruellement.

Des élèves plus âgés lui ont donné ce livre en cachette ; ils lui ont dit : lis-le et réfléchis ! Que nous donne-t-on en échange de notre blé ?

Mykola a oublié de surveiller le soviet municipal près duquel, telle une volée de corbeaux, se rassemblent des équi-

pes prêtes à partir. Sa lecture le bouleverse comme si ce malheur le concernait personnellement, comme si ses propres yeux ensanglantés étaient privés de lumière et qu'il allait mourir ; il était condamné ! Le sinistre présage est là, menaçant, lui assombrissant le jour.

Coupant à travers les jardins abandonnés, André gagna des granges – ruines aux planches pourries tombant en poussière – qu'inondait une marée de mauvaises herbes. Il marchait comme un somnambule dans la propriété devenue déserte après les déportations.

Soudain, la masse rousse d'un poêle artisanal : cube incomplet sur lequel est posée une plaque de fer arrondie. Un lien invisible rattache la découverte du petit garçon à ce qu'il ressent et le poêle semble plus authentique que tout alentour ; il éveille en lui une douloureuse angoisse comme s'il avait déjà vu cet endroit que ses yeux découvrent. Il l'avait vu avec d'autres dimensions, dans une atmosphère plus limpide. Les contours de l'apparition sont nets mais le reste émerge à peine de l'invisible, inquiétant, exigeant, tache de lumière qui attire les regards et oblige à rester là, immobile, pour essayer de percevoir avec son âme le sens de quelque chose qui transcende le spectacle de ce lieu abandonné.

Près du soviet municipal, les groupes s'enflaient comme des nuées avant l'orage ; ils écoutaient les organisateurs qui avaient chacun sous leur responsabilité une charrette. Des oiseaux passaient au-dessus des arbres aux cimes jaunies : ils agitaient lourdement et comme à regret leurs ailes. André les suivait silencieusement du regard pendant que son frère terminait son livre ; lorsque les feuillets furent rassemblés et qu'ils disparurent dans la poche, il demanda :

– Qui vit le plus longtemps, le corbeau ou le serpent ?

– Ils pourraient tous crever mais sans doute sont-ils utiles.

Je pense que c'est le serpent.

– Combien d'années ?

– Beaucoup ; cela dépend des serpents. J'ai oublié... certains, des centaines d'années. Mais je peux me tromper.

– Et le corbeau, combien d'années ?

– Plusieurs dizaines. Il est très utile pour nettoyer. Regarde un peu ceux-là : voilà des inutiles !

Il désigne le soviet. Les inutiles, entendant du bruit près de la porte, s'agitèrent et se placèrent à côté des charrettes avec, à leur tête, les organisateurs. Soudain, les paysans se déversèrent hors du bâtiment et s'éparpillèrent à la hâte.

Apercevant leur père, les garçons se précipitèrent à sa rencontre ; jamais ils ne l'avaient vu si triste ; ils remarquèrent Otrokhodine qui, de sa baguette et d'un éclat lancé par les verres de ses lunettes et sa dent en or, désignait leur père au secrétaire du soviet, paraissant demander des renseignements sur lui. Myron Danylovytch jeta un regard sur le propagandiste et expliqua à ses enfants :

– Il me désigne pour la mort ! Nous sommes des ennemis personnels.

Plein de tristesse, il s'en retourna chez lui avec ses fils.

*

La silhouette de l'orateur, d'un vert roussâtre, rappelait maintenant le feu couvant sous les cendres ; une ombre l'enveloppait, hérissée de pointes acérées et cruelles qui vous happaient comme des pinces et vous transperçaient. Elle évoquait les ténèbres et les spectres. L'impression est de plus en plus forte et l'ombre devient un halo ocre qui enflamme la silhouette de cet être insensible aux larmes et avide de vies humaines.

Myron Danylovytch est effrayé par ses propres pensées : « C'est bien un dragon ! Bientôt sonnera l'heure du maître des abîmes, du grand bourreau... » Depuis quelques mois déjà, l'esprit de Myron Danylovytch est accaparé par cet être jaune sorti des entrailles de la terre – où il a enchevêtré les fils noirs de la nuit – et qui se redresse, arrogant, lorsqu'il rencontre le regard du paysan ; tenace et obstiné, il s'insinue dans toutes ses pensées. Même lorsqu'il songe à sa situation,

le spectre revient, contre sa volonté, et lui ronge le cœur.

Et aussi quand il est avec ses amis : le maudit fantôme vient soudain se glisser dans la conversation.

Myron Danylovych avait demandé au prêtre :

– Qu'est-ce que cela signifie ? Que faire ?

Le prêtre s'affligea :

– Vous vous êtes laissé tenter par l'idée du Diable.

– Pas du tout ! protesta Myron Danylovych ; je ne me suis pas laissé tenter par lui.

Le prêtre reprit :

– Non pas par lui, mais par son idée ; ce sont deux choses différentes. Préservez votre âme, ne laissez pas l'erreur y pénétrer, combattez-la ! Retrouvez votre humilité et vivez dans l'amour comme dans la lumière du soleil : l'amour pour le prochain et pour Dieu surtout.

Myron Danylovych avait écouté ces conseils et avait voulu sincèrement les mettre en pratique ; mais ses soucis et son manque de temps l'en avaient empêché. Le spectre continuait à se glisser dans ses pensées.

Voilà qu'à nouveau se dresse la silhouette de l'orateur : il parle, tel un corbeau sur une tombe – prophète du malheur...

*

Otrokhodine, installé dans une voiture, regarde les fermes et s'indigne : pourquoi les « vingt-cinq mille »¹ appellent-ils leur lieu d'affectation « nid à mouches » ? C'est insensé et nuit à l'image de marque qu'ils doivent donner, dans le village. Alors qu'entre les briques l'air brûlant de la capitale est saturé de calcaire toxique, ici on peut vivre dans la verdure et les aurores noyées de rosée. Mais en hiver, la capitale a un charme incomparable ! – avec ses congères de neige et son

1. Les « vingt-cinq mille » : 25 000 ouvriers communistes furent envoyés dans les campagnes pour y accélérer le processus de la collectivisation. (N.d.T.)

air limpide, d'une pureté effrayante, comme celle d'un diamant. Les pierres renvoient un écho sonore de chaque son. Les formes complexes défient l'équilibre : sur un fond de brume bleu rosé se dessinent les masses diaprées des immeubles ; les bâtiments récents avancent leurs nombreuses fenêtres et leurs corniches rouges, les plus anciens dressent leurs tours. Un puissant élan de vie saisit et les hommes et la ville et les emplit de gravité.

La capitale est toujours présente à l'esprit d'Otrokhodine ; il y est né et elle lui a donné sa force ; pour elle, il est prêt à faire basculer l'univers – à le transformer ou à l'anéantir !

Otrokhodine a des yeux qui voient loin ! Il n'a commis qu'une seule erreur : tomber amoureux d'une ancienne secrétaire technique du comité régional du Parti. Il n'avait appris son léger penchant pour la tendance de Boukharine qu'à l'apogée de leur liaison. Il s'était alors éloigné d'elle et avait rompu ; mais cette histoire était une tache dans son autobiographie.

Des amis du bureau d'organisation avaient du reste étouffé cette petite affaire. Il avait fait preuve d'une loyauté effrénée ! En outre, il avait pénétré deux secrets qui lui permettaient de faire son chemin dans les rangs du Parti.

Il avait à moitié percé le plus simple. Mais seule une infime partie du second lui était connue. Le premier est d'une limpidité étonnante : il l'avait assimilé immédiatement. Tu auras beau être un archisupercommuniste – aussi bien en ce qui concerne le programme que la ligne, la discipline et Dieu sait quoi encore – tu ne vaudras pas un kopeck pour le Parti si tu ne saisis pas ce principe essentiel : il faut se montrer servile devant le « maître ». En un mot, si toi, Otrokhodine, tu touches à cette corde et deviens maître dans l'art d'en jouer, tu atteindras les plus hauts sommets.

L'autre facette du secret est encore trop opaque et même lui, qui n'est pas un enfant de chœur, ne s'aventure pas plus loin, considérant qu'il en sait assez.

Le secret le plus complexe lui avait laissé un goût d'amer-

tume : aucune de ses ruses n'en venait à bout. Il lui rappelait le jeu du chat et de la souris. Il s'était lancé dans une direction, avait fait preuve d'un zèle extraordinaire mais il n'obtenait aucun succès car ses supérieurs avaient décidé soudain de reconsidérer l'affaire sous un angle différent et avaient jugé utile de parsemer sa route d'obstacles. Et cela à chaque instant. Un abîme de froideur et d'hostilité lui était tombé dessus et l'avait glacé et... il semblait que ses pins bien-aimés allaient être pris de folie et se mettre à hurler en versant des larmes de résine sanglante.

Son esprit vif lui avait permis de comprendre certaines choses ; mais eux, « en haut », tenaient dans leurs mains le mécanisme du Parti et la glu qui l'avait obligé à se tenir tranquille.

Il avait étudié tous les pièges, les hameçons, tous les leviers grâce auxquels ils faisaient trembler. Tout cela ne lui avait apporté aucun avantage. Il avait seulement acquis de l'expérience : dans le domaine des intrigues à l'intérieur du Parti ; c'était là le but qu'il s'était assigné. C'est alors qu'on lui a donné la possibilité et l'aide nécessaire pour glisser à travers les mailles et se délivrer des nombreux filets qui séparent le menu fretin du Parti des postes lucratifs occupés par les « gros poissons » ; il s'est officiellement réjoui de cette opportunité.

Auréolé du titre d'expert des conditions locales, il espérait faire parvenir, à travers les mailles du filet, l'écho de son enthousiasme jusqu'à l'oreille du « maître ». « En haut », ils le couvriront d'écailles de gros poissons : des décorations, des bons pour les maisons de repos, des abonnements pour les spectacles, de l'argent, etc. « En haut », c'est-à-dire dans la capitale, au sein de l'appareil ; là-bas la vie prend son vrai sens, acquiert toute sa plénitude et, surtout, perd cette somnolence qui caractérise le « bas » où l'on s'enlise, comme du bétail, dans le quotidien ! C'est la vodka à quarante degrés, les mauvaises boulettes de viande, les querelles familiales, le vide spirituel et l'ennui ; l'ennui à en mourir !

Il est vrai qu'« en haut » aussi l'ennui avait rongé son âme ; un ennui dont les racines tortueuses s'étaient incrustées dans le Parti, comme un nœud de vipères qui se serait niché dans l'ignorance ambiante. Par chance, il avait pu prendre l'air.

Enfin, on l'avait « largué » dans un village : là, les membres du Parti de la capitale pouvaient gagner leur auréole de martyr et se frayer, en suant sang et eau, un chemin vers le « haut » ; ou au moins rêver qu'ils allaient émerger de la masse.

Le roulement de la voiture sur le chemin de terre battue, qui apaisait toujours Otrokhodine après les réunions, le trot léger et régulier des beaux chevaux – qu'il rêvait depuis longtemps d'avoir à sa disposition – n'avaient plus d'effet sur lui maintenant.

L'insoumission des paysans l'irritait : ces paysans qui refusaient de descendre en silence dans la tombe.

4

Ce dimanche fut néfaste pour les habitants de Klénototcha et du village voisin d'où venaient aussi des fidèles qui n'avaient plus d'église : elle était devenue un entrepôt pour le bois de construction et les légumes. Ils étaient toujours là, malgré la distance : presque sept verstes.

C'était une église ancienne. On disait qu'elle était en bois, à l'origine, avant l'invasion des Tartares qui, d'ailleurs, ne l'avaient pas endommagée car, eux, respectaient la foi des autres. Au XVIII^e siècle, des chrétiens venus du nord l'avaient saccagée et incendiée. Plus tard, sous les hetmans, elle avait été reconstruite en pierre.

Elle était blanche, de la blancheur du pain des jours de

fête. La clarté matinale rehaussait les ornements et les ressauts, les corniches et l'harmonieux mouvement du décor des fenêtres.

Et voilà qu'aujourd'hui, on les informe que l'église sera fermée comme celle du village voisin ; après l'office, il faudra remettre les clés à un comité chargé de réquisitionner les objets précieux.

Le prêtre a les yeux usés, les cheveux blancs, une voix douce. L'église est pleine. Certains sont venus même des hameaux lorsqu'ils ont appris que c'était la dernière messe. Le prêtre, dans son sermon, parle des souffrances infligées aux hommes à l'époque des Césars et jusqu'à ces derniers jours. Les persécutions n'ont jamais éteint le flambeau de l'Église et elles ne pourront le faire maintenant bien que le temple de Dieu soit saccagé.

Ils ont le pouvoir de détruire notre corps, a dit le prêtre, mais ils ne peuvent rien contre l'âme car elle est immortelle.

La mère de Myron Danylovych écoute ces paroles et s' imagine, comme dans un rêve, que son âme est libérée de son enveloppe charnelle et s'envole vers l'autre monde. Du reste, elle, Kharytyna Katrannyk, et tous ici, savent ce qu'est un fantôme ; l'âme leur ressemble après la mort. Comme la grand-mère elle-même que les années ont desséchée. Elle porte des vêtements noirs, amples, raidis par le repassage ; son fichu blanc s'avance sur son front, noyant dans l'ombre ses yeux d'un gris profond, pareils à ceux de son fils mais sans le reflet bleuté. Ils avaient ce reflet autrefois, dans sa jeunesse, mais il s'était flétri sur la route aride de sa vie.

Le prêtre continue à prêcher :

– Rappelons-nous toujours que Dieu nous aime !

Kharytyna Grygorivna l'écoute et elle est certaine que c'est la vérité ; une vérité bouleversante ! Des larmes emplissent ses yeux. Nous vivons dans un monde impitoyable mais nous ne sommes pas seuls.

A nouveau lui parviennent les paroles du sermon :

- Si nous nous repentons, Dieu nous fera grâce et nous pardonnera.

La vieille femme sait que c'est vrai ; elle le sent avec son cœur ! et une telle joie monte en elle qu'elle ne peut retenir ses larmes. Nous sommes des pécheurs mais nous ne sommes pas perdus, le salut existe. La grand-mère regarde, les larmes l'empêchent de voir mais son âme accueille chaque son comme un champ, desséché et assoiffé, absorberait des gouttes de pluie. Des vérités sublimes se lèvent devant elle, majestueuses comme une aurore. Parfois, lorsque les phrases ne lui parlent plus de pardon mais du crime des hommes, elle tremble. Mais même ces mots qui blessent la rendent heureuse : on a ouvert la plaie pour mieux la soigner ! Comme si on l'aidait à trouver son chemin dans des fourrés impénétrables, elle saisit chaque parole et craint d'en perdre une seule.

- Un seul commandement nous est donné, continue le prêtre, aimer ; le Christ lui-même est l'incarnation de l'amour divin. Seuls ceux d'entre nous qui suivent ce précepte sont ses disciples. Les autres n'appartiennent pas à l'Église, même s'ils passent ici leurs nuits et leurs journées. Sondons notre cœur ! Nous n'y trouvons que querelles ; nous vivons dans la haine ou l'indifférence. L'envie nous dévore, nous raillons, nous injurions, nous nuisons à notre prochain, telles des vipères, sans connaître le remords ; tout cela nous semble normal. Dans notre obstination, nous voulons être plus puissants que Dieu. Nous nous éloignons de l'Église et vivons comme des païens : dans la haine. Or l'amour saint vient du cœur de Dieu ; vivons-nous dans l'amour ? Non ! Jadis, les Hébreux, harassés, exténués, ont erré quarante ans dans les sables et sur les rochers ; ils avaient péché et se repentaient. Ils portaient les Tables de la Loi comme un objet sacré, infiniment précieux. Et nous ? Gardons-nous dans notre cœur l'arche sainte que le Seigneur nous a confiée, son commandement ? Nous l'avons rejeté ! Et nous portons maintenant la haine. Nous ne prions plus : l'orgueil d'avoir une terre si fer-

tile nous a corrompus. Et voilà, notre terre nous a été enlevée. Nous ne priions plus, orgueilleux d'avoir tant de blé. On nous le prend. Notre prospérité nous a fait oublier les saints commandements. Ressaisissons-nous ! La hache, sur l'arbre, et le feu sont là pour nous anéantir lorsque notre âme devient stérile.

La grand-mère évoque ce qui se passe dans le village et s'épouvante ; c'est bien ça : ivrognerie et débauche. Nous sommes railleurs, méchants et hypocrites ; nous ne respectons plus rien ; nous propageons des ragots indécents. Nous avons perdu la crainte de Dieu. Le dimanche, on se bat dans les rues. Nous sommes devenus des bêtes. Seul un châtiment peut nous améliorer.

Le prêtre accuse à nouveau :

— Pourquoi aimer nos voisins puisqu'ils nous font du mal, disons-nous. Mais c'est là justement le véritable amour ! Quelle serait la valeur d'un amour donnant donnant, comme une marchandise qu'on paye avec de l'argent ? Souvenons-nous des bandits crucifiés avec Jésus. L'un s'est moqué de la vérité. L'autre a imploré le pardon du Seigneur et les portes du paradis se sont ouvertes devant ce pécheur. Peut-être ses victimes se plaindront-elles : « Seigneur, pourquoi est-il ici ? Nous le haïssons ! » Mais ceux qui ne pardonnent pas, qui propagent la haine et la discorde sont-ils dignes d'entrer au royaume des Cieux ? Non ! En aucun cas ! Car, au ciel, tout n'est que paix et sérénité, amour et pardon, joie pour les élus. Aucun écho de querelle ou de vengeance ne doit y parvenir. Il a plu au Seigneur très miséricordieux de faire grâce au bandit repentant et personne ne doit contester la justice de Dieu...

« Chacun ne doit se préoccuper que d'une seule chose : a-t-il obtenu le pardon de ses propres péchés ? Car chacun s'est souillé. »

Kharytyna Grygorivna est absorbée par ses pensées : « Moi aussi, les méfaits des autres m'indignent mais j'oublie les miens qui sont pires encore. Je ne pense qu'à mes poussins,

mon jardin ; les semaines passent et, toujours préoccupée, je ne jette même pas un regard vers le ciel. »

Soudain, l'inquiétude qui ne l'avait pas quittée jusqu'au porche de l'église submergea à nouveau son âme : pourquoi avait-on convoqué son fils au soviet ? Encore un malheur sans doute !

La conclusion du sermon est apaisante :

– Oublions les offenses des autres. Débarrassons notre âme de la haine et formons une seule famille, au nom du Sauveur qui, par son sang versé et sa mort, nous a rachetés. Tournons vers lui nos regards, en ce jour d'épreuves. Soyons fermes comme les premiers martyrs qui voyaient les fauves s'avancer vers eux pour les déchiqueter. Nos âmes sont entre les mains de Dieu. Amen.

L'église entière pleurait. Tous évoquaient en pensée leur destin : des hommes dépouillés de tout, rassemblés en un odieux troupeau de miséreux et ceux qui refusaient, mouraient de faim dans leur maison.

Jusqu'alors, ils avaient encore une nef lumineuse qui les protégeait. Mais les vautours exhalés par les ténèbres la convoitent.

Dans la foule qui se presse vers la sortie, la grand-mère contemple une fresque ancienne sur le mur. Une barrière coupe le tableau par la diagonale ; en haut, un livre dans une couronne de feu et un rayonnement de lumière. A droite, un ermite portant une croix blanche et, derrière lui, le soleil, la lune et les étoiles. A gauche de la barrière figurent un tonneau débordant de ducats, une carafe de vin sertie d'or, un petit portrait de femme à la coiffure négligée et une couronne de prince. Au centre, luit un squelette : la mort. En bas, rougeoient des lettres cyrilliques peintes au vermillon et que le temps a un peu noircies : « Que vos esprits ne se laissent pas tenter. »

Kharytyna Grygorivna contemple le tableau et, dans la cohue, entend les chuchotements de deux femmes encore plus âgées qu'elle.

— Voilà dix-neuf siècles que le Christ a été mis en croix et que l'antéchrist essaie ses forces : il va nous étouffer ! se lamente l'une d'elles en hochant la tête.

— Eh oui ! Et il sait par où commencer, par l'église. Voilà son œuvre, lui répond l'autre dans un douloureux chuchotement.

Tous sont sortis ; le gardien a fermé les portes et, les clés à la main, il attend le comité. Le prêtre est parti : il est malade et il aurait été au-dessus de ses forces d'assister à cette profanation. La foule s'est massée en demi-cercle, un peu à l'écart, et attend. Un murmure assourdi parcourt ce mur vivant et tombe brusquement. Les femmes les plus jeunes se sont placées devant. Le silence est là. Comme sur un champ, au-dessus des épis, avant l'orage.

Une pauvre vieille, si âgée que tous les cils étaient tombés de ses paupières entre lesquelles tremblotaient deux petites étincelles prêtes à s'éteindre, marmonna quelques mots de sa bouche ridée. Les jeunes femmes la laissèrent passer afin qu'elle puisse voir.

Les membres du comité s'approchent, accompagnés des komsomols que les gens connaissent bien de visage et de nom mais qu'ils appelleront, désormais, par un surnom donné d'après l'outil qu'ils portaient pour saccager l'église : la pince, le pic, la hache, le marteau, le câble, la scie... Les jeunes gens tiennent ces instruments comme des soldats leurs armes. Ils feignent l'indifférence mais baissent la tête sous les regards.

Devant la porte, le gardien, entouré d'un petit groupe, attend les arrivants ; ils répondent à voix basse, sans hâte, à des questions qui leur sont posées sur un ton impatient et criard. Les membres du comité sont pressés, ils s'énervent. Ils sont résolus comme s'ils exécutaient un jugement : se servant les uns contre les autres, ils avancent, à la tête de l'équipe, vers la porte.

Brusquement, l'attention des fidèles, du gardien et de ses hommes et aussi celle du comité de destructeurs, se fixe ail-

leurs. La tension et l'agressivité avaient atteint un point extrême, à la limite du supportable, aussi un incident suffit-il à attirer sur lui et à décharger l'éclair émotionnel.

Paralysée, la foule regarde.

Assis contre le mur, chantonnait – comme s'il agitant une clochette au son irrégulier – un vieil aveugle qui jouait de la viole. La vieillesse et la poussière des chemins avaient saupoudré de blanc ses cheveux. A ses côtés se trouvait un garçonnet en haillons qui tenait, dans une main, le bâton du vieux et, dans l'autre, une coupelle en bois pour recueillir les aumônes.

La viole rendait des sons monotones et grinçants ; elle accompagnait une voix qui, alternant le chant et le récit, luttait contre l'enrouement pour s'élever et raconter une histoire.

*Sur la montagne sacrée, le Sauveur se promenait, alléluia ;
Le Sauveur se promenait, le jardin de l'Éden plantait : Seigneur,
prends pitié.*

*Le jardin de l'Éden plantait, trois fois l'a arrosé, alléluia ;
Trois fois l'a arrosé, les fleurs ont poussé : Seigneur, prends pitié.*

*Ses enfants cruels les fleurs ont arrachées, alléluia ;
Les fleurs ont arrachées, pour rien les ont flétries : Seigneur,
prends pitié.*

*Le Sauveur leur dit : « Ne vous affligez point », alléluia ;
Dans les champs le prunellier blanc fleurit : Seigneur, prends pitié.*

*Ses fleurs cueillerez, une couronne me tresserez, alléluia ;
Une couronne me tresserez, sur la tête me la poserez : Seigneur,
prends pitié.*

*Sur la tête me la poserez, sur la croix me crucifierez, alléluia ;
Pieds et mains me clouerez : Seigneur, prends pitié.*

*D'une lance percerez mon flanc, alléluia ;
De mon cœur couleront l'eau et le sang : Seigneur, prends pitié.*

*Par ce sang, tous les hommes je rachèterai, alléluia ;
Tous les hommes je rachèterai, avec moi les emmènerai : Seigneur,
prends pitié.*

Au milieu du chant, le président du comité arrache les clés des mains du gardien et se met en devoir d'ouvrir la serrure pour montrer à tous que lui, un citoyen éclairé, dédaigne les superstitions. Les autres membres du comité s'approchent aussi de la porte et feignent l'indifférence tout en écoutant attentivement le psaume car il les intéresse.

Il joue de malheur, le président, avec les clés ! Il n'arrive pas à ouvrir : il s'impatiente, son attention se disperse car il ne veut pas perdre le fil du récit du joueur de viole.

La porte n'est pas encore ouverte quand le vieillard termine son chant. Quelque chose d'extraordinaire émanait de cette voix haute et, pour chacun, la scène était vivante. Dans la foule, personne ne bougeait.

Le vieillard s'était tu ; les derniers accords n'avaient pas encore fini de vibrer qu'un des membres du comité s'était jeté sur le vieux en lui criant avec violence :

— Alors quoi ! Tu viens propager la contre-révolution ?

Le vieillard réfléchit. Puis il secoua la tête :

— A l'époque de ce récit, personne n'avait même entendu le mot que vous prononcez. Hérode était roi. Ce psaume a été composé au temps des cosaques. C'est très ancien ! Je ne vois pas où pourrait se trouver ce dont vous parlez.

Le grincheux ne savait que répondre : le vieux lui avait rivé son clou. Le président avait enfin ouvert la porte et pénétrait dans l'église avec son équipe. Les jeunes femmes de la foule s'approchèrent aussi, les poussant presque, se mêlant à l'équipe. A leur suite s'avança la foule. Les membres du comité furent emportés par cette marée humaine comme des copeaux par un fleuve. Ils ne s'étaient pas encore ressaisis que, sans un mot, le peuple, prompt et efficace comme des fourmis, avait envahi l'église et fait disparaître les objets sacrés.

Personne, dans cette confusion, n'avait pourtant franchi les portes centrales de l'iconostase. Tous entraient dans le sanctuaire par les portes latérales. Ils s'y rassemblèrent en si grand nombre qu'aucun des membres du comité ou des kom-somols ne réussit à s'y frayer un passage. En un instant, ils s'emparèrent des Évangiles, de la croix, du calice et de tout ce qui pouvait être emporté.

Dans ce tourbillon vivant, les bannières oscillèrent, plongèrent et, séparées de leur hampe, disparurent sous les chemises des paysans ; les icônes glissaient des murs et, voguant un instant à la surface de ce flot humain, y sombraient aussi. Le saint suaire, tache claire au-dessus des têtes, fut emporté avec précaution vers la porte où il sembla se volatiliser. Les encensoirs, les vêtements du prêtre, les veilleuses d'icônes, tous les objets qui pouvaient échapper au pillage disparaissaient aussitôt.

Tout à coup la foule se précipita vers la sortie comme chassée par un incendie ; toujours en silence. Elle se dispersa aussi rapidement qu'elle avait envahi l'église. Le joueur de viole et son guide s'étaient, eux aussi, esquivés. Le président du comité voulut crier d'arrêter le mouvement mais, prisonnier de ce flot humain, il se tut. Il ne se libéra que lorsque l'église fut vide.

Plus de fidèles, plus d'objets précieux. Seuls les membres du comité et de l'équipe qui se regroupaient autour de lui ! Il grommela :

— Ils vont les enterrer ! Les gens des hameaux les emporteront dans la steppe et la forêt. Mais ce n'est pas grave, on les retrouvera.

Il rajusta sa veste grisâtre, à carreaux. Tel un stratège qui donne à ses troupes le signal de l'attaque, il agita sa main potelée ; il était bouffi de graisse et chauve ; des poches sous ses yeux délavés et de splendides moustaches jaunes alourdissaient encore son visage.

— Qu'on enlève les cloches !

Les garçons, à contrecœur, comme des bergers paresseux

qu'on envoie chercher des chevaux au pré, se dirigèrent vers le clocher, en maugréant à voix basse. Ils utilisèrent un câble et tout un appareillage, mais mirent longtemps à abattre la cloche. Elle apparut hors du clocher et étincela dans la lumière. Des paysans sortirent des maisons proches de la place et de l'église pour assister à ce saccage.

La cloche tomba comme un éclair ; happée par les rayons du soleil, elle jeta un éclat et, dans un grondement de tonnerre, vint heurter les briques au pied du clocher. Elle se fendit en deux endroits : au sommet et là où elle avait touché terre ; un morceau irrégulier de bronze s'était détaché. Presque imperceptible à l'oreille, mais avec un écho terrible dans les âmes, ce bruit avait résonné alentour. Une tristesse infinie planait comme après un incendie. Le village entier, sans clocher, semblait être devenu muet, n'avoir plus de voix.

5

Alors qu'elle s'approchait avec sa fille de la porte du jardin, la mère aperçut son mari et ses deux fils qui rentraient ; toute une meute les suivait avec une charrette. Son cœur se serra : « Encore un malheur ! »

Il était d'une extrême tristesse ; jamais encore elle ne l'avait vu ainsi... Le voilà donc notre pauvre travailleur, notre travailleur infatigable qui doit nourrir toute une famille ; pourquoi ne le laissent-ils pas en paix ? Nous ne sommes même pas des paysans moyens mais des pauvres¹.

1. Les paysans avaient été divisés en trois catégories : paysans riches ou koulaks (qu'il fallait détruire) ; paysans moyens (susceptibles d'aider les koulaks mais que le pouvoir soviétique voulait attirer) ; paysans pauvres. En fait, les mesures répressives s'abattaient sur tous les paysans sans distinction et, les véritables koulaks représentant une minorité, ce terme était employé pour désigner tout paysan rebelle à la collectivisation. (N.d.T.).

Myron Danylovytch et les garçons ont la démarche des condamnés. Derrière eux, les poussant presque, les membres de la brigade.

La maîtresse de maison s'arrête près du portail, incapable de faire un geste : ses pieds semblent avoir pris racine ; l'inquiétude lui fait perdre l'équilibre comme une herbe sèche fauchée par le vent.

Les pilleurs ont enfoncé le portail et, tels des Tartares, entrent en courant autour de la charrette et en poussant des vociférations.

Le maître dit à sa femme :

– Ils réclament une telle quantité de blé ! Et nous n'en avons pas...

– Où le trouverions-nous ? On nous a déjà tout pris ! s'écria, hors d'elle, Daria Oleksandrivna ; elle réalisait que cette meute voulait les pousser au cimetière.

– On vous a tout pris ? demande le chef de brigade en s'approchant. Des cernes bleutés soulignent ses yeux troubles : marque des nuits blanches et des beuveries. Une barbe clair-semée s'étire sur ses joues parcheminées.

– Vous avez dit qu'on vous a tout pris ? C'est ainsi que vous parlez des réquisitions de l'État ? Au lieu de donner vos excédents, comme tout bon citoyen, vous répandez des calomnies. Attendez un peu qu'on vous montre ce que ça veut dire : tout prendre, graine de koulaks !

– Quels koulaks ? D'autres sont venus qui vous ressemblaient et qui ont pris la terre. Ils nous ont laissé la maison et quelques plates-bandes sous les fenêtres. Nous sommes des paysans pauvres.

– Parlez toujours ! dit le chef de brigade avec dépit. Vous avez plein de blé !

– Nous n'avons cultivé qu'un petit champ et n'avons plus de blé.

– C'est tout ce que vous savez dire !

– Parce que c'est la vérité. Nous avons un peu de maïs, des betteraves et des pommes de terre ; pas beaucoup, mais nous

pensions que ça suffirait pour vivre. Nous n'avons plus de terre, on nous l'a prise...

– On vous l'a prise, on vous l'a prise ! répète, en les imitant, le brigadier furieux. Vous allez voir ce que ça veut dire, prendre.

Il tourne la tête vers la rue : des cris retentissent derrière le portail du voisin. On entend des interrogations et des réponses.

Un groupe de jeunes écoliers, des pionniers, comme un chœur bien dressé, sous la direction d'un membre du Parti, entonne :

– Koulak, rends le blé !

Le voisin, debout sur le seuil, leur répond tranquillement :

– Prenez-le, mes enfants, si vous en avez besoin.

– Rends le blé ! Exploiteur !

La leçon n'a pas été bien retenue et ils ont écorché le mot ; le voisin leur répond sur le même ton :

– Moi, un exploitateur ? Vous voulez parler des autres, de ceux qui vous apprennent des mensonges et mentent eux-mêmes. Moi, je suis quelqu'un de la terre. Regardez mes mains : elles sont couvertes de callosités ; et regardez les mains des autres...

Les pionniers jettent un regard sur les mains du membre du Parti chef d'orchestre, des mains potelées comme des petits pains ; mais il leur indique, d'un geste menaçant, qu'il faut continuer à crier :

– Donne les clés, koulak !

– Les voilà ! répond paisiblement le voisin. Si vous en avez besoin, mes enfants, prenez-les ! Vous voyez bien que je vous les donne.

Le chef d'orchestre fit un autre signe et le chœur se mit à hurler pour que l'écho des cris retentisse dans tout le quartier :

– Koulak !

Le chef d'orchestre, de surcroît, menace le paysan :

– Nous allons faire de toi un Svitchenko !

Dans la rue se prélassait en permanence celui auquel se référerait le communiste pour évoquer l'avenir qui attendait le paysan. A l'ombre des peupliers, au pied des palissades, là où verdoyait une herbe épaisse, s'allongeait, pour y piquer un somme, Svitchenko. Toujours crasseux, comme il convient à un « Kaénès¹ », c'est-à-dire un paysan pauvre. Les villageois avaient fait de son nom un synonyme de fainéant.

Le voisin répondit :

– C'est facile de faire de moi un Svitchenko ; mais faire d'un Svitchenko quelqu'un comme moi, voilà qui est plus difficile.

Le communiste garda le silence. Soudain, comme sous l'effet d'une brûlure, il fit un geste des mains et, à nouveau, des voix aiguës transpercèrent toutes les oreilles :

– Koulak !

Chez les Katrannyk, de l'autre côté de la rue, on avait suivi toute la scène. Les répliques du voisin avaient rendu sombre toute la meute et le chef de brigade cria :

– Vous nous le donnez ce blé ou quoi ?

– Où voulez-vous que nous le prenions ? répondit Daria Oleksandrivna désespérée. On nous a déjà tout pris.

– Ah, oui ! On vous l'a déjà pris ! dit le chef avec colère, et ses yeux s'arrondirent.

Il se tourna vers ses hommes qui avaient immobilisé la charrette et restaient derrière lui, armés de pelles, de pioches, de « sondes » ou « mouchards » : longues piques en fer, plus hautes qu'un homme, acérées d'un côté, recourbées en angle droit de l'autre, qu'on enfonçait dans la terre. Certains avaient des fusils.

– On va vous apprendre, graine de koulak !

Il partagea sa brigade en deux groupes ; l'un s'éparpilla dans le jardin ; il prit la tête de l'autre et, comme s'il était

1. « Kaénès » : abréviation de « comité des paysans pauvres », organisé en Ukraine par les bolcheviques (1920-1933) pour soutenir leur action dans les villages. (N.d.T.)

chez lui, se dirigea vers la maison, sans demander la permission des propriétaires, sans même les regarder.

Daria Oleksandrivna leur emboîta le pas avec sa fille qui, s'accrochant d'une main tremblante à sa manche, la suivait en trotinant. Elle frissonnait, comme prise d'un accès de fièvre. Les garçons, derrière elles, ne soufflaient mot.

Resté dehors, le maître de maison surveillait la perquisition. Son sang se glaça lorsqu'il les vit tourner autour du brûlis, près de la palissade affaissée, et fureter dans la tremblaie, à l'endroit où le fossé se jette dans le ruisseau et où se trouve la petite passerelle.

A chaque pas, ils enfoncent leurs « sondes » et criblent la terre de trous. Ils creusent dans le jardin et ébranlent chaque piquet, retournent chaque bûche, cherchent sous les souches, soulèvent les pierres, secouent les orties, abattent la clôture, frappent et écoutent si le mur ne sonne pas creux.

Ces dévastations accablent Myron Danylovytch et, tête basse, il va se réfugier dans la maison.

Là, c'est le pillage total comme dans les contes sur le dragon à tête d'homme.

Ils se sont précipités dans le cellier et y ont tout retourné. Ils ont déposé le pot de saindoux ébréché, sans anse, près de la porte, comme un butin précieux. Un homme en armes se tient là – pour le surveiller ! – grave incarnation de l'ordre.

Au grenier restait un vieux sac de millet qui n'avait pas encore été vanné ; il rejoignit le pot de saindoux ; ils arrachèrent du poêle des hardes et réussirent à en faire tomber quelques poignées de grains. Un sac de haricots pendait sur un pieu ; le chef lui-même le décrocha et le plaça près du pot.

Le pain, recouvert d'une serviette brodée, qui se trouvait sur la table, alla aussi compléter le trésor.

Ils allèrent chercher des betteraves rouges au fond d'un baquet. Ils se jetèrent sur un seau cabossé et rouillé contenant des pommes de terre, comme des loups sur un agneau, firent rouler un melon de dessous le lit et apportè-

rent un sac rapiécé de graines de tournesol, un tamis avec du blé « dent de cheval ».

Myron Danylovytch, blême comme un condamné à mort, se tenait près du mur, face à la fenêtre. Il crut, un instant, qu'il allait saisir la hache et fendre le crâne du chef qui avait si bien saccagé sa maison et emporté toute la nourriture des enfants.

« Même des voleurs n'agissent pas ainsi ; ils prennent les objets les plus beaux et les plus précieux et vous laissent le reste ; l'État vous dépouille complètement ! »

Que faire ? Comment nourrir cinq bouches...

Sa femme s'élança pour leur arracher le pain.

— C'est pour les enfants, pourquoi le prenez-vous ?

Ils la repoussèrent à coups de poings. Elle pleure doucement, près du coin aux icônes, se cachant les yeux dans un pan de son fichu. Sa fille s'est blottie contre elle comme un oisillon dans la tempête et n'arrête pas de trembler ; quelque chose l'a profondément affectée lors de cette agression.

Les garçons ne quittent pas leur père : effrayés, ils ne bougent pas.

Les aliments sont placés sur la charrette. L'homme en armes, dont le visage blafard à large ossature portait le reflet du pouvoir, se figea, menaçant, pétrifié dans sa grisaille ; il rappelait la statue du « guide » qui se dressait dans le chef-lieu, entre le silo à grains et la gare.

La meute sortit de la maison dans un bruit de bottes et alla rejoindre ses acolytes.

Myron Danylovytch, inquiet, les regarda errer dans le jardin, enfoncer leurs « sondes », creuser des trous.

Kharytyna Grygorivna rentrait de l'église. Elle jeta autour d'elle des regards apeurés et demanda à son fils :

— Ce sont eux ?

— Oui, maman !

Elle se dirigea vers la maison, en franchit le seuil et resta clouée sur place ! Leur maison, la maison de son arrière-

grand-père, aux poutres sculptées, ornées de ciselures anciennes et brûlées par les bougies, était toujours blanchie à la chaux. Kharytyna Grygorivna et sa belle-fille déployaient tant d'efforts, tant de soins pour lui conserver un aspect coquet à l'extérieur comme à l'intérieur.

Et voilà qu'elle ressemblait à une étable ! Un tremblement de terre n'aurait pas fait pire. Tout était renversé et brisé, mélangé et piétiné.

Une larme coula sur sa joue. La vieille femme comprit que c'était la fin.

Sur ses vieux jours, elle voyait sa maison détruite ; une maison sacrée où les icônes, depuis toujours, avaient illuminé le pain sur la table.

Ils avaient emporté tout ce qui se mangeait ! Elle sortit sur le seuil et vit les hommes piétiner les plates-bandes. Ils fouillent la terre, dans les jardins des autres, comme des chiens. Elle s'approcha de la charrette et essaya d'attendrir le garde :

– Rendez-nous nos provisions ; elles ne vous appartiennent pas ; vous ne les avez pas gagnées à la sueur de votre front ! Les enfants doivent manger. Je vous dis de les rendre immédiatement !

Le garde ne répond pas, comme s'il n'entendait ni ne voyait la grand-mère. Il est effrayant ! Il dispose d'une force, la sienne et celle de son chef. Et, derrière son chef, se profile la silhouette rousse d'Otrokhodine qui a donné l'ordre suivant : « Prenez tout jusqu'aux moindres miettes. » Au-dessus de tous, au sommet, se dresse le chef du Parti et de l'État.

Pourquoi cette vieille l'ennuie-t-elle ?

Elle s'accrocha à la charrette. Alors la sentinelle la frappa à l'épaule ; elle vacilla et s'affaissa dans l'herbe. Elle n'arrivait pas à se relever. Son fils accourut pour l'aider. Il toisa le garde et, profondément bouleversé, proféra :

– Sale sauvage !

Celui qu'il avait ainsi nommé redressa son fusil, laissa tomber avec dédain : « Fais attention, toi ! » et se tut.

Il se donnait autant d'importance que s'il gardait un magasin à poudre.

La vieille femme ne disait rien : soutenue par son fils, elle s'éloigna vers la maison.

Elle étendit des guenilles sur le lit de planches et s'allongea ; elle semblait atteinte d'une maladie inconnue.

Des visions brumeuses tournoyaient dans sa tête, s'éparpillaient. Dans ce tourbillon, elle sentait des ténèbres implacables l'envahir, l'emprisonner dans leur voile de glace. Puis tout disparut, ne lui laissant qu'une angoisse vive et amère non pas pour elle-même mais pour ses petits-enfants : il ne restait plus rien à leur donner à manger. Pauvres oisillons tombés du nid. Personne, sur terre, ne les aidera. Le monde entier les ignore et qui prendra leur défense ? S'ils meurent, personne ne dira rien. Seul Dieu, dans le ciel, les voit. Peut-être est-ce une épreuve afin que le malheur, comme des flammes suprêmes, les purifie.

*

Ils remettent tout en ordre dans la maison.

Mais que manger ? Les enfants ont faim. Dans le jardin, la mère déterre quelques minuscules betteraves dont elle fait une soupe – un liquide très salé qu'ils avalent avec les biscuits qui ont été renversés dans le cellier.

Le malheur les a pris dans ses rets et ils ne peuvent se libérer. Il les a frappés sans pitié, comme la foudre, et les harcèle, les poussant vers la tombe.

Les enfants sont graves comme s'ils avaient conscience de ce qui se passe.

La grand-mère et la mère, assises sur le lit, examinent les vêtements et trient ceux qu'ils pourront porter en hiver.

– J'ai rencontré le poseur de poêles, dit la grand-mère, il m'a demandé si l'église a été fermée.

André s'intéresse beaucoup au magicien qui, venu construire leur poêle, lui avait parlé des tuyaux compliqués

qui s'enroulent à l'intérieur. Jusqu'alors, le poêle était un objet tout à fait ordinaire : un tas de briques. Depuis, il était plein de mystère.

– Je lui ai raconté ce qui s'est passé. Alors il s'est plaint que les gens ne lisaient plus l'Écriture sainte selon laquelle il convient de vivre. Nous ne suivons que les commandements de la terre ; nous lui avons donné notre âme. Le prêtre a dit la même chose.

– C'est bien vrai, soupire la mère.

– Les hommes ont oublié le ciel. Le châtiment va venir.

– Il a déjà commencé.

– Alors il m'a dit : nous vivons à la fin des temps et les antéchrists se hâtent de faire le mal. Les icônes le montrent bien ; le Sauveur souffre sur la croix et eux, qu'on a rajoutés en bas du tableau, ricanent en regardant l'innocent... Les gens disent que l'enfer viendra sur la terre pour marquer que dix-neuf siècles se sont écoulés depuis la crucifixion ; c'est ce qu'on dit.

– On le constate déjà ! approuve la belle-fille.

– Le poseur de poêles a remarqué que les oiseaux tombaient, morts.

– Une campagne est déclenchée contre nous, ajoute Myron Danylovitch. Leurs drapeaux paraissent rouges mais ils sont noirs, en réalité.

– Tu tiens de drôles de discours, remarque sa femme.

– Je dis ce que je vois ! Nous sommes perdus ; peut-on vivre selon la loi des démons ?

– Modère-toi !

Daria Oleksandrivna le voit bien elle-même qu'ils sont au bord de l'abîme ; mais il faut préserver les enfants du désespoir.

Le fils cadet feuillette un livre sur la table ; l'aîné s'est accroupi au pied du mur, entre les deux fenêtres : il est comme figé ! Ses yeux se sont creusés et ne reflètent qu'une pensée fixe. Olenka se tient près de sa mère et suit des yeux quatre grandes mains – deux ridées et jaunies et deux autres

plus claires – qui palpent les vêtements, couture après couture, pièce après pièce.

– Qu'ai-je donc dit ! C'est vrai que leurs drapeaux ne me plaisent pas, reprend le maître de maison. Seul Loukian nous annonce une ère de prospérité.

– Ce sera pour les autres, mais pas pour nous ! dit la grand-mère.

– Ni pour nous, ni pour Loukian, continue le maître de maison, Loukian ne sait faire qu'une chose : voter « pour ». Il lève la main le premier. Il est toujours « pour » et toujours avant les autres. L'orateur a à peine fermé la bouche que Loukian lève la main : il approuve. Il a été le premier à voter pour l'emprunt, pour chasser les koulaks. Aujourd'hui, on est partis avant, mais il aurait voté « pour » bien que ce soit l'arrêt de mort du village. Il nous console en disant : « On vivra dans la prospérité. » Nous serons la proie des rapaces, oui !

– A quoi sert de le dire ? l'interrompt sa femme en désignant du regard les enfants. Loukian n'est pas pire que ceux qui commandent.

– Ce ne sont plus des hommes mais des ventouses à blé ! Avant la réunion, j'ai appris quelque chose de nouveau. Un train est arrivé en pleine nuit avec des sentinelles à toutes les portes. La panique !... Tous les chefs se précipitent à la gare : des gens importants, de Moscou, sont là. Seule une poignée d'entre eux, l'avant-garde, peut passer. Ils se retrouvent en face d'un personnage renfrogné avec des cheveux grisonnants et une moustache en brosse, un certain Molotov ; près de lui se tient Kaganovitch, alerte, des moustaches comme un valet de pique. Ils ordonnent de détruire, dans les maisons, les coins aux icônes et de réquisitionner tout ce qui se mange... Le noiraud se redresse et crie à la ronde, dans la gare : « Tous au blé ! Au blé ! » Ce qui veut dire : « Prenez le blé ! » Celui qui avait les cheveux cendrés racla les grains qu'il avait au fond de sa poche et les lança violemment à la tête du secrétaire régional du Parti. Les grains rebondirent sur son visage et s'éparpillèrent... « Voilà le blé que vous

avez réquisitionné ! Apportez-nous encore du blé de si mauvaise qualité et je vous fais tous fusiller ! » Un des grains sauta dans la bouche d'un gars de chez nous ; il l'écrasa sous ses dents : « C'est du bon grain ! » Il était agronome et s'y connaissait. Que de cris, que de hurlements ! Si la locomotive avait sifflé, on ne l'aurait même pas entendu. Le secrétaire a été arrêté et personne ne sait ce qu'il est devenu. Ces deux-là sont de mèche avec le troisième...

- Tu pourrais parler moins fort, le pria sa femme, nous entendons bien tous.

- Très bien ! - Myron Danylovytch baissa la voix. - Les gens ont appris que, dans le wagon, pour ces deux-là, il y avait et à manger et à boire comme dans un restaurant : de la viande, du jambon, de tout, quoi !... les boissons les meilleures, celles de l'exportation. C'est curieux que les gens l'aient su.

- Pourquoi pas ! intervint la grand-mère. Tu te souviens quand Jouravlenkiv a été cambriolé, il y aura bien dix ans de cela, personne n'avait rien vu, rien entendu mais tous dirent la même chose : c'est sûrement Korintchouk. On est allé chercher chez lui et c'était bien ça !... On a retrouvé le butin.

- Il y en avait une quantité de nourriture dans le wagon !... Du poisson en conserve et de la poitrine fumée pour accompagner la vodka ; on les coupe en rondelles et on les met sur du pain ; du poulet et de la viande rouge ; autant que tu en veux ! Des oranges et du raisin...

- Maman, je voudrais une orange. - Olenka fit entendre doucement sa voix, comme dans un rêve.

- Où veux-tu que je la prenne, mon enfant ? Nous, nous essayons de survivre.

Myron Danylovytch, debout près de la fenêtre où il observait, tout à l'heure, la charrette, poursuit, comme sous l'effet d'un envoûtement, son énumération :

- Et au buffet on servait des vins et des liqueurs, des eaux-de-vie à base de tout ce qu'on veut : de l'absinthe...

– Pourquoi boiraient-ils de l'absinthe ? s'étonne la grand-mère.

– Peut-être que non, mais c'est ce qu'on disait. Et de la zoubrovka¹...

– Ils préfèrent l'eau-de-vie amère ?

– En voyage, pourquoi pas ; au Kremlin aussi, ils en ont...

– Le « guide » a la tête enflée, rappelle la grand-mère.

– On dit qu'il a un gros appétit.

– Il a les dents longues.

– Ne parlez pas devant les enfants : ça finira par sortir d'ici ! supplie Daria Oleksandrivna.

– Ne crains rien, ma fille ! Nous sommes arrivés devant la porte la plus sombre, la porte de sortie de ce monde.

Le silence s'installa dans la maison tel un corbeau invisible, aux ailes immenses comme la nuit, qui aurait soufflé la flamme de leur âme.

6

Des ténèbres d'un noir de fumée.

Prêtant l'oreille, le maître de maison descend jusqu'au bord du borbier pour déterrer les réserves les plus précieuses pour sa famille.

Il creusa longtemps, inondé de sueur, parcouru de frissons. Plus que le travail, l'inquiétude le rongait. Il dégagea la cachette tapissée de paille, en retira un sac de millet enveloppé dans une vieille toile cirée aux bords collés. Il préleva un peu de millet et enterra, à nouveau, le reste. Il aurait voulu frotter une allumette pour vérifier si le borbier avait bien repris son aspect habituel mais il craignait d'attirer l'atten-

1. Zoubrovka : liqueur aromatisée à l'aide de plantes. (N.d.T.)

tion d'yeux ennemis. A l'aube, alors que le jour blanchirait à peine, il lui faudrait revenir voir. En bas, non loin du bournier, coulait en clapotant une petite rivière : il descendit s'y laver les mains.

Au retour, il avança avec précaution, comme un chat qui craint de rencontrer des chiens. Il ouvrit, d'un geste brusque, la porte pour éviter qu'elle ne grince et la referma aussitôt à clé.

Les enfants dormaient. Sur le petit poêle, une lampe brillait faiblement. Sa flamme, d'un rouge mélancolique, arrachait à l'obscurité les silhouettes du maître de maison et de son épouse qui s'affairaient avec le millet. Ils préparèrent une bouillie assez liquide dont ils relevèrent le goût avec quelques écailles d'oignons.

Ils réveillèrent les enfants et s'attablèrent devant ce dîner tardif.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande Myron Danylovtych en essuyant les bords de son écuelle. Quand nous avions assez à manger, nous en laissions et maintenant, toute nourriture nous fait trembler d'envie.

— C'est par crainte d'en manquer, explique la grand-mère.

Tous raclèrent avec application leur écuelle. On donna la marmite au plus jeune et il la gratta longtemps bien que ses paupières, comme enduites de glu, se fermassent d'elles-mêmes.

De cette nuit date l'apparition, dans leur demeure, d'une convoitise insatiable pour la nourriture ; il semblait qu'un cri muet, un douloureux présage, flottât dans l'air et les consumât.

Myron Danylovtych ne dort pas longtemps ; il s'éveilla à l'heure prévue : une habitude forgée par les années et l'angoisse. Son système nerveux était devenu un chronomètre très précis. Dans l'obscurité embrumée, le maître de maison se faufila vers le bournier pour camoufler l'endroit où il avait creusé et le recouvrir de feuilles mortes. Les oiseaux s'éveillaient et lançaient leur appel limpide ; il ne les écouta pas

comme auparavant. Se hâtant, il leur jeta un regard et, involontairement, se les représenta sans plumes, sous une forme comestible. Les oiseaux s'envolèrent au-dessus du ruisseau, se posèrent sur des branches, de l'autre côté, et il se dirigea vers sa maison. Il regardait à droite et à gauche, cherchant des plantes dont on pourrait faire un bouillon. Il enveloppa d'un œil perçant le brûlis, envahi par les absinthes et les orties, et la clôture en ruine du jardin ; il ne s'en approcha pas, de crainte de laisser des traces sur l'herbe. Il s'affaira dans la grange, inutilement car il n'avait plus de bêtes.

Il était nerveux ! Il laissa là ses occupations et franchit le portail ; il resta un moment à écouter ; puis il parcourut les petites rues des alentours.

Çà et là, des gens erraient dans leurs cours, telles des ombres.

Il décida de rendre visite à Nikifor Kajdanets, l'homme qui connaissait un peu tous les métiers ; il était tonnelier, maréchal-ferrant, serrurier, sellier et un peu tout ce qu'on voulait ; il allait partout et connaissait les dernières nouvelles, comme une gazette.

Il y avait chez lui un de ses amis, Stadnytschouk, un charpentier de second ordre.

– On a perquisitionné chez vous ? demande le maréchal-ferrant à son nouveau visiteur.

– Oui : ils ont passé la maison au peigne fin ! Ils ont pris tout ce qui se mange.

Dans cette maison règne aussi la tristesse. Les Kajdanets – lui, est un homme aux yeux presque blancs, fort comme un taureau et elle, est toute desséchée comme une branche de prunellier – sont assis près de leurs affaires qu'ils ont rassemblées.

Le maréchal-ferrant remarque l'étonnement de Myron Danylovitch :

– Nous attendons notre tour...

– Le temps passe, il faut s'enfuir ! s'écrie Stadnytschouk. Son cœur est ardent et ses mains, puissantes comme les raci-

nes d'un orme. Sous les touffes de ses sourcils laineux brille une petite flamme triste.

« ... Ce sont des gens bien placés et ils s'enfuient ! Le malheur durera donc longtemps », médite, à voix basse, Myron Danylovych.

Des bruits de pas près du portail ; ils sont deux ; des coups à la porte :

– Kajdanets, sors un peu, dépêche-toi !

Le maréchal-ferrant sort, suivi de sa femme. Les échos d'une discussion se font entendre derrière la fenêtre :

– Pourquoi n'as-tu pas acquitté les avis de paiement qu'on t'a envoyés ? demande, d'un ton agressif, le conseiller du soviet.

– Comment, pourquoi ! J'ai travaillé, non pas ici, mais à la ville : j'y ai réparé des chariots et ferré des chevaux. Pourquoi les autorités locales nous ont-elles envoyé ces avis, à ma femme et à moi ? Elle ne travaille pas, elle est malade.

– Tu cherches de bonnes excuses ! répond une seconde voix, traînante et cynique.

– Tu refuses d'entrer au kolkhoze, lui reproche le premier d'une voix enflammée par la haine, eh bien, paye tous ces impôts !

La voix de la femme s'élève :

– Vous avez ajouté une amende à ces impôts...

Stadnytchouk, qui écoute d'un air sombre, se penche vers Myron Danylovych :

– J'ai autant d'amendes que mon chien de poils !

Des menaces retentissent derrière la fenêtre :

– Si tu ne veux pas payer, c'est que tu es un ennemi !

– Où prendre l'argent ? se défend le maréchal-ferrant, cela fait cinq mois qu'on ne m'a pas payé à la forge ; et c'est une forge d'État...

– Ce n'est pas notre affaire ; tu dois payer !

Le maréchal-ferrant explique :

– Comme par hasard, quelqu'un a volé le tablier de cuir et il faut que je le rembourse, moi ; je dois payer le vieux quatre

fois plus cher qu'un neuf ; et tout de suite en plus ! Moi, je n'ai pas d'argent. Que faire ?

– C'est bien fait pour toi puisque tu es un ennemi ! Il faut que tu payes, tu entends ? Sinon tu vas aller prendre le frais, tu sais où...

Les bruits de pas s'éloignent vers le portail.

Kajdanets et sa femme rentrent dans la maison.

– On nous a dépouillés comme des tilleuls dont on a arraché la tille : nous voilà nets et lisses ! Ils devront nous saupoudrer de neige pour que nous ne leur glissions pas entre les doigts.

– Ils le feront ! affirme Stadnytchouk ; ils nous enverront dans les neiges, là-bas dans la toundra, où les tilleuls se ramollissent comme des nouilles. Il faut faire ses valises et s'enfuir dans le Caucase ou ailleurs ; c'est la fin. Vous avez entendu ? A Voronytsi on leur a tout pris, à tous, jusqu'au dernier. Il y en a un qu'ils n'arrivaient pas à avoir, eh bien c'est le voisin qui les a aidés ! La commission a longtemps erré dans la cour, creusant, enfonçant les piques – pas de blé ! Un des membres de la commission, un voisin, bossu, méchant comme une teigne, qui en voulait à mort à l'autre, sans raison, par pure malveillance, bourra de blé une manche de chemise et la glissa sous une meule, chez le paysan. Et voilà que la commission lui demande :

– Tu as du blé ?

– Vous voyez bien que je n'en ai pas : vous pouvez chercher pendant dix ans si vous voulez, vous ne trouverez rien.

– Alors tu dis que tu n'en as pas ?

– Non.

– Signe ici !

Le paysan signe ; le bossu dit alors à la commission :

– Il a juré qu'il n'avait rien, mais regardez un peu sous sa meule !

Ils allèrent examiner la meule : à quarante, ils la renversèrent. Elle était assez lourde. Ils cherchèrent longtemps et

finirent par tomber sur quelque chose ; ils soulevèrent le foin et regardèrent : une manche, pleine de blé !

– Ah, c'est ainsi ! s'écrièrent-ils. Tu as signé que tu n'avais pas de blé, et ça ? Tu as trompé l'État, tu as fait une fausse déclaration : tu es un criminel !

Et la commission le dépouilla complètement ; ce sera pour tout le monde pareil !

– Peut-être que cette malédiction va cesser ? demande la femme de Kajdanets.

– Quand nous ne serons plus là ! répond le charpentier ; quelque chose d'effrayant se trame contre nous. J'ai un ami, un vieillard à qui j'ai fait des étagères pour ses livres : il a de la lecture pour un siècle. De bonnes étagères, solides et pas chères. Parfois, il venait bavarder avec moi ; c'était un mathématicien, de l'Académie. Un jour, il me demande :

– Vous voyez ce qui se passe ? Pourquoi tous ces malheurs ?

– Oui, répondis-je. Je les vois bien, mais je n'en connais pas la cause.

– Il est dit que nous payerons avec notre peau en guise de billets de banque.

– Pourquoi nous ?

– Nous sommes les derniers qu'on puisse dépouiller. Dans les églises, les objets précieux seront vendus. Des malins viendront vers ceux qui agonisent, leur montreront un biscuit en disant : « Donne la croix que tu portes sur la poitrine et tu auras à manger ! », et ils la leur donneront pour avaler quelque chose avant de mourir.

La maîtresse de maison proteste :

– Votre vieillard devrait demander pardon à Dieu pour ce qu'il a dit. Il sait sans doute compter, mais il ne comprend rien à ces choses-là !

– Nous le verrons bien, commença Kajdanets, si cela arrive ou non. Mais celui de la capitale nous conduit droit au tombeau.

– Le frère tient son frère au bout d'une fourche : c'est desiné sur la lune ! explique Myron Danylovych.

– Oui, c'est vrai, mais on ne peut pas croire que cela va arriver chez nous.

– Et que se passe-t-il maintenant ? s'enflamme Stadnytchouk, on nous a envoyé des possédés qui retirent une miette de la bouche d'un bébé ! Je suis allé chez Kasianenko : il a des nourrissons ; ils sont venus et ont fouillé même dans les berceaux... Ils jettent les enfants par terre, cherchent dans les langes pour voir si on n'y a pas caché de la semoule pour les bouillies ; et ils emportent tout. Vous vous imaginez, des nourrissons ! Qu'est-ce que vous en pensez ? Qui organise les perquisitions, les pillages ? la vermine venue de la capitale. Il en est arrivé toute une bande chez Grygoroun, mon voisin : il ne s'entendait pas avec sa femme et elle est partie, abandonnant les enfants. Il fait froid chez lui, c'est la famine. Et ils sont venus perquisitionner – ils ont pris tout ce qui restait dans la maison et dans la cour. Une cruche contenait encore un peu de lait pour les petits : ils ont fait exprès de la renverser sur le poêle. Grygoroun garde le silence ; le chagrin lui a ôté la raison. Immobile, maigre comme un clou, il écarquille les yeux. Il regarde mais il semble ne rien voir. Les enfants pleurent mais qu'importe ! Que représentent des larmes d'enfant pour ces « écorcheurs » ! L'un d'entre eux, la lèvre pendante, renverse, brise tout, fouille partout ; mais le regard de Grygoroun l'irrite et, au comble de la fureur, il est pris de tics. Il se met à crier : « Espèce de fou ! », et, en titubant, il s'élance hors de la maison. Il sent sur lui le regard du paysan, se retourne et trébuche sur le seuil. Sans doute se serait-il blessé si ses camarades ne l'avaient retenu. Dans l'entrée, il heurte du front une échelle déplacée et sort en courant, hargneux comme un loup. Vous pensez qu'il s'est calmé après, qu'il s'est adouci ? Pas du tout ! A coups de balai, il jetait dehors la nourriture des enfants et brisait les icônes dans les maisons. Il détruisait tout. Et il y en a beaucoup comme lui, pour notre malheur ! Je vous le dis, faites vos bagages et par-

tez, alors qu'il en est encore temps, au Caucase ; les salaires y sont plus élevés et personne ne vous persécute comme ici.

– Mais comment partir ? réplique la maîtresse de maison, notre âme est dans ces murs.

– De toute façon, ils vous arracheront à votre maison. Le vieillard, dont je vous ai parlé, conserve, au-dessus d'une rangée de livres, des rouleaux de papier ; l'un d'eux, cartonné, représente un tableau. Un jour, il l'a déroulé :

« – Regardez !

« Un personnage au regard acéré est assis ; il est en or massif, semble-t-il, avec des reflets rougeâtres ; il porte une couronne étrange et des vêtements somptueux. Il est immense. Seule la partie supérieure de son corps, qu'on dirait réfléchi par un miroir déformant, est visible. Ses côtes ressemblent à une grille ouverte dans laquelle, venant du bas de l'image, s'engouffre une file infinie et ininterrompue de gens, de pauvres gens qui se traînent jusqu'à la cage thoracique-grille du monstre et y disparaissent. Comme des brebis à l'abattoir ! Tous sont tristes, décharnés, en haillons ; ils avancent par familles entières, portant dans leurs bras des enfants et en tenant d'autres par la main. Des geôliers les poussent avec des piques aiguisées comme des éclairs. Le vieillard demande :

« – Vous voyez ce seigneur ; quel est le sens de tout cela ?

« Je contemple l'image en gardant le silence. Une larme tombe sur ma manche et je dis :

« – Là, en bas, c'est nous ! qui allons à la mort avec nos enfants. »

Kajdanets écoutait attentivement et, soudain, il dit à sa femme :

– Préparons-nous à partir !

Elle éclate en sanglots et le supplie :

– Comment pourrais-je quitter ma maison natale ? Si je dois mourir, ce sera près de ce mur blanchi à la chaux. Je serai malheureuse en terre étrangère. Pars, toi !...

– Assez, ne pleure pas ! Tu veux rester, eh bien, soit ! Moi,

j'irai gagner un peu d'argent ailleurs parce qu'ici on ne donne même pas un kopeck.

— Ne tardez pas trop ; bientôt, on ne pourra plus partir ! insistait Stadnytchouk.

La maîtresse de maison se mit à rassembler les affaires pour le voyage.

Comprenant qu'un malheur implacable s'était abattu sur tous et qu'un seul recours restait, Myron Danylovytch prit congé. Il pensait : plutôt que de périr sur le pas de sa porte, il faut essayer de prendre la route ! Il est possible de trouver du travail quelque part. Son âme est abasourdie ; il sent sur son visage, tel un souffle de feu, la puissance du seigneur ocre qui les engloutit, disposant partout ses bourreaux.

La pensée du départ s'enracine dans son esprit ; il existe une porte de sortie, terriblement étroite : il faudrait pouvoir s'y glisser... Le monde se dérobe, s'assombrit, il est devenu autre, comme si sa course avait brusquement changé de direction et les principes du bien s'étaient effondrés ; la vie n'est plus que désolation.

7

Myron Danylovytch s'approchait des bâtiments du kolkhoze ; ce nom et tout ce qu'il évoquait le firent s'exclamer en pensée : « Les Tartares ! » Il avait pitié de ses compatriotes que cette invention barbare avait transformés en troupeau.

Une agitation extraordinaire y régnait : les gens, comme pris de folie, couraient de tous côtés. Un paysan, effrayé, les vêtements en désordre, s'élançait droit devant lui ; il ne ralentit son pas que lorsqu'il s'entendit interroger sur la cause de ce remue-ménage ; il répondit :

– Les bêtes avaient été rassemblées ici et toutes ont crevé. On cherche les coupables, ceux qui leur ont donné, pour la nuit, de la paille avec de la mélasse : ce serait ça la cause.

Et le pauvre hère s'éloigna.

Le groupe, dans la cour, grossissait et l'on entendit l'exclamation : « On les a empoisonnées, un point c'est tout ! Empoisonnées ! » Les gens haussèrent les épaules et se séparèrent.

Les miliciens arrivaient en courant pour arrêter les coupables et Myron Danylovytch jugea qu'il en avait assez vu. Il poursuivit son chemin, pressant le pas, l'air absorbé.

Il dépassa une ruelle et se calma. Dans une cour, des paysans accablés se tenaient près de leur vache crevée. De proches voisins étaient avec eux.

– Tu vois ce qui est arrivé à la vache ! s'étonne une minuscule paysanne en fichu clair, à pois ; elle tient un bâton, pour éloigner les chiens et un croûton de pain rassis, tout moisi.

Une autre paysanne, desséchée, telle une noix, par le soleil, ajoute :

– C'est la même chose partout ! Les oiseaux tombent, morts, sans qu'on sache pourquoi ; ils sont morts et puis c'est tout.

Un vieil homme, grand comme un échalas, en casquette élimée, médite à haute voix ; son menton est couvert d'un duvet blanc.

– C'est peut-être la fin du monde ? Qui sait !

Myron Danylovytch longea le bosquet qui, formant une dépression, s'avance dans le village et fait disparaître le petit ravin sous les aulnes, les chênes et les bouleaux. Un choucas qui passait dans le ciel, noir comme un morceau de charbon, piqua soudain vers les branches et s'abattit sur l'herbe.

Myron Danylovytch resta figé sur place ! Il s'approcha de l'oiseau et, de la pointe de sa chaussure, le retourna ; il était bien mort.

Il revint sur la route et essaya de réfléchir : eh bien, quoi ? il arrive que les oiseaux soient malades, ils ne vivent pas éternellement !

Un appel le fit sursauter ; il se retourna et aperçut Pétro Kalyntchak, un « hindou » lui aussi, un paysan non inscrit au kolkhoze, qui vivait à l'écart, derrière le petit ravin. Ses cheveux étaient blancs comme du lin mais ses yeux sombres avec de petits triangles de lumière. Il était faucheur ; il se louait à la ville et près de la voie ferrée pour couper l'herbe.

- Vous avez perdu quelque chose ? demande Kalyntchak.

- Non, je n'ai rien perdu ; les oiseaux tombent...

- Il n'y a pas longtemps que ça a commencé ; depuis que la lune s'est couverte de sang.

- On dit que vient le temps du mal et des présages.

- Oui ; quand j'ai fauché, à la maison de repos, j'ai entendu deux malades dire que le malheur approche.

- Tout concorde.

- Parce que c'est la vérité.

- Certains, qui portent l'insigne du Parti, iront trop loin, dit Myron Danylovytch.

Les deux paysans s'éloignèrent sous les peupliers argentés.

- Oui, ils dépasseront les limites ! Et, s'il se trouve un Zintchenko, - vous en avez entendu parler ?...

- Je crois bien... répond en hésitant Myron Danylovytch.

- Il était directeur de la maison de repos, sur la colline couverte de pins ; on y avait construit des petits pavillons, de vrais petits bijoux. Les curistes venaient de la ville, en grand nombre. Ils pouvaient se baigner : une petite rivière coule, en bas.

- Je sais ; l'eau y est chaude et la rive sablonneuse. Plus loin, c'est plus profond et on en sort glacé jusqu'aux os ; je la connais depuis l'enfance, ajoute Myron Danylovytch, elle a des vertus curatives : on comprend qu'il y ait une maison de repos.

- C'est vrai. C'est un beau coin, avec vingt hectares de terrain. Les pins et les bouleaux y sont plantés en rangées - au cordeau, pour qu'on puisse s'y promener ; quatre hommes de front passent entre chaque rangée.

– Ils en font des manières, les gens du Parti ; ou peut-être qu'ils ont peur d'aller, seuls, dans la forêt.

– Oui, ils ont peur ; c'est une maison de repos pour les travailleurs, mais ils ont peur ! J'y suis allé, une fois, pour demander du travail, et c'est le directeur en personne, Zintchenko, qui m'a reçu. Je lui ai parlé de la misère chez nous, des enfants qui ont faim. Il m'a écouté et m'a donné son avis ; une seule chose peut améliorer la situation : il vaut mieux nourrir la vache qui est d'une maigreur effroyable et ne donne plus de lait. Si elle en donne à nouveau, c'en sera fini de la famine. Il a ajouté : « Fauchez donc l'herbe entre les rangées d'arbres et prenez-la pour vous. Venez un dimanche, quand les charrettes sont disponibles. Un seul jour vous suffira. Vous ferez une meule à chaque bout, tout près de l'étable. Si on vous pose des questions, montrez les meules en disant : "Voilà le foin !" Personne ne saura combien il y en a. Les vaches de l'établissement ont plus de fourrage qu'il ne leur en faut... » Voilà, Zintchenko, un membre du Parti, qui avait pitié des enfants. Ce n'est pas le cas des autres ! Ils vous écorcheraient vifs si les instructions données aux réunions du Parti l'exigeaient.

– Même sans instructions ! répond Myron Danylovych. De quelle famille est ce Zintchenko ?

– Le terrain où sont plantés ces arbres appartenait à son père, bien qu'il soit d'un autre district. Il était passé par là et avait acheté un lot de terres ; il pensait le cultiver. Le sort en a décidé autrement ! Les rouges sont arrivés, en 1920, ont rassemblé les gens, leur ont demandé qui voulait chasser les riches... Il fallait voter. Déjà notre Loukian, mais vous le connaissez...

– Loukian ? celui qui est toujours « pour » ?

– Lui-même ! Le premier, il a voté « pour », en levant les deux mains, et depuis ce jour, il n'a pas changé. Certains, comme le père de Zintchenko, n'ont pas levé la main. Il vivait alors dans la maison d'un gros paysan qui s'était enfui dans le Donbass. En partant, il lui avait dit : prends tout et sois le

maître, je ne te demande rien en échange. Je m'en vais parce que les bolcheviks me tueraient. Donc, le vieux Zintchenko ne leva pas la main. Une semaine après, les rouges sont revenus : « Où est Untel ? et Untel ? Ils sont contre nous ! » Ils avaient l'ordre de les tuer tous.

« Lorsqu'ils emmenaient les gens, leurs enfants s'accrochaient à eux. Un père avait des enfants muets qui s'agrippaient à lui de toutes leurs forces ; c'était affreux à voir. Eux les repoussaient avec leurs crosses, ils leur ont brisé les mains. Ils les rassemblèrent tous, y compris les enfants, sur la place et là, les tuèrent avec des balles explosives ; de la cervelle avait jailli un peu partout. Leurs cadavres sont restés là longtemps, attirant des nuées de mouches et dégageant une lourde puanteur. Des femmes – parmi les plus pauvres du village – trop vieilles pour craindre la mort, se décidèrent. Les cheveux blancs, vêtues de noir, avec des cannes comme pour un enterrement, elles se rendirent auprès des autorités pour protester contre cette infamie. Qu'on leur donne la permission de ramasser les morts et de les ensevelir dans le même trou ! Le commissaire se dressa, dans sa casquette de l'armée rouge, tel un suppôt de Satan et s'écria : "Je l'interdis ! Ce sont des ennemis ! Et Lénine a donné l'ordre de sévir contre les ennemis afin qu'ils nous craignent comme l'enfer !" Il chassa les vieilles femmes. Zintchenko est le fils de l'un de ceux qui ont été tués sur la place. Lorsque son père a été pris, il n'était pas chez lui. Par la suite, il s'est installé dans un autre district et a adhéré au Parti.

– Cela prouve bien, conclut Myron Danylovitch, que, s'il s'en trouve un bon parmi eux, il ne provient pas de la même souche.

– Peut-être qu'il y en a aussi parmi eux, mais je n'en ai jamais vu ! Celui-là, je le connaissais ; c'était un homme plein de bon sens. Il m'a aidé à reprendre des forces et m'a protégé. Avec un autre paysan, nous avons fauché le foin et nous nous sommes partagé quatorze charretées. Il m'a été d'un grand secours ; là-bas, l'herbe les gênait pour se prome-

ner, mais personne ne la fauchait ; elle était perdue. Vous savez ce qui est arrivé, plus tard ? Zintchenko a été convoqué par les miliciens qui lui ont demandé : « Tu as vendu le foin pour de l'argent ou quoi ? – Non, j'ai donné l'ordre de faucher l'herbe dans les allées pour qu'il soit plus agréable aux curistes de se promener ; ils fument et jettent leurs mégots dans l'herbe, les pins pourraient prendre feu. » A peine libéré, Zintchenko vint chez moi me raconter l'affaire : « Si la milice vous convoque, dites la même chose ! » Trois jours après, la milice me faisait comparaître : « Qu'as-tu payé pour le foin ? – Je n'ai rien payé ; le directeur m'a demandé de faucher seulement les allées, je n'ai pas touché aux ravins. » Heureusement que Zintchenko m'avait prévenu.

– Des gens comme lui sont vite éliminés des hauts postes et on met à leur place des bourreaux.

– C'est partout comme ça et Zintchenko a été écarté. Alors que j'allais chez lui, un jour, j'ai rencontré, sur la route, deux chasseurs venus de Kiev : un brun aux yeux cernés et un autre, chauve, aux prunelles rieuses. Ils me demandent de leur indiquer un bon coin pour chasser. Moi, je sais où niche chaque oiseau, que ce soit le pigeon, le canard sauvage ou la caille. Je leur explique et je veux continuer mon chemin : « Vous allez chez Zintchenko ? Nous voulions le voir en arrivant, – absent ! On l'a nommé dans un autre district parce que le secrétaire du Parti, à force d'intrigues, l'a délogé. » Nous continuons à bavarder et je leur demande qui ils sont. Le brun est imprimeur et le plus âgé, chimiste dans un laboratoire. Nous en venons à parler du village, de ce qui s'y passe, du pillage organisé ; le visage du brun, tour à tour, s'assombrit et blêmit ; il finit par déclarer : « Camarade, le Mongol sort des ténèbres moscovites pour vous arracher les entrailles ! » Le chimiste n'ajouta qu'une chose : « Un jour, je marchais dans la rue et, soudain, j'entendis des cris ; un milicien fendait la foule en criant : les serviteurs du diable ont décidé d'anéantir l'Ukraine l'année de la crucifixion, en 1933 ; prenez garde, braves gens, prenez garde !

Il parlait comme s'il avait été en service. Tous les passants l'écoutaient. Une foule énorme s'était assemblée : les gens venaient l'écouter comme on écoutait les prophètes, jadis. »

– Ma mère a entendu la même chose à l'église.

– Mais les défenseurs de l'ordre bondirent sur le prophète en tunique militaire et, en un éclair, l'entraînèrent au poste. Le bruit courut qu'on l'avait fusillé.

Ils restèrent encore un peu à parler, près du ravin aux bouleaux, contemplèrent un corbeau qui volait haut dans le ciel et se séparèrent. Myron Danylovytch, sur le chemin du retour, se souvint du nom que portait ce lieu : « Le ravin au dragon. » Le monstre sortait sans doute pour s'emparer des animaux domestiques et même des gens. Une image était affichée à l'école – les parents, alors, faisaient, à tour de rôle, la morale à leurs enfants car la discipline avait été complètement ébranlée par les propos que tenaient les komsomols contre les instituteurs – une image pleine de couleurs : un monstre, gueule ouverte, rampait hors des marais et des enchevêtrements de préles pour attraper des animaux. Ses dents ensanglantées montraient qu'il avait déjà égorgé une malheureuse créature. Cette scène accaparait son esprit et sa volonté était impuissante à la chasser. Comme sculptée dans du bronze, elle s'imposait à lui ; ses couleurs se ternissent, deviennent noires. Il faut la mépriser, la chasser. Pendant un certain temps, ses pensées sont livrées à elles-mêmes puis, alors que son âme est préoccupée par son propre sort et sa sécurité, comme projetée par un ressort dans le champ de sa conscience, l'image réapparaît à travers ses pensées ! Myron Danylovytch, bandant les forces de son esprit jusqu'à sentir des crampes dans les muscles de son cou, chasse cette vision et se concentre sur la nature environnante : les arbres, le sol, le temps qui se détériore car, au nord, des nuages sombres s'amassent... et, soudain, encore cette silhouette, encore ! En voilà un maléfice ! Il semblait que son âme, dans son désespoir, avait crié à quelqu'un d'invisible qui se trouvait tout

près : va-t'en, esprit maudit, va-t'en loin ! Myron Danylovytch chassa le mirage et partit droit devant lui.

Il limita ses pensées à sa propre personne, à des problèmes précis et son âme s'apaisa. Seuls les murs livides des maisons, des deux côtés de la route, accueillaient l'ombre sinistre venue du nord.

« ... le malheur est là et personne ne nous aidera ! » pense, perdu dans sa tristesse, Myron Danylovytch. Préoccupé par cette pensée accablante, il atteignit la place du village ; il voulut prendre la rue qui menait à sa maison mais, à son grand étonnement, il la dépassa, emporté dans une autre direction par un élan irrésistible de tous ses sens. Il passa devant un bâtiment en brique, recouvert de tôle : le siège de la cellule du Parti.

Il continua son chemin et la sensation désagréable qui l'avait entraîné ici commença à se dissiper. Mais il lui sembla entendre une détonation dont l'écho fit vibrer tous ses nerfs. Alors qu'il s'éloignait, il sentit à nouveau la tristesse l'envahir. Un hurlement terrible s'éleva soudain ! Il se retourna comme s'il avait senti une pointe s'enfoncer dans son dos ; ce hurlement, qui provenait du bâtiment, glaça son âme.

Là, s'agrippant au montant de la porte ouverte, se tenait une femme livide ; elle respirait comme si on avait essayé de l'étouffer et qu'elle pouvait, maintenant, emplir ses poumons d'air.

— A l'aide ! cria-t-elle.

Myron Danylovytch s'élança vers les marches mais, presque arrivé, s'immobilisa ; il ressentait toujours une certaine peur devant ce bâtiment d'où sortaient, menaçants, les chefs, d'ici ou venus d'ailleurs, grands ou petits, qui dirigeaient le pillage.

Des pas résonnèrent derrière lui et une voix s'éleva :

— Entrons !

C'était le comptable du soviet qui s'était trouvé dans les environs ; Myron Danylovytch gravit les marches avec lui.

La femme s'agrippait, d'une main, au montant de la porte ;

elle fit, avec l'autre, un geste faible et sans volonté pour désigner le local, puis la pressa sur sa poitrine comme pour arrêter les battements de son cœur.

— Là ! le secrétaire du comité régional s'est tiré une balle, il venait d'arriver...

Les nouveaux arrivants avancèrent avec prudence et pénétrèrent en silence dans le bâtiment. Ils suivirent un couloir qui ressemblait à une longue entrée et se retrouvèrent dans une vaste pièce jaune, une salle de réunions, dont une porte était ouverte ; ils allèrent jeter un coup d'œil et restèrent cloués sur le seuil.

Le comptable se décida, le premier, à entrer, suivi, comme par son ombre, de Myron Danylovitch ; le secrétaire, les genoux repliés, était allongé près de son bureau, non loin du mur, avec un revolver à ses côtés. Ses yeux étaient vitreux et une brume d'un gris blanchâtre les voilait ; ils s'étaient figés, sans éclat et sans lumière, dans un vide froid. D'un trou dans la tempe, un sang épais et gluant coulait en larges traînées qui portaient en éventail ; il se répandait sur le plancher, près de la tête et des épaules. Des éclaboussures avaient jailli sur la table, souillant les papiers.

Ils regardaient et semblaient vouloir garder les yeux ouverts devant les flammes aveuglantes, bien qu'invisibles, d'un mystérieux incendie qui s'était déclaré en un instant, des flammes d'une autre nature que celles qui brûlent.

Le souvenir de ses angoisses récentes torturait Myron Danylovitch : le diable allait apparaître et changer sous ses yeux le rouge en noir ! Mais non, le sang restait rouge. Il s'en fallut de peu qu'il ne crie : « Le sang est la vérité ! »

Les témoins examinèrent le suicidé et s'assurèrent de sa mort. Que faire, ensuite ? Le comptable restait planté là, recroquevillé comme une sculpture de bois vert. Il fit un effort pour sortir de sa torpeur et dit avec amertume :

— Eh bien, quelle fin !

La couleur du sang fascinait Myron Danylovitch et des pensées inquiétantes traversaient son esprit : voilà ce qu'il

souhaitait, dans le fond de son cœur !... voir du sang versé ; le prix de leur malheur à tous, dépouillés, assassinés sans pitié. Ce sang rouge le réjouissait-il ? Peut-être le destin l'avait-il amené là pour regarder et dire si c'était là ce qu'il désirait, s'il était heureux. Non ! Cette réponse, comme un cri, jaillit de son âme : le sang du secrétaire ne peut suffire à racheter l'océan de malheurs infligés aux hommes par lui et ses semblables.

Le comptable ne pouvait supporter la vue du cadavre ; pour l'éviter, il tourna les yeux vers les papiers, taches blanches sur le bureau. Il se pencha sur le plus grand, éclaboussé de sang, et le parcourut ; ses yeux s'élargissaient devant cette lettre stupéfiante. Sa lecture terminée, il resta un long moment à regarder la table, sans rien voir.

— Lisez vous-même ! dit-il, et il s'éloigna.

Les lettres dansaient sous les yeux de Myron Danylovitch mais il parvint à lire. En haut, la mention : « secret » ; ensuite venait la confirmation des instructions concernant la livraison de quatre-vingt-dix pour cent du blé à l'État lui-même par les réquisitions et pour les fonds de semences ; en bas, Moscou, le Kremlin et des signatures.

A la main, d'une écriture rapide et irrégulière, quelques phrases avaient été ajoutées sur les plans de réquisition du blé qui avaient été augmentés arbitrairement et qui étaient impossibles à réaliser après la liquidation d'une grande partie de la population active.

En conclusion, il était dit que les villages étaient condamnés avec les dix pour cent, inexistantes en fait, qu'on leur destinait. Ils suffisaient à peine à préserver de la famine les militants du Parti ; quant aux autres...

« Cette directive signifie l'arrêt de mort des paysans, je ne peux pas. »

A la fin de cette lecture, Myron Danylovitch émit le jugement suivant :

— Il était honnête, à sa manière.

— Et quel témoignage il en a donné ! dit le comptable ; un

autre aurait écrasé le village. Voilà ce qu'on va faire : vous, allez dans la pièce voisine et restez assis comme si vous n'étiez au courant de rien. Moi, je vais téléphoner au soviet du village.

Il appela son supérieur pour lui relater l'événement.

— ... Eh oui ! Seule la femme de ménage était là, je pense qu'il avait éloigné tout le monde exprès... Une serviette ? non, je n'en ai pas vu. Je vous attends.

Son rapport terminé, le comptable traversa la salle et jeta un coup d'œil dans le couloir. Il donna une chaise à la femme de ménage et lui ordonna de ne laisser entrer personne jusqu'à l'arrivée des chefs.

Ils arrivèrent, précédés par Otrokhodine qui se hâtait, impérieux et dur, — autorité suprême ; même celui qui avait les pleins pouvoirs et dont les revolvers prouvaient l'intérêt qu'il portait aux pensées des citoyens tapis derrière leurs portes verrouillées et leurs fenêtres aux rideaux tirés devait lui céder le passage.

L'homme aux cheveux roux ordonna de poster une sentinelle à l'entrée et d'interroger les témoins ; lorsqu'il lança un regard à Myron Danylovitch, son visage d'un blanc cireux sur lequel saillaient des yeux bleutés, s'allongea derrière les verres massifs de ses lunettes.

Il appela une des sentinelles, un militant du Parti débraillé, à la large face, et lui donna des ordres en désignant Myron Danylovitch.

Sous le voile de la conscience du Parti, Otrokhodine avait une habitude qui se manifestait avec une régularité mécanique, bien que lucide : lorsque sur sa route se présentait une personne gênante ou antipathique, il la faisait immédiatement suspecter en mettant en marche, avec quelques complices, la première étape de son plan. Ils délimitent une zone de faits troubles, d'abord minimes, et mettent au point les soupçons qui permettront d'écarter la personne désignée du monde des vivants. Usant des pires calomnies, ils ont toujours raison et elle, tort ; ils sont obligatoirement porteurs de

l'idéologie et elle, non. Ils la jugent comme n'étant pas « comme il faut » et elle prête toujours à des accusations. « Ils » ne désigne que ce groupe d'intrigants ; mais, dans l'arène de la vie, ils sont les maîtres incontestés. Ils trancheront le fil de l'existence de la victime désignée. Leur puissance leur est conférée par un système de suspicion organisée où ils peuvent se donner le droit de persécuter les gens jusqu'au bout, jusqu'à la mort. Ils se frayent ainsi un chemin jusqu'au pouvoir, gravissent une échelle rouge, échelon après échelon, jusqu'au sommet – et les rats deviennent des tsars ! Si les soupçons improvisés ne peuvent avoir de base politique, on leur donnera une base morale : on élaborera, contre la malheureuse victime, toute une « affaire » qui sera étayée jusqu'à ce qu'elle acquière une importance nationale, même du point de vue de la philosophie de la vie. Analysant à maintes reprises leur invention scabreuse, ils s'en délectent, intellectuellement et spirituellement, comme d'une nourriture spirituelle, la portent à la hauteur d'un exploit héroïque, d'une mission extraordinaire. Le pathos de la suspicion, devenue vision du monde, a toujours comme résultat, dans la pratique, la disparition, du champ de la vie, de celui qu'on a désigné, qui laisse ainsi la route et la place libres, au sens propre et au sens figuré, avec toutes les conséquences qui peuvent en découler.

Myron Danylovytch sentit qu'il était pris, comme un oiseau, dans le filet, plus solide que l'acier, de la suspicion. Et le cœur lui manqua.

Devant ses yeux se dressaient comme deux spectres : Otrokhodine et l'homme au visage grêlé.

*

Les autorités examinaient le suicidé ; un des adjoints, jouant le rôle du juge d'instruction, interrogeait le comptable et rédigeait le procès-verbal. Vint le tour de Myron Danylovytch et l'homme à la face jaune s'approcha pour écouter. En

sa présence, on enregistra sa déclaration concernant le coup de feu et les cris de femme ; son demi-tour et la peur qu'il a ressentie devant les marches ; le comptable, qui l'a réconforté, peut d'ailleurs en témoigner. Ils sont entrés tous les deux et ont regardé de loin. Ils n'osaient pas s'approcher. Le camarade comptable lui a immédiatement ordonné de rester assis ici alors que lui-même téléphonait au président du soviet. C'est tout ! A la question : ont-ils regardé ou déplacé quelque chose près du secrétaire ? — il répondit négativement. L'homme au visage ocre le transperçait du regard à chaque réponse. Ayant terminé le procès-verbal, l'enquêteur, menaçant, lui enjoignit de ne souffler mot à quiconque. S'il transgressait cet interdit, des poursuites seraient engagées contre lui ; il signa... et on fit sortir le témoin du bâtiment ou, plutôt, on le chassa, à en juger par le ton de la voix.

Myron Danylovytch s'éloigna rapidement de l'escalier, en proie à une vive inquiétude car il pressentait que ce suicide serait la cause de nouveaux malheurs qui viendraient s'ajouter à ses soucis actuels. Le responsable du Parti et toute sa bande, menace suspendue au-dessus de sa tête, brûlaient dans son esprit, comme vêtus d'habits de feu.

« ... les chefs ont lu la lettre et ce sont eux qui ébruiteront l'affaire, réfléchit Myron Danylovytch, ils en parleront à leurs femmes, et elles à leurs amies, et voilà... le résultat, ce seront des arrestations : les grands chefs, apprenant ce qui s'est passé, feront du zèle ; ils écraseront le village comme dans un étau ; quel malheur ! »

A la maison, il raconta ce qu'il avait vu et entendu : la maison de repos et Zintchenko, le sinistre seigneur et le milicien fusillé qui prophétisait la fin du monde.

— Il disait la vérité et il a été tué pour ça, dit la grand-mère.

Myron Danylovytch passa sous silence la lettre du secrétaire et les persécutions d'Otrokhodine : pourquoi inquiéter les siens ? Ils sont déjà si malheureux. Les événements enflent, grossissent comme des montagnes qu'il faut traverser.

ser en longeant des précipices ; et nul ne sait qui sera happé par le vide.

8

Le temps s'était éclairé en cette fin d'après-midi et un beau soleil rond avait fait son apparition. Des silhouettes de femmes passèrent rapidement derrière la fenêtre ; parmi elles, celle de la mère Hanna. Un bruit furtif se fit entendre dans l'entrée, puis on frappa prudemment à la porte.

Daria Oleksandrivna ouvrit et des bras l'attirèrent dans l'entrée où des visages se détachaient sur la pénombre : ceux de la voisine et de deux jeunes filles qui ne lui étaient pas inconnues.

La mère Hanna dit dans un chuchotement :

– Mes jeunes parentes sont venues me demander conseil ; moi, j'ai réfléchi longtemps, puis je leur ai dit : allons chez Daria, elle nous aidera...

– Fédora, il faut qu'elle sache...

L'une des jeunes filles, aux nattes blondes, ouvrit, sur sa poitrine, un châle bleu rayé de vert qui l'enveloppait comme une chasuble, et présenta un objet entouré dans un fichu blanc.

– Aide-moi, Katroussia ! fit-elle en s'adressant à son amie ; celle-ci étendit ses mains en avant pour soutenir l'objet. Fédora déplaça le foulard.

Alors, dans la demi-obscurité de l'entrée où pénétraient, par la trappe ouverte au-dessus de l'échelle, les derniers rayons du soir, resplendit l'or d'un calice. Un mince rai de lumière qui se glissait par la porte d'entrée en dessina les contours et les ornements précieux se mirent à brûler comme

une flamme de vie ; le calice se détachait, dans un flamboiement, au-dessus des mains.

Ces femmes, misérables, regardaient le calice sans pouvoir prononcer un mot, pénétrées de la sainteté de l'objet qui se trouvait devant elles. Le plus jeune des enfants, André, était impatient de voir sa mère ; il jeta un coup d'œil dans l'entrée et s'immobilisa sur le seuil :

– Une étoile du matin ! dit-il en désignant le calice.

– C'est vrai, mais retourne dans la pièce, j'arrive tout de suite !

La voisine lui demanda :

– Dites-nous où le cacher, Daria ! Hier, quand le comité est venu fermer l'église, Fédora et Katria se sont emparées du calice et l'ont enterré derrière la maison. Mais leur tour va bientôt venir d'être perquisitionnées ; les anathèmes le trouveront et le prendront.

La maîtresse de maison regardait l'objet flamboyant et elle eut le sentiment qu'il fallait avancer – elle ne savait ni comment, ni où – mais il fallait parcourir un chemin long et parsemé d'embûches, connaître des souffrances effroyables, tomber, se relever et marcher à nouveau jusqu'au dernier signe, il le fallait !

Leurs yeux s'étaient accoutumés à l'obscurité et elles purent déchiffrer, sur le calice, une inscription ancienne qui parlait du sang « versé pour les autres » ; le Christ était représenté, crucifié ; à ses côtés, la Vierge Marie et un apôtre. Autour du calice couraient des ornements composés de fins branchages ; des perles, formant des motifs cruciformes, encadraient des scènes de l'Écriture sainte. Partout des pierres précieuses, carrées, enchâssées dans des montures en or comme le calice lui-même ; au centre, deux autres pierres, une verte et une violette. La partie inférieure était décorée de motifs plus amples de même que le pied ciselé, à trois faces, serti de topazes.

Daria Oleksandrivna contemple le calice et elle sent s'éloigner le nuage invisible qui pèse sur elle ; son âme rayonne,

emplie d'une paix indicible. Il lui semble qu'elle pourrait rester là des heures. Mais il faut trouver où cacher le calice. Une idée lui vient :

– Demandons à Maman !

La grand-mère regarda, en silence, le calice et écouta attentivement les explications d'Hanna. Elle cherchait un endroit sûr. Un nom apparut de lui-même dans son esprit : celui de la femme du poseur de poêles, pieuse et discrète ; même sur le bûcher, elle ne parlerait pas. Son mari l'écoute et, si elle est d'accord, tout sera pour le mieux ; ils ne sont pas paysans et n'ont jamais eu de terre ; et lui travaille pour le kolkhoze, on n'ira donc pas chercher dans leur jardin.

– Faites venir Mariana, la femme du poêlier ! dit la vieille femme.

Les visages des autres s'éclairèrent : il n'y avait vraiment personne de plus sûr dans le village.

– Son mari ne fréquente pas notre église : il est évangeliste, mais il n'y a pas plus honnête que lui.

La mère dit à son fils cadet :

– Cours vite chez le poseur de poêles et demande à tante Mariana de venir tout de suite, c'est urgent.

Il partit mais sa mère, sortant sur le palier, le rattrapa :

– Pas un mot au sujet du calice, à personne ! On nous mettrait tous en prison et on démolirait la maison, lui défendit-elle dans un murmure sévère.

– Je ne dirai rien ! – et il se précipita vers le portail.

Fédora enveloppa, à nouveau, le calice dans le fichu et, le serrant contre sa poitrine, le dissimula sous son grand châle dont les plis tombaient jusqu'à terre.

La maîtresse de maison lui dit :

– Bravo ! Vous l'avez arraché de leurs griffes.

– Nous nous étions donné le mot, dans la foule, expliqua Fédora, de nous précipiter dans l'église et de nous emparer de tout ce que nous pourrions, pour éviter que ça ne tombe entre leurs mains impures. Toute seule, je n'aurais pas pu me

frayer un passage ; Katria jouait des coudes devant moi ; les komsomols voulaient nous arrêter.

– A quoi bon en parler ! réplique Katria, une jeune fille aux cheveux châtons, élancée comme un peuplier qui se dresse au bord d'un chemin ; elle portait une veste brune, sur une robe passée, verte autrefois.

– Ne restons pas ici ! Entrons !

– Non, il est temps de rentrer, dit la mère Hanna ; asseyons-nous juste un instant sur le banc de terre, dehors, pour regarder le ciel. Bientôt, nous ne pourrons même plus.

Elles sortirent sous les dernières lueurs du soleil couchant ; la voisine se plaignit :

– Ils sont arrivés, hier, ont tout retourné, ont creusé la terre, comme des chiens, et pris tout ce qu'ils trouvaient. Je suis allée chez mes sœurs. Leur ferme n'est pas loin mais je me suis attardée et j'y ai passé la nuit. Je leur ai conseillé d'être prévoyantes, de cacher ce qu'elles ont, non pas chez elles, mais dans les champs ou dans la forêt ; de tout enterrer la nuit, dans des trous très profonds pour qu'ils ne le trouvent pas avec leurs piques. Mon vieux et moi, nous nous débrouillerons ; lui ira chercher un gagne-pain, moi je travaillerai ici ; nous ne sommes que deux à nourrir alors qu'elles ont de jeunes enfants.

Les femmes sont assises sur le banc dont l'argile devient rousse dans la lumière du soir ; le mur, derrière elles, s'éclaircit et semble argenti. Seul le soleil entend leurs plaintes.

»

André arriva chez le poseur de poêles à l'heure du dîner : dans une écuelle d'argile, des pommes de terre cuites et un peu d'huile dans une soucoupe ; du sel aussi, mais pas de pain sur la table. Sa femme écouta le petit garçon et se prépara à le suivre.

– Peut-être pourrions-nous finir de dîner avec notre invité, tu partiras après ? demanda le poêlier.

– Bien.

Elle enfila le vieux veston de son mari par-dessus sa robe usée et invita le petit garçon :

– Assieds-toi, mon petit. Il reste des pommes de terre.

C'était une femme fluette, déjà âgée. Son visage avait dû être d'une beauté rare mais les ans et les soucis l'avaient flétri ; des yeux bruns, brillants et limpides, finement dessinés, comme le cœur d'une fleur, l'égayaient.

Tous le savaient, dans le village : elle était bonne et discrète. Tous deux, en un quart de siècle, construisant des fours et des poêles, n'avaient jamais pris même une aiguille alors qu'ils restaient des journées entières seuls dans les maisons. On les appelait rarement Maxime Béréjan ou Mariana Béréjan mais, tout simplement, les poêliers ; personne ne les égalait dans le domaine de l'argile et de la brique, du sable et de la cendre, des braises et de la suie.

Le petit garçon fut d'abord effrayé par les sourcils broussailleux, comme le chaume des toits, du poêlier et ses yeux énormes, si bleus qu'ils semblaient trop pleins. Assis tranquillement, il trempait sa pomme de terre dans l'huile et la portait avec précaution, de peur qu'elle ne s'émiette, jusqu'à sa bouche. Délicieux ! – Il la savourait jusqu'à la dernière miette.

– Tu t'appelles bien Andrijko ? – Un grondement retentit soudain sous des moustaches de la couleur des épis ; des moustaches peu fournies, taillées droit, et le petit garçon s'étonna qu'elles puissent laisser passer une voix si terrible.

– Oui, confirma l'invité, et il supposa que le poêlier se souvenait de lui depuis que, l'hiver dernier, il était venu réparer leur poêle.

– Mets du sel sur ta pomme de terre.

Le petit garçon obéit et il sentit que le goût devenait plus fort et envahissait ses sens.

Il finit la pomme de terre, s'essuya la bouche et remercia ; il voulut rentrer chez lui.

– Attends un peu ! lui enjoignit le poêlier.

Il ouvrit une petite armoire, secoua des boîtes, des flacons, des paquets vides avant de trouver un morceau de sucre pour le petit garçon.

Celui-ci remercia, mordit la pointe blanche du sucre et glissa le reste dans sa poche.

Sa frayeur s'apaisait.

– Grand-père, comment fabrique-t-on le sucre ? demanda André ; il regarda le poêle bas et tordu du magicien qui, pour les autres, en construit de merveilleux.

– On apporte des betteraves blanches, des betteraves à sucre, à l'usine, commença le poêlier, on les épluche et on les jette sous des lames fixées à des roues : les morceaux qui retombent ressemblent à du choux haché. On les met, ensuite, dans un chaudron, aussi grand qu'une maison, et on les fait cuire. Puis l'affaire se complique, je ne me souviens plus très bien. Pendant que les betteraves hachées cuisent, le jus sucré coule de lui-même, des fibres de la plante, dans l'eau bouillante, et des cristaux se forment ; on ajoute encore un produit. Lorsque la cuisson est achevée, on verse le liquide dans des marmites dignes de l'enfer qui tournent et hurlent, pire qu'un monstre ! Les cristaux sont retenus dans des tamis alors que le liquide s'en va. On recueille ces grains roux et on les fait sécher dans des tonneaux inclinés, ouverts aux deux extrémités, qui tournent sur eux-mêmes ; le sucre est ainsi tourné et retourné pendant longtemps. Puis on le blanchit mais je ne sais pas comment. J'ai un peu travaillé à l'usine : à plusieurs, nous avons construit un poêle dans la fonderie. Quand nous avions encore notre vache, j'allais y chercher de la mélasse pour elle.

– Qui a construit votre poêle ?

– Le mien ?

Le petit garçon désigna silencieusement le poêle dans la pièce.

– C'est moi ! assura le poêlier.

– Non, vous plaisantez...

– Pas du tout, c'est vrai ! Pourquoi me demandes-tu cela ?

- Il n'est pas bien ; si c'était vous qui l'aviez fait, il serait aussi beau que le nôtre.

Le poêlier partit d'un fou rire. Des larmes lui en coulaient sur les joues.

- Eh, mon garçon ! dit-il, s'étant enfin calmé, on a inventé un dicton pour ça ! Viens, je vais te montrer quelque chose.

Bientôt, le vieil homme et le petit garçon, assis dans une remise, examinaient une maquette de poêle et découvraient ses secrets. Le petit garçon vit les outils, pointus et plats, parmi les briques, les carreaux de faïence, les grilles... et toutes sortes d'objets, en bois ou en fer, indispensables à l'artisan.

Il voulut percer la grande énigme de chaque poêle : « Pourquoi la suie brûle-t-elle la nuit ? » Ayant entendu la réponse, il porta ses regards sur le jardin.

Un mûrier dépouillé s'y dressait et étendait ses branches au-dessus de la cour ; on disait que, sous cet arbre, le poêlier lisait des prières, le dimanche.

Les feuilles des cerisiers semblaient flamboyer dans le crépuscule : il y en avait quatre ; et un poirier, droit comme un cierge ; deux pruniers desséchés hérissaient leurs épines menaçantes. Une rangée de peupliers bordait la palissade. Des herbes folles avaient envahi le jardin ; la fatigue et les soucis causés par leur pauvreté ne laissaient pas aux maîtres des lieux le loisir de s'occuper des plantes. L'allée était recouverte de sable et de gravier.

Près des cerisiers, un endroit dégagé, nu maintenant. Autrefois, c'était un parterre : des buttes régulières, couvertes de verdure, montraient que les fleurs avaient dessiné une étoile. Un tas de briques cassées : le maître de maison se préparait, sans doute, à reconstituer le dessin.

Un endroit calme, éloigné de la rue, dissimulé par des buissons de lilas et de jasmin.

Le petit garçon se souvint que le terrain vague où il était, hier, avec Mykola, en attendant son père, n'était pas loin. Dans son esprit, aucun pressentiment, aucune prémonition ;

rien qui anticipât la vocation future de cet endroit. Seuls ses sens s'aiguisaient, comme s'ils s'habituèrent un peu à une autre réalité, encore parfaitement inconnue.

Des femmes apparurent dans la cour : l'épouse du poêlier avec Fédora et Katria.

– Ta maman te prie de rentrer immédiatement ! dit Fédora.

Alors que le petit garçon s'éloignait, des visions étincelantes traversaient son esprit : un objet précieux va être caché ici ! Mais il ne faut plus y penser car sa mère le lui a sévèrement interdit.

Soudain, comme répondant à une évocation, apparut un homme à l'expression sarcastique et au visage grêlé, couleur soufre, dans lequel brûlaient des yeux d'un ocre foncé ! Leur éclat transperça le garçonnet. L'homme marcha sur lui, semblant vouloir entrer dans la maison. André fit un bond de côté et se précipita dans la porte du jardin ; il se retourna : l'apparition s'éloignait lentement.

Le père écouta le récit et dit :

– C'est une apparition diabolique ; il suffirait de crier : « mords », et il sauterait à la gorge comme un chien.

Myron Danylovytch regarda attentivement dans toutes les directions ; il savait que le regard brûlant de l'homme jaune, qui semblait voir aussi bien la nuit que le jour, enveloppait la maison.

Mykola et Olenka avaient une faim de loup ; dans le potager, la mère déterra des racines de choux qui calmèrent un peu leur appétit. Elle leur donna à boire de l'eau chaude et André partagea son sucre.

A partir de ce jour, Chikriatov commença à errer, de l'aube au crépuscule, près de leur jardin ; à écouter et à observer tout ce que faisaient les Katrannyk. Il les harcelait. Ils s'enfermaient chez eux sans pouvoir sortir, comme des écureuils dans leur trou, lorsque les chiens les guettent au pied de l'arbre et qu'ils n'ont plus de branches pour grimper plus haut.

Un soir, il disparut – que le diable l'emporte ! Alors, Myron Danylovytch alla chercher du millet dans sa cachette.

Il constata, avec angoisse, que son trésor s'épuisait ; il ne lui restera bientôt que les betteraves enterrées dans le brûlis – c'était une nourriture peu appétissante mais elle les aidera à tenir encore un mois – avant la mort.

Ils étaient tous si épuisés, si faibles qu'ils étaient pris de tremblements ; un goût amer leur emplissait la bouche.

*

Le seau tirait sur son bras mais, habituée à sentir son poids lorsqu'elle allait au puits ou à la source, Mariana, avec une obstination de fourmi, surmontait sa faiblesse et sa fatigue et aussi sa peur du noir.

A tâtons, elle s'affairait auprès de deux monticules : un monticule de terre sur lequel elle penchait le seau après l'avoir sorti du trou, et un autre d'herbe, arrachée avec la terre sur laquelle elle poussait, dans le terrain vague voisin et près duquel son mari avait posé un récipient contenant du ciment et une échelle.

Tout d'abord, elle avait dégagé la terre que son mari rejetait en bêchant. Maintenant, elle l'enlevait du trou dans un seau ; c'était un travail silencieux.

Le poêlier et sa femme attendaient parfois que s'éloignent des bruits de pas, dans la rue, ou que passe une charrette, avant de reprendre leur travail : creuser une cachette qui ressemblait à un petit puits.

Une pluie d'automne aux gouttes fines comme des graines de pavot se mettait à tomber puis se calmait.

Béréjan, qui creusait dans le fond, à la lueur d'une lanterne enfermée dans une boîte avec une fente sur le côté comme dans une tirelire, s'efforçait d'oublier la mauvaise nouvelle : plus de travail pour lui sur les poêles du kolkhoze ; il lui fallait quitter le village.

Le puits devenait plus profond et les « sondes » de fer des brigades ne pourraient en atteindre le fond. Il était temps de cimenter la cachette : un petit trou carré, au centre de la fosse.

– Passe-moi l'échelle ! chuchota le poêlier dans l'obscurité.

Mariana la fit glisser et son mari, y grimpant, attrapait les briques et les déposait en bas ; puis elle lui passa le ciment et les outils, le coffret et les planches.

Il cimenta un cube dans lequel il plaça un coffret qui, bien que bleu clair, semblait sombre. A l'intérieur se trouvait le calice, toujours enveloppé dans le fichu de soie blanche et dans des feuilles de papier kraft. Il avait coulé de la cire dans les interstices entre les planchettes. Les côtés avaient été recouverts d'une épaisse couche de peinture à l'huile.

Béréjan protégea encore le coffret par deux couches de briques et de ciment ; il referma le trou avec des planches et de la terre. Il sortit de la fosse et enleva l'échelle ; il s'assit un instant pour se reposer.

Ils remblayèrent la fosse en manipulant, en silence, leurs pelles ; ils avaient des gestes d'oiseaux de nuit.

Une bruine tomba à nouveau, plus fine que de la poussière.

– Nous avons justement besoin de pluie, dit Maxime, l'herbe poussera bien.

– Oui, mais c'est un peu tard ! répondit sa femme.

Ils terminèrent leur tâche alors que l'aube commençait à prendre une teinte grise et le jour à se lever lentement ; ils placèrent, à l'endroit du trou, des carrés uniformes de terre recouverte d'herbe. Un œil étranger n'aurait pu remarquer que la terre avait été retournée.

Ils remportèrent leurs instruments dans l'entrée. Un souffle chaud les accueillit dans la maison silencieuse ; les vitres étaient bleues, de la couleur du coffret caché. Il semblait que, à travers l'obscurité, allait apparaître, flamboyant comme le calice, le soleil. Mais non, les nuages bouchaient l'horizon et semaient de fines larmes, cachant aux fenêtres la lumière, comme la terre dissimulait aux yeux des hommes le calice. Et le cœur se tapissait dans sa tristesse.

La dernière tâche était accomplie. Maintenant, fais tes bagages, quitte ta maison natale car tu n'as plus de travail... Plus de travail ? alors que les poêles tombent en ruine et

fument. Mais il en a été décidé ainsi : la fumée peut bien ronger les yeux des gens, les chefs sont économes de l'argent de l'État pour mieux se remplir les poches.

— Nous trouverons du travail à la ville ! dit Maxime. Sa femme se retourna.

— Nous devons trouver du travail, lui expliqua-t-il, on m'a dit qu'il n'y en avait plus ici.

Mariana, silencieuse, enfourna un pot dans le poêle après l'avoir allumé avec de la paille.

— C'est curieux ; j'ai rencontré le président du kolkhoze, Vartemets, il me fonçait droit dessus et ce n'est que lorsqu'il buta du nez contre moi qu'il leva les sourcils comme s'il s'éveillait : « C'est toi, Maxime ? demanda-t-il en me regardant d'un drôle d'air.

« — Vous avez des ennuis ou mal à la tête, peut-être, lui dis-je. Et lui :

« — Elle ne me fait pas mal, elle tourne.

« — Pourquoi donc ?

« Il regarda les hangars délabrés où le bétail avait crevé :

« — Pourquoi ? Les journaux claironnent que les succès nous ont tourné la tête.

« Il reste là comme s'il avait reçu un coup et finit par dire d'une voix amère et traînante :

« — Eh ou...i !

« Il me faisait pitié et je lui conseillai :

« — Ne pensez plus à vos soucis.

« — A quoi penser alors ? me demanda-t-il, c'est partout la même chose. On a rédigé des procès-verbaux prouvant ma culpabilité ; on va me chasser de mon poste, voilà ! Vous aussi, hâtez-vous de partir d'ici car les artisans ne vont plus avoir de travail. On va les licencier pour qu'ils se retrouvent sans le sou.

« Vartemets s'éloigna ; il trébuchait tel un somnambule et moi, je pensai : pauvre homme, il a une fonction, la carte du Parti, il s'est vendu au diable et celui-ci le tourmente avant les autres. Il nous faudrait surveiller ce que les gens nous ont

confié mais non ! Va te traîner jusqu'à la ville ! Je vais condamner les fenêtres avec des planches : la commission pensera que la maison est vide, ils ne perquisitionneront pas. Seuls des voleurs pourraient entrer mais pour voler quoi ? des cruches ébréchées ? Il faut les mettre sous le poêle et fermer l'ouverture avec des briques ; on pensera qu'il s'agit d'un petit mur. Nous trouverons du travail en ville ; qu'en penses-tu ?

— Oh, moi ! fit sa femme, signifiant que cela lui était égal.

Maxime savait bien que, même si elle ne disait rien, elle était inquiète. Fallait-il lui dire que Vartemets l'avait questionné sur la mort ? Le poêlier hésitait.

La bruine avait cessé ; une lumière blanche filtrait à travers les nuages.

— Alors que je sortais du village, j'ai croisé à nouveau Vartemets : il me regarde d'un œil inquisiteur et me conseille d'aller à la briqueterie : « on va y refaire les poêles et on aura besoin de maçons. Les familles seront même logées dans des baraquements. J'irais bien moi-même mais je suis lié ici. »

« Je le remercie mais je m'étonne de le voir devenu soudain si bon.

« Il devine mes pensées :

« — Tu souris parce que je n'ai plus le même ton qu'autrefois.

« — Non, j'en suis heureux...

« Il sursaute et me regarde fixement comme s'il me voyait pour la première fois :

« — Le Vartemets d'autrefois n'existe plus. Tu sais, ta vie peut être bouleversée en une heure. Je les ai servis comme une bête de somme, je n'ai épargné ni moi-même, ni personne ; j'ai harcelé, sans repos, les paysans parce que je croyais détenir la vérité. Eux, dans les quartiers généraux, ils ont attisé les feux de l'enfer. Ils nous traitent de la même façon que de mauvais maîtres leurs chiens. Moi, par exemple, je vais être jugé et, peut-être, envoyé dans un camp de

concentration ou fusillé ; je ne représente rien pour eux. Tu crois que ce sont des démons ?

« – Des esprits malins ; sans le masque avec lequel on les représente.

« – Et ils nous feront bouillir dans des marmites ? dans des cuisines ?

« – Ils n'ont ni marmites, ni cuisines.

« – Bien sûr ! dit-il, autrement il faudrait développer l'industrie des marmites sur une grande échelle ; et il faudrait des mines qui fonctionneraient sans interruption, avec quatre équipes d'ouvriers qui se relaieraient et des surveillants, des ouvriers chargés de l'étaillage, etc., car d'où vient la fonte ? – et on aura besoin de maçons pour les fours et les briqueteries... tout ça en grande quantité. Tiens, regarde, nous avons beaucoup de minerai mais essaie d'aller acheter un chaudron ! On n'en voit pas beaucoup et à des prix diaboliques !

« – On n'y voit aucune marmite, mais le feu y est éternel, lui dis-je, et qu'il y ait ou non des pécheurs et des démons, les flammes ne s'éteignent jamais.

« – D'où ce feu vient-il ? Tu es poêlier et tu sais bien qu'un feu doit être alimenté.

« – Je l'ignore, avoué-je, ce feu-là n'est pas de même nature que le nôtre. C'est comme un coup de gelée qui vient tout seul, on ne sait d'où, et qui est si fort qu'il brûle. Là-bas, ce n'est pas la gelée mais, au contraire, la chaleur qui tient toute seule. Cet état est permanent là où Dieu refuse son pardon : tout brûle dans les flammes. Imaginez que, pour fuir le soleil, on se cache au centre de la terre. Aucun nuage ne vous y donnera de l'ombre, aucun vent ne soufflera, aucun arbre ne vous apportera un peu de fraîcheur ; rien de ce que fait vivre le soleil ne parvient dans cet endroit, c'est le royaume du feu. Ce n'est qu'un exemple.

« – Je crois que tu vois juste ! approuve Vartemets, heureusement que c'est inaccessible sinon, au lieu de la Sibérie, on enverrait là les convois de prisonniers dont je vais bientôt

faire partie. On peut s'enfuir du Nord, dans la neige... N'oublie pas la briqueterie : on y prendra une dizaine de maçons ; c'est ce qu'on m'a dit. Dépêche-toi, ici c'est le nœud coulant qui t'attend !

« Vartemets s'éloigna, me laissant perplexe : c'est un homme étrange.

– Pourquoi étrange ? répondit sa femme ; dans le malheur, il a retrouvé son bon cœur.

– C'est vrai ; il avait l'air de s'être arraché au sommeil pour revenir à la vie. Sa fin est proche et il le sent bien.

– Moi aussi, je le sens, prononça, à voix basse, Mariana.

Son mari la regarde, impressionné ; il sait qu'elle ressent toujours dans son cœur ce qu'elle dit. Une sourde angoisse l'habite donc.

– Resterons-nous ici ? demande-t-il, faisant allusion au départ prévu et supposant que ce pouvait être la cause de ses craintes.

– Partons ! répliqua Mariana.

Il voyait bien lui-même qu'il le fallait. Aucun gagne-pain chez les villageois. Le pressentiment de sa femme voila de tristesse ses pensées. Une seule lueur d'espoir : le départ.

9

Les Katrannyk débarrassèrent la table après leur maigre repas et, entendant des bruits de pas, regardèrent par la fenêtre : la commission de perquisition ! Ils courent dans le jardin et enfoncez leurs « sondes » dans la terre.

Myron Danylovytch sortit sur le seuil pour surveiller les valets du « vampire » qui se donnait des airs importants

comme un dindon, qui s'enflait d'une auréole bleue, se rengeait lorsqu'il passait devant eux et les brûlait de ses yeux ocre ; ses manches se gonflaient comme des ailes. Il glougloutait de fureur :

– Encore vivant ! Où donc trouves-tu à manger, que tu n'as pas crevé !

Atteint au plus profond de son âme, Myron Danylovytch pensa : « Tu es venu de ton lointain Moscou et tu veux ma mort ; pourquoi ? Je ne souhaite pas la tienne ». Il faillit le lui dire mais se retint : « Laissons-le s'en aller, sinon il va bondir dans la maison et mordre les enfants. »

Le maître de maison retourna auprès des siens qui attendaient que la commission parte au diable ; soudain – un cri venant du brûlis !

Un membre de l'équipe hurla sous la fenêtre :

– Sors, pour le procès-verbal de saisie des betteraves rouges.

Les deux adultes blémirent : les betteraves avaient été découvertes, leur fin était proche.

Myron Danylovytch se dirigea vers la cachette violée ; l'angoisse le paralysait. Quelques betteraves – et autour d'elles un tapage ! comme si on avait mis au jour le trésor des tsars. Ils mettent leur découverte dans un sac et procèdent à la saisie. Chikriatov est ravi ! Il lance des injures, agite les bras dans sa fureur ; son visage vire du jaune au bleu et au rouge un peu moins foncé que les betteraves déterrées. Il tient à la main, telle la pique étincelante d'un démon, sa « sonde ».

Myron Danylovytch reste silencieux au milieu de ce vacarme : il sait que la mort vient de cogner à sa porte.



La demi-journée s'écoula dans la tristesse comme s'ils avaient été enterrés vivants. Olenka vint se blottir contre sa mère :

– J'ai faim !

– Chut, ma chérie, prends patience !

Myron Danylovych prit une décision : « Je vais aller au magasin » ; en sortant, il jeta un coup d'œil à sa fille : elle avait tellement maigri que son visage était devenu diaphane.

« ... ma pauvre enfant », – il est affligé – « nous, les adultes, nous souffrons pour les péchés que nous avons commis mais elle, innocente, souffre à cause de nous. »

Emportant un sac sous son bras, il se dirigea vers la place ; il savait bien, pourtant, qu'on n'y trouvait guère plus à manger que dans un désert. La nourriture était rare sur les comptoirs.

Une queue ! Il y avait donc quelque chose à se mettre sous la dent.

Myron Danylovych demanda à un vieillard, le concierge de l'école, qui s'appuyait, de ses deux mains, sur un bâton :

– Qu'est-ce qu'on vend ?

– Une curieuse sorte de farine, répondit le vieil homme : on dirait de la poudre d'os de chien. Ça vous retourne les intestins, voyez-vous. Et puis c'est cher !

– Pourquoi en achètent-ils, alors ?

– Que voulez-vous qu'ils mangent, de la terre ? Ils achètent parce qu'on a appelé ça de la farine. Une femme en a pris... Eh bien, croyez-moi, une telle farine vous mène droit au cimetière.

Myron Danylovych s'approcha de la balance, se pencha sur cette étrange mixture et, lorsqu'il la sentit, un relent de cadavre lui monta au visage... Ses nerfs se nouèrent et il lui sembla qu'une boule, dans sa poitrine, tressautait et se détachait pour s'élever à la surface, lui causant une douleur aiguë. Le pauvre ne put le supporter et dut s'éloigner. A l'air libre, il respira abondamment, appuyé contre un mur ; le malaise passa.

Nombreux étaient ceux qui repartaient après avoir vu cette nourriture comestible qu'on voulait leur vendre.

Myron Danylovytch se joignit à un groupe qui se rendait chez un ouvrier de l'huilerie ; il vendait, hors de prix il est vrai, du bon tourteau.

Ils entrèrent. Le père du maître de maison, d'un âge avancé, à la chemise et aux cheveux blancs, conservait le tourteau dans un sac troué, sous le banc.

Myron Danylovytch marchanda et obtint quatre mesures d'une substance grasse au toucher, à l'odeur forte et épaisse et à la couleur inhabituelle.

« ... il est plutôt foncé et doit provenir d'huile de navette ! » pensa Myron Danylovytch ; il en acheta une autre sorte, en vrac, à base de graines de tabac, dont l'huile était utilisée dans la peinture.

Il apporta son butin chez lui et le posa sur la table. Tous l'entourèrent : ils le regardaient, le touchaient, en détachèrent quelques miettes qu'ils avalèrent ; certains, comme André, sans ajouter d'eau, le faisaient croustiller sous leurs dents ; d'autres le ramollissaient avec de l'eau ; tous le trouvaient bon.

– C'est comme du pain d'épice, dit la grand-mère.

Elle goûta le tourteau de tabac :

– Celui-ci est moins bon !

– C'est vrai, approuva Daria Oleksandrivna après en avoir pris aussi, nous mangerons du tourteau puisqu'on nous a enlevé nos betteraves.

Ils se consultèrent sur la manière de le faire cuire, sur ce qu'il fallait y ajouter.

Arriva la mère Hanna qui ne se sentait pas bien ; elle goûta le tourteau et demanda où ils l'avaient acheté.

– Je vais y aller tout de suite. Je suis malade ; j'ai rendu visite aux Iossypenko qui ont acheté une drôle de farine, à base de grains de lin dirait-on ; ils ont immédiatement préparé un pain... J'en ai pris un morceau et maintenant, j'ai l'estomac chaviré ; je peux à peine marcher. Faites attention, n'achetez pas de ce poison. On en donne jusqu'à trente kilos par personne ; les gens en ont pris plein ; maintenant ils tom-

bent, pêle-mêle, et agonisent. Que je suis mal ! et je n'en ai avalé qu'une petite tranche.

Emportant, tel un cadeau précieux, un morceau de tourteau, la mère Hanna s'éloigna à petits pas.

*

Les Katrannyk se nourrissent, pendant plusieurs semaines, de tourteau : mais il finit par s'épuiser aussi. Un beau matin, ils n'aperçurent, au fond du sac, que des restes roux.

Une froide journée se levait avec un ciel pur comme un miroir mais elle s'assombrit rapidement : des nuages de plomb se massèrent à l'horizon et noyèrent le village dans l'ombre.

A nouveau, Myron Danylovytch achète du tourteau ; il déterre de petits légumes oubliés dans les jardins.

Les enfants sont affamés et ils supportent difficilement d'aller à l'école. La faim les tourmente.

— Si on avait des betteraves, se lamente la vieille grand-mère, on les ferait cuire et on en distribuerait une à chacun ; les enfants pourraient se réconforter un peu, à la récréation ; mais là... pourquoi les faire souffrir ?

— Et on leur apprend de curieuses choses ! Ils iront aujourd'hui encore et c'est tout ! dit la mère ; ils reviennent à demi morts.

Au village, l'école avait repris tard car le bâtiment avait été mal entretenu et jusqu'à l'automne, ce n'était qu'une ruine qui disparaissait sous les échafaudages.

Quand les enfants allaient à l'école, ils en revenaient malades ; ils avaient des vertiges, des brûlures d'estomac ; ils s'affaiblissaient et se déplaçaient comme des ombres ; à la maison, ils s'allongeaient et retrouvaient un peu de leurs forces.

— Qu'avez-vous appris, aujourd'hui ? demanda une fois la mère.

— Le maître a dit que nos pères étaient des saboteurs...

La mère garda le silence mais elle jugea qu'on pouvait cesser de les envoyer à l'école pendant un certain temps :

« ... car où est le profit ? Les enfants, qu'ils martyrisent par la famine, vont perdre leur âme en écoutant d'affreux mensonges sur leur père. »

Lorsqu'ils rentrèrent de l'école, la mère leur demanda à nouveau :

– De quoi vous a-t-on parlé ?

– Du Parti, répondit André, de la belle vie qu'il nous prépare...

– Il faudrait les envoyer à tous les diables avec leur Parti, ces anathèmes ! dit la grand-mère.

A dater de ce jour sombre, l'école prit fin pour les enfants.

Mykola avait un teint terreux ; ses yeux et ses joues se creusèrent et son âme aussi s'assombrit. Sa chemise pendait sur ses épaules comme sur un bâton.

Il se taisait et concentrait douloureusement son esprit. Comme s'il voulait percer une énigme au risque d'être abattu, sur-le-champ, par les démons et leurs serviteurs qui voulaient extirper toute racine de vie.

Un jour, il s'adressa à son père :

– On nous a enlevé la moitié de nos maîtres ; nous n'avons plus d'histoire...

– Ce n'est pas pour rien qu'ils ont disparu ! répondit Myron Danylovych. Devant les autres, ne parle pas de ces choses-là.

Myron Danylovych s'inquiétait beaucoup de voir son fils s'allonger souvent, comme un malade, en gardant les yeux grands ouverts.

Le cadet avait encore des étincelles de vie dans le regard bien qu'il ressemblât, maintenant, à un vieillard : sa tête énorme oscillait sur un cou mince comme une tige de seigle ; le petit garçon avait terriblement vieilli et perdu son rire.

Seule Olenka a conservé un peu de joie au fond des yeux mais il semble qu'elle n'appartienne plus à ce monde ; sa fille est comme un cierge, une flamme qui se consume. Elle presse

son cahier sur sa poitrine et, fascinée, regarde sa mère. Elle voudrait dire quelque chose de très important mais ne le peut pas.

Kharytyna Grygorivna a décliné en un automne ; elle est devenue l'ombre d'elle-même. Sa main tremble et son regard s'est éteint : elle ne peut plus enfiler une aiguille alors que, encore récemment, elle avait une bonne vue.

Et le temps se déchaîne comme une tempête imprévisible, il les emporte tous avec leur maison, comme un bateau dont on a arraché l'amarre, vers un gouffre inconnu et des rapides plus effrayants que la nuit.

Bien qu'elle mange le moins – elle donne tout aux enfants – Daria Oleksandrivna se maintient comme par miracle. Mais elle s'est desséchée ! Lorsqu'elle s'enveloppe dans son fichu qu'elle noue sous le menton et qui, telle la châsse d'une icône, encadre son visage, on voit combien elle s'est desséchée ; comme après une maladie.

Le pli de sa bouche exprime la souffrance et la gravité mais aussi une certaine sérénité... « Ma douce et pure... » et dans un élan, toute son âme se porte vers elle ; mais Myron Danylovych ne prononce pas ces mots, de peur de leur faire perdre toute sincérité.

Les enfants restèrent à la maison et mâchonnèrent le reste du tourteau ; puis, ils partirent avec leurs parents à la recherche d'un butin, laissant la grand-mère seule à la maison.

Ils furetèrent longtemps dans le jardin, espérant trouver des racines comestibles.

Puis, à la lisière du village, ils traversèrent les nombreux jardins abandonnés après les déportations, se retrouvèrent dans les champs vallonnés et les potagers et s'en revinrent chez eux.

Ils avaient ramassé une dizaine de pommes de terre, quelques betteraves, des tournesols aux graines desséchées et des choux.

« Les pauvres enfants ! ils s'amusent, ignorants du mal-

heur qui les attend », pensait tristement Myron Danylovych en regardant les trouvailles de ses enfants.

Pour lui, le monde avait déjà changé ; il reposait, depuis son enfance, sur des fondements précis et inébranlables, d'une clarté absolue, où se déployaient les inépuisables et merveilleuses richesses du visible ; et les phénomènes se produisaient selon une loi immuable. Maintenant, tout était ébranlé ; ces bases semblaient s'être désagrégées et le monde était devenu sinistre, incertain, insaisissable, comme s'il allait disparaître dans les profondeurs et les lointains sur un seul geste de la main, sur un seul regard. La limpidité a disparu, l'horizon s'est voilé de noir et l'histoire aussi ; l'univers s'est chargé d'hostilité contre les âmes. Il a dressé des tourbillons inconnus jusqu'alors – immenses et aveugles ; ils se sont mis à tourner de plus en plus vite, avec une violence de plus en plus grande et l'âme n'a plus sa place. Elle doit se convaincre elle-même de quitter le monde pour se perdre dans le néant, après avoir enduré les souffrances atroces de la famine, sans même savoir pourquoi.

Que l'automne est sombre ! Et voilà que s'approche un hiver sinistre ; comment survivre ?

Myron Danylovych erra en vain dans le jardin puis il décida d'aller au moulin, à l'écart du village : parfois, les gens obtenaient un kilo de farine ; manger du pain, du vrai ! Cela suffirait à leur redonner des forces.

Il ressentait une faiblesse inhabituelle – une faiblesse de malade – qui le faisait trembler de tous ses membres, comme s'il avait la fièvre. Son esprit se troublait, ses jambes refusaient de lui obéir ; elles étaient maigres, lourdes.

Il portait sur les choses un regard différent. Tout, maintenant, avait perdu la stabilité et l'équilibre d'autrefois. Il appréhendait les faits, dépourvus désormais d'une signification claire, avec une certaine inquiétude. Tout irrite Myron Danylovych ; lui, dont le cœur était autrefois aussi paisible que l'eau d'un lac... le voilà qui s'est pris la manche dans une épine d'églantier ; il a eu peur et a tiré si violemment, – il

aurait déchiré son vêtement ! D'une susceptibilité presque enfantine, son âme s'affolait pour des vétilles et, alors que l'acuité de ses sens s'était décuplée, une certaine indifférence était apparue en lui ; des choses extraordinairement importantes, autrefois, avaient perdu tout sens pour son âme, étaient devenues dérisoires. Et, au-dessus de tout cela, cette injustice, sans commune mesure, qu'il vivait : elle enfonçait son dard au plus profond de son cœur, y injectant un venin douloureux, au-delà du supportable, qui infectait l'âme d'une angoisse dévorante. Chaque frôlement semblait laisser une blessure ; outre ces inquiétudes mortelles, des entraves emprisonnaient son cœur, des chaînes invisibles paralysaient ses sentiments. Et sa pensée ne pouvait s'élever hors du cercle infernal du malheur – cet esclavage détesté et amer qui ressemblait à une épidémie. A l'intérieur de l'être, une force calme résiste, à chaque instant, à la captivité ; elle contribue, par des efforts progressifs, à faire réapparaître l'ancien esprit de conciliation...

« Qu'il arrive ce qui doit arriver ! » conclut Myron Danylovych en se dirigeant vers le moulin – à pas lents car il est épuisé ; son imagination s'impatiente et la route lui paraît plus longue qu'autrefois.

Tout d'abord, il ne reconnut pas le bâtiment : une véritable forteresse s'élevait au-dessus de l'embranchement du chemin de fer et des herbes folles. Autour, des gens erraient, semblables à des mouches, minuscules et gris en comparaison des tours en bois de pin neuf.

Myron Danylovych dut s'asseoir sur une hauteur car il était à bout de forces ; il lui fallait reprendre son souffle près de ces paysans, perdus comme lui.

Il est assis et regarde l'immense palissade qui entoure le moulin : pourquoi cette terrible enceinte ?

Les arrivants se regroupent et l'un d'eux, un adolescent au crâne nu et blanc comme du papier mâché, demande à un villageois à la barbe clairsemée, sur lequel pendait un manteau centenaire :

- Monsieur, pourquoi le moulin est-il caché ?
- Pour que les gens comme toi ne le voient pas ! A ton avis, les murs ont combien de mètres ?

- Trois ou quatre...

- Tu n'es pas tombé juste ! Sept mètres de haut ! Parce que certains - ton père s'il était là, par exemple - faisaient la chose suivante : ils voyaient que les enfants mouraient de faim, alors ils prenaient une manche de la chemise de leur femme, la bourraient de farine et la jetaient par-dessus la palissade, dans l'herbe. Et toi, avec tes frères et tes sœurs, tu l'aurais ramassée. Après ça, toute la marmaille au ventre gonflé qui errait dans l'herbe, alentour, a été prise et tu vois de quelles belles planches d'État on a entouré le moulin !

Le garçon garda le silence et fixa l'enceinte fortifiée et les wagons qui entraient sans fin, vides, dans le portail du moulin et en ressortaient, alourdis.

- Regarde, les roues de fer emportent notre blé, l'arrachent de ta bouche et de la mienne et vont directement à Moscou et encore plus loin, plus loin, le diable sait où ! dit le vieil homme.

Alors que le garçon écoutait, prenant par les côtés pour éviter la milice qui se tenait au pied de la palissade, un groupe de jeunes de son âge commença à s'approcher du portail. Certains, parmi les plus âgés, s'y dirigeaient directement ; la douleur semblait les avoir rendus aveugles : ils avançaient d'un pas hésitant.

Affamés, jeunes et vieux voulaient pénétrer dans la cour du moulin avec les wagons. Ils étaient déjà tout près de l'entrée lorsque jaillirent hors du moulin des miliciens : rapides comme si on avait coupé, brusquement, une laisse au bout de laquelle ils tiraient. Ils les dispersèrent en faisant pleuvoir les coups de verges et de bâtons. Certains paysans s'effondrèrent, blessés ou même tués : ils les éloignaient alors du portail, les traînant par les pieds et les mains, et les jetaient dans l'herbe.

Myron Danylovytch se tient debout, immobile, comme si

ses souliers s'étaient collés à l'herbe jaune alors que la peur lui fauchait les jambes. Les groupes de paysans se sont figés dans le désespoir : maigres comme des poteaux calcinés, en haillons, le regard fasciné par le portail. Leur blé est là, que la sueur de leur front a fait pousser ! La farine est là ! On pourrait faire du pain, reprendre des forces, vivre... car la misère vous pousse sous la terre, dans les ténèbres et aucune aide, aucun salut n'est à attendre.

Ceux qui sont très affaiblis, malades, se couchent sur le sol et ne bougent plus ; d'autres meurent, si près du portail !

Les trains vrombissent, l'un derrière l'autre, comme des chenilles gluantes, ivres du sang des morts. Ils arrivent, desséchés, de Moscou et s'en retournent en rampant : la terre s'affaisse sous leur poids.

La silhouette bleue des miliciens se détache, immobile, comme, dans la steppe, celle des idoles antiques, taillées dans la pierre ; la tache de leur uniforme s'épanouit, telle une fleur, et, pour leurs yeux érodés par le vent, les cadavres sont invisibles.

Le fracas des roues d'une charrette retentit ; les conducteurs ramassaient les morts et les emportaient dans la steppe, non loin du moulin. Là, ils les jetaient dans un trou peu profond et les recouvraient d'une mince couche de terre avant de revenir, très vite, chercher les suivants.

Les freux étaient très occupés ; ils se posaient à l'écart ou s'élevaient dans le ciel en dessinant des cercles, tourbillons de brouillard, et poussaient des croassements aigus ; ou bien ils survolaient la steppe, le moulin, et les gens en décrivant un immense arc. Mais les wagons, lorsqu'ils s'ébranlaient, couvraient leurs cris de leur vrombissement rouge, de leur cliquetis, et sortaient, ligne ininterrompue, du moulin, comme d'une auberge, puis s'éloignaient vers le nord.

Myron Danylovytch ne pouvait détacher ses yeux de la file rouge ; son regard se voila et sa tête se mit à tourner.

Revenant à lui, il se leva et fit quelques pas, à distance respectueuse du portail, pour dégourdir ses muscles et ses arti-

culations. Il erra parmi ceux qui agonisaient et s'en retourna chez lui, la tête basse. Des hommes plus jeunes et plus lestes s'éloignaient aussi du portail inaccessible, le dépassant ; l'un d'eux répétait :

— Maintenant, il ne nous reste plus qu'à aller à Voronijtychna, on y trouve du blé ; un voisin m'a dit qu'il avait échangé une chemise contre de la farine. Tous les vêtements y passent.

Ces paroles ne signifiaient rien pour Myron Danylovytch. Mais, alors que les hommes s'éloignaient, leur conversation se grava dans son esprit, y suscitant un espoir, minime certes, de trouver du blé.

« ... et si ça réussissait ? Je dois y aller !... S'ils ont du blé, je ferai du troc. »

Il rentra avec ces pensées en tête. Il s'allongea sur le banc, épuisé ! Ses mains reposaient, sans volonté, comme étrangères, sur sa poitrine. Il était couché et racontait ce qu'il avait vu au moulin ; à voix basse, comme s'il rentrait de l'hôpital ; lorsqu'il parla de Voronijtychna, sa femme l'approuva : il fallait y aller.

— Nous avons un peu de toile fine qui conviendrait pour du linge de corps ; on peut donner aussi quelques vêtements du dessus.

— Prépare tout ça ! lui demanda-t-il, nous l'échangerons.

— Nous irons tous les deux.

Myron Danylovytch secoua négativement la tête.

— Non ? interrogea sa femme.

— Pour quoi faire, tous les deux ? — Nous n'avons pas beaucoup de vêtements à porter : j'y suffirai. Et les billets coûtent cher.

Myron Danylovytch resta allongé un moment, respirant profondément pour emplir ses poumons d'air et faire circuler le sang dans ses tempes. Ayant repris quelques forces, il se leva, mangea un reste de tourteau. Il avait beau boire de l'eau, il se sentait mal, après ; mais c'était quand même

nourrissant ; une plante juteuse en aurait chassé le mauvais goût.

Il prit son sac et sortit de la maison. Quelque chose semblait suspendu dans l'air, figé dans une immobilité endormie, et contrastait avec l'écho de soupirs vivants, perçants même. Les nuages étaient gris et bas. Il neigera bientôt.

Myron Danylovytch quitta le village et gagna le ruisseau qui courait dans le « ravin au dragon » et se jetait dans la rivière. A l'endroit le plus profond, on avait construit une petite digue et un pont sous lequel s'écoulait le trop-plein d'eau : dans une fosse dont les bords étaient tapissés de lentilles d'eau.

Il retroussa son pantalon et se mit à fouiller avec une branche de bouleau, comme aux temps les plus anciens ; il marchait le long de la fosse et de l'étang, de la rivière et du ruisseau ; il allait en amont, à contre-courant, jusqu'au goulot qui débouchait dans le ravin. Il arrachait les racines, dans la vase, ramassait les filaments comestibles et jetait le tout dans son sac ; les feuilles les plus tendres y aboutirent aussi. Il apporta le tout chez lui et dit :

— Voilà pour le déjeuner ! Les filaments peuvent se manger crus.

Ils avalèrent cette nourriture à contrecœur et s'en détournèrent vite. Ils firent cuire les racines et les feuilles dans un grand récipient et versèrent le tout dans l'écuelle commune, salèrent et mangèrent. Ce brouet chaud les réconforta un peu, mais provoqua de douloureuses nausées.

Les enfants ne disaient rien. C'était étrange, même. Habituellement, on les entendait crier sur tous les tons : « Nous avons faim ! » Maintenant, ils étaient calmes et souffraient en silence, ils comprenaient tout. D'où leur venait cette patience d'adultes ?

Son épouse et sa mère passent en revue les hardes ; elles choisissent deux serviettes brodées, de la toile, une chemise et une nappe pour les échanger contre du blé. Le maître de maison range ses affaires dans une musette qu'il enfle dans un

sac plus grand. Il dit adieu aux siens. Lorsqu'il s'éloigne du seuil de sa maison, l'angoisse l'envahit ; il entend des pleurs, derrière son dos.

10

Une bande jaune acheva de se consumer à l'horizon, vers l'orient, et se fondit dans les voiles brumeux du crépuscule. Le vent de la nuit soufflait.

Des flocons de neige se détachèrent du ciel et se mirent à tomber obliquement : si épais qu'on ne distinguait plus l'herbe sur les bas-côtés de la route.

Myron Danylovytch connaissait chaque bosse et chaque creux sur le chemin de la gare ; il marchait d'un pas assuré, penché sous la tempête. Soudain, il vint heurter un groupe de gens ; courbés eux aussi, avançant avec des balluchons. Il les reconnut comme étant de son village : c'était la famille de Savtchenko, déporté en Sibérie et rentré récemment. Ils sont tous là : lui, sa femme et leurs deux petits garçons.

Myron Danylovytch les salua et voulut les dépasser car peut-être ne souhaitaient-ils pas de compagnon de route. Il lui était pénible de marcher contre le vent et il dut ralentir son pas. Savtchenko l'interpella le premier et ils se mirent à parler de leur voyage.

— Voilà, je pars avec toute ma famille sans savoir où nous pourrions vivre, se lamenta-t-il.

A travers les flocons de neige se dessine la silhouette d'un homme immense ; sur sa tête, une chapska usée qui avait été en astrakan ; sur son dos, un simulacre de caban ; dans sa petite barbe, plus de neige que de poils.

— Pourquoi cela ? demande Katrannyk. Une pensée ne

quitte pas son esprit : peut-être devrait-il s'enfuir aussi avec sa famille avant qu'il ne soit trop tard ?

— Qui partirait s'il n'était pas chassé ? fit Savtchenko. Moi, voyez-vous, j'ai été déporté parce que je n'ai pas retourné ma veste du bon côté. J'ai rapporté un certificat qui prouvait que j'avais fait mon temps et que j'étais libéré parce que j'avais fourni le travail de deux hommes et d'un bœuf. Maintenant, ils m'ont tout pris. Vous le savez bien vous-même, tout le village gratte le sol comme une vieille poule qui cherche un grain de blé. Nous avions faim. Alors, nous avons égorgé notre coq, le dernier de la basse-cour ; notre horloge : chaque matin, à l'aube, il nous réveillait ; et il fallait le tuer ! Nous avons fait du bortsch et nous nous sommes mis à table ; il restait une demi-miche de pain. Mais voilà que la commission apparaît : nous sommes des koulaks et ils viennent tout emporter ! Ils ne trouvent rien ; alors, ils mangent notre pain et notre bortsch. Ensuite, ils brisent les vitres et ordonnent : « Allez-vous-en de la maison ! » Et nous voilà, peinant sous la tempête. Quel malheur ! Il faut marcher toute la nuit pour arriver chez la sœur de ma femme ; son mari travaille à la direction du kolkhoze ; il conduit les chevaux ; il nous emmènera jusqu'au bourg, à dix-huit verstes. De là, si nous avons assez d'argent, nous gagnerons la ville, et nous irons demander de l'aide à mon oncle : c'est un très bon serrurier. S'il pouvait me prendre avec lui !

Ils se quittèrent au carrefour : « Pourquoi oblige-t-on ainsi les gens à errer de par le monde ? » pense Myron Danylovych en regardant Savtchenko, que la neige, qui recouvre ses vêtements misérables, fait ressembler à un fantôme. Près de lui, sa femme, pâle et maigre, vêtue d'une méchante pelisse rapiécée, avec une ficelle en guide de ceinture. Elle a rabaisé son fichu sur son visage car la neige l'aveugle. Ils ont deux petits garçons : l'un tient la main de sa mère, l'autre, celle de son père ; ils portent des chapskas de drap et chacun est engoncé dans deux vestes : les manches de celle du dessous dépassent.

Ils s'éloignèrent dans des directions différentes ; la tempête de neige les isola, cachant le carrefour.

Elle semait généreusement ses flocons et enveloppait la steppe d'un linceul. Bientôt, les flocons se différencièrent : certains étaient énormes, de la taille d'une plume ; parmi eux voltigeait une multitude de petits... Tous volaient ensemble dans la même direction, comme si l'espace lui-même se déplaçait, les emportait. Parfois, perdant leur trajectoire et leur force, ils se fondaient en un tourbillon, mais une brusque rafale les entraînait au loin. Ils filaient à une vitesse incroyable, comme des balles tirées d'un fusil puis, l'instant d'après, dans une volte-face suicidaire, se précipitaient contre le sol. Enfin, masse énorme, apaisée, ils se mouvaient avec majesté avant de s'élancer à nouveau, emportés dans la course folle et sans fin de la tempête.

Ils voilent l'univers entier. Avec une frénésie grandissante ! Parfois, ils semblaient tomber des ailes d'un incendie blanc, semés par une puissance diabolique. Ils filaient si vite qu'ils se fondaient, dans les airs, en une masse compacte et semblaient être les fils d'un télégraphe sinistre qui propageait la nouvelle du malheur universel...

« Qu'est-ce que ça souffle ! Impossible de respirer », se lamenta Myron Danylovitch, et il s'arrêta pour se reposer alors que les flocons s'étaient à nouveau agglutinés comme s'ils n'arrivaient pas à franchir une porte trop étroite, invisible. Ils envahissent l'horizon comme les étoiles le ciel, et tombent doucement pour reprendre, aussitôt après, leur course éperdue ! Puis ils rebroussent chemin et forment un tourbillon sauvage : un immense entonnoir, entrée de l'abîme de l'univers d'où ils s'arrachent pour tomber à la surface de la terre. Ils recouvrent les buissons jaunis, l'herbe morte, les arbustes et les monticules, comblent les dépressions et les ornières qui creusent la route.

Ils filent ! Ils volent comme s'ils partaient à l'assaut de mirages invisibles, au-dessus des tombes de la steppe ; innombrables et pâles abeilles du malheur qui enfoncent

leur dard dans l'âme et lui insufflent une tristesse glacée.

Tard dans la nuit, Myron Danylovytch atteignit la gare ; la tempête se calmait, les flocons glissaient doucement, en biais, dans le halo lumineux de la lanterne et tombaient sur les briques. Partout, au pied des murs, sur les dalles – des gens en haillons, transis de froid ; ils devaient attendre longtemps car les trains avaient beaucoup de retard.

Katrannyk se fraya difficilement un chemin, à travers la foule, jusqu'aux portes du train ; il sauta dans un wagon et se précipita vers la couchette du haut. Il plaça son sac à la tête et s'allongea à même les planches sales. Les voyageurs erraient dans les couloirs ; ils étaient bruyants, posaient puis reprenaient leurs affaires, fumaient, mangeaient ; ils se calmèrent enfin et Myron Danylovytch put s'endormir, bercé par le bruit régulier des roues.

Une heure plus tard, sentant, dans son sommeil, qu'une main essayait d'atteindre la poche intérieure de sa veste, il se réveilla en sursaut et palpa l'endroit menacé ; trop tard !... Une silhouette sombre fila silencieusement dans l'obscurité du wagon, qu'éclairait à peine une faible lueur sous le plafond, et disparut, leste et irréelle, comme si elle n'avait existé qu'en rêve.

Il était si agité qu'il n'arrivait pas à se rendormir. Il lui restait quelques malheureux roubles, les derniers, pour acheter le billet de retour vers sa famille qui, affamée et tremblante, l'attendait. Et voilà qu'un homme, ou plutôt un loup, voulait les lui prendre !

Myron Danylovytch s'allongea sur le côté et sa poche se retrouva contre les planches, sous le poids de son corps ; il plaça sa main près de sa bourse.

Il avait un sommeil inquiet. Des visions peuplaient ses rêves angoissés ; elles traversaient, amères et floues, son esprit et il ne pouvait les rassembler. Il suppliait quelqu'un, désespérément, douloureusement : « Rends-le-moi ! Je te demande de me le rendre ! » Il voulait reprendre un objet qui ressemblait, en plus foncé, au gobelet d'argile dans lequel sa

famille buvait de l'eau. Il suppliait, exprimant une souffrance inhumaine, et l'autre, un être d'une grande cruauté, refusait de rendre l'objet et se changea en tourbillon de fumée : personne n'aurait pu le saisir ; l'objet était perdu. Son cœur déchiré tenta de poursuivre le mirage et s'épuisa dans cette course ; Myron Danylovytch ressentit, au fond de sa poitrine, une profonde amertume, un soupir retenu.

Il se réveilla ; ses côtes, qui reposaient sur les planches dures, étaient douloureuses et son coude engourdi ; il se retourna doucement en prenant appui contre la cloison.

Le train s'immobilisa longtemps dans le silence de la steppe infinie. Soudain, il actionna ses articulations de fer et s'ébranla ; tout d'abord, il glissa lentement, comme une limace, et prit de la vitesse. Myron Danylovytch dut changer de train : à nouveau, l'attente sans fin et la bousculade pour monter dans le wagon. Le train s'arrêta des heures dans de petites gares perdues, au milieu des champs de neige. Une aube pâle se leva sur le monde, chassant la nuit, et envahit l'horizon glacé, voilé de gris, où filaient des bosquets bleutés.

Myron Danylovytch craignait de rater la gare où il devait descendre. Son voisin de la couchette inférieure, un homme assez âgé, l'interpella ; son chapeau, froissé et élimé, était d'une propreté étonnante. Ses moustaches tombantes et sa barbe très fine, couleur sable, étaient bien peignées, comme sur une statue. Son visage fané, creusé de rides, et ses yeux limpides comme du verre, d'une sérénité extraordinaire, formaient un contraste saisissant.

— Vous avez peur de laisser passer votre station ? Où allez-vous ?

— A Voronijtchyna...

— Faire du troc ?

— Pour quelle autre raison irais-je !

— Tout le monde y va pour ça. Restez avec moi, j'y suis déjà allé et j'en ai rapporté des provisions. Je suis passé dans beaucoup de maisons. Vous avez des enfants ?

– Trois, et avec nous, les parents, ça fait pas mal de bouches à nourrir.

– Eh oui ! Ce n'est pas facile pour vous. Qu'avez-vous à échanger ?

Myron Danylovytch énuméra ce qu'il avait emporté ; le vieillard fronça les sourcils et se perdit dans ses pensées comme s'il cherchait la solution d'un problème ; il réfléchissait et actionnait, à vide, ses mâchoires, sans ouvrir la bouche.

– Voilà, vous n'obtiendrez pas beaucoup de farine ; un petit sac qu'on vous prendra à la gare. Vous n'aurez pas beaucoup de grains, non plus ; et, avec une famille comme la vôtre, vous ne survivrez pas longtemps. Prenez des cosses de légumes, deux grands sacs... On ne vous dira rien, à la gare : qui a besoin de cosses ? En plus, elles contiennent toute la force du grain.

– Nous mangerons même des cosses, sinon nous mourrons, dit Myron Danylovytch.

La gare où ils descendirent grouillait de miliciens.

– Regardez, ils nettoient le train qui vient de Voronijtychna ! chuchota le vieillard. Qui donne les ordres ? Des vautours maudits.

Les miliciens et les « vautours » fouillaient tout le monde, passant de wagon en wagon ; les sacs, les besaces, les balluchons, les musettes, tout devait être présenté aux yeux avides de ceux qui fouillaient. Des mains se glissent partout, qui ne savent faire qu'une seule chose : arracher aux hommes leurs dernières bouchées de pain.

Les femmes éclatent en sanglots.

– Leurs larmes auront un effet ?

– Aucun ! On n'en parle pas, des larmes.

– La capitale les ignore ?

– Il n'y a pas que ça. Elle nous suce le sang¹.

– Et comment ! C'est grâce à ça que le régime se maintient.

1. En russe dans le texte.

La fouille durait encore. Les lamentations des femmes qu'on avait dépouillées, qui avaient troqué leurs derniers vêtements pour leurs enfants agonisants, ces lamentations étaient au-dessus de la gare, lourdes et désespérées.

Ni les miliciens, ni les gendarmes rouges ou, comme les appelait le vieillard, les « vautours » maudits, aux yeux perçants, ne se sentaient concernés par le chagrin des gens ; ils arrachaient brutalement les misérables effets des mains des femmes. Ils injuriaient et repoussaient à coups de poings ceux qui les imploraient.

Les deux voisins de couchette regardèrent longtemps ce pillage organisé, au vu de tous, par l'État ; leur train arriva à destination : à Voronijthyna, dont ils avaient tant rêvé !

Ils gagnèrent à pied le village et la tristesse pesait, dans leur poitrine, comme une pierre.

– Vous êtes kolkhozien ?

– Non, je me suis défilé ; je suis un « hindou », c'est ainsi qu'on surnomme les paysans individuels.

– Pourquoi ne voulez-vous pas y entrer ?

– Parce que c'est pire que l'esclavage tatar. Vous devez renier votre âme et devenir un valet. Ils tapent sur un bout de rail et vous devez accourir à cet appel comme un chien qui craint les coups de bâton. Vous ne voyez jamais la couleur de votre salaire ; que vous vous décarcassiez ou que vous regardiez les mouches voler, ce sera le même nombre de journées de travail à la fin du mois. C'est une invention maudite pour nous mener à la ruine.

– Très juste. Mais c'est très astucieux. Vous savez à quel prix sont achetés les produits, aux kolkhozes ?... le dixième du prix auquel on vous les revend dans les magasins. Les capitalistes, même dans leurs rêves les plus fous, ne s'imaginent pas pouvoir introduire un tel système !

– Ils se vantent de nous mener au paradis mais je crois qu'on va finir sur la paille.

– Parce qu'on nous l'impose. Si nous le faisons de bon gré, nous pourrions transformer des porcheries en palais. Mais

puisque c'est contre notre volonté, rien de bon n'en sortira.

– Celui qui refuse d'entrer au kolkhoze est calomnié ; on le traite d'ennemi, de koulak.

– D'ennemi ? dit en souriant le vieillard ; c'est habile. Mais dites-moi pourquoi clame-t-on, crie-t-on sur tous les tons que nous sommes entourés d'ennemis ? Pourquoi hurle-t-on, nuit et jour, à en perdre la voix, à nous crever le tympan, pourquoi le répète-t-on sans fin et l'imprime-t-on dans tous les journaux jusqu'à nous rendre aveugles ? On nous le fait entrer par les oreilles, les yeux, la bouche, le nez, jusqu'à ce que les gens en deviennent enragés ! Pourquoi tout cela ?

– Qui le sait ! On en a par-dessus la tête.

– C'est vrai ! Les pickpockets, à la foire, crient « au voleur » et ils montrent quelqu'un d'autre du doigt pour détourner l'attention de la foule.

– Vous voulez dire que c'est eux... commença Myron Danylovitch.

– Voilà ! l'interrompt le vieillard ; ne prononcez pas certains mots, vous pourriez, ensuite, les répéter sans vous en rendre compte et ce serait la mort. Ils tueront quiconque aura saisi le sens de ce qui se passe et sa famille aussi. Car s'accomplit la prédiction sur Satan et le monstre qui le sert, sur l'exécuteur de ses ordres et l'habit jaune qu'il portera pour régner lorsque viendra la fin des temps ! Et nous en sommes proches.

– Peut-être pas encore ?

– Si ! dit avec insistance le vieillard, c'est pour bientôt. La course du temps s'est accélérée ; notre siècle est au bord de l'abîme !

– Qu'est-ce que ça veut dire « bientôt » ?

– Eh bien, la route est longue d'ici à votre maison ?

– Assez longue.

– Regardez : le chemin, de votre maison jusqu'ici, représente les temps passés, et, d'ici jusqu'aux premières maisons

– le temps qui nous reste à vivre.

- Jusqu'aux premières maisons ? s'étonne Myron Danylovych en regardant la lisière du village ; c'est tout près !

- Oui ! Il faut vivre en pensant que nous avons déjà un pied dans la tombe.

- C'est dur !

- Au début. Une fois le premier pas fait, ça va mieux.

- Maintenant, c'est trop tard : on a déjà fait de nous des morts en sursis.

- C'était indispensable car nous avons oublié les commandements de Dieu.

Le vieillard paraissait de plus en plus accablé ; puis il se calma. Alors qu'ils entraient dans le village, il demanda :

- Comment vous appelez-vous ? Nous sommes encore des étrangers, l'un pour l'autre.

- Katrannyk, Myron.

- Myron ? C'est ainsi que je vous appellerai. Moi, c'est Prokop. Appelez-moi frère Prokop.

Des groupes les dépassaient et, dans le village, se dispersaient dans les ruelles et les cours où l'on apercevait déjà beaucoup de gens qui cognaient aux fenêtres ou heurtaient de leurs bâtons les portes de jardin et les portails, invitant les maîtres de maison à sortir pour faire du troc. D'autres se tenaient immobiles et silencieux devant les portes et attendaient que les propriétaires les voient et les invitent eux-mêmes à entrer. Le village n'était pas très riche mais il n'avait pas encore été pillé comme le leur.

« ... C'est un homme étrange ! » pense Katrannyk, à propos de son compagnon. « Il ne m'a pas demandé mon nom avant que nous ne soyons arrivés ; il craignait sans doute que je me méfie, croyant qu'il avait engagé la conversation pour me faire parler... Non, c'est un brave homme ! Pourquoi "frère Prokop" ? Peut-être est-il de la même secte que le poseur de poêles ; ils ont cette habitude, chez eux. »

Pendant ce temps, frère Prokop guidait son compagnon dans un dédale de rues et de ruelles jusqu'à des peupliers

nouveaux qui flanquaient un portail gris dans lequel il pénétra comme un vieil ami de la maison.

Il faisait bon, entre ces murs. Deux femmes, aux fronts proéminents, toutes deux couvertes de taches de rousseur et portant un foulard vert – des sœurs sans doute – s'affairaient près de la table et du vaisselier.

Le vieillard accomplit le cérémonial habituel, échangea des politesses, s'informa de la santé de tous, sans exception, et le troc commença. Ils sortirent les affaires que l'on déplia, dont on vérifia la solidité, la résistance, que l'on examina par transparence devant la fenêtre ; on retourna les vêtements pour en vérifier toutes les coutures. De même, les paysans faisaient couler les grains d'une main dans l'autre, les portaient à la bouche, sous la dent et la langue, les sentaient, les écrasaient entre leurs doigts.

Le marchandage terminé, les invités mangèrent une assiettée de bortsch et prirent congé.

Le vieillard emportait du gruau et un sac de cosses de légumes ; Katrannyk en avait deux et un sac de millet.

– Les miens vont se réjouir, dit le vieillard, c'est dur pour nous : ma femme est malade, elle ne peut pas travailler. J'ai une fille unique de dix-sept ans qui est tuberculeuse. Elle fait des études et il lui faut de la bonne nourriture, mais où la prendre ? Je travaille dans un atelier de reliure depuis trente ans et je connais bien le métier ; mais qu'est-ce que je touche comme salaire ? Des kopecks ! Parfois, on a tant de travail qu'on n'arrête pas jusqu'à la nuit ; puis plus rien ; si je demande un jour de congé pourtant, on me l'enlève de mon salaire.

Myron Danylovytch voulut répondre : « Quelle misère ! » mais il se retint ; c'était vraiment malheureux mais, en cet instant, ils n'avaient pas à se plaindre. Il s'inquiéta, cependant :

– Pourvu que nous puissions faire passer ce que nous avons !

Le fardeau s'alourdissait sur son dos : il lui semblait que

chaque grain de millet était en plomb et son poids l'entraînait vers le sol ; les cosses de légumes étaient comme des briques et lui brisaient les épaules.

Une fine neige se mit à tomber puis cessa. Les deux compagnons haletaient et devaient se reposer souvent ; lorsqu'ils arrivèrent à la gare ils se mirent aussitôt dans la queue pour prendre les billets. Ils posèrent leurs sacs à proximité, contre un mur. Ils attendirent une demi-journée.

Alors que leur tour venait d'acheter les billets, les miliciens firent une descente. La gare était cernée. Ils s'approchaient de chaque sac en disant : « Ouvre ! », le secouaient et en examinaient le contenu.

Par chance, ils ne confisquaient pas, ce jour-là, les cosses, le millet et le gruau. Par contre, ils ne laissèrent pas une seule poignée de farine. Myron Danylovytch et frère Prokop s'en tirèrent sans dommages. Près d'eux, se tenait un homme sec mais large d'épaules, vêtu d'un manteau couleur rouille ; il transportait cinquante kilos de farine ; les « vautours » lui avaient tout pris. Il était là, le malheureux, silencieux, frappé de stupeur, et n'arrivait pas à reprendre ses esprits ; enfin, il parvint à articuler : « Il ne me reste plus rien ! Maintenant, c'est la fin pour nous tous... »

Les femmes, qui avaient été dépouillées comme cet homme, se lamentaient à haute voix.

Les responsables de la fouille se tenaient à l'écart : deux d'entre eux portaient l'uniforme des « vautours » et deux autres étaient en civil – des rapaces aussi mais au plumage différent ; ils appartenaient au comité du Parti : des « grosses légumes » qui venaient d'en haut. Une expression d'ennui méprisant leur étirait la lèvre inférieure lorsqu'ils fumaient leurs cigarettes en détournant la tête ; ils jouaient l'indifférence ; pourtant, leurs prunelles sombres surveillaient avidement la fouille pour voir si tout se passait proprement, c'est-à-dire sans aucune négligence.

Les pleurs des femmes glissaient sur eux sans laisser de traces comme la neige, qui tombait à nouveau, ou les plaintes

du vent sur la plaine immense. Il neigeait derrière le mur de la gare où la mort rouge rôde au-dessus des sacs pillés et étreint le cœur des mères et des enfants.

- Vous savez quelle volonté s'accomplit par ces gens-là ?
- Quelle volonté ? Celle du tsar du Parti.
- Et lui, il accomplit la volonté de qui ?
- Des profiteurs universels.
- Et ensuite ?

Myron Danylovytch se tait et le vieillard, d'un air compatissant, lui souffle la réponse :

- Celle du monstre !
- Du monstre ? De quel monstre ?
- Celui qui apparaît parmi les hommes méchants. Contre lui s'est rassemblée l'Église comme une immense colombe. Ses ennemis sont semblables à un monstre qui surgit du peuple comme des profondeurs de la mer où s'agitent des remous. Il est sorti des marais sous la forme du parti communiste et s'est jeté sur les hommes pour les égorger avec leurs familles car c'est un monstre. Et il n'est pas le dernier ; de plus cruels encore viendront. Ensuite, l'un d'entre eux les anéantira tous. Il marquera de son signe tous les pécheurs et leur imposera sa loi. Quiconque s'en écartera sera puni. Tous ceux qui s'opposeront à lui et resteront fidèles au Christ seront maudits et on leur prendra la vie, on les tuera, tels des oiseaux, par le feu, le fer et la faim ; c'est ce qui se passe maintenant. Ce sera encore pire lorsque viendra le règne du dernier monstre... On ne donnera pas une miette de pain à ceux qui ne porteront pas, sur le front et les paumes, la marque du prince, serviteur du diable.

- Mais nous assistons déjà à tout cela !
- Oui ; mais nous ne voyons pas que le prince tout-puissant est assis sur son trône, très près de nous... Il n'est pas en enfer ; il y fait trop chaud et ce n'est qu'au jour du Jugement dernier qu'il y sera précipité. Maintenant, il plane sous les cieux, dans l'atmosphère : c'est ainsi qu'on appelle l'espace entre le ciel et la terre ; un espace autre que celui de l'air et

des étoiles. C'est le vide. Une mer effrayante et menaçante, avec des spectres, reçoit chaque âme après la mort. Seuls ceux dont le cœur se donne entièrement à l'Eglise échappent à l'abîme, qu'ils soient orthodoxes ou d'une autre religion. Ici-bas, l'Eglise a le pouvoir de rassembler, à la fin des temps, tous les hommes bons, pour les sauver. Soyez ferme car il est dit que quiconque restera fidèle jusqu'à la mort méritera la couronne de vie. A l'heure de l'agonie, que la vérité soit toujours devant vos yeux ! Mais il est temps de partir, le train arrive...

L'esprit de Myron Danylovytch était tout entier absorbé par les explications, définitives et tranchées, du vieillard ; un feu le consumait et il voyait se creuser, devant lui, un précipice. Voilà ! Des portes s'étaient ouvertes. Et le gouffre épouvantable dans lequel s'abîmait le monde lui était apparu ; l'âme ne pouvait trouver de consolation que dans la pensée sereine et libératrice du salut capable de vaincre la mort.

Le train était arrivé et il se fit une bousculade invraisemblable près des marches.

11

La tempête de neige s'était déchaînée toute la journée et la nuit, balayant les environs : tout était blanc et poudreux et semblait fumer. Lorsqu'elle s'apaisa, elle laissa un désert de poudre glacée sous laquelle disparaissaient la terre et les racines, nourriture des affamés.

La maison est muette et glacée telle une tombe ; et la cause n'en est pas seulement l'absence de chauffage et les murs froids mais la tristesse et la famine.

Le bois manque : quelques planches et branches sèches traînent encore sous le poêle mais il faut les garder pour faire

cuire la soupe car les enfants s'affaibliraient complètement s'ils ne prenaient rien de chaud.

Chacun souffre sans rien dire et agonise en silence. La grand-mère est malade : allongée sur le poêle, elle ne peut plus bouger les bras.

Les enfants, oubliant leurs propres maux, se serrent contre ses épaules ; ils prennent entre leurs paumes ses mains ridées et jaunies et les pressent contre leur visage. Ils évitent de parler à voix haute pour ne pas la déranger.

Daria Oleksandrivna jette dans une casserole une poignée de millet ; des restes qui leur permettent de préparer un peu de soupe et d'en avaler quelques cuillerées, deux fois par jour.

Elle trouve, sous le hangar, un tas de rondins et de la vieille paille ; au pied du mur, elle dégage, de dessous la neige, des tiges de tournesol. Elle arrache les pieux branlants, derniers débris de la palissade ; une fois fendus, ils iront dans le poêle.

Le lendemain matin, Daria Oleksandrivna se souvint que, tout près de la digue qui barrait le ruisseau, des betteraves étaient encore enterrées. Comment avait-elle pu les oublier ? Elle préparera un bortsch qui donnera des forces à la malade.

Elle se dirigea avec une pelle vers la plate-bande. Elle déblaya la neige, creusa la terre gelée et ramassa quelques minuscules betteraves qui suffiraient à peine pour un repas. Ses doigts sont glacés et douloureux ; elle les frotte avec de la neige. Portant son butin dans un seau, elle pensait que tous pourraient se réchauffer et seraient un peu plus gais.

Rentrée à la maison, elle lava les betteraves. Les deux cadets étaient assis sur le lit de planches, enveloppés de toutes les hardes qu'ils avaient pu trouver, et ne quittaient pas des yeux les mains de leur mère. Son fils aîné était allongé sur le lit : il feignait de dormir bien qu'il n'eût que fermé les yeux.

Daria Oleksandrivna voulait apporter un peu de joie à la vieille femme :

– Maman, le bortsch va bientôt être prêt ! Vous allez mieux, aujourd'hui ?

Aucune réponse.

« ... Maman doit dormir », pensa-t-elle, et elle continua à préparer les betteraves ; elle avait remarqué, pourtant, qu'un silence inhabituel régnait au-dessus du poêle ; elle l'avait ressenti dans tous ses nerfs. Il semblait qu'une étrange absence était apparue dans la maison. Et ce sentiment grandissait et alarmait de plus en plus Daria Oleksandrivna. Elle s'approcha du poêle et, doucement, tout doucement, appela la vieille femme, pour ne pas la réveiller si elle dormait, mais pour qu'elle puisse l'entendre dans le cas contraire.

Le silence.

Alors, Daria Oleksandrivna se pencha et regarda le visage de la vieille femme : un tel effroi et une telle douleur saisirent tout son être qu'elle ne put se retenir de crier avec désespoir :

– Maman !

Sa belle-mère reposait devant elle, les yeux fermés, profondément enfoncés et cernés, la bouche figée, légèrement ouverte.

Daria Oleksandrivna attrapa sa main : une main froide, sans vie, comme si la manche ne recouvrait qu'un os.

Alors la tristesse et une sombre révolte devant cette vie qui s'achevait dans la misère – cette vie honnête, limpide – étreignirent son cœur. La vieille femme était comme un ange dans la maison ; elle ne vivait que par eux et tout son labeur et toutes ses pensées étaient pour eux.

Daria Oleksandrivna est debout près du poêle ; elle se tait mais, l'une après l'autre, les larmes coulent et coulent, indociles, sur ses joues : rien ne peut les arrêter ; parfois, un frisson secoue sa poitrine et ses épaules ; ses yeux embrumés ne voient plus rien. Elle entend seulement que ses enfants se blottissent contre elle et que les plus jeunes gémissent.

Lorsqu'ils se turent, elle vit qu'ils étaient terrorisés ; ils parlaient dans un soupir comme des oisillons.

Daria Oleksandrivna fit la toilette de la morte, pour l'enterrement et, avec l'aide de son fils aîné, la transporta, à tra-

vers l'entrée, dans la seconde pièce qui était restée fermée, ces derniers temps. Ils l'appelaient même « la deuxième maison » bien qu'il ne s'agisse que de l'autre moitié de leur habitation.

— Andrijko ! chuchota la mère, va chercher un cierge, dans le coffre, et les allumettes qui sont sur le rebord du poêle.

Le petit garçon les lui rapporta. Un cierge brûle dans les mains de la grand-mère, jetant une pâle lueur sur ce visage, happé par l'ombre, qui avait maigri, jauni et s'était creusé. Seule la peau recouvrait le crâne. Mais son expression était sereine ; on pouvait même y déceler une certaine solennité.

— Priez pour votre grand-mère. Que Dieu lui ouvre les portes du paradis ! leur demande la mère d'une voix hachée, en retenant ses sanglots.

Les enfants obéissent, inclinent leur tête et chuchotent, chacun les mots qu'il connaît.

— Et maintenant, sortez, mes chéris ; je vais rester seule avec grand-mère.

Elle les entend traverser l'entrée, passer dans l'autre pièce et fermer la porte.

Elle croit sentir que la vieille femme est là, invisible, dans cette chambre, qu'il suffit de parler : elle entendra.

— Maman ! dit-elle, d'une voix suppliante, pour soulager son cœur, je sais que vous nous auriez tout donné ; vous n'avez jamais rien pris pour vous ; et nous sommes coupables envers vous, si coupables ! Oubliez nos offenses.

Daria Oleksandrivna s'assit par terre, appuya sa tête contre les planches de la table et, à nouveau, se mit à verser des larmes amères et incontrôlées, en étouffant ses sanglots pour que les enfants ne l'entendent pas ; elles ruisselaient sur son visage. Puis elle se calma.

Elle se releva et se tint immobile, cachant son visage dans ses mains et balançant la tête, dans son désespoir.

Elle essuya ses larmes et attendit que ses yeux sèchent car elle ne voulait pas que ses enfants la vissent ainsi.

Ce jour-là, la maison fut muette comme jamais elle ne

l'avait été ; presque aucune parole n'y fut prononcée. Seulement, lorsque la mère envoya Mykola chercher de l'eau, elle lui expliqua très longuement avec quelle prudence il fallait marcher près du puits, car il aurait pu glisser, tomber et se faire mal.

Et elle mettait ses enfants en garde afin qu'ils ne boivent pas trop. Ils allaient trop souvent au seau de zinc posé sur le banc, près de la première fenêtre à partir de la porte, et y plongeaient le gobelet de terre cuite ; ils y collaient avidement les lèvres.

— Retenez-vous ! leur disait-elle lorsqu'ils s'approchaient du seau, ne buvez pas trop car vos jambes vont enfler. Vous avez vu, dans la rue, des gens marcher lentement ? Ils ont bu beaucoup d'eau et leurs jambes sont devenues énormes ; chez certains, elles sont comme des bûches enveloppées dans des chiffons ; ils ont du mal à se déplacer. Les jambes enflées gèlent rapidement : il faut les emmailloter dans des guenilles et les ficeler. Qu'avez-vous encore besoin de cela ? Retenez-vous donc !...

Ils mangèrent le bortsch : la chaise de grand-mère était restée près de la table.

Ils dormirent peu, cette nuit-là. Daria Oleksandrivna vit en rêve son mari agonisant ; cette vision lui transperçait la poitrine comme une lance et elle ne put la chasser que par un immense effort de volonté, presque un exorcisme.

Les enfants demandaient si leur père rentrerait bientôt ; ils étaient terrorisés et semblaient avoir deviné son angoisse ; bien qu'elle essayât de les consoler, ils devinrent soudain prostrés comme si elle les avait punis. Il est vrai qu'Olenka ressemblait déjà à une ombre : ses doigts étaient fins comme des brindilles de paille.

Et l'aîné, affaîssi sur le lit, non pas malade mais épuisé, fit entendre ces paroles :

— Je suis couché comme grand-mère.

La mère agita ses mains dans sa direction, prise d'une inquiétude qui lui voila soudain la lumière du jour :

- Veux-tu te taire, que dis-tu là !

Il ne répondit rien, ne discuta pas : il avait dit ce qu'il pensait et restait allongé, calme ; il savait visiblement que sa fin était proche. Ses lèvres étaient violettes, comme calcinées. La peau, aux coins des yeux, à la racine du nez, était noire. Son visage s'était desséché et son front haut et pâle, comme sculpté dans de la craie, saillait anormalement et semblait luire : ainsi un tison de chêne, enfoncé dans la neige, fait une étrange tache blanche le jour, mais perd la luminosité qu'il avait dans l'obscurité.

La mère s'est assise près de Mykola, lui caresse le front en repoussant une mèche sèche comme de l'herbe fauchée depuis longtemps.

La vie semblait s'être éteinte dans le corps du jeune garçon bien qu'il respirât régulièrement et bougeât la main, près de sa gorge.

- Tu veux manger ? Je t'ai gardé une petite tranche de pain, chuchota-t-elle comme prise de folie ; elle ne savait que faire.

Il la regarda paisiblement de ses grands yeux fixes ; il resta longtemps silencieux puis articula pour apaiser sa mère :

- Je vis encore.

Son âme douce avait résolu l'énigme qui la tourmentait et acceptait tranquillement tout ce qui arrivait.

Ses yeux se fermèrent et il s'endormit.

La mère s'éloigna en silence : qu'il dorme et que le repos fortifie son âme ; elle s'éloigna comme un fantôme, s'assit dans un coin, sur le lit de planches, et l'observa de loin. Même si elle avait voulu prononcer un mot, elle n'aurait pu trouver dans son âme assez de force : elle regarde sans même pleurer et sent s'amonceler, au-dessus d'elle, une nuée, la plus sombre. Son aîné ne lui appartient plus, ni à elle, ni à personne.

Elle était la plus maigre de la maisonnée ; une force qui l'étonnait elle-même lui permettait de résister. Une fois, elle

avait pensé : « C'est la résignation que j'ai toujours eue » ; car, dans sa vie d'orpheline, elle avait enduré tant de maux et d'injustices, d'offenses et de douleurs, que tout ce qu'elle avait souffert lui donnait aujourd'hui la force de résister à la famine, à ses tourments et à son usure.

Elle restait assise sans penser au temps et regardait son fils dormir ; elle semblait maintenir en lui l'étincelle de vie.

Les plus jeunes, voyant leur frère malade, vinrent se blottir contre leur mère ; leurs yeux brillaient d'un éclat triste. Elle resta ainsi jusqu'au soir et la fatigue, se joignant à l'obscurité, eut raison d'eux : ils s'endormirent.



A l'aube, quelqu'un frappa à la fenêtre ; Daria Oleksandrivna, la première, devina, d'après les coups, que c'était son mari.

Les enfants se levèrent et, lorsque leur père franchit le seuil en traînant son butin, les plus jeunes poussèrent un cri joyeux et se jetèrent vers lui : Andrijko l'entoura de ses bras et ne le lâcha plus ; Olenka s'agrippa au coude de son père avec ses deux mains, en nouant ses doigts ; elle pendait comme une poire à une branche. Mykola aussi s'approcha et empoigna les sacs pour aider son père.

Les plus jeunes sont toujours pendus au cou de leur père qui les embrasse, prenant, entre ses paumes gelées, leur visage. Ses enfants chéris lui sont une joie infinie. Alors qu'il voyageait, ces derniers jours, il avait compris qu'il n'existait plus loin d'eux, que son âme était ici et que seul, sans ses enfants, vivre n'avait plus aucun sens pour lui.

Soudain, ils se turent ; la tristesse les avait repris bien qu'il régnât dans la maison une telle joie qu'il leur semblait être sortis de la tombe. Son épouse aussi, ayant accueilli Myron Danylovych, se calma et se tenait debout, la tête baissée.

– Où est grand-mère ? demande-t-il à ses enfants. Il est encore tôt et elle n'est pas là.

Tous gardent le silence.

– Pourquoi ne répondez-vous pas ? Où est grand-mère ? répéta-t-il plus fort en regardant les enfants ; puis il se tourna vers sa femme.

Elle voulut lui dire quelque chose mais en fut incapable ; elle s'essuya les yeux avec le coin de son fichu et, prenant son mari par la main, le conduisit dans l'autre pièce :

– Nous n'avons plus de maman...

Elle l'amena près de la défunte ; il s'arrêta un instant en apercevant sa mère sur la table avec, entre les mains, un cierge dont la mèche faisait une tache sombre sur sa poitrine, tel un ongle planté sur la tige de cire où s'étaient figées des gouttes d'une couleur terne comme l'argile ou les mains elles-mêmes.

Myron Danylovytch s'approcha puis s'immobilisa, paralysé ; il se tenait sans bouger aux côtés de sa femme qui ralluma le cierge ; il n'arrivait pas à se ressaisir après le choc qui l'attendait chez lui. Puis des souvenirs remontèrent dans sa mémoire : un jour, à l'aube comme maintenant, il partait à la sucrerie chercher du travail ; sa mère lui disait adieu sur le seuil ; elle était sortie derrière l'adolescent et lui demandait :

– Qui te fera à manger ?

Il n'avait jamais oublié ces paroles de sa mère. Elles retentirent encore une fois dans son esprit et il ressentit un chagrin intolérable. Sa mère était comme une lumière venue du ciel et elle avait disparu ; sa douleur était si grande qu'il ne pouvait la supporter ; il se pencha sur la morte et ne dit que ces mots :

– Pardonnez-moi, maman !...

Puis il se figea à nouveau. Il restait là, muet. Il baisa la main de sa mère et sortit de la pièce, comme blessé à mort. Il se dirigea vers le hangar pour construire un cercueil. Alors qu'il taillait et ajustait les planches, tournaient et retournaient dans son esprit les pensées que lui avait insufflées le

vieillard. Une image prenait lentement forme : partout agissaient de mauvais esprits, vautours et milans de l'au-delà, descendus de l'espace entre le ciel et la terre : ainsi parlait frère Prokop. Ce fléau, par lequel tout devient noirceur et pourriture, porte une terreur si grande que l'âme craint d'en saisir toute l'immensité. Cette vision le tourmente, trouvant un écho maudit dans les péchés qui pèsent sur sa conscience, s'accroche à lui et veut l'asservir. Mais tout cela n'aura qu'un temps... car bientôt, le Christ tout-puissant anéantira par le feu les rapaces et il récompensera l'âme fidèle de sa défunte mère, qui a tant souffert, en lui accordant la couronne éternelle. Mais... « Les forces des ténèbres m'envelopperont, pense Myron Danylovytch, elle m'étoufferont car je connais la vérité. »

Il cloua de vieilles planches et en fit un cercueil ; il l'apporta dans la maison et, avec l'aide de sa femme, prépara sa mère pour l'enterrement. Puis il prit sa pelle et partit creuser un trou. Il choisit un endroit près des cerisiers qui, autrefois, blancheur étincelante, dans le silence clair et les ombres transparentes, comme éclaboussés d'argent, fleurissaient les premiers dans le jardin ; sa mère aimait à s'asseoir sous leurs branches en chantant parfois tout doucement, pour que personne ne l'entende. Car c'étaient des chansons de sa jeunesse : elle chantait et sentait monter en elle la tristesse, au souvenir de son mari défunt. Il était parti à la guerre contre les Allemands, un hiver ; elle avait reçu une lettre et depuis, aucune nouvelle. Il avait été enterré dans une tombe sans nom, sur une terre lointaine.

Que sa mère repose là où elle avait versé des larmes de veuve et évoqué sa jeunesse, jusqu'à ce que tous soient appelés pour le jugement dernier.

Myron Danylovytch creusait en interrompant souvent son travail et il peina jusqu'au soir avant de creuser un trou assez profond.

Ils n'eurent pas la force de porter le cercueil dans le jardin et durent, le seuil de la maison franchi, le déposer sur un traî-

neau. Le père et Mykola le tiraient ; Daria Oleksandrivna et les autres enfants le maintenaient droit et poussaient. Ils posèrent le cercueil près de la tombe ; ils le descendirent lentement au fond, sur la terre gelée. Les Katrannyk restaient autour de la tombe ouverte et ne se décidaient pas à la refermer : la défunte n'appartenait pas encore à l'autre monde mais était comme eux qui restaient là, devant elle. Ils ne voulaient pas que la terre froide les sépare d'elle.

La famille, cercle étroit et insignifiant aux yeux du monde, formait un groupe uni où chacun était, pour les autres, plus cher que l'univers entier.

De légers flocons voltigeaient comme s'ils venaient, les premiers, tisser le linceul : la tempête de neige reprenait.

Les Katrannyk se tenaient au bord du trou ; personne ne disait mot. Myron Danylovytch cacha ses yeux de sa main tremblante et sa femme, prenant ce geste pour un signe, ordonna à ses enfants :

– Dites après moi : Mon Dieu, souviens-toi de notre grand-mère dans ton Royaume !

Le père jeta, le premier, une motte de terre sur la bière, puis les autres en firent autant ; et il commença à combler le trou. La disparition de la grand-mère les laissait orphelins. Elle pensait à tous et consolait chacun d'entre eux ; maintenant, elle n'était plus. C'était comme si une moitié du monde s'était éteinte : tout leur semblait tellement triste et vide ! Myron Danylovytch surmonta la tombe d'un monticule. Et la neige se remit à tomber. Ils restèrent encore un peu, se signèrent et l'enterrement prit fin : le maître de maison retourna dans le hangar pour clouer une croix et sa femme, avec les enfants, rentra dans la maison.

La terre fraîchement retournée formait une tache sombre, dans le jardin, au-dessus de la morte qui habitait maintenant une maison sans portes ni fenêtres, avec seulement des murs froids qui l'enserraient.

Ils emprisonnaient un être qui ressemblait à un autel renversé sur lequel vibrait une alarme continue. Maintenant,

c'est la fin. Les parents doivent s'éloigner car la créature est revenue à sa forme première.

L'hiver les encercle de ses armées blanches.

Les amas de flocons eurent un éclat vif et bref, comme les ailes d'un pigeon qui se pose sur le rebord de la fenêtre. Ils s'envolèrent au-dessus du jardin et tourbillonnèrent dans le ciel – gerbe soudain dénouée dont les épis volent de tous côtés ! Une tempête brusque qui était accourue et avait envahi l'espace. Au-dessus de la tombe, des flocons se balancent légèrement et s'immobilisent sur les mottes ; bientôt ils la recouvrirent et, quand Myron Danylovitch apporta la croix, il ne la reconnut pas : elle était toute blanche.

Par la fenêtre, Olenka voyait la neige s'amonceler sur le monticule ; « grand-mère est là-bas ; elle est morte ! ». Dans son imagination, la défunte était toujours vivante ; elle allait l'appeler. Elle entend même, elle entend sa voix qui prononce comme d'habitude : « Olenka ! » ; elle sursauta d'étonnement et voulut crier à sa mère qu'elle entendait parler sa grand-mère. Mais non ! Mieux vaut ne rien dire, laisser les choses ainsi. La petite tombe est belle ; papa y a planté une croix qui va devenir toute blanche, elle aussi. La neige tombe, drue et rapide : elle a recouvert la tombe, le jardin, et saupoudre la vitre vers laquelle se glisse l'obscurité.

12

Myron Danylovitch et sa femme s'occupent des cosses de légumes ; ils les pilent dans un mortier puis les passent au tamis ; ils obtiennent ainsi une substance nouvelle.

– Cela donne quelque chose comme de la farine ! dit avec réticence la maîtresse de maison.

Mais ce « quelque chose » n'était pas encore complètement

réduit en poudre. Il fallut user à nouveau du mortier jusqu'à ressentir une faiblesse douloureuse au creux de la poitrine, un malaise, et pousser des soupirs qui ressemblaient à des gémissements. Enfin, la substance se transforma complètement et Daria Oleksandrivna, en prenant un peu sur sa paume, la contempla avec joie.

- Elle coule comme de la farine. On peut en faire du pain.

Ils préparèrent une galette et l'attente impatiente des enfants commença ; les regards se tournaient vers le four.

Pourront-ils survivre avec des cosses pour nourriture ou mourront-ils ?

- Eh bien quoi ? Ça a un goût de pain, dit le maître de maison.

- C'est mangeable ! ajouta sa femme, et elle demanda aux enfants :

- Qu'en pensez-vous ?

Mykola goûte lentement. Les deux autres avalent vite et sans la grimace douloureuse qu'ils avaient pour le tourteau. Mais la petite fille se plaint :

- C'est amer !

Les adultes l'approuvent ; au début, ils craignaient de vomir.

- C'est amer comme de l'absinthe, tout en ressemblant à du pain, confirma le père.

- Absinthe ou non, c'est mangeable ; nous nous habituerons, ajouta la mère à l'adresse des enfants, heureusement que nous avons pu trouver ça !

Mykola mordit dans une tartine, mastiqua lentement puis reposa le reste. Il s'allongea.

Les petits cessèrent de manger.

- Que faire ? s'inquiétait Myron Danylovytch. Si seulement il restait de la mélasse !

- Bien, faisons du pain d'épice ! approuva Daria Oleksandrivna ; aujourd'hui, repose-toi ; tu iras en acheter demain matin. Je vais faire cuire un peu de millet.

Ils savourèrent la kacha, mijotée comme un plat de fête.

Mykola s'anima un peu et ne laissa pas un seul grain dans son assiette.

Tôt le matin, le maître de maison partit pour la sucrerie, emportant un bâton et un seau avec un couvercle.

Des congères s'étaient amoncelées partout. Et lui devait se traîner dans ce désert glacé, s'appuyant sur son bâton et ménageant ses forces. Des flocons commencèrent à voltiger mais il connaissait la route comme sa poche. D'ailleurs, des poteaux la jalonnaient. La neige se calma soudain et le soleil apparut, inondant la steppe dont la blancheur stupéfiante aveuglait et qui s'allumait de milliers d'étincelles parmi lesquelles s'étiraient les ombres bleues des poteaux. Puis des nuages bas s'amassèrent et la steppe devint grise. La neige s'assombrit et les ombres s'estompèrent. Le voyageur avait l'impression que sa route n'aurait pas de fin.

Et voilà que, derrière les arbres blancs, brûlent des rectangles rouges de fenêtres ; les paysans se traînent vers la cour enfumée.

*

L'employé à la barbe jaune demanda à Myron Danylovytch de placer son seau sur la balance qu'il équilibra et il versa un liquide à l'odeur écœurante, sombre, épais et gluant comme du miel.

Le client ferma le seau hermétiquement pour qu'aucune goutte ne puisse filtrer à l'extérieur ; il l'enroula dans un chiffon et le mit dans un sac qu'il hissa sur ses épaules.

Maintenant, même la cour de l'usine, avec ses nuages de fumée et ses tourbillons de vapeur, le noir du mazout répandu sur la neige et le rouge des briques, le fracas des charrettes et le sifflement des chaudières, le cliquetis des ateliers et le puissant grondement des centrifugeuses, qui s'élevait du bâtiment principal, lui semblait plus gaie qu'auparavant.

Et son pas était plus alerte, dans la steppe, bien que son fardeau lui brisât les épaules et le courbât vers la route

enneigée. Il s'arrêta pour se reposer. Il était joyeux à la pensée qu'ils pourraient étendre de la mélasse sur la galette pour en dissiper le goût amer – dû peut-être à l'humidité – ou bien préparer des beignets. Ils pourront vivre un certain temps encore.

Lorsqu'il regagna le village, le soir mourait et un rougeoiement inquiétant illuminait l'horizon de ce crépuscule bleuté. Au bord de la route, près des premières maisons, se tenaient deux hommes, aux yeux brillants de loups, qui jetèrent des regards insistants et méchants sur le passant qui portait un sac. Ils étaient plus chétifs que Myron Danylovych qui tenait un solide bâton et marchait droit sur eux. Ils s'effacèrent comme des ombres et le laissèrent passer.

« ... si j'avais été plus maigre, j'étais perdu ! Des gens de cette sorte vous étrangleraient. » Et Myron Danylovych allongea le pas.

Il arriva chez lui à la nuit et procura une grande joie à sa famille.

– L'un est trop amer, l'autre trop sucré ; le mélange sera peut-être réussi ! dit son épouse en versant la mélasse dans une écuelle.

Olenka ramassa une goutte sur le bord du plat et lécha son doigt.

– Attends ! essaie de la persuader sa mère, le pain d'épice va bientôt être prêt.

– Du pain d'épice, voyez-vous ça ! fit, dans un sourire, le maître de maison.

Olenka réfléchit et, désignant le liquide qui avait l'apparence du miel, dit :

– C'est comme un médicament...

La farine de cosses formait des grumeaux ou durcissait et le goût écœurant persistait, de même que l'amertume. Tous avaient faim et mangeaient, mais l'arrière-goût les faisait grimacer.

Le plus jeune mordit avidement dans la galette jusqu'à ce qu'il eût calmé son appétit de loup. Il se mit alors à manger

avec parcimonie, lentement, ressentant intuitivement, comme un petit animal, le besoin de faire durer le processus lui-même.

L'aîné avala quelques bouchées et partit boire. Quelque chose s'était produit dans son estomac : la substance légère semblait avoir rempli tout l'espace, sous sa cage thoracique ; ou bien lui-même avait changé et son organisme refusait toute nourriture ; voilà pourquoi il souffrait de brûlures. Elles résonnaient douloureusement dans son cœur mais il arrivait à les surmonter.

Cruellement affamée, Olenka mâchait la galette : elle supporta le goût écœurant tant que la faim l'emporta sur la répugnance ; mais bientôt, elle dut s'arrêter. Le dîner prit fin.

Le lendemain, lorsqu'ils s'éveillèrent, le soleil s'était déjà levé. La lumière éclairait les vitres tapissées de neige. Il faisait si froid, dans la maison, leur misère irrémédiable rendait l'atmosphère si triste que le jour lui-même avait cessé de leur être une joie. Toutes leurs pensées se fixèrent aussitôt sur la galette. Ils en terminèrent les restes et attendirent qu'un nouveau beignet fût cuit. Il paraissait appétissant, sur la table : un rectangle roux qui remplissait la « feuille », une plaque de fer aux bords relevés. Ils partagèrent l'aliment en morceaux qu'ils avalèrent et ressentirent le même écœurement que la veille. Le père et la mère étaient plus patients et, surmontant l'arrière-goût, mangeaient ; les enfants, eux, n'en prenaient qu'un peu.

– Mange, ma chérie ! Pourquoi ne te sers-tu pas ? demanda la mère à Olenka. Elle espérait que les garçons, l'entendant, se resserviraient.

Mais personne ne tendit la main vers le plat. Soudain, ils entendirent un grattement, derrière la porte.

– Je sais qui c'est ! dit Andrijko en se levant pour courir dans l'entrée.

– Zoryk ! devina Olenka, et elle se précipita vers la porte.

La mère les arrêta :

– Où allez-vous ? Habillez-vous avant de sortir !

Les enfants jetèrent un pauvre vêtement sur leurs épaules et bondirent hors de la maison. Devant la porte se tenait en effet, tête basse, leur chien Zoryk qui avait disparu cet été et qui, d'ailleurs, n'était pas resté longtemps chez eux. Myron Danylovytch l'avait trouvé dans les champs et l'avait attiré à la maison : un cadeau pour les enfants qui adorent les animaux ! Le chien avait certainement perdu son maître et était devenu sauvage : il traîna près de la maison et des enfants un mois, puis s'enfuit.

Et le voilà qui revenait, maigre comme un clou. Ses yeux, billes ternes, luisaient faiblement dans l'obscurité.

Les enfants voulurent le caresser mais il s'éloigna.

Olenka courut chercher un morceau de beignet et le lança sur la neige... Le chien l'effleura de son museau, le flaira une première fois, puis une deuxième, et releva la tête : il dédaignait cette nourriture. Il attendit encore qu'on lui donne quelque chose. Voyant qu'on se contentait de l'appeler : « Zoryk », « Zoryk », sans rien lui proposer, il perdit patience, tourna le dos et repartit sur la route enneigée.

Lorsque les enfants rentrèrent, la mère revint à la charge :

– Mangez, cela va refroidir.

– J'en ai eu assez ! dit le cadet.

– Pourquoi ne manges-tu pas, Olenka ?

– Je n'en veux plus. Gardons le beignet pour le déjeuner.

– J'en ferai un autre, pour le déjeuner.

– Gardons-le pour le dîner, alors.

Mykola s'allongea, le visage jaune, presque noir, comme celui de la grand-mère avant sa mort. La mère le soignait, lui demandait où il avait mal, lui préparait des infusions bouillantes comme du thé, le suppliait de manger un peu de beignet ; il buvait, répondant qu'il ne souffrait pas, mais ne mangeait plus. Que pouvait-elle faire ? Le seul remède qui aurait pu sauver son fils, c'était du pain.

Elle dit à son mari :

– Tu devrais aller encore une fois au moulin ; et si l'on y vendait de la farine ?

– D'accord ; mais m'en donneront-ils ne serait-ce qu'une poignée ?

*

Myron Danylovytch prit à nouveau son bâton et son sac et se retrouva sur la route, blanche et glacée. En sortant du village, il vit, devant une maison située au bord de la route, un homme aux sourcils et à la barbe en broussaille, ficelé dans une veste ouatée, qui s'était arrêté et frappait à la porte.

Myron Danylovytch se souvint que c'était la maison de Sinenko ; le maître de maison avait été l'un des premiers à s'inscrire au kolkhoze.

Une femme sortit et l'homme lui annonça :

– Votre mari est mort.

Les bras lui en tombèrent :

– Comment est-ce possible ? Il est parti chercher de la farine !

– Il est mort.

Elle commença à se lamenter si fort qu'on l'entendait dans toute la rue :

– Que vais-je devenir avec les enfants ? J'en ai cinq. Oh, mon Dieu ! Les enfants, venez dire adieu à votre père...

Myron Danylovytch n'entendit pas les paroles de consolation du messager. Il se sentait triste : « Il faudrait les aider, mais comment ? et puis tout est fermé : on ne peut ni gagner de l'argent, ni rien acheter. Ils nous poussent dans la bergerie et là, c'est le cercueil pour tout le monde. » Il sortit du village et aperçut un attroupement près d'un cadavre dont le chapeau avait roulé sur le côté. Un des bras est rejeté en arrière et l'autre agrippe un sac. La neige forme un amas, près du visage, comme si on l'avait déblayée avant qu'il ne meure. Les paysans s'écartaient et Katrannyk s'éloigna

aussi en pensant : « Tous ont peur du mort car ils se reconnaissent en lui. »

Bientôt, il entendit des hurlements et se retourna : la femme de Sinenko s'approchait avec une grappe d'enfants pour pleurer le défunt. La famille entière se tient là et pousse des lamentations. Une charrette s'arrête pour emporter le mort dans la fosse.

La route est sinistre ! Des hommes voûtés y cheminent ; certains, à bout de forces, s'accroupissent pour se reposer.

Le nombre des affamés, près du moulin, s'est encore accru. Spectres muets, ils errent dans les alentours et beaucoup s'affaissent sur la neige. On ne leur donnerait même pas un grain de farine, derrière l'immense portail.

Deux individus sortent, portant des sacs remplis à craquer : Otrokhodine et Chikriatov. Le premier porte un pardessus gris, sur sa tunique militaire, et une casquette ; il tient son butin dans ses deux bras et le serre contre son flanc gauche. Le second, en manteau noir, ploie sous son fardeau. Ils n'ont pas loin à aller : jusqu'à la charrette arrêtée parmi les fantômes affamés. Les traces grises de farine, déposées par le sac sur le dos et les manches de Chikriatov, fascinaient tant les ombres squelettiques qu'elles ne purent résister et se jetèrent sur Chikriatov. Des mains innombrables se tendirent comme des branches sèches et des doigts sans force s'accrochèrent aux sacs pour les prendre.

Des miliciens accoururent et dispersèrent la foule comme une meule de gerbes vides. Otrokhodine souleva son genou pour y caler son sac et, libérant son bras droit, frappa les miséreux, les jetant sur la neige. Il visa l'un d'entre eux, décharné comme une toile d'araignée, à la racine du nez, et le malheureux s'effondra, sans connaissance.

Sous la protection des gardes, les deux hommes gagnèrent, avec leur fardeau, la charrette. Ils y placèrent leur butin et s'installèrent rapidement en ordonnant au conducteur de faire avancer les chevaux. Il claqua la langue et cria : « Oh,

oh ! mes beaux. Qu'ils en crèvent ! » Et la neige vola sous leurs sabots.

Une pensée cloua sur place Katrannyk : « Ils nous ont arraché notre propre blé mais nous pourrions le reprendre, pour nos enfants !... Il n'y a donc pas d'hommes sûrs ? De toute façon, nous allons mourir. »

Un incident anodin mais significatif le frappa ; alors qu'il jetait son lourd sac dans la charrette, Otrokhodine rencontra, un court instant, ses yeux ; leurs regards se croisèrent et des étincelles, invisibles pour les autres, semblèrent jaillir. Les lunettes d'Otrokhodine avaient lancé un éclair de haine et de mépris qui éveilla, dans la mémoire du paysan, un souvenir de son enfance.

Une famille s'était rendue, pour une fête, chez de lointains parents et, pendant la nuit, des voleurs étaient venus, avec un chariot, et avaient emporté tous ses biens. On les rechercha longtemps en vain, jusqu'à ce que, par hasard, arrive un habitant de la ville. Il venait de la région de Riazan et s'installa dans la « guérite » : une petite maison qui s'élevait, parmi les acacias, sur une colline sans fleurs et sans oiseaux, couverte d'une forêt de mauvaises herbes. Là, il s'enivrait avec ses amis de la ville, auxquels se joignait une femme, célibataire, dont la sœur avait épousé l'instituteur du village et qui faisait également la classe ; Katrannyk était alors leur élève.

Une nuit, après une dispute, l'habitant de Riazan, saoul comme un Polonais, s'était mis à tirer. La police l'arrêta et perquisitionna chez lui où elle trouva une multitude d'objets ne lui appartenant pas. La rumeur de cette découverte parvint à Klénototcha ; les paysans cambriolés arrivèrent, reconnurent leurs biens et présentèrent des témoins pour confirmer leurs dires. On fit une enquête dans les villages, et en particulier à Klénototcha, où l'on amena le voleur. Il regardait les gens avec une effronterie et une insolence rares, exactement comme Otrokhodine maintenant ; ils avaient même une allure identique... « Ne serait-ce pas son fils ? s'in-

terroge Myron Danylovytch. Non ! celui-ci est à part, il est issu du Parti. »

Les paysans attendaient longtemps, marchant ou piétinant sur la neige : pas de farine pour eux, mais ils attendent !... Ils regardent, le moulin les retient par des chaînes mystérieuses.

Ceux qui sont tombés sur la neige et ont rendu l'âme restent là ; aucun des employés ne leur jette même un regard. Dans l'après-midi passa une charrette sinistre ; les deux conducteurs empilèrent, comme des planches, les cadavres, et elle s'éloigna en grinçant dans la steppe.

Myron Danylovytch partit, comprenant qu'il n'avait rien à espérer, si ce n'est une place sur la charrette. Il se souvint des parcelles de terrain allouées comme potagers : peut-être pourrait-il y déterrer quelque chose avec son bâton.

Il creusa comme un élan qui fouille la neige avec ses sabots et ses bois pour trouver de l'herbe verte. Le bâton, taillé dans une branche de poirier, est solide comme une barre de fer ; les petites betteraves qu'il dégage sont minuscules et gelées. Certaines sont pourries, d'autres encore utilisables : en les nettoyant bien, elles pourront finir dans la marmite. Il se réjouissait de rapporter quelque chose qui permettrait de varier un peu leur nourriture. Les betteraves effaceront le goût écœurant du beignet.

A la maison, tous s'élancent vers lui : ils ressemblent aux ombres qui erraient près du moulin ! Ils tremblent dans l'attente de la farine et leurs yeux brillent. Il dit :

- Pas de farine...

Alors ils détournèrent leurs regards mais s'animèrent à la vue des betteraves.

- Elles sont encore mangeables ! Ça nous fera un bon plat ! dit la maîtresse de maison en s'affairant près du poêle.

Son mari apporta du chaume arraché au toit du hangar ; à quoi bon se préoccuper des bâtiments ? L'important est de manger aujourd'hui et de se maintenir sur pied !

Le brouet fumait ; les enfants l'avalaien en croquant du beignet.

– Avec de la soupe, c'est moins écœurant ! remarqua Olenka.

– Tu vois ! se réjouit la mère, les goûts des deux aliments s'équilibrent. Et toi, Andrijko ?

– Je me suis réchauffé, répondit le petit garçon.

Elle appréhenda d'interroger l'ainé ; elle le regardait et le cœur lui en manquait : son fils s'en allait lentement, comme une bûche de pin qui achève de se consumer.

Le père aussi s'en rend compte et son âme saigne ; mais il dissimule sa douleur.

– La soupe donne des forces, dit-il, elle est bonne.

Mykola entend cette remarque qui est un appel, mais il ne peut vaincre sa faiblesse : il s'affaisse sur le lit, comme toujours, squelette de cire dont les doigts bougent à peine.

Une soirée sombre. Ils se couchent tôt pour économiser le pétrole qui diminue dans la lampe et qu'il faut garder, en cas d'accident.

André s'endormit aussitôt ; son premier sommeil fut profond et emporta la fatigue, la plus grande. Mais à minuit, avec une acuité devenue malade, son ouïe fut mise en éveil : non pas par un effort conscient, mais à travers une vibration de tous ses nerfs.

Le garçonnet fut éveillé par de légers coups ; il entendit son père ouvrir la porte d'entrée et, en chuchotant, introduire quelqu'un dans la pièce.

– N'allumez pas ! dit le visiteur.

Andrijko reconnut Séméniouta, le gendre du vieux Gontar, l'unique parent, très éloigné d'ailleurs, qu'ils eussent dans le village. Le gendre et le beau-père venaient rarement leur rendre visite.

– Je vous en prie, venez nous aider ! demande Séméniouta, les miens m'ont envoyé chez vous, notre parent !... J'ai peur de raconter ce qui s'est passé. Il faut creuser une tombe : et vite, sans que personne ne le voie. Seul, je n'y arriverai pas.

Le père ne réfléchit qu'un instant ; il s'habilla et, en sortant, dit à la mère :

— Ferme la porte à clé !

Les pas du père et de Séméniouta s'éloignèrent derrière le mur ; la mère, après être allée dans l'entrée, soupira et s'agita longtemps.

Le petit garçon attend le retour de son père, tout en feignant de dormir ; il est allongé et prête l'oreille pour entendre les bruits suspects, dehors : il lui semble qu'une menace terrible pèse sur eux, se rapproche et va détruire la maison avec ses habitants. Il est incapable de se représenter clairement ce danger ; il voit des brigands étranges, semblables à ceux des contes, mais dont les yeux et les desseins sont plus cruels ; des brigands féroces et implacables comme les forces engendrées par les ténèbres. Ils se glissent jusqu'à l'appentis dont son père avait fait un petit atelier de charpentier ; il était vide, maintenant, et n'avait pour toiture que du vieux chaume... Les voleurs pourraient y mettre le feu et s'introduire dans la maison. Le petit garçon pensait avec amertume que son père et sa mère négligeaient un détail qui les perdrait tous ! Et bientôt ! Il voulait s'endormir mais l'angoisse l'en empêchait. A l'aube, il entendit des pas sourds s'approcher de la maison. La poignée cliqueta. La mère, à demi endormie, bondit ouvrir la porte ; le père entra en déplaçant lentement ses pieds comme s'il avait beaucoup marché ou travaillé dur. Et, à voix basse, il raconta à la mère :

— « ... le vieux Gontar reposait déjà sur la table ; les femmes pleuraient. Je suis étonné car tout le monde sait qu'il a été déporté avec ses fils et le voilà là, mort, sans eux. Alors j'ai pensé qu'ils étaient peut-être dans la maison du gendre. Celui-ci est couvert d'égratignures parce qu'il a glissé dans un caniveau en venant chez nous : il voit mal, il est presque aveugle. En chemin, je le tenais par le coude. Je restais debout dans la pièce, sans rien demander, attendant qu'ils parlent d'eux-mêmes.

« Le gendre m'invite à m'asseoir sur le banc : je vais tout

vous raconter. Il est arrivé un malheur dont j'ai peur de parler même. N'en dites mot à personne parce qu'on vous arrêterait aussi. Le vieil homme est rentré cette nuit, blessé, complètement gelé. Il avait parcouru deux cents verstes à pied ; la nuit, il se cachait comme une bête et cela, pendant une semaine. Il était costaud mais, quand il est arrivé, il ne lui restait plus que les os : il est tombé ; il a franchi le seuil et s'est écroulé. En l'allongeant sur le lit, nous nous sommes aperçus que le malheureux avait une blessure sur la poitrine.

« Il a repris connaissance et s'est mis à parler : on l'a amené, avec ses fils, à la ville, et on l'a jeté en prison. Là, on fusillait les gens en grand nombre ; en bas, dans la cave, une épaisse couche de sable était étalée pour absorber le sang, nuit et jour. Lorsqu'il était humide, on le remplaçait par du sable sec. Voilà ce qu'il a dit : nous attendions, épouvantés, notre tour, et le bruit d'une fusillade ininterrompue nous parvenait. Quand ce fut à nous, je ne me souviens même pas comment nous avons pu marcher ; on nous traînait à l'abattoir. On nous a mis tous les quatre contre un mur, non pas selon les règles, le dos tourné pour recevoir les balles dans la nuque, mais comme autrefois, la poitrine face aux fusils. Je ne me souviens que d'une chose : un éclair scintilla et je me suis recroquevillé comme frappé, en plein cœur, par un courant électrique qui se serait propagé dans tout mon corps... Je me suis recroquevillé et tout s'est assombri. Une sensation de brûlure m'a réveillé, quelque chose m'étouffait, emprisonnait ma poitrine et m'empêchait de respirer, comme dans les rêves, parfois. Respirer m'est douloureux. Je bouge et cela me soulage un peu. Je m'étire, me dégage et je sens que j'avale de la terre, que j'en ai plein la bouche. Je libère mes mains et j'essaie de me soulever un peu. Je me fraye un chemin, comme un ver qui sort de terre. Je commence à distinguer quelque chose ; mais, une fois à l'extérieur, j'ai beau écarquiller les yeux, je ne comprends rien, comme dans un cauchemar. Autour de moi, tout est blanc alors que plus loin, tout est sombre ; seuls les arbres les plus grands se deta-

chent. J'ai froid. A l'endroit d'où je suis sorti, se trouve un trou : une fosse de la taille d'une maison. Je suis gelé et j'ai très mal à la poitrine ; je me tâte, mes mains deviennent poisseuses et des gouttes tombent de mes doigts. Je regarde plus attentivement : c'est de la neige, par terre, sur laquelle coule mon sang. J'arrache un morceau de ma chemise, le roule et l'applique sur la blessure ; je le maintiens avec ma ceinture que je roule autour de ma poitrine.

« Je dois m'éloigner au plus vite de la fosse. Qu'un arbre bruisse et je sursaute de peur, croyant que mes assassins viennent m'achever ; je les imagine, dans les ténèbres. Je m'écarte un peu, puis je reviens : je ne peux pas quitter ce lieu car mes fils, qui étaient avec moi dans la fosse, ne sont peut-être pas morts ; leurs corps sont peut-être encore chauds. L'un d'entre eux pourrait se réveiller, comme moi-même ; il essaiera de se dégager et je l'aiderai. Je me plante devant la fosse, j'écoute ; je me mets à genoux et j'écoute encore. Je penche la tête, je colle mon oreille contre la terre, contre la neige pour percevoir les soupirs et les gémissements de mes fils et, parfois, j'ai l'impression d'entendre soupirer un homme vivant, dans les profondeurs ; puis à nouveau le silence. Des bruissements me parviennent de la forêt. Je suis si effrayé que je sens ma tête brûler et ma poitrine éclater... C'est moi qui soupire et il me semble que cela vient des profondeurs. Je frappe la terre de mes poings pour les réveiller ; peut-être l'un d'entre eux reprendra-t-il connaissance ? Je chuchote les prénoms de mes fils : "Pétro, tu m'entends ? et toi Ivan ? Mykhajlo, écoute !" J'ai cru, un instant, qu'à ce nom – celui de mon plus jeune fils – répondait un gémissement, un chuchotement, à deux ou trois pas de là. Je bondis dans cette direction ; je cogne, j'interroge ! Le silence. Je les ai appelés longtemps et j'ai écouté, mais ils ne pouvaient me répondre, de l'autre monde. J'attends encore ; j'essaie de creuser la terre pour en retrouver au moins un. Mais non !... la fosse est immense, les corps sont nombreux et ceux qui sont près de moi sont raides maintenant ; je les écarte. Ceux

qui n'ont pas été tués par les balles ont été étouffés par la terre. Il faudrait que je parte au plus vite, mais mes fils se dressent devant mes yeux : ils sont couchés là et une force invisible me retient. Lorsque je fus complètement gelé, je compris qu'il n'y avait rien à faire, qu'il me fallait leur dire adieu.

« Alors que je m'étais déjà éloigné, la lune apparut et il fit clair comme en plein jour : je revins encore une fois... Je vois la tache sombre de la fosse d'où je suis sorti : l'immense tombe était à peine saupoudrée de neige. Ils l'avaient très certainement creusée d'avance car autour, tout avait été bien égalisé. Alors qu'ils rebouchaient la fosse, une fine neige s'était mise à tomber puis elle avait cessé ; il y en avait peu, sur la terre fraîchement retournée, et elle fondait. Un endroit marécageux, au fond d'un bois : rares sont ceux qui passent. Les morts pourriront, sur leur tombe pousseront des arbres et des fourrés sous lesquels personne ne les trouvera ; leur souvenir s'effacera.

« Je restai encore à pleurer mes fils ; puis je bénis leur tombe et partis droit devant moi.

« Je cassai une branche et m'en fis une canne pour m'aider à marcher car j'étais à bout de forces. Heureusement, la lune brillait et je pus trouver un sentier qui me conduisit jusqu'à un vallon où passait une route couverte de neige mais sur laquelle il m'était plus facile d'avancer car les buissons ne me faisaient plus obstacle. Le ciel s'assombrit à nouveau ; j'errai, – racontait le vieil homme, – sans savoir ni dans quelle direction, ni pendant combien de kilomètres. Une tempête de neige se mit à souffler et je ne vis plus rien ; mais je me réjouissais : les traces de mes pas disparaîtront et on ne me cherchera pas. La neige tombait si dru qu'elle comblait les trous que j'avais laissés derrière moi. J'étais glacé. Je m'arrêtai sous un arbre et, avec de la neige, je frottai les taches de sang, sur ma veste. J'eus du mal à les faire disparaître mais elles finirent par s'estomper sur ma veste déjà sombre. On ne distinguait plus les taches, mais le tissu mouillé mit longtemps à sécher et un poids glacial pesait sur ma poitrine.

« Je sortis dans la steppe et avançai en restant sous les saules couverts de neige et les roseaux. Je trouvais un hangar : un abri, sans doute, pour les ouvriers qui travaillaient aux betteraves ; une baraque affaissée et sans porte... Sur le sol, de la paille recouverte de neige. J'en fis un tas dans lequel je m'enfouis comme une bête. Je sombrai aussitôt dans un sommeil profond qui dura presque jusqu'au soir. Lorsque je m'éveillai, le soleil brillait sur la neige et m'aveuglait. Ma tête était lourde et je brûlais de fièvre. J'avalai un peu de neige et je fus soulagé.

« Je me dirigeais d'après le soleil et je me hâtais, tout en jetant sans cesse des regards autour de moi car j'étais dans l'illégalité : arrêté et fusillé, j'avais été rayé de la liste des vivants ; selon les papiers, j'étais un cadavre.

« En face d'autorités, même peu importantes, je ne pourrai pas dire qui je suis ! Mon âme en est épouvantée... On m'a arraché à la vie alors que je n'avais rien fait ; et que puis-je dire ? Ces pensées tournaient dans ma tête pendant que je marchais et marchais.

« Le soir tombait sur la steppe ; des lumières s'allumèrent : un hameau. Je passe dans la rue et jette un coup d'œil par la fenêtre d'une maison. J'aperçois des icônes ; alors je cogne au portillon, craignant d'entrer à cause des chiens. Une vieille femme apparaît et demande : "Qui est là ?" Je réponds : "Je suis un voyageur resté en arrière d'un convoi de chariots et je me suis perdu. Je vous demande l'asile pour une nuit. Ne craignez rien, je ne ferais pas de mal à une mouche." La grand-mère me laisse entrer. Elle est avec ses petits-enfants ; son fils et sa bru sont partis à la ville : c'est un samedi soir. Elle me verse une assiettée de bortsch et me coupe du pain d'orge ; complètement affamé, je mange avec un appétit féroce. Je la prie de me donner un chiffon pour panser la blessure que je me suis faite, lui dis-je, en tombant dans un ravin et en heurtant une branche pointue.

« Je m'allongeai sur le banc ; la maison était chaude et paisible. Par la fenêtre, je voyais les étoiles et la lune

qui semblait gravée sur la vitre. Je m'endormis vite.

« Le matin, la grand-mère me donna un sac avec des pommes de terre cuites, un peu de choux et quelques concombres : son fils s'occupait des cultures maraîchères, il avait des légumes. Je me cachais tel un loup. Une fois, j'ai passé la nuit dans une meule de foin : j'y ai creusé un trou dans lequel je me suis terré. Je suis devenu complètement sauvage à me cacher ainsi. Maintenant, je suis à la maison, disait le vieil homme, et je ne sais pas quoi faire. Même si je guéris, je n'ai plus de place dans ce monde ! Ils l'apprendront et m'emmèneront à nouveau pour me tuer ; et puis quelque chose s'est brisé en moi – le fil qui me retenait à la vie. Une seule chose me réjouit : j'ai revu mes petits-fils et ma famille.

« Voilà ce que disait le vieil homme et il était visible qu'il ne vivrait pas. Épuisé, malade, il reposait tel un mort ; sa blessure ne guérissait pas : nous n'avions pas de médicaments et il était hors de question d'appeler un médecin. Et l'angoisse le tourmentait et ne le quittait pas une seule minute : il lui semblait toujours qu'on allait venir le chercher et le fusiller une seconde fois. Il aurait peut-être vaincu la maladie mais il n'y avait rien à manger dans la maison, rien pour lui redonner des forces. La faim l'acheva. Et nous suivrons tous le même chemin, car c'est à peine si nous pouvons nous traîner. Regardez, je me suis cogné et j'ai une elongation du coude ; maintenant, je ne peux travailler qu'avec un seul bras. J'ai scié et cloué des planches pour le cercueil mais je n'ai pas la force de creuser une tombe tout seul. Allons-y, pour avoir terminé avant le matin.

« – Nous y arriverons ! répondis-je, le regard fixé sur le vieux Gontar ; il est blanc comme une colombe : sa tête, ses joues et son menton sont recouverts de poils blancs ; seule sa bouche fait une grande tache sombre – ses lèvres ont-elles noirci et se sont-elles ouvertes lorsqu'il est mort, ou bien est-ce une ombre ? – et ses yeux se sont profondément enfoncés dans leurs orbites.

« Séméniouta et moi, nous avons pris des pelles et nous sommes sortis pour creuser un trou ; nous avons peiné longtemps car nous travaillions à tâtons, dans le noir. Et nous avons tous enterré le malheureux grand-père, comme un voleur ou un suicidé : dans la solitude et l'obscurité – bien que ce fût un homme honnête, un juste. Sa famille avait peur de pleurer à haute voix : quelqu'un aurait pu passer dans la rue et entendre. Si les "rapaces" apprenaient qui avait été enterré, ils détruiraient la famille entière pour faire disparaître tout témoignage sur ces fusillades qui durent nuit et jour.

« Alors que je quittais la maison, Séméniouta me remercia et il s'excusa de n'avoir rien à me donner en échange de mon aide. Je lui répondis :

« – Oubliez tout cela. Je ne veux rien.

« – Voilà, me dit-il après avoir réfléchi, je vais vous donner un renseignement. Avant de mourir, mon vieux beau-père a parlé des silos à légumes qu'il avait faits l'année dernière. L'un d'eux sera pour vous. En allant vers la sucrerie, tournez sur la route du hameau, qui se trouve près des champs en jachère, sur lesquels avaient lieu des courses avec les chevaux de la fabrique. Le silo se trouve un peu plus loin, à droite, près d'une petite pente ; on l'a rebouché après y avoir mis de petites pommes de terre.

« – Merci de tout cœur, pour moi et pour ma famille ! lui répondis-je en sortant dans la cour.

« ... Il y fait sombre comme dans un four mais je suis si heureux que j'ai l'impression d'être auréolé de lumière. S'il reste des pommes de terre dans le silo, nous aurons de la nourriture pour un mois. Les pommes de terre étaient belles l'année dernière. Il ne faut pas laisser passer l'occasion ; j'irai dès demain, avant le lever du jour. »

Le père se tut. Mais le petit garçon ne put s'endormir tout de suite ; il avait compris maintenant : ce sont « eux », ceux qui fusillent. Ils sont partout, ils sont tout près. Ils se sont rassemblés et cherchent à qui s'attaquer. Des visions noires,

mystérieuses et muettes, traversaient son esprit, l'empêchant de trouver le sommeil. Ce n'est qu'avant l'apparition du soleil qu'il sombra, comme dans une mer profonde, dans l'inconscience du sommeil.

Il n'entendit pas son père partir dans la steppe à la recherche de ce qui apportera le salut à sa famille.

13

Myron Danylovych, muni d'une pelle et de son inséparable sac, se hâte vers le silo, dans la brume malsaine qui précède l'aube et stagne au-dessus de la neige. Alors qu'elle commençait à se dissiper, une tempête de neige se leva, propice à celui qui cherchait : « Tant mieux, elle me dissimulera ! » La tempête faisait rage, recouvrait les alentours puis, inquiète, ralentissait sa course, tournoyait sur place et lançait, avec plus de violence encore, des gerbes de flocons blancs. Sans pesanteur, ils s'envolent comme une fumée, montent et filent, à nouveau, tous dans la même direction. Le ciel est gris et luit comme du zinc ; il est proche et triste, sans un rayon de soleil, au-dessus des flocons, masse indomptable et inépuisable, portés par le vent. Leur océan blanc s'agite et file, file, formant des courants innombrables qui enveloppent l'homme, le chemin, les congères déjà amassées sur les bas-côtés et les saules solitaires dans les champs, les buissons jauniss qui se détachent sur l'étendue enneigée.

Myron Danylovych s'inquiétait : peut-être que d'autres, à la recherche d'un butin, viendront aussi, et il n'y aura pas assez de pommes de terre pour tous ou peut-être que tout a déjà été emporté. Il se rappela l'étrange jeu des ouvriers sur ce terrain de courses, quatre ans auparavant : ils s'enfilaient dans des sacs qu'ils ficelaient avec leur ceinture et faisaient

la course en trébuchant et s'emmêlant les pieds. Ils tombaient sous les rires des spectateurs. Ils organisaient aussi des courses de chevaux ; et l'un d'entre eux, pieds nus, gagna le pari que, sur une courte distance, il ne se laisserait pas distancer par un cheval. Maintenant, un coq irait sans doute plus vite que lui !

Voici le silo. Il est intact ! Katrannyk déblaya la neige et se mit péniblement à creuser. La terre était gelée, mais pas très profondément : si on enterrait un cheval, la viande se conserverait jusqu'au printemps. Épuisé par son travail, par le manque de nourriture et par sa nuit pénible à l'enterrement, Myron Danylovitch s'allongeait de temps à autre sur la terre fraîche, mélangée à de la paille pourrie. Il se réjouissait autant que s'il avait découvert un trésor !... des pommes de terre, même minuscules, leur redonneront des forces ; elles contiennent de la fécule qui servira à préparer du kissel et les enfants retrouveront vie. Il était écrit que le vieux Gontar, revenu de si loin, se souviendrait de ce silo lointain, oublié de tous.

Katrannyk reprit son travail et déterra les premières pommes de terre ; il en trouvait de plus en plus. Il en mit dans son sac autant qu'il pouvait en porter, puis creusa un trou sur le côté et y enfouit le reste de sa trouvaille. Il peina encore longtemps pour combler les trous et égaliser la terre et la neige afin de dissimuler toute trace de son passage. Sur le chemin du retour, il évita de croiser des gens pour ne pas susciter de jalousies et risquer de se voir enlever son sac. Après la rencontre de la veille avec les deux individus qui jetaient des regards brillants et avides sur son seau rempli de mélasse, il était devenu prudent comme un oiseau. Il fit un grand détour en apercevant des attroupements près du village... « Un affamé est un affamé ! pensait-il en les excusant, je suis semblable à eux ; lorsqu'ils sont à deux doigts de la tombe, ils deviennent aveugles ; ils ne distinguent plus un ami d'un ennemi, — ils prennent et c'est tout ! »

Il se souvint de la foule des spectres dont les doigts crochus

agrippaient le sac d'Otrokhodine et, en face d'eux, le regard cruel qui étincelait à travers les lunettes.

Soudain, une pensée amère le traversa : toute sa vie il avait travaillé et le voilà qui devait déterrer des rebuts de pommes de terre, dans la steppe enneigée, comme un voleur ; alors que de petits débrouillards s'étaient infiltrés, en masse, parmi eux avec, dans leur poche, la carte du Parti ; ils enlèvent le pain de la bouche des enfants et la police, nommée par l'État, défend l'injustice.

Toute la maisonnée avait oublié le goût de pomme de terre. Son fils aîné se régalerait avec une soupe si délicieuse lorsqu'on y ajoute des pommes de terre qui la rendent épaisse à souhait et qu'on la sale un peu ; il se rétablira car il aime cette nourriture. Quant aux petits, il leur suffira de passer l'hiver puis, comme des lapereaux, on les lâchera dans la verdure.

Sur le seuil, il secoua la neige qui le recouvrait, pénétra dans la maison et, en dénouant son sac, les prévint aussitôt :

- Les pommes de terre sont à nous !
- Sa femme, toute joyeuse, les examina :
- Qu'elles sont belles ! C'est la fête...

Les enfants sont gais et attendent avec grande impatience que la soupe bouille. Les pommes de terre se sont défaites et la soupe est épaisse ; ils la mangent en essuyant consciencieusement les bords de leur assiette.

Après le déjeuner, Myron Danylovytch s'allongea et il s'endormit sur-le-champ ; il semblait avoir perdu connaissance, être déjà sous terre.

*

Au village de Klénatotcha, les gens mouraient, comme dans l'Ukraine entière ; on leur avait pris leur blé et toute nourriture et on les avait condamnés à une mort certaine ; l'État, en ennemi implacable, usant de la force contre eux,

leur avait supprimé, outre tout ravitaillement, la possibilité de gagner leur vie en travaillant. Une épidémie de peste aurait été un fléau moins grand.

La provision de pommes de terre des Katrannyk touchait à sa fin et le maître de maison parcourait les environs à la recherche de nourriture pour les siens.

Partout, le froid et la désolation. La tristesse submergeait son âme dans ce désert de neige ; il lui semblait que le monde s'était refroidi comme une maison abandonnée. Un seul désir enfiévrant son être : trouver à manger.

Son regard restait fixé sur l'étendue environnante, parcourant la plaine enneigée, s'arrêtant sur les cours, les allées, les porches, les buissons blancs et les branches des rares arbres où se posait parfois un oiseau au plumage sombre : « C'est un des derniers, sans doute venu de la forêt. »

Il se souvint du faucheur et se dirigea vers sa maison ; l'endroit était méconnaissable ! Le bosquet semblait n'avoir jamais existé. Un ravin, où la neige s'était accumulée, et rien d'autre ! Dans la cour, unie comme une nappe blanche, la maison était devenue une ruine, enfouie sous la neige. Le toit de chaume, les chevrons et les traverses, les linteaux et les jambages, avaient tous disparu ; après le départ de la famille, lorsqu'on avait abattu les arbres, la maison était devenue la proie de ceux qui cherchaient du bois pour se chauffer.

Myron Danylovytch retourne au village ; il passe devant la maison de Kajdanets : les volets sont fermés et aucune trace de pas ne relie le seuil au portillon et au portail : la neige, accumulée depuis longtemps, est d'une blancheur immaculée. « Il a fini par partir dans le Caucase. Devrais-je en faire autant ? réfléchit Myron Danylovytch : Ici, ce n'est qu'un immense cimetière blanc. »

A un coin de rue, il entendit une conversation et des noms si appétissants qu'il s'arrêta, malgré lui, cloué sur place : des membres du Parti ! Ils parlent de nourriture...

– Que nous propose-t-on aujourd'hui ? demande une

chapska noire à oreillettes ; la nuque rasée sur laquelle elle repose est fendue par un pli.

Les quatre individus, qui se sont rencontrés ici, portent sur les épaules, sous le bras ou dans les bras, qui un sac, qui un panier, qui une besace ou une musette.

– Du gruau et de la viande de bœuf.

– Ou bien du maïs avec des lentilles.

Puis ils remarquèrent Myron Danylovytch, un étranger ! parlèrent à voix basse et finirent par s'éloigner.

Il revint en mémoire à Myron Danylovytch qu'une colonie de leur cruelle bureaucratie se trouvait à la lisière du village et les membres du Parti venaient s'y ravitailler. Dans un des paniers, pointait l'extrémité luisante d'un morceau de viande rouge.

Et le vent apportait une odeur de cuisine qui attirait le paysan comme un appât un poisson. Elle l'amena jusqu'à l'enceinte de la cour du kolkhoze. Un feu y crépitait, jetant des étincelles et dégageant de la fumée, un feu d'une couleur éclatante sur la neige blanche.

Les activistes s'étaient rassemblés autour d'un chaudron qu'ils surveillaient comme un coffre rempli de pièces d'or ; d'autres, leurs épouses, s'affairaient un peu plus loin ou lavaient la vaisselle avant d'y verser la soupe ; certains plaçaient un pot dans leur panier dont ils avaient tapissé le fond de paille.

Derrière les écuries, des kolkhoziens, attelés, comme des esclaves égyptiens à une pierre, traînaient un cheval crevé, dans la steppe. Katrannyk regarda la cour et hocha la tête : Regardez un peu, ils ont pris des biens qui ne leur appartenaient pas et qu'en est-il resté ? Nos céréales sont dans leurs marmites. Les céréales qu'ils sont venus nous arracher dans nos maisons ! à nous, des morts vivants. Il n'y a ici que des activistes aux mufles bien lisses !

Myron Danylovytch regarda les activistes réchauffer leur marmite et les kolkhoziens décharnés, ployant sous l'effort, tirer avec des cordes une charogne ; puis il rentra chez lui

par le chemin le plus court qui passait devant un bien triste endroit ; s'il avait su quel spectacle il devrait supporter, il aurait fait un grand détour.

Une charrette arrivait ; « elle vient par ici », remarqua le paysan en entendant le lourd fracas des roues. On y avait entassé, comme des gerbes, des cadavres. Trois hommes, plus grands et plus alertes que le témoin involontaire de la scène, accompagnaient ses pauvres concitoyens jusqu'à leur dernière demeure.

C'était bien ça, la charrette entra dans un terrain non clôturé où une fosse les attendait déjà et où des fossoyeurs aux gestes de malades en creusaient une autre avec des pics, des pelles et des pioches. Les hommes jettent les cadavres dans la fosse et les recouvrent à la hâte, car ils n'ont pas le temps : il leur faut aller chercher ceux qui viennent de mourir.

De grands arbres protégeaient le cimetière de la tempête, et la neige y était moins épaisse qu'ailleurs. Certains morts avaient été déposés près des tombes, à même la neige ; ou bien ils étaient enterrés si peu profondément que la terre et la neige, en s'affaissant, les découvriraient peu à peu, mettant au jour les tombes récentes. Un peu partout, pointaient des pieds, des genoux, des bras jusqu'au coude ou des mains seulement, ou un dos recourbé et une tête, — ils sortaient du terrain argileux et du drap mortuaire que leur avait tissé l'hiver, comme après une bataille où se seraient affrontés, non pas des êtres humains, mais des démons qui ignoraient la manière d'ensevelir décemment les morts. Ils ont jeté les cadavres et les ont piétinés en traversant le champ au pas de course. Les défunts apparaissent sur la neige comme après une inondation, blanche et glacée, qui les aurait submergés, à moitié seulement, et se serait soudain arrêtée, pour terrifier les vivants.

Myron Danylovitch voulut continuer son chemin mais il aperçut un petit groupe qui, venant du jardin d'enfants, un bâtiment aux briques rouges, avançait lentement, très lentement vers le cimetière, en coupant à travers les jardins sans

clôtures. Que viennent faire ici des enfants seuls, non accompagnés ? Ils marchent au même pas comme s'ils étaient attachés ensemble ; deux d'entre eux restent en arrière, traînant des objets.

Le groupe s'est rapproché et Myron Danylovytch voit qu'ils ont saisi par les bords et les coins une grosse toile qui enveloppe quelque chose de lourd qu'ils tirent à six, comme des fourmis ; ils amènent ainsi leur fardeau jusqu'à une parcelle libre. Deux autres les rejoignent avec des pelles et ils commencent à creuser ; ils travaillent à tour de rôle ; ceux qui se reposent, tapent des pieds et soufflent sur leurs doigts. Myron Danylovytch s'approcha d'eux.

— Bonjour, monsieur, bonjour ! répondent-ils en chœur au salut de Myron Danylovytch ; ils le regardent avec méfiance et étonnement, puis ils se taisent. Sur la toile se trouve un petit cadavre aux mains recroquevillées sur la poitrine.

Le cœur de Myron Danylovytch tressaillit : le petit mort avait l'âge d'Andrijko et lui ressemblait même.

— Allez, les garçons, je vais vous aider, ne serait-ce qu'un peu !

Ils gardent le silence. L'un d'eux lui tend une pelle.

Myron Danylovytch commence à creuser mais — quel mauvais signe ! — il se fatigue aussitôt. Autrefois, il pouvait bêcher de l'aube au crépuscule sans même penser à se reposer, se contentant d'essuyer la sueur qui coulait de son front, et maintenant il était incapable de manier la pelle ne serait-ce qu'une demi-heure. Amer et impuissant, il se mit à frissonner. Il ressentait un tel épuisement qu'il crut s'affaïsser sur la neige. Il restait là, debout, appuyé sur la pelle.

Il ne peut quitter des yeux le petit cadavre d'une maigreur effrayante, à la peau parcheminée qui semble recouverte d'un voile bleuâtre : un squelette tendu d'une peau desséchée.

Myron Danylovytch posa sa pelle dans le trou fraîchement creusé, de manière qu'elle ne tombât pas, et avoua :

— Je n'ai pas la force de creuser, mes enfants !

— Nous le ferons nous-mêmes.

Il s'éloigna du cimetière et, de la rue, vit qu'ils recouvriraient déjà le trou. Il ne les condamna pas : « Comment pouvaient-ils l'enterrer convenablement alors qu'ils étaient eux-mêmes si faibles ? Les mains de ce petit cadavre sortiraient aussi de la neige... »

En chemin, Myron Danylovych lance des regards dans les cours ; çà et là, des morts reposent sur la neige. Les membres de la commission de perquisition, indifférents, courent d'une maison à l'autre.

Les murs ocre de la maison de Nikifor Samokha, jardinier au sovkhoe, l'attirent ; il faut aller voir s'il est encore vivant. Le maître de maison et sa femme sont chez eux : ils s'affairent avec des épis de maïs.

— Il n'y avait pas de travail au sovkhoe, aujourd'hui, explique Samokha, et nous sommes partis plus tôt. Ne vous étonnez pas de mon moulin ! J'ai reçu cinq kilos de mauvais épis de maïs en guise de salaire ; je vais les écraser.

Il découpe, à la hache, les épis en petits morceaux puis les jette dans un sac qu'il frappe ensuite avec une cognée.

Katrannyk parla de ses rencontres avec les membres du Parti et les enfants.

— Ils vont nous étouffer tous ! dit la maîtresse de maison, noirette comme un scarabée, au visage anémique, cireux même. A côté d'elle son mari semblait avoir des cheveux filasse ; ses moustaches sont taillées en brosse.

— Venez voir notre moulin familial ! propose-t-il à son visiteur ; je vais le remplir et moudre mon trésor.

Il souleva une bâche, dans un coin, et une machine artisanale jeta des étincelles de lumière ; le visiteur s'approcha pour l'examiner attentivement.

— Ce n'est rien de très compliqué, explique Samokha, j'ai mis bien droit une souche dont j'ai raccourci les racines. J'ai placé, dessus, une autre souche, bien plate, plus petite et sans racines. Toutes deux sont entourées de cercles bien ajustés dans lesquels est prise une multitude de petites pierres effilées comme des dents. Au centre de la souche inférieure est

planté un axe sur lequel tourne la souche supérieure. Là, à la jointure, vous voyez une bande de fer clouée à la souche inférieure ; j'y ai fait un bec pour permettre à la farine de s'écouler. Je saisis ce grand clou enfoncé sur le côté, là en haut, et je fais tourner la souche supérieure sur celle du bas ; voilà tout le système !

– C'est une machine extraordinaire ! dit Myron Danylovitch qui n'était pas au bout de son étonnement. Le maître de maison fit fonctionner ce moulin improvisé : le bois craqua, les pierres grincèrent jusqu'à résonner douloureusement dans les oreilles.

Le visiteur se souvient d'une image, dans un livre : une pieuvre aux yeux écarquillés, avec des tentacules poussant partout, comme sur cette machine, et aussi des pointes tout autour.

– Pourquoi avez-vous mis des pierres ?

– Pour que la souche inférieure ne bouge pas.

Samokha versa les épis écrasés dans l'orifice se trouvant près de l'axe et se mit à tourner la souche supérieure, sèche et en forme de couronne. Un bruit sourd et régulier s'éleva. La farine se mit à couler par le bec.

– C'est digne de l'exposition universelle ; il faudrait l'envoyer à Paris, fit le visiteur, qu'ils la voient là-bas ! Ils n'ont jamais vu une mécanique pareille.

– Pourquoi pas ! Je veux bien la donner à Paris à condition qu'on mette une étiquette : « Apothéose du léninisme au village de Klénototcha », avec l'année : « hiver 1932-1933 ». Après l'exposition, on pourrait l'envoyer au Kremlin, en cadeau, et la placer près du roi canon et de la reine cloche. Ce serait la troisième merveille : la reine pauvreté.

– On dira qu'elle ne vaut pas les deux premières.

– Comment ? C'est bien plus précieux... Le roi canon ne peut plus tirer, ni la reine cloche sonner, alors que ma merveille écrase les épis de maïs. Elle est utile.

– Pourquoi auraient-ils besoin d'une telle machine ?

– Pourquoi ? De nos jours, chacun des grands manitous du

Kremlin a une ferme qui ne travaille que pour lui. Elle lui fournit tout ce qu'il désire et encore plus ! Mais le moulin, lui, est collectif. Qu'ils se querellent et ils ne se feront plus confiance ; ils craindront qu'on ne leur mette du poison dans la nourriture. Ils diront alors : « Où est donc la machine de Samokha ? Qu'on l'apporte ! » Et chacun, dans ses appartements, saisira le clou et tournera et moudra de la farine pour préparer les crêpes.

– Ils vous donneront une décoration !

– Bien sûr : le collier de l'ordre du chef de la révolution.

– Chut ! interrompit la maîtresse de maison, quelqu'un entre dans la cour ; on va vous donner une décoration qui vous fera voir l'autre monde !

– Je les attendais ; tous les ouvriers du sovkhoze sont perquisitionnés, dit Samokha. Ils sont déjà venus chez vous ?

– Deux fois. Ils ont creusé partout et passé la maison au peigne fin ; et c'est partout pareil.

Samokha jeta, en toute hâte, des hardes sur sa machine noueuse.

Les membres de la commission de perquisition entrent. Ils furètent partout, ratissent le débarras, foulent les planches du grenier, regardent sous le poêle, le lit et dans les recoins, rejettent le tas de hardes.

– Qu'as-tu là ?

– Un tour improvisé, c'est exactement son nom : un tour ! pour moudre les épis de maïs. C'est tout ce qu'on nous donne pour salaire, et sans grains même ! On ne peut pas les manger entiers et l'Etat n'a pas de moulin comme celui-ci pour les écraser.

– Cause toujours ! hurle le chef et, avec l'aide d'un milicien, il traîne l'appareil au milieu de la pièce : – Voyez-vous quelle pièce d'artillerie il a construite... confisqué en tant que moulin à main illégal –, qu'on le mette dans le chariot !

Ils saisissent, à quatre, la pieuvre mécanique. Le chef s'assoit, s'installe pour rédiger le procès-verbal et prononce :

« ... une machine illégale servant à moudre et se trouvant à l'intérieur d'un domicile particulier. »

Il répétait en fredonnant le chef d'accusation.

– Tu dois payer une amende de soixante-quinze roubles. Et estime-toi heureux de ne pas aller en prison.

– Où vais-je prendre cet argent ? Je ne l'ai pas ! s'écria Samokha.

– Ce n'est pas mon affaire. Si tu ne paies pas, ce sera un mois de prison. Tiens-le-toi pour dit !

Ils traversèrent, en traînant les pieds, la cour, et le chariot, sur lequel se dressait, parmi le butin, le moulin à souches, s'éloigna dans un fracas.

– En voilà des fauves ! des enragés ! les injurie Samokha : ils te donnent des épis en guise de salaire et tu dois les manger entiers, quitte à t'étouffer... Ils me gardent parce que je suis capable de réparer n'importe quelle machine. Ils me gardent et m'étouffent... les démons !

– C'est bien ainsi qu'ils s'appellent ! approuve Myron Danylovitch.

– Comment ?

– Démons ! Dans le train, un vieillard m'a expliqué que le diable ne vit pas en enfer ; il ne sera jeté dans le lac de feu pour y brûler que le jour du Jugement dernier. En attendant, il règne dans l'atmosphère : c'est-à-dire l'espace entre le ciel et la terre. Là, il plane, avec ses démons, au-dessus des âmes, comme les milans et les vautours au-dessus des poussins. Maintenant, ils sont descendus dans les cours, ils s'approchent, les saisissent et les déchiquettent. Nous subissons tous cette épreuve, pour nos péchés. Le Christ, comme un bon maître de maison, voit tout et bientôt viendra l'heure où les rapaces seront pris et tués par le feu ; et ceux qui auront souffert et gardé la foi recevront la couronne éternelle. Je l'écoutais alors, dans la cohue et le bruit, et je ne réfléchissais pas beaucoup. Mais maintenant que vous en avez parlé, tout m'apparaît clairement, comme sur une image ; la vérité est là !

- Une vérité bien triste ! Les démons ont donné des coups de bec dans l'écuelle et elle se disloque, maintenant. Ils donnent des coups de bec partout. Ils se jettent sur les agonisants ; quoi que l'on déterre des cachettes, ils s'en emparent. Où trouver soixante-quinze roubles ? Je ferai un mois de prison.

Sa femme éclate en sanglots :

- C'est facile d'y entrer, mais pour sortir de leurs griffes, c'est autre chose !

- Vous n'aurez peut-être rien. Peut-être qu'il n'y a pas de loi qui permette de réquisitionner les moulins artisanaux, les console Katrannyk.

- Rien ? Ce serait trop facile. Leur loi est une maudite tromperie ! dit avec colère le maître de maison ; au sovkhoze travaille aussi un vieillard, il est à la comptabilité. Lui pense que la cause de tout est ce tyran moustachu ; c'est lui qui a transformé la terre en enfer.

- Les vieillards le savent. Ils comprennent mieux ce qui se passe, dit la maîtresse de maison.

- Moi, je ne vois pas ce qu'on va manger.

- Empruntons au comptable, pour payer l'amende ; on le remboursera petit à petit. C'est un homme bon, il attendra. Moi, je vais aller à la ville chercher du pain.

- Si tu crois que je vais te laisser partir ! On arrête les gens en les accusant d'être des saboteurs.

- Les hommes seulement.

- Tout le monde. Ils les jettent dans des ravins ou les emmènent dans la steppe, à une cinquantaine de verstes, et les laissent mourir de froid dans la neige.

- Qui raconte ça ?

- Certains d'entre eux ont réussi à gagner le sovkhoze, à demi morts ; beaucoup ont péri.

- Quelle misère ! soupira la maîtresse de maison ; ils nous infligent tourment sur tourment.

Il sembla à Myron Danylovytch qu'il connaissait déjà, par on ne sait quel moyen, la nouvelle selon laquelle on jetait les gens dans les ravins et cela atteignait le dernier degré de

l'horreur, devant lequel se dressait un étrange interdit ; un voile de tristesse recouvrit l'univers. La possibilité de trouver ne serait-ce qu'un peu de pain l'attirait vers la ville. Une envie irrésistible de sentir son goût et son odeur – bonne et pure, vivifiante et généreuse comme le soleil – le submergea. Tous ses sentiments se concentrèrent sur le pain. N'existe-t-il donc pas au monde un seul croûton de pain pour lui qui, toute sa vie, avait semé et récolté du blé, des tonnes de blé pour les autres ! Si ce n'est pour lui, pour ses enfants au moins !

Ces pensées en tête, il quitta Samokha, emportant deux galettes d'épis de maïs dont on lui avait fait cadeau. Il s'arrêta pour regarder les membres de la commission traîner des sacs rapiécés qu'ils hissèrent sur le chariot, près de l'étrange moulin aux racines écartées – couronne de misère qui venait auréoler la récolte de cette journée, le pillage dont vivaient les autorités !

Ils s'approchent de la maison voisine ; toute la famille sort à leur rencontre, sur le pas de la porte : le père et un groupe d'enfants. Le père a maigri et est devenu noir comme une momie ; ce qu'il porte ne rappelle qu'à peine des vêtements : c'est un assemblage de chiffons bigarrés, cousus en biais, des morceaux de vestes inutilisables et de jupes presque centennaires. Une peau de chien, mal équarrie, en borde le bas.

Katrannyk qui observait la scène, derrière un monticule, avec deux autres passants, se fit aussitôt la réflexion suivante : voilà un animal qui a été dépouillé récemment ! Il a été ou étranglé, ou trouvé mort sur un terrain vague. Les jambes de l'homme étaient enflées ou gelées ; il les avait enveloppées de guenilles, ficelées par des bandes déchirées elles aussi dans de vieilles hardes. Ses jambes étaient grosses comme des bûches. Des enfants déguenillés s'agrippaient de tous côtés au père. Pieds nus, maigres comme des clous, ils étaient pourtant pansus : leurs ventres étaient gonflés comme des baudruches.

La porte branlante restait ouverte sur l'entrée où était allongée la femme, morte ; près d'elle, un amas de neige.

Les miliciens, avec des bruits de bottes et des cris, s'élancèrent vers la porte. Soudain, ils s'immobilisèrent, penchés en avant, et regardèrent les silencieux occupants de cette maison, qui se tenaient sur le seuil.

Le chef des perquisitionneurs voulut pénétrer à l'intérieur mais ces apparitions suscitèrent en lui un brusque et violent sentiment d'horreur qui, comme un ressort soudain relâché, le rejeta en arrière. Il s'écarta du seuil et déversa la méchanceté de son cœur dans les termes les plus grossiers. Comme fuyant un incendie, lui et ses miliciens, qui à reculons, en titubant, qui en faisant un rapide demi-tour, s'éloignèrent de ces spectres vivants ; ensuite, ils allongèrent le pas, franchirent le portail et coururent jusqu'au chariot pour reprendre leur route. Alors que l'équipe s'approchait de la porte, les trois témoins avaient déjà détourné les yeux ; ils fuyaient maintenant cette misère irrémédiable.

*

Myron Danylovytch trouva les siens en pleurs auprès de son fils aîné qui, couché sur le lit étroit, respirait difficilement et disait :

– Je vais mourir.

La mère se consumait de chagrin ; le père s'approcha du lit, incapable de prononcer un mot ; son âme est paralysée...

« C'est la fin ! » – Cette pensée traversa son esprit telle une étincelle intolérable. Un froid glacial pénétra sa poitrine et le transit. Il lui semblait que son âme s'abîmait dans un gouffre. Il resta longtemps dans cet état, au chevet de son aîné. Il sortit de sa poche une galette et la mit dans la main de son fils : il sentit sa paume froide et sans vie. Ses yeux étaient perdus dans le vague : ils regardaient sans rien voir.

Il s'endormit ou peut-être sombra dans l'inconscience ; pendant près d'une heure, alors que le fils aîné dormait, tous, dans la maison, restèrent silencieux, marchant sur la pointe des pieds et parlant à voix basse.

Lorsqu'il s'éveilla, il dit calmement :

— Je voudrais boire de l'eau chaude !

Il regarda la galette et se mit à manger avec les mêmes gestes que d'habitude.

La mère saisit rapidement les pincettes et sortit du poêle un pot dans lequel elle avait gardé un peu de soupe ; elle le posa sur le rebord et chercha la louche, sans pouvoir la trouver car elle avait perdu la tête... puis, la trouvant enfin, elle puisa un peu de liquide ; la louche tinta contre le pot. Le fils buvait et elle scrutait son visage comme pour y lire son propre arrêt de mort : Mykola continuera-t-il à vivre parmi eux ou les abandonnera-t-il dans le gouffre noir de la solitude ?

Après ce court sommeil, ses yeux sont plus clairs. Il finit de mastiquer la galette, lentement, en savourant chaque bouchée. Son père partagea l'autre galette entre les deux petits : les morceaux craquaient sous leurs dents et ils allaient souvent jusqu'au pot, pour y boire un peu de soupe. Ils étaient effrayés à la vue des souffrances endurées par leur frère aîné.

La menace s'était éloignée mais l'âme maternelle restait inquiète. Sa frayeur s'accrut lorsqu'elle aperçut, à travers les haillons, de l'eau qui suintait sur ces chevilles enflées, à la peau craquelée. La mère faillit hurler quand elle vit l'état de destruction du corps vivant de son fils. Elle se hâta de trouver un morceau de tissu propre pour panser les innombrables petites plaies.

Puis Mykola s'endormit à nouveau.

Le silence emplit la maison jusqu'au soir ; alors que l'obscurité envahissait la pièce, Myron Danylovytch, dans un chuchotement à peine perceptible, raconta à sa femme sa visite chez Samokha. Il lui rapporta la rumeur selon laquelle certains allaient à la ville chercher du pain bien que cela fût dangereux. On les arrêtait et les emmenait dans la steppe lointaine où on les laissait mourir ; ou bien on les jetait dans des ravins.

— Je ne sais pas si c'est vrai.

Sa femme s'anima au seul mot de « pain ».

— On pourrait toujours essayer car la mort est à notre porte. On doit pouvoir s'échapper, ils n'attrapent pas tout le monde !

Alors qu'ils parlaient, ils virent leur fils soulever désespérément la main : il semblait se noyer dans une rivière et faire un signe tandis qu'il coulait déjà, se débattant dans un dernier sursaut. Ils se précipitèrent à son chevet mais il poussa un soupir amer et s'apaisa. Ses lèvres ne bougeront plus et ses cils ne tressailliront plus : ils sont immobiles maintenant ! La vie s'en est allée.

La mère s'est affaissée et ses mains paraissent clouées au lit : il semble qu'elle ait perdu la raison et que la mort va l'emporter et mettre fin à la souffrance qui perce dans ses gémissements et ses sanglots frénétiques. Près d'elle se tient le père : une ombre ; de temps en temps, une larme, qui semble d'acier, tombe sur sa joue exsangue. Les enfants tremblent d'angoisse, cherchant les mains de leur père et de leur mère, comme si un froid insupportable les saisissait et qu'ils veuillent se réchauffer. Ils avaient perdu leur frère, toujours calme, qui jamais ne criait et avait toujours pour eux une parole chaleureuse. Il les regardait de ses yeux sereins, attendait un instant, comme s'il pensait à quelque chose de sublime, qui ne les concernait pas, puis faisait ce qu'ils lui avaient demandé. Il rayonnait de bonté, leur frère bien-aimé ! — et jamais ils ne pourront le remplacer. Il les laisse dans un cruel abandon.

Tard dans la soirée, Mykola était déjà allongé dans l'autre pièce et, sur la tache blanche de sa chemise, scintillait un cierge. Il faisait froid, mais toute la famille restait groupée là, ne pouvant arracher son regard du mort.

La mère était méconnaissable : elle avait changé en une soirée. Comme un cerisier qu'une gelée matinale a blessé à mort, le dépouillant de ses fleurs et ne lui laissant que des branches mortes que de nouveaux rayons ne peuvent réchauffer.

Il faut répéter deux fois les mots pour qu'ils parviennent

jusqu'à son âme engourdie ; elle avait perdu toute notion du monde extérieur. Aucune larme n'avait même coulé de ses yeux ce soir-là. Son mari éteignit la flamme et la fit sortir de la pièce devenue chambre mortuaire. Les enfants les suivirent. La flamme s'éteignit sur sa poitrine pour toujours, comme sa vie dans ce monde. Seules restèrent les ténèbres qu'ils devaient, lui et eux, traverser après s'être dit adieu.

La mère s'allongea sur le poêle. Auparavant, elle avait un lit par terre, un peu surélevé, entre le mur et le poêle : lorsqu'il était petit, Mykola s'y blottissait aussi. Ensuite, on lui avait installé un lit sous la fenêtre. Cet hiver, on l'avait rapproché du poêle car un souffle froid venait de la fenêtre ; le lit était resté là, bien que son occupant l'ait abandonné.

Lorsque la grand-mère vivait, elle dormait sur le poêle avec les plus jeunes enfants auxquels elle racontait des contes avant qu'ils ne s'endorment. Parfois une tempête de neige se déchaînait et pénétrait en hurlant dans la cheminée. Mais, sur le poêle, il faisait bien chaud grâce aux grains brûlants qui recouvraient la sole. La grand-mère leur contait l'histoire du sorcier et de la princesse enlevée. La lampe baissée ou la veilleuse éclairait à peine l'obscurité fantomatique dans laquelle leur imagination effrayée voyait les contes prendre vie.

La grand-mère n'est plus. Les grains ont disparu ; le poêle s'est refroidi ; l'obscurité règne.

La mère est étendue sur le poêle avec ses enfants : ils se blottissent dans ses bras mais elle, tenant leurs menottes, ne peut retrouver ses esprits, ne peut s'arracher au chagrin qui déchire son cœur. Et c'est l'épuisement, plus fort que le malheur, qui ferme ses paupières.

Le jour suivant se leva dans la grisaille. Un silence morbide règne dans la maison ; un souffle humide vient des murs et les enfants ont une toux douloureuse. La vie reprend, comme enveloppée de brume ou de brouillard. Leurs yeux malades ont un éclat fiévreux.

Myron Danylovytch cloua un nouveau cercueil et creusa un trou près de la tombe encore fraîche.

Ils y portèrent le mort. Ils descendirent le cercueil. La mère prit une poignée de terre et, avançant jusqu'au bord, voulut desserrer ses doigts, la jeter, mais son poids l'emportait alors qu'elle lançait les mottes sombres. Elle serait tombée si Myron Danylovytch ne l'avait saisie par le bras. Elle resta longtemps sans pouvoir reprendre ses esprits.

Une petite tombe avait poussé dans le jardin : elle paraissait d'un noir sinistre à côté de celle de la grand-mère, argentée, sous la neige.

Jusqu'au crépuscule, la mère, souffrante, resta couchée ; le soir, elle se leva, un éclat vif au fond des yeux.

— Je vais aller à la ville avec les enfants pour chercher du pain ! dit-elle à son mari ; j'en trouverai bien au moins un morceau ; sinon ils mourront tous...

14

Les préparatifs du départ furent brefs ; Daria Oleksandrivna n'avait d'ailleurs pas grand-chose à emporter : quelques roubles pour les billets, quelques hardes parmi ce qu'elle avait de plus chaud et une musette avec des pommes de terre cuites et des morceaux de beignet à la mélasse. Après le déjeuner, toute la famille se rendit à la gare. Tout d'abord, la mère marcha d'un tel pas que les enfants devaient courir pour la suivre ; puis, se calmant un peu, elle ralentit l'allure.

Le temps se réchauffa. Des nuages bas, sombres vers l'horizon, noirs même comme du charbon, mais avec des traînées bleuâtres, recouvrirent le ciel. Une mince lame de feu vespéral, infiniment triste, comme épuisée, rougeoyait à l'horizon, au niveau du sol ; puis insensiblement, elle s'éteignit.

Dans le crépuscule, des silhouettes solitaires, qui déplaçaient difficilement leurs pieds, avançaient sur la route.

La neige ne se remit pas à tomber et ils arrivèrent à temps pour prendre le train suivant qui les amènerait à minuit, ou au pire à l'aube, au chef-lieu d'arrondissement.

— J'ignore ce qui nous attend, dit-elle en faisant ses adieux à son mari, je mendierai et peut-être me donnera-t-on quelque chose pour eux.

Elle s'essuya les yeux avec son fichu, le chagrin qu'elle ressentait pour ses enfants l'empêchant de continuer, puis, raffermissant son âme, elle donna ses instructions à son mari :

— Garde bien la maison ! S'ils viennent la démolir, où irons-nous ? Nous périrons dans la neige. Tant que nous avons un toit pour nous abriter...

Elle se tut à nouveau, le voyant affligé comme jamais encore il ne l'avait été et elle fut submergée par un pressentiment apporté, semble-t-il, par le vent, des champs noirs jusqu'à son cœur et qui lui annonçait une séparation, encore lointaine, mais plus longue que celle d'aujourd'hui. Elle dut surmonter cette douloureuse sensation.

— Nous partons et j'ai l'impression de m'embarquer dans une frêle barque sur un océan déchaîné ; je n'ai qu'une seule pensée : rentrer à la maison.

— Surtout évite les rafles ; les rumeurs qu'on entend doivent être fondées.

Une sonnerie retentit.

— Dites au revoir ! demanda Daria Oleksandrivna à ses enfants.

Ils se serrèrent contre leur père, pressant leur tête contre sa poitrine. Il était profondément bouleversé, comme jamais encore il ne l'avait été au cours de sa vie ; bouleversé jusqu'au tréfonds de son âme que la souffrance ébranlait comme un ouragan qui déracinerait un arbre. Les siens montèrent dans le wagon en se retournant sans cesse pour lui faire des signes d'adieu de la main et agiter leur fichu. Enfin, lorsque le train démarra, ils le saluèrent de la fenêtre jusqu'à ce qu'il

disparaisse près des nuages incolores comme la terre ; il se fondit dans l'obscurité. Alors Myron Danylovych longea le bâtiment de la gare et se dirigea vers la route. La porte s'ouvrit et il entendit le haut-parleur diffuser les aboiements d'une voix rauque qui chantait la gloire du « guide ».

Des silhouettes chétives s'éloignent lentement de la gare, éclairées par les faisceaux de lumière des vitres, qui percent l'obscurité hivernale.

Une voiture attend ; un chef s'est, sans doute, attardé au buffet, devant un bon petit verre.

Katrannyk s'éloignait lentement, comme s'il quittait sa maison ! Il se sentait si seul sans les siens, abandonné, inutile et étranger ; l'ombre d'un nuage : personne ne s'occupe de lui. Le monde est devenu vide, comme pour un orphelin ; seule s'y dissimule une force cruelle, lui rappelant la page effrayante d'un livre de son enfance. Orphelin, il allait alors à l'école primaire du village et il dessinait avec tant de passion que l'institutrice lui demanda : Katrannyk, d'où te viennent ces lignes si pleines de vie ?

Il les tressait, comme des fils de couleur, sur la feuille rugueuse : il les aimait. Mais cette passion disparut, emportée par le malheur. Une fois, il avait dessiné un monstre carnassier dans la steppe. Une multitude de brins d'herbe enchevêtrés formaient un épais brouillard sur lequel se profilait, à peine visible, le tronc de la bête ; sa tête ocre se dresse. Ses yeux effilés sont bridés ; aucun éclat chaleureux au fond de leurs fentes, mais la cruauté que dénotent deux lames étincelantes pointant au centre de la pupille. Il est exaspéré par le désir de sang ; il attend la victime qui doit s'approcher. L'imprudente ! Trompée par le calme apparent de cette flore immobile, elle avance vers la souffrance et la mort. La face de l'ennemi, d'un jaune sinistre, est dissimulée par des herbes éclatantes comme des cierges, odorantes, qui emplissent l'âme de joie. Le monstre se tapit dans cette onde végétale et le vent emporte son odeur nauséabonde. Il est menaçant comme un rapace ou comme un gouffre béant et avide. Il

s'apprête à planter ses crocs dans la gorge de la victime. Ses pattes se raidissent pour lui briser l'échine et enfoncer leurs griffes dans son corps. Cette machine à déchiqueter, aux dents acérées, est capable de filer à la vitesse de l'ouragan. Il se dissimule jusqu'au moment précis de l'attaque... et alors – un bond ! un craquement d'os et, dans un gémissement, meurt un être vivant.

Il en est ainsi maintenant : alentour, les gens tombent ; deux âmes ont déjà été emportées dans sa maison natale.

Solitaire et triste, Katrannyk s'éloignait de la gare ; soudain, dans un fracas, une voiture le dépassa, transportant un des chefs qui allait parachever leur destruction.

Les nuages d'un noir épais, comme carbonisés, semblaient être de plomb sur le tapis de neige blanche qui brillait faiblement dans la nuit. Dans le lointain obscur scintillaient les rares lumières du village.

Katrannyk arriva chez lui et s'allongea. Il s'allongea et sombra dans un tel sommeil qu'il ne rouvrit les yeux que tard le lendemain. Il avala un morceau de beignet qu'il accompagna d'un peu d'eau froide ; un peu seulement, car il avait peur de voir ses jambes enfler. Il sortit dans l'espoir de profiter d'une bonne occasion, de trouver quelque chose.

*

Alors qu'il franchissait le portail, il ressentit, sans savoir pourquoi, une certaine gêne. Arrivé au carrefour, il se retourna et, malheur !... Chikriatov et un autre, qui portait une chapska grise à oreillettes et un manteau couleur terre, le suivaient.

Katrannyk traversa la rue et il les entendit en faire autant. Son sang se glaça dans ses veines : « Ils vont m'arrêter ! » Il avançait comme pour aller au supplice. Ses bourreaux le rejoignirent et l'encadrèrent. Au coin de la rue, Chikriatov lui ordonna :

– Suis-nous !

Ils passèrent devant le soviet du village et se dirigèrent vers la place. « M'emmèneraient-ils à l'église ? s'étonne Katrannyk, pourtant elle est fermée. »

Non ! Ils l'avaient ouverte. Le paysan y fut conduit et placé en face des lunettes d'Otrokhodine qui attendait, entouré de ses adjoints.

Le paysan resta indifférent au « vingt-cinq mille ». Son regard était fasciné par les tas de grains, aussi hauts que des tertres funéraires antiques, qui se dressaient au milieu de l'église et le long des murs : ils commençaient à pourrir. Non loin de la porte, un tas de pommes de terre gelées ; on en voyait d'autres, en vrac ou dans des sacs, qui bordaient l'allée. Parmi les tas de grains et les pommes de terre étaient empilées des planches et des dosses, toutes en pin. Une construction en cours disparaissait sous les échafaudages et les rangées de poteaux reliés au mur par des lattes clouées. Tout était recouvert de poussière et de toiles d'araignée dans la ruine qui était, encore récemment, une église scintillante de propreté, comme une étoile.

Chikriatov, se jetant sur celui qu'il avait amené, annonça :

- Le voilà !

- Comment t'appelles-tu ? fit Otrokhodine en prenant un air détaché.

Le paysan pensait : vous savez bien qui vous avez arrêté. Je garderai le silence.

- On te demande comment tu t'appelles ! cria soudain Otrokhodine qui s'empourpra.

Le paysan se tait alors que celui qui l'interroge le transperce du regard à travers les blocs de glace de ses lunettes. Les voilà à nouveau face à face et leurs regards s'affrontent sur le sentier rétréci de la vie. Les chairs de l'un sont devenues beaucoup plus molles depuis la dernière réunion. L'autre, par contre, s'est décharné jusqu'à n'être plus qu'un squelette ; seuls les os dessinent son visage assombri par une petite barbe cendrée qui ressemble à de l'étaupe. La peau s'était tendue sur son front, que ses yeux enfoncés faisaient paraître

plus haut, et avait pris une teinte grise, cireuse. Les malades atteints du typhus présentent parfois cet aspect. Les yeux étaient devenus plus grands et peut-être même plus clairs ; ils étaient maintenant bleuâtres et leur regard fixe reflétait l'amertume qui emplissait son âme.

Otrokhodine qui, par ses cris, ne voulait que rompre le silence, sentit la colère, comme une décharge électrique, parcourir ses nerfs. Poursuivant son interrogatoire, il se tourne vers Chikriatov :

– Comment s'appelle-t-il ?

– Katrannyk Myron, un partisan enragé des koulaks ; il cache des objets du culte qui doivent être confisqués et remis à l'État.

– Voyez-vous ça ! dit Otrokhodine d'une voix traînante, en essayant de chasser de son esprit une certaine amertume ou, au moins, de se la dissimuler à lui-même ; – ainsi c'est un partisan enragé...

Myron Danylovytch regarde presque involontairement celui qui l'interroge, s'abandonnant aux événements : « Qu'il arrive ce qui doit arriver. Suis-je vraiment enragé ? se demande-t-il ; absolument pas ; tout m'est égal ! »

En prononçant le mot « enragé », Otrokhodine lança un regard au paysan mais il évita ses yeux. Le déséquilibre qui s'emparait de tout son être augmentait et l'emportait comme sur une vague, lui causant une joie ardente. Mais il hésitait sur la manière de conduire l'interrogatoire. Chikriatov, un compatriote vif et débrouillard, lui vint en aide :

– On a trouvé, sur le brûlis, des betteraves qu'il avait enterrées. Le calice doit être quelque part par là : il est en or travaillé et incrusté de pierres précieuses. Personne n'ignore le décret qui ordonne de le remettre à l'État et lui l'a caché. Des jeunes filles l'ont porté chez lui avant de s'enfuir du village.

– Il y a des témoins ? demande Otrokhodine pour donner à l'affaire une allure de procès.

– Oui ; une komsomol a entendu, par hasard, Catherine,

celle qui s'est enfuie, parler des Katrannyk. De plus, le chef d'équipe l'a bien vue, elle, prendre le calice.

— Rends ce calice immédiatement ! ordonna Otrokhodine sur le ton métallique d'un commandement donné dans une tranchée. Sinon, tu devras répondre de ce crime et ta famille avec toi.

— Sa femme s'est enfuie avec les enfants, annonce Chikriatov, je l'ai appris aujourd'hui.

— Ah ! Elle a pressenti qu'ils allaient être découverts. Lui aussi s'apprêtait certainement à fuir puisqu'il a éloigné sa famille. Avoue, où est le calice ?

Myron Danylovych répondit sans prononcer un seul mot : il écarta les bras et secoua négativement la tête : il ne l'a pas pris, il ne sait rien. En effet, il pensait que s'il continuait à garder un silence total, ils croiraient qu'il avait caché le calice et qu'il restait muet, craignant de trop parler. Il faut faire au moins un signe, qu'ils oublient sa famille.

Otrokhodine le regarde et se réjouit : l'« hindou » perd ses moyens, ne le lâchons pas !

Il tapa du pied et hurla :

— Pourquoi secoues-tu la tête ! Où est le calice ?

Katrannyk comprit alors qu'il valait mieux rester silencieux et immobile. Cette teigne passera au crible chacun des signes qu'il fera. Le paysan n'a aucune réaction bien qu'il ressente toute la cruauté de cette nouvelle épreuve.

Les cris de son bourreau résonnent à nouveau à son oreille :

— Avoue immédiatement sinon ta dernière heure est venue !

Il lui tombe dessus comme une nuée d'où partent des éclairs.

— Parle avant que je n'arrive à cinq : un ! deux ! trois ! quatre !... tu entends, je compte jusqu'à cinq et tu peux dire adieu à la vie. Eh bien, j'attends, parle ! Pourquoi te tais-tu ?

Katrannyk ne dit pas un mot. Soudain Otrokhodine rejeta sa main en arrière et, la levant, il frappa le paysan à la tête. Celui-ci poussa un cri et, tournoyant sur place, tomba aux

pieds de son bourreau : ses coudes résonnèrent sur les planches.

Otrokhodine essuya sa main sur un pan de son manteau et se retourna pour jeter un coup d'œil sur le visage du paysan et s'assurer qu'il était encore vivant. S'il était mort, toute trace du calice aurait disparu. Il aurait pu remettre cette tête de mule au soviet et le faire arrêter, mais quelqu'un d'autre trouvera le calice et se l'appropriera ; ou obtiendra une décoration : grâce à son échec, à lui. Non ! c'est mieux ainsi. Il s'est traîné péniblement jusqu'ici, à l'entrepôt, sinon il ferait toujours le siège du moulin avec les autres cadavres vivants.

Que la vie du paysan ait une valeur propre ne vient même pas à l'esprit d'Otrokhodine.

– Ranime-le ! ordonna-t-il à Chikriatov.

Près de la porte, entre un balai et une pelle se trouvait un seau contenant de l'eau sale ; Chikriatov l'apporta et le renversa sur la tête de l'homme évanoui qui ouvrit les paupières et gémit ; Chikriatov lui lança également un violent coup de pied dans les côtes. La douleur très vive qu'il ressentit fit bouger le paysan qui essaya de se lever en s'appuyant des mains sur le sol poussiéreux.

Chikriatov et son coéquipier, l'homme à la chapska grise, le saisirent sous les aisselles et le mirent debout ; c'est à peine s'il tenait sur ses jambes. Sa tête tombait sur sa poitrine. Ses yeux avaient perdu toute lueur de vie et semblaient aveugles.

Ce détail réjouit particulièrement Otrokhodine qui se disait en lui-même : « Ils se sont éteints ! ils se sont éteints ! » – à propos de l'absence d'éclat dans les yeux du paysan. Il ne se donna même pas la peine de dissimuler ses sentiments mais feignit seulement d'être heureux que celui qu'il avait frappé eût repris connaissance.

– Le voilà qui se réveille ! Qui aurait pu penser ça de toi ? Il suffit de t'effleurer pour que tu t'effondres ; tu es le seul fautif : il ne fallait pas m'irriter. Même un homme de marbre peut s'emporter. Bon, dis-moi où est le calice ?

Mais après une vaine attente, il changea de ton :

– Tu as faim et ta famille aussi. Je vous donnerai à manger !

Il se tourna vers le groupe et ordonna :

– Qu'on apporte un sac de blé !

Deux de ses adjoints traînèrent vers eux une masse couverte de poussière.

– Dis-moi où est le calice et ce sac est à toi !

Katrannyk, soutenu par les deux bras, gardait le silence bien qu'on eût placé devant lui le sac ouvert. Ses yeux étaient inexpressifs... puis il frissonna soudain et plongea son regard dans la masse vivante du blé. Le voilà, le pain ! Dans un instant il pourrait prendre ce sac, il lui suffisait de dire où était le calice. Mais la tristesse le submergea, se mêlant, dans ses pensées, à l'amertume : « Vendre ainsi, pour ce blé, un objet sacré ? et après, où aller ? Le ciel nous châtierait, moi et mes enfants... et, dans le village, ceux qui survivront cracheront en maudissant le nom des Katrannyk ; je ne saurai plus où aller, mieux vaut mourir ! »

Il ferma les yeux, pencha la tête sur sa poitrine et continua à se taire.

Otrokhodine ordonna à ses adjoints :

– Qu'on apporte de la farine !

Myron Danylovytch entendit qu'on déplaçait un autre sac ; il ne voulait pas regarder mais la tentation fut trop forte : voir encore une fois de la vraie farine, apprécier sa blancheur ! Il jeta un regard... de la fleur de farine ! On ne l'utilisait que les jours de fête pour cuire un pain qu'on appelait, dans son enfance, la « bourse » ; il pourrait en faire un aujourd'hui même, en rentrant. Manger du pain ! Jamais encore ce désir n'avait déchiré son âme avec un cri si sauvage, que personne n'entendait, mais qui était infiniment douloureux. Katrannyk se mit à trembler de tous ses membres et, perdant la raison, tendit ses doigts décharnés vers le sac ouvert. Mais exténué, il s'effondra et ses yeux se fermèrent ; une seule pensée illumina un instant son âme : « Tout cela a

été préparé pour me perdre... », puis la faim et l'épuisement brouillèrent son esprit. Ses yeux se voilèrent. Il s'affaissa comme une branche cassée et fanée.

Otrokhodine vit sa victime, à demi morte, tomber et il se fit cette remarque : « Il a été impressionné ! Il reviendra de lui-même nous supplier. » Mais il sentit à nouveau la rage l'envahir quand il aperçut, dans les yeux du paysan, un éclat bref mais vif qui disparut aussitôt sous les paupières.

Otrokhodine fit, du bout des doigts, un signe impatient : qu'on l'emmène !

On conduisit le paysan jusqu'à la porte et là, on le jeta dans les escaliers, sur la neige ; et on lança son chapeau derrière lui.

Le froid le fit revenir à lui ; gémissant doucement, il essaya de bouger, comme un invalide. Il se releva progressivement, se mettant d'abord sur les genoux puis sur les pieds. Plié en deux, il traversa la place en trébuchant. L'air glacé et la neige, auxquels était exposée sa tempe meurtrie, le soulagèrent et sa douleur se calma.

« Sans doute ai-je franchi un certain seuil : me voilà plus léger. »

Une seule pensée occupait son esprit : fallait-il parler de l'interrogatoire à sa femme ? « Mieux vaut se taire car elle souffrira pour moi. »

Il se traînait vers sa maison sous la tempête qui se déchaînait lorsqu'il entendit, non loin, des hurlements de désespoir. Il remarqua d'autres ombres qui se dirigeaient aussi vers l'endroit d'où partaient les cris ; une par une et non pas en groupes unis, comme autrefois, elles se hâtaient, cherchant une explication à l'incident. Les liens entre les hommes avaient été brisés et chacun suivait sa route, le cœur fermé aux autres et les pensées tournées vers soi ; les hommes étaient devenus sauvages ! Il est rare de les voir par deux ou trois. Ils s'attroupent et regardent en silence une femme qui court, se jetant d'un côté pour se heurter à un pauvre tremble gelé, se précipitant dans une autre direction, vers une mai-

son, puis s'en éloignant, se démenant comme une possédée. Elle ne fait que crier :

– Tuez-moi ! Tuez-moi !

Sans interroger personne, Myron Danylovytch s'approche des spectateurs dont l'un explique :

– Des voisins disent que toute la famille se nourrissait de tourteau mélangé à des herbes ramassées en automne. La jeune femme avait abusé de la jusquiame. Et elle donnait aussi de ces herbes à son mari ; qui sait ce qui va lui arriver ? La même chose peut-être. Ne vaudrait-il pas mieux la reconduire chez elle ? Elle va se tuer ou se blesser, si elle ne meurt pas de froid dans la neige.

– Il faut la reconduire ! Pourquoi hésiter ? Il faut la reconduire chez elle, bien sûr ! dit soudain Myron Danylovytch avec une énergie qui l'étonna lui-même. – Allons-y, avant qu'elle ne soit gelée.

Ils s'avancèrent, à la rencontre de la jeune femme, vers les arbres qui poussaient dans un jardin à la clôture arrachée ; ils la saisirent, à quatre, par les bras et l'emmenèrent. Elle se débattait et ne cessait de crier qu'on la tuât tout de suite ; ils eurent les plus grandes difficultés à l'amener chez elle. Elle ne comprenait même pas où elle allait.

Ils traversèrent l'entrée et ouvrirent la porte : devant le poêle, se tenait le mari ; des lambeaux de chemise lui couvraient la poitrine et son regard était celui d'un fou ; ses yeux sont écarquillés et transpercent les arrivants. Des traces de sang maculaient la maison ; sur le banc, un enfant égorgé et affreusement mutilé.

L'homme avait allumé un feu directement sur le poêle – la pièce était envahie par la fumée – et, tout en mâchonnant, il faisait frire quelque chose, un couteau à la main.

Un des paysans, entré derrière les autres, s'écria :

– Il a égorgé son enfant et le fait rôtir ! Il est devenu fou !

Myron Danylovytch ressentit une peur effroyable et il lâcha la main de la jeune femme ; d'autres, terrifiés, reculèrent

vers la porte mais personne ne sortit : ils semblaient tous pétrifiés sur le sol d'argile.

La jeune femme au regard errant ne comprenait rien. A bout de forces, ayant perdu la raison, elle se laissa tomber et s'allongea à même le sol, aux pieds de son mari ; après une brève mais douloureuse agonie, elle mourut. Lui ne mastiquait plus ; il avait avalé ce qu'il avait dans la bouche et restait figé, inconscient de la mort de sa femme et de sa propre situation. Puis, laissant tomber son couteau, il bondit, bouscula le groupe de paysans qui se tenaient sur le seuil et, avec seulement les restes d'une chemise sur ses épaules nues, il sortit de la maison. Comme un fou, il s'élança dans la tourmente, dépassant les poteaux, marques de l'ancien portail. Les hommes se ruèrent derrière lui mais n'arrivèrent pas à suivre son allure, à le rattraper. Il fonçait vers la steppe, escaladant les congères, tombant et se relevant aussitôt.

– Rattrapons-le, sinon il va tomber et mourir de froid !

– Et personne ne saura même où...

Myron Danylovitch, haletant, courait avec les autres ; tous voulaient rejoindre le dément, l'empêcher de mourir de froid dans la neige. Ils étaient très affaiblis et ralentissaient le pas en soufflant et râlant même.

Les poteaux indicateurs disparaissaient sous la neige et le fuyard était invisible maintenant. Il était si loin qu'on ne pouvait ni le rattraper, ni l'apercevoir. Les paysans restèrent un moment sous la neige et s'en retournèrent, courbés dans la tempête, tellement épuisés qu'ils pouvaient à peine avancer ; personne ne pouvait prononcer une parole.

Près du village, sur une allée peu fréquentée, était couché un homme dont le bras droit se dressait ; la tourmente le recouvre de neige. Les paysans, haletant après cette poursuite, s'arrêtèrent.

– C'est fini. Il a trépassé ! dit un des villageois et, ôtant son chapeau, il se signa ; les autres l'imitèrent.

Quelqu'un ajouta :

– Il nous ouvre le chemin et nous attend.

Et soudain, il reconnut le mort ; il s'écria, étonné :

- Mais c'est Loukian, celui qui vote toujours « pour » !
Regardez, il lève la main !

Ils l'examinèrent et confirmèrent :

- Oui, c'est bien lui ! Lui et personne d'autre !

La main droite du mort s'était raidie, dépassant au-dessus de la couche de neige fraîche.

- Il vote ! reprit le premier villageois ; mais l'heure n'était pas à la joie et personne n'ajouta un mot à cette plaisanterie. Ils sourirent à peine.

- Il faudrait le ramasser, proposa le paysan qui avait parlé du chemin pour l'autre monde.

Les autres répondirent avec tristesse :

- Nous aussi, nous tomberons ainsi ! Nous n'avons plus de force. Il vaut mieux envoyer la charrette.

Ils rentrèrent en silence au village ; ils s'approchaient déjà des premières maisons lorsqu'ils entendirent soudain, venant de la steppe, des bruits de pas...

Quelqu'un essayait de les rattraper dans la tempête. Myron Danylovytch, stupéfait, sursauta, pensant que le dément revenait vers eux.

- Attendez, braves gens ! s'entendirent-ils héler par quelqu'un qui se rapprochait d'eux, et ils aperçurent un inconnu.

- Attendez ! Je veux vous demander si on peut avoir de la farine, au moulin. Il est plus près de chez vous ; moi, je ne suis pas d'ici, je viens du bourg de Sytniaguiv.

- De la farine ? Vous pouvez toujours attendre ! Quand les poules auront des dents, alors vous pourrez venir en remplir deux sacs !

- Quand vous pourrez faire pousser du blé sur le sable avec lequel on fait des briques !

- Un corbeau vous en donnera plus facilement...

Les paysans, irrités par ces mots de farine et de moulin, lui lancèrent au visage ce qu'ils pensaient et se turent à nouveau, regardant avec reproche l'habitant de Sytniaguiv, comme pour dire : tu es retombé en enfance ou quoi ?

– Ah ! Ah ! on ne peut toujours pas en avoir, dit d'une voix traînante et naïve l'arrivant, un homme aux traits ouverts et fortement marqués et au visage mal rasé, qui portait un chapeau bas et une veste matelassée, couverts de neige. – J'ai entendu dire qu'un grand nombre de paysans se prépare à y aller demain.

– Pour rien ! Ils ne craignent pas d'user leurs chaussures. C'est comme s'ils allaient chercher du miel avec une alêne.

Le pauvre homme eut un rictus :

– Et quand bien même avec une alêne ! Si on en donnait un coup à ceux du moulin, ils rempliraient votre sac de farine !

– Essaie un peu de les toucher ! Ils ont des fusils et des gourdins. Ils tirent et t'envoient dans la gorge de ces grains qui t'allongent sur la neige...

– S'il y en a une multitude, même des fourmis peuvent chasser un ours.

– Un ours, oui. Ses griffes sont impuissantes, face à des milliers de fourmis. Mais là, c'est le diable en personne et non pas un ours.

Myron Danylovytch caressait le rêve secret d'arracher aux pillards son propre blé, mais comment ? En rassemblant une nuée de paysans dont beaucoup pourraient alors pénétrer dans le moulin. Il faudrait que tous emportent de la farine et la cachent. Il dit :

– Si on l'assaillait en force, la nuit, on pourrait prendre le moulin !

– La nuit ? demande l'arrivant ; ou très tôt, avant le lever du jour.

– Je ne sais pas si c'est possible, hésite Myron Danylovytch.

Les paysans s'éloignaient, chacun vers sa maison.

L'arrivant proposa à Katrannyk :

– Je vais vous accompagner jusqu'au bout de cette rue...

Au carrefour désert, il lui dit gravement, comme s'il lui donnait un ordre :

– Demain, très tôt, les habitants de notre village marche-

ront sur le moulin ; la mort nous attend de toute façon. Que les vôtres se joignent à nous. Dites-le à ceux qui sont sûrs !

Il lui cria ces derniers mots et disparut dans la tempête.

Myron Danylovitch se réjouit beaucoup de voir un homme si décidé ; il aurait fallu être ainsi dès le début. Maintenant les gens tombent comme des mouches, ils n'ont plus aucune force. Mais ce n'est pas une bonne chose d'y aller le matin : les gardes les distingueront bien quand ils tireront. La nuit, l'obscurité les aurait dissimulés ; mais qui serait capable de se lever ? Lui-même était allé chercher les pommes de terre à l'aube et non pendant la nuit.

La tempête de neige s'épaississait. Les flocons voltigent vers les fenêtres et s'arrêtent : ils semblent chercher l'entrée de la maison, mais ne la trouvant pas, ils tournoient, oscillent et s'envolent sur les côtés ou vers le toit. Ils s'éloignaient dans l'immensité pour tomber sur la plaine et s'immobiliser à jamais.

D'autres viennent, tissés, entre ciel et terre, sur des métiers blancs. Leur essaim ne cesse d'augmenter comme des fils enchevêtrés dont la masse se déplace avec légèreté ; ils se rebellent même, se débattent et semblent être lancés par des mains invisibles. Ils portent un voile dont ils recouvrent les maisons.

Voilà sa cour et sa porte ; les débris du jardin ont un aspect fantomatique. Myron Danylovitch s'approcha des tombes, lumineuses sous le voile de fumée blanche ; elles reposent là et ne lui appartiennent plus. On lui a pris deux êtres, les plus chers, liés à lui par le sang : sa mère et son fils, deux nœuds dans le fil de sa triste vie ; l'un le relie au passé et l'autre, perdu déjà, à l'avenir. La maison de ces êtres chers est tout près ; il suffit de faire un pas, mais une barrière effroyable, que personne au monde ne peut franchir, les sépare. Derrière elle, ils sont inaccessibles !... On ne peut ni leur parler et leur donner de ses nouvelles, ni les entendre, – un mur invisible se dresse, infranchissable, à travers lequel per-

sonne ne peut les saluer chaleureusement, eux, ses parents les plus chers. Et bientôt, près de ces deux tombes, d'autres s'élèveront. Qu'au moins quelque'un reste pour les creuser !

Il faut, au matin, attaquer le moulin. Ne rien faire, c'est laisser se multiplier les tombes. Si sa femme était là, elle le retiendrait avec des mots et des larmes ; elle aurait peur. Frère Prokop avait dit la vérité ! Le diable tient un monstre enchaîné qui, lorsqu'il se jette sur eux, les poursuit et les égorge tous les uns après les autres.

Myron Danylovitch entra dans sa maison, vide et froide. Il mastiqua un peu de beignet à la mélasse et s'allongea car il lui semblait que tous ses os avaient été brisés.

Il se reposa un peu et prit une hache pour abattre un petit bouleau près du boubier. C'est un travail long. L'arbre est gelé et la neige aveugle le bûcheron affaibli.

Il serait temps d'aller chercher le reste des pommes de terre enterrées dans le silo ; mais il faut attaquer le moulin. Il devra déterrer sa provision après-demain.

Les flocons tourbillonnent et se pressent comme ses pensées ; ils cernent la misère. Pourquoi des étrangers, des intrus, sont-ils venus les tourmenter et leur prendre leur pain, à eux tous qu'ils torturent à mort ! C'est notre pain et nous devons le reprendre nous-mêmes puisque nous périssons et nos enfants avec nous. A qui parler du moulin ? Si l'entreprise réussit, on le remerciera, sinon on le maudira. Dans une famille, c'est le père qui fait vivre ses enfants et sa femme ; qu'il meure et tous sont condamnés ; et c'est moi qui les aurai tués ! Non, j'irai seul, et que ceux qui ont organisé cette révolte tardive, et décidé qu'elle aurait lieu un matin, alors que les gardes pourront nous voir, le leur disent ! La nuit, il est plus facile de surprendre les sentinelles somnolentes et de se cacher avec les sacs. Le malheur nous attend, mais il faut y aller...

Myron Danylovitch coupa des branches et les porta dans l'entrée ; après avoir scié le tronc, il se harnacha de cordes et traîna les rondins. Il s'allongea à nouveau, respirant avec

difficulté. Il se prépara un peu de soupe au millet, claire, bleuâtre même.

15

L'horizon pâlisait et les paysans commençaient déjà à sortir de Klénototcha – plus nombreux que ne l'avait espéré Myron Danylovytch ; « des gens sûrs ont répandu la nouvelle ! » pensa-t-il. Ils suivirent la route puis coupèrent à travers la steppe couverte de neige immaculée : les hommes les plus solides frayaient un chemin dans la neige qui, sous le souffle un peu plus chaud de l'aube, se tassait et conservait les traces régulières des pas. Chacun tenait un bâton ou un pieu, arraché à une palissade dont toutes les planches n'avaient pas encore été brûlées, et aussi un sac ou une musette. Deux paysans, qui précédaient Katrannyk, échangeaient, à voix basse, des réflexions :

– D'une façon ou d'une autre, pour nous, c'est la mort !

– Même des bébés aveugles le verraient...

– Le grain croupit dans des entrepôts et pourrit, à même la boue, sous des bâches trouées.

– Il nous faudrait autre chose que des bâtons car ils ne nous rendront pas facilement même un seul grain pourri.

– Ils montreront les dents. Si seulement nous étions plus nombreux ! Des villages voisins avaient promis...

– Ils viendront ! C'est eux qui nous ont entraînés. Il faut agir rapidement, tous ensemble, comme un seul homme ; remplir nos sacs et nous disperser immédiatement.

– Et si on allait avec nos familles, nos enfants enflés, à Moscou et restions là-bas jusqu'à ce qu'ils nous rendent notre grain, pour nos petits ! Peut-être que cela réussirait ?

— Comment cela ? alors que l'entrée en Russie nous est interdite ; ils nous font faire demi-tour à la frontière ! Ils ont une pierre à la place du cœur dans la poitrine. Ils ont envoyé ici des gens de chez eux, pour nous terroriser.

— Je me suis querellé avec ma femme ; je lui disais : « Nous prendrons de la farine ou du blé, et demi-tour ! Ils ne pourront pas prendre tout le monde, sur le nombre. — Vous n'arriverez à rien, me répliquait-elle, les autres ont des fusils et ils vous tueront. » Mais moi je lui ai répondu : « Il y en a bien qui parviendront jusqu'au blé. — Non, disait-elle, ils sont si cruels qu'ils vous coucheront tous sur la neige ; tu ferais mieux de rester à la maison ; j'ai peur. — Pour nous c'est la mort, que nous restions tranquillement chez nous ou que nous essayions de prendre le blé. » —, lui ai-je dit. Mais elle ne faisait que répéter : « Tu ferais mieux de ne pas y aller, cela se terminera mal ; si vous vous étiez soulevés au début de la famine, vous auriez pris le moulin ; mais maintenant nous sommes en moins grand nombre : beaucoup sont morts. » J'essaie de la raisonner : est-il possible de rester à la maison alors que tous y vont ? « Je sais, dit-elle en larmes, mais mon cœur pressent qu'il n'en sortira rien de bon. »

Le villageois relata cette discussion et se tut ; son voisin reprit, d'un ton de reproche :

— Qu'avons-nous gagné à rester tranquilles ! Puisque nous n'avons pas su nous décider tout de suite, allons-y maintenant, ou ils vont nous exterminer comme des mouches.

Myron Danylovitch était persuadé que si sa femme avait été là, elle ne l'aurait pas laissé partir. Mais puisqu'il était seul, il ne pouvait rester chez lui ; il n'avait pour excuse ni les pleurs de sa femme, ni les prières de ses enfants. Ce serait un grand déshonneur ! Il doit y aller non pas seulement pour sauver son honneur, mais aussi par nécessité. Si les siens ne trouvent rien à la ville et reviennent épuisés et affamés, ils tomberont malades et qui pourrait guérir sans nourriture ? Il ne reste pas beaucoup de pommes de terre gelées et qui sait si quelqu'un ne les a pas trouvées ! Il faut tenir encore la moitié

de l'hiver, jusqu'aux premiers bourgeons, et il n'a plus rien à part un fond de sac de cosses et de millet. La mort est là, comme un précipice dont la paroi inférieure se rapproche... Ils vont tous là où se trouve le blé : il faut le prendre, aujourd'hui, immédiatement, et la survie sera possible...

Le brouillard, qui enveloppait l'immensité neigeuse, commençait à se dissiper comme un tissu qui se décomposerait en fibres imperceptibles. Il se fondait peu à peu dans la lumière grise qui se propageait de l'Occident. Le ciel disparaissait sous des nuages gris-blanc, noyés d'ombre.

La procession des paysans se divisa en plusieurs files ; des colonnes d'hommes, venues du village voisin, s'avançaient dans la neige. Les deux groupes, s'étant rejoints, s'immobilisèrent un instant, puis prirent la direction du moulin.

Plus ils progressaient et plus les diverses colonnes de cette marche collective se désagrégeaient en groupes, en rangées. Puis la multitude humaine s'effrita, des silhouettes grises parsemèrent la steppe qui s'éclairait et devenait, sous les nuages, blanche comme l'écorce d'un bouleau, et lisse comme une nappe de fête sur une table ; elle s'étendait à l'infini.

Les paysans marchaient, dans cette immensité glacée, vers le même but, avec une même pensée en tête, comme en témoignaient les sacs, et tout ce qui pouvait en tenir lieu, que chacun portait.

Des flocons clairsemés commençaient mollement à tomber puis s'arrêtaient.

En s'approchant du moulin, le flot humain se resserrait dans les premiers rangs comme des vagues qui cerneraient un récif.

La steppe semble plate mais le marcheur découvre, sous ses pieds, de nombreux monticules et collines, fossés et dépressions, des vallons et autres inégalités du sol que la neige dissimule.

Par malchance, Myron Danylovitch ne parcourait qu'un terrain inégal qui fatiguait son cœur et exaspérait sa colère. S'ils réussissent à forcer le passage, toute la farine aura

disparu avant qu'il n'atteigne le moulin. Ou encore les premiers arrivés s'en saisirent et les gardes, appelés en renfort, tomberont sur les retardataires, les arrêteront ou les fusilleront.

S'il n'était pas si affaibli par la famine, il en distancerait beaucoup ; mais aujourd'hui, amaigri, il restait en arrière et s'empêtrait dans la neige.

Le moulin est invisible derrière les collines : il lui faut les escalader ou les contourner. Partout, des traces : les gens sont venus ici, creuser la neige et la terre, à la recherche de légumes. Il ressentit une inquiétude : et si quelqu'un avait découvert le silo, bien qu'il fût de l'autre côté du village ? Mais bientôt, seul un espoir captiva son âme : avoir de la farine ! Depuis qu'il avait quitté sa maison, le paysan se sentait devenir un autre homme. Un fleuve puissant semblait l'emporter dans cette immensité que traversaient des hommes. Une force inconnue jusqu'alors lui dictait, comme une loi, son comportement. Si on l'avait, auparavant, questionné sur son existence, il aurait haussé les épaules d'étonnement en disant : « J'ignore de quoi vous voulez parler ! » Elle s'était rendue maîtresse, en dépit de sa forte émotion, de tous les leviers de sa conscience, ces phares qui éclairaient, en lui donnant un sens, le monde environnant et le projetaient à l'intérieur de l'être humain. Cette force était plus puissante que la volonté qu'elle avait remplacée, et agissait à sa place par nécessité et aussi pour procurer à tous le salut. C'était si important pour une âme emprisonnée dans une sombre solitude et ne possédant qu'un seul îlot de joie : la rencontre avec des âmes semblables à elle, qui partagent et l'infortune, et l'espoir. Cela représentait, comme le nid pour l'oiseau, un refuge pour le cœur et aussi son avenir ; chacune des silhouettes sombres qui se hâtaient en silence vers le moulin le ressentait. S'ils n'obtiennent pas de pain, la petite flamme de vie s'éteindra, pour eux et pour les êtres qui leur sont chers et qui attendent derrière des vitres gelées.

Myron Danylovytch franchit les collines et aperçut un dra-

peau flottant sur le moulin. Sa couleur rouge éclate sur l'étendue blanche et brûle sauvagement, propageant une menace infernale qui ne fait que grandir, comme un rapace cruel qui va prendre son envol et ruiner votre vie. Puis le flamboiement s'éteignit et le paysan ressentit une fureur qui consumait tout son être et lui enlevait toute patience. Et les hommes marchaient et marchaient, sans fin. Le moulin était proche maintenant.

Les gardes, près du portail, apercevant les villageois, ne leur prêtèrent d'abord que peu d'attention. Ils attendaient, le fusil sur l'épaule, que les groupes s'immobilisent ; ils ignoraient s'il s'agissait de paysans indociles ou si les dirigeants avaient ordonné de déplacer la population à travers la steppe. Ils étaient habitués aux ordres absurdes et contre nature des autorités et ne comprirent pas aussitôt qu'une émeute avait lieu. Lorsqu'ils s'en convainquirent, ils s'élancèrent en avant pour arrêter le mouvement.

Craignant que les villageois ne fussent armés, certains s'abritèrent derrière les poteaux du portail et ouvrirent le feu ; d'autres se couchèrent dans la neige, derrière de petits monticules et, de là, visaient les affamés dont les premiers rangs couraient déjà vers le moulin. Certains étaient si près qu'ils auraient pu, s'ils avaient eu un revolver ou un fusil à canon scié, blesser les gardes et bondir à l'intérieur du moulin. A cette distance, les gardes, derrière leurs abris, touchaient, les uns après les autres, les paysans sans armes.

Les premiers tombèrent aussitôt, tués sur place ; d'autres, dans leur agonie, se tordaient et gémissaient ; certains, étonnés, s'immobilisaient soudain, portant la main à leur poitrine, sur leur blessure, avant de s'écrouler dans la neige craquelée.

De nouvelles vagues d'assaillants continuaient à avancer : peu d'entre eux se rendaient compte de ce qui s'était passé car le massacre des premiers rangs avait eu lieu très rapidement. Les villageois se hâtaient vers le portail, comme poussés par une tempête plus forte que leur peur. Ils étaient por-

tés par le désespoir de toute une collectivité, condamnée et acculée à la mort, alors que, tout près, devant leurs yeux, se trouvait le bâtiment où ils pouvaient reprendre leur propre blé... Chacun se hâtait vers le portail, espérant le franchir et remplir de farine le sac qu'il avait préparé. Rentrer les mains vides, c'était périr d'une mort lente et douloureuse.

Derrière ceux qui étaient tombés, se forma une marée humaine qui avançait rapidement sur les gardes et menaçait de les submerger. Les balles des fusils ne pouvaient coucher tous les paysans et bientôt, ces hommes poussés par le désespoir feraient irruption dans la cour.

Mais les « voutours », comme les appelait frère Prokop, bondirent, en armes, devant le portail ; jusqu'alors, ils étaient cachés derrière la palissade, des deux côtés de l'entrée. Leur chef regardait, de derrière un poteau, et laissait s'approcher le groupe le plus compact. Au moment voulu, il fit un signe et, au pas de course, on apporta des fusils mitrailleurs « Degtiariov¹ » qu'on plaça à droite et à gauche du portail. Leur crépitement se fit aussitôt entendre ; une mitrailleuse, au-dessus du portail, se mit également à tirer. Tous les paysans qui couraient vers le moulin se trouvaient dans le champ des deux fusils mitrailleurs, disposés sur les côtés, et de la mitrailleuse qui leur faisait face. Les gardes abattaient tous ceux qui arrivaient de côté et s'approchaient des fusils mitrailleurs.

Comme des faucheurs malhonnêtes qui, à la hâte, coupent les épis d'un champ qui ne leur appartient pas, les mitrailleurs fauchaient les rangées de paysans. L'étendue blanche fut jonchée de gerbes coupées trop tôt, lors d'une moisson illicite. La neige, imprégnée de sang, fondait et un long gémissement – ultime douleur – traversa le silence de la plaine et emplit cette aube.

Les paysans mourants enfouaient dans la neige leurs

1. Degtiariov : inventeur d'un fusil mitrailleur qui porte son nom.
(N.d.T.)

doigts recroquevillés et grattaient la terre gelée. Certains tentaient de se soulever pour quitter ce lieu de mort, mais une rafale les achevait et ils retombaient pour toujours. Ils étaient tous abattus sans pitié, même ceux qui, à distance respectueuse, s'arrêtaient, stupéfaits, trop faibles pour s'enfuir et auxquels il ne venait pas à l'esprit de se coucher ; éloignés du portail, ils ne pensaient pas qu'on les tuerait, eux aussi.

La fusillade se déroulait sous les yeux de Myron Danylovytch comme dans un rêve, comme un mirage, jusqu'à ce qu'il aperçoive un de ses voisins qui, quelques rangs devant lui, s'était approché du portail. Il était touché et avait laissé tomber son bâton, un petit bâton qui n'aurait pu ni tuer, ni blesser personne... Il l'avait laissé tomber et restait debout, comme s'il cherchait, sans y parvenir, à comprendre ce qui lui arrivait, ce qui se passait près de son cœur. Il sent qu'il ne peut plus avancer et se détourne légèrement du moulin, blême comme la neige, à ses pieds. Un filet de sang coule à la commissure de ses lèvres. Et dans un geste, dicté par son âme et non par sa raison, il exprime son ultime volonté. Il lève son sac vide – rapiécé avec de vieux chiffons roux et noirs, qui se détachaient nettement – il lève d'une main le sac et le tient ainsi ; il le montre aux gardes de l'autre main qu'il pointe ensuite en direction du village. Il voulait dire : « Je dois prendre de la farine pour ceux qui sont là-bas, au village, et qui meurent ; je n'ai rien fait, pourtant je veux bien mourir... mais je dois absolument prendre de la farine, là, dans ce sac, pour eux ! » Une autre rafale retentit soudain et le paysan s'effondra ; un geste bref et saccadé du coude et le sang, comme une source, jaillit de sa bouche ; il empourpra la neige et inonda le sac, lui apportant une réponse : voilà ce que tu obtiens ici, pour toi et tes enfants ! Voilà, ce qui peut remplir ton sac : emporte-le si tu peux te lever !

Les derniers arrivants avancèrent encore avant de comprendre enfin qu'on massacrait des hommes sans armes.

Des paysans que les balles n'avaient pas touchés, firent

demî-tour, rassemblèrent leurs dernières forces et coururent vers l'arrière, entraînant dans leur mouvement les retardataires qui commencèrent aussi à refluer rapidement.

La retraite se transforma en fuite désorganisée. Les gens couraient à perdre haleine dans la steppe.

Une balle atteignit Myron Danylovytch dans les côtes, sous l'épaule. Saisissant son gourdin de la main gauche, il appuya, sur la plaie, sa main droite qu'il glissa sous sa veste matelassée. Il se hâtait de revenir sur ses pas et retrouva ses traces dans la neige ; « j'aurais pu être touché au cœur ! » se répétait-il en franchissant les fossés et en contournant les tertres. Alors qu'il s'éloignait du moulin, dans un chemin creux, les balles sifflaient au-dessus de sa tête ; puis elles se firent plus rares. Sur les collines, Myron Danylovytch se penchait en avant et pressait, autant qu'il le pouvait, le pas. Sur une importante élévation de terrain, il se mit à ramper, entendant, au-dessus de sa tête, des sifflements continus. Puis il atteignit une profonde dépression où il put se reposer.

Le sang avait commencé par goutter à travers ses vêtements, puis il s'était figé. Au grand étonnement de Katrannyk, même la douleur s'était calmée. Mais alors qu'il faisait un geste brusque de la main gauche, il sentit une vive brûlure près des côtes, dans ses muscles. Il supposa que la balle avait traversé son corps et était ressortie ; il pourrait guérir sa plaie sans l'aide d'un médecin.

La fusillade se calmait. Bientôt, une fine neige se mit à tomber ; « il ne faudrait pas que je m'égare et que je me retrouve en face d'une mitrailleuse ! » pensa-t-il avec effroi. La tempête, qui s'était levée subitement, n'était pas très violente et elle s'apaisa rapidement.

Le village est tout près mais Katrannyk sent qu'il n'a plus la force d'avancer ; il s'appuie contre le mur d'un petit hangar sans toit pour reprendre son souffle. Il ferma les yeux et s'immobilisa, comme s'il dormait, pour surmonter sa faiblesse et faire disparaître les taches sombres qui dansaient devant ses yeux. La fatigue, comme l'ivresse, l'avait rendu

malade et il lui fallait la chasser de son sang parce qu'elle lui coupait les jambes et le ferait s'effondrer sur la neige. Myron Danylovytch parvint à la vaincre. Il ouvrit les yeux et tourna son regard vers la steppe ; sa vue faiblissait car il perdait du sang. Sur l'étendue blanche, il vit les taches sombres des hommes : les victimes des carriéristes ; comme des miettes de pain de seigle sur la nappe des jours de fête.

L'homme affaibli regardait et son cœur se serrait ; il lui semblait être, lui aussi, couché parmi ces morts : on avait tué son âme ! Et il acceptait de mourir. Seule l'ombre de son être essaie de s'éloigner du mur roux : et c'est si dur ! — chaque pas lui coûte des efforts surhumains ! Dans la faiblesse qui l'enchaînait, apparaissait quelque chose comme une décision, encore vague, mais qui se reflétait au fond de sa conscience.

Il arriva chez lui à bout de forces ; il s'effondra et, se couvrant de vieux vêtements, il sombra dans un profond sommeil, comme s'il ne devait plus jamais se relever. Sans rêves, ni visions ! Seule une corde indéfinissable, tendue à travers l'espace, vibrait sourdement ; une vibration née de l'inquiétude qui ne le quittait pas, même dans son sommeil.

Il s'éveilla dans la soirée et palpa sa blessure : la balle avait traversé son flanc, sans laisser de larges déchirures ; le sang s'était coagulé aux deux orifices et les avait refermés. Les vêtements s'étaient collés à la plaie et il fallait les en arracher : une opération douloureuse ! Il fit bouillir de l'eau, la versa dans une cuvette et en puisa avec sa main pour humidifier le tissu. Il se souvint qu'il conservait, dans la maison, un flacon contenant un fond d'iode. Son fils aîné avait été, nu-pieds, dans le hangar et avait marché sur une planche d'où dépassait un clou : il avait immédiatement acheté de l'iode à la pharmacie pour badigeonner la plaie. Ensuite, il l'avait utilisée pour soigner des blessures plus bénignes.

Myron Danylovytch arracha une plume de l'aile d'oie qui servait, autrefois, à épousseter le pain fraîchement cuit ou les galettes ; il la lava soigneusement, l'essuya, la trempa dans

l'iode et la passa sur la plaie : la brûlure fut vive ! Puis il se fit un pansement.

Le beignet à la mélasse, qu'il mangea en buvant de l'eau, lui donna de telles nausées qu'il crut défaillir et il ressentit une douleur glacée, une humidité malsaine, dans son estomac. Il s'allongea et ferma les yeux. Il appuya ses deux mains sur son ventre pour le réchauffer et il sentit la douleur se calmer peu à peu. Ses pensées devinrent plus limpides et il considéra les choses avec plus de clarté. Il lui fallait sortir au plus vite les pommes de terre de leur cachette ; – tout en réfléchissant, il s'assoupit.



Le soir, il parcourut, en chancelant, les environs du village et vit que peu de gens enterraient leurs morts. Ils n'en avaient plus la force. Dans quelques dépressions seulement, des familles creusaient des trous près de leurs défunts. Les plus forts emportaient les blessés sur des traîneaux – les traces ensanglantées des patins s'étendaient jusqu'au village.

A la nuit, les nuages découvrirent une partie du ciel étoilé, éclairant ainsi quatre silhouettes qui se hâtaient dans la steppe. Lorsque les ténèbres s'épaissirent, de petites flammes de cierges et d'encensoir apparurent, telle une constellation qui serait tombée et qui vacillerait sur la neige. Une voix résonna ; celle d'un vieillard qui prononçait, avec solennité, des phrases ; une voix rauque qui se brisait parfois. Trois autres lui répondaient et l'accompagnaient dans un chant plus triste que tous les sanglots de la terre : ils célébraient une messe pour le repos de tous ; ils imploraient le pardon des pécheurs. Les flammes se balançaient d'un côté, de l'autre, selon une direction bien précise semblait-il, comme pour relier les étoiles entre elles et dessiner une figure. Ils traversaient l'obscurité et traînaient à leur suite une tristesse incarnée dans un chant qui s'adressait au ciel, haut et invisible, scintillant au-dessus de tous comme une montagne de

lumière. Il est d'une blancheur éternelle grâce à la présence du Père des hommes et des anges.

Katrannyk écoutait et ne pouvait partir. Il lui semblait voir, devant lui, un livre ouvert sur l'immensité blanche ; un livre qui dévoilait le sens secret de toute chose et que son âme ne pouvait comprendre en lisant ces lettres étincelantes. Mais ce sens était dans ce livre, bien ultime que le prince jaune ne pourrait emporter en leur prenant la vie.

16

Le crépuscule du matin. Déplaçant avec difficulté leurs pieds, les gens se traînent déjà sur la neige ; certains sont allongés. Beaucoup de villageois longent la voie ferrée, distançant les plus faibles, éparpillés dans la steppe.

Les trains roulent vite et passent devant les morts et les vivants dont la plupart, d'ailleurs, sont condamnés bien qu'ils essaient d'échapper à ce piège de glace. Le train s'arrêtera-t-il pour les sauver ? Non ! De même, après un naufrage, le bateau piloté par un pirate passe devant les malheureux qui sombrent, usant leurs dernières forces à se maintenir sur la mer couverte d'écume.

Un des passagers, porteur d'une scie de charpentier et d'une sacoche avec des outils, prononça d'une voix sourde :

– Ils font des rafles, à la ville, près des boulangeries, vous entassent sur des camions et en route pour la steppe ! Ils vous jettent dans la neige, à une quarantaine de kilomètres. Si vous arrivez à vous en tirer...

Le sang se glaça dans les veines de Daria Oleksandrivna et elle chuchota à ses enfants :

– Vous entendez ? Faites attention, ne vous perdez pas, ne me quittez pas d'une semelle !

Ils arrivèrent à destination au lever du jour. La gare : du fer et des briques enneigées parmi lesquelles s'élèvent les tourbillons de fumée des locomotives et les colonnes de vapeur ; un vacarme incessant, des sifflements, des cliquetis, le heurt des valises contre les portes et le frottement des semelles : dans la foule qui se hâte, personne ne regarde personne.

La paysanne n'était pas venue à la ville depuis longtemps et elle pensa, épouvantée : « Ils fuient, indifférents à tout !... Ils sont, pour les autres, comme une pierre glacée ; et si quelqu'un meurt ils passent, feignant de ne pas le voir. »

A traîner d'énormes valises, les commandants aux cols décorés d'écussons de toutes les formes, sont en sueur, comme les membres du Parti en manteaux de cuir. Elles étincellent, les serviettes rousses aux fermoirs de cuivre, de même que les visages bouffis des hauts dirigeants. Parfois, dans ce tohu-bohu, se fraye un chemin la face bleuâtre d'un gradé dont les veines des globes oculaires saillent ; un gradé de si haut rang que la foule des citoyens pressés change brusquement de direction, comme des perches devant un brochet.

Les employés vont et viennent en manteaux bon marché, terriblement lustrés et en chapeaux fanés, des écharpes rayées nouées par-dessus leur cravate. Les ouvriers sont différents : maigres jusqu'à paraître émaciés, marchant lourdement, vêtus de vestes matelassées graisseuses et de casquettes, ils forment une sorte de transition entre les fonctionnaires et les paysans qui se pressent, déguenillés et sales après des nuits passées sous les portes cochères de la ville, épuisés, osseux et le teint terreux comme s'ils sortaient d'une tombe ; ou même enflés et mourants. Ils portent des musettes vides et, à bout de forces, se glissent à travers la foule ; ils s'allongent sur les dalles couvertes de neige et de boue. Leurs corps, presque sans vie, s'étalent partout autour de la gare : sur les pavés et les plaques de ciment au pied des murs et, en plus grand nombre encore, près de la palissade. Les affamés se

traînent jusqu'aux vitrines des magasins et meurent là ; personne ne leur prête attention.

La clique des gradés du Parti, des étoiles sur leur casquette et leur poitrine, les regarde à travers les vitres des voitures particulières qui filent à grande vitesse, car ils sont pressés ; ils jettent, sur les cadavres qui jonchent les rues, des regards qui expriment un ennui acide et méprisant et détournent leur visage gras. Ils sont effroyablement occupés : il leur faut se hâter vers les réunions, devenues chroniques, d'où s'élèvent des nuages de fumée de cigarette, et prononcer des discours sans fin sur l'édification du bonheur. Lors des pauses, ils s'agglutinent autour des buffets et vident, l'un après l'autre, des petits verres, en mangeant de la poitrine fumée, du poisson et de la viande salée ; s'étant ainsi réconfortés jusqu'à éructer et ne plus pouvoir souffler, ils discutent à nouveau sur le mirage d'une société sans classes et encensent leur maître, comme une divinité dont la sagesse a apporté une vie paradisiaque au peuple, c'est-à-dire à tous ceux qui expirent sous les fenêtres.

Jamais encore, en nul endroit au monde, aucune créature vivante ne s'était vautrée dans le mensonge, tel un énorme porc dans la fange, comme le parti rouge ; il s'enduisait les flancs et la gueule, les pattes et les oreilles, s'éclaboussait et, dans son ivresse avide, clamait son plaisir à l'univers entier.

Les crocs déchirent immédiatement quiconque ose contredire ou faire entendre la voix de la raison.

Près des mourants, filent dans des voitures les programmeurs de leur mort et leur lèvre inférieure, flasque, pend.

— Les voilà donc ! dit Daria Oleksandrivna, attendant avec ses enfants de pouvoir traverser un carrefour.

Elle les fit errer longtemps dans les rues glacées ; elle essayait de voir où se dirigeait la multitude des affamés dont les guenilles sombres apparaissaient partout dans la ville et qui s'attroupaient près des magasins, des échoppes et des points de distribution. Des centaines de personnes font la queue et attendent qu'on leur annonce la livraison du pain

vendu sans tickets, mais à des prix qui ont monté en flèche. Les plus faibles parmi ces malheureux sont écrasés dans cette presse.

Ce jour-là, Daria Oleksandrivna ne réussit pas à se frayer un chemin jusqu'à la balance qui pesait le pain tant convoité. Ce fut l'attente, l'attente interminable, sans espoir, dans les queues, sur la neige piétinée. Devant elle, deux femmes lièrent conversation : l'une, d'âge moyen, les cheveux clairs, était vêtue d'un manteau d'homme, brunâtre, trop grand pour elle, et d'un vieux béret bleu marine ; l'autre paraissait avoir quelque cinquante-cinq ans avec ses cheveux gris, sa veste élimée mais chaude, couleur sable, son fichu à carreaux, vert autrefois, passé maintenant, presque blanc même, avec seulement des traces de rayures.

« Le fichu » raconte qu'il leur arrivait de travailler dans la steppe, sous la pluie, jusqu'aux premières gelées.

« Le béret » remarque :

– Lorsque la pluie tarde à venir, c'est encore pire ; tout se dessèche.

– Bien sûr, c'est encore pire, sans pluie.

La plus âgée approuva, remua les lèvres comme si elle chuchotait et se souvint :

– Il y a deux ans, nous travaillions dans une ferme appartenant à une usine. Les komsomols de l'usine nous harcelaient : ils fouillaient tout le monde, arrachaient les vêtements sur nos poitrines pour regarder si nous portions une croix. Ils ouvraient nos sacs et nos valises et s'ils trouvaient une icône, ils la prenaient. Ils jetaient les icônes ou les croix sur le sol ou dehors, dans la boue, les piétinaient sous nos yeux pour que nous les voyions bafouer la religion et pensions que Dieu n'existe pas puisqu'il ne les punit pas pour de tels actes. Un komsomol arracha ma croix et me cria :

« – Je vais t'étrangler, vipère ! Pourquoi gardes-tu cet opium du peuple¹ !

1. En russe dans le texte.

« Nous travaillions tous dans les champs, de l'aube au crépuscule. La terre était sèche, la pluie ne venait pas. Les komsomols proclamèrent qu'ils se passeraient de Dieu et de sa pluie, qu'ils n'avaient besoin de personne ; ils ont dit :

« – Nous créerons une pluie artificielle¹.

« ... Ils chassaient les ouvriers dans les champs pour qu'ils y travaillent toute la nuit, après leur journée à l'usine. Leurs vestes étaient déjà raides de sel, laissées par la sueur, car l'air des ateliers était étouffant et le travail très pénible. Ils devaient en plus apporter de l'eau des canaux et des bassins ou des bacs pour arroser les légumes. Mais cela ne donnait rien. Aucune pousse ne se montrait, bien qu'on eût versé une énorme quantité d'eau. Le soleil tapait encore plus fort, tout noircissait et personne n'y pouvait rien. Ils se démenèrent longtemps et tourmentèrent les gens, avec leur pluie artificielle ; les arrosages épuisèrent tout le monde et rien ne sortait de terre, rien ne verdissait. Tout était noir. Il apparaissait clairement que, lorsqu'on s'était montré hostile à Dieu et qu'on voulait, ensuite, faire quelque chose, on n'obtenait aucun résultat.

« Lorsque leur pluie artificielle eut échoué et qu'ils eurent jeté leurs seaux, un petit nuage apparut, s'approcha et grandit ; il enfla et recouvrit tout le ciel. Et lorsqu'il tonna !... des éclairs terribles déchirèrent le ciel et le tonnerre retentit encore plus fort, assourdissant. Une telle pluie se mit à tomber que tous ceux qui étaient aux champs arrivèrent trempés, dégoulinant d'eau.

« Après la pluie, l'atmosphère s'éclaircit, la terre se mit à fumer et les pousses à sortir : tout devint vert ! Et la récolte ! on ne se rappelait pas en avoir vu de pareille. Plein de légumes, et des beaux !

« Les komsomols étaient devenus muets ; aucun ne nous disait plus que Dieu n'existait pas. Lorsqu'on les rencontrait, ils détournaient les yeux et, tout le temps que j'ai travaillé là-

1. En russe dans le texte.

bus, ils ne parlèrent plus de la pluie artificielle qui devait remplacer celle de Dieu. Voilà ce qui arriva aux impies de l'usine : la pluie les couvrit de honte. »

La femme en béret se retourna vivement mais ses voisins étaient de pauvres gens, comme elle ; elle baissa la voix, jusqu'à chuchoter :

– Leurs tourments aussi sont artificiels et démoniaques ; ils veulent hâter notre fin.

Daria Oleksandrivna, se penchant vers André, lui demanda :

– Tu as entendu, à propos des croix ?

– Oui.

– Tu ne vas pas te mettre à arracher les croix des gens ?

– Non.

– Fais attention : les autres péchés peuvent être pardonnés, mais pas celui-là. Rappelle-toi mes paroles !

Une bousculade se fit dans la queue et des cris retentirent. Un vieillard aux sourcils levés haut, portant un journal et un bâton noueux, marmonnait, ne s'adressant à personne en particulier :

– Vous croyez que je ne le vois pas ? Ils se mettent devant et font la queue, chacun à son tour ; j'en ai vu qui se sont fait remplacer quatre fois, l'un part, l'autre arrive ; ils se sont donné le mot. Et les miliciens sont bien aussi !... Ils laissent passer leurs protégés et nous, on nous fait reculer !

Il s'indigne, le vieillard, mais à voix basse :

– A cause d'eux, nous perdons notre temps ! dit-il en se replongeant dans son journal ; mais il n'arrivait pas à se calmer.

Ses voisins aussi se lamentaient :

– On passe sa journée à attendre du pain et ils raflent tout sous nos yeux.

– C'est notre pain et nous n'en avons pas !

– Je suis là depuis trois jours et je n'en ai pas eu une seule miette !

– Mes jambes ne me portent plus.

– En plus, il faut faire attention parce qu'on nous emmène dans la steppe ; j'ai été jeté dans un ravin et j'ai eu du mal à en sortir. Ceux qui n'étaient pas morts, se sont tués en tombant.

Et à nouveau, la bousculade, les cris, les injures, la cohue ; comme le ressac et les vagues blanches d'écume qui s'élancent en avant et, perdant leur élan, meurent avant de reprendre leur vacarme assourdissant.

Dans le silence revenu, les femmes reprirent leur conversation :

– Vous-même, d'où êtes-vous ? demanda « le fichu », je vous regarde et je vois que vous avez des vêtements de ville mais vous parlez comme nous.

– Je suis ici depuis peu ; je viens de la campagne. Mon mari m'a amenée parce que j'étais à l'agonie : je ne me nourrissais que d'herbes. J'ai pu sauver deux de mes enfants, les deux autres sont morts. Mais ceux qui vivaient, ressemblaient, eux aussi, à des cadavres : ils étaient enflés et l'eau suintait sur leur peau craquelée. Mon mari partit chercher du travail. Alors que je me sentais mourir, il est revenu : il avait trouvé du travail et du pain ; il venait nous chercher. Il nous a amenés ici et a demandé conseil à un médecin qui lui a dit de nous donner de la nourriture en petite quantité ; si nous mangions trop, nos estomacs d'affamés ne le supporteraient pas et nous mourrions. Mon mari nous mit à la diète un mois entier. Je n'avais pas vu de pain depuis longtemps et j'avais si faim que j'en tremblais lorsque j'apercevais un croûton ; mais il ne me laissait pas manger à satiété, il ne me coupait qu'une fine tranche. J'en souffrais et pensais qu'il avait de mauvaises intentions ; je lui disais même : tu veux ma perte ! Ceux qui ont pris notre blé n'ont pas réussi à nous tuer, mes enfants et moi ; et toi, tu veux achever leur œuvre !

– Lorsque je guéris, je compris qu'il avait agi pour notre bien. Quand je pense que je le soupçonnais de vouloir ma mort !

– C'est inimaginable ce que les gens peuvent endurer ! soupira « le fichu ».

Devant elles, se tenait une paysanne qui portait un manteau verdâtre, chaud autrefois, mais maintenant élimé, sans forme, avec un rembourrage inégalement réparti.

Elle se tenait là, la tête penchée ; des mèches noires comme les ailes d'un choucas pendaient sur son front, sortant de son foulard sans couleur.

– Ne vous fâchez pas, mais j'ai entendu votre récit ! dit la paysanne. Moi aussi, j'ai connu tout cela, mais c'était encore pire. Je me trompais car je n'étais pas, comme vous, du côté du bien mais du côté du mal.

– Pourquoi nous fâcher ? Le malheur nous rapproche. Racontez, vous aussi, et nous ne serons plus seules.

– Tout vous expliquer serait trop long. Mon mari est mort et moi, je suis venue ici où je fais des ménages, à l'école. Là où nous vivions, dans le village, mon mari était activiste. Il n'était pas d'une famille pauvre, loin de là ; son père appartenait à ceux qu'on appelait les « nantis » : il possédait une grande exploitation. C'était un bon fermier, comme on en voit peu. Son fils, mon mari, est devenu activiste non pas par intérêt, mais parce qu'il croyait agir pour le bien des travailleurs. Les gens se plaignaient de lui, disant : « Il nous harcèle et nous dépouille... qu'allons-nous devenir ? – Personne ne peut lui échapper, il nous arrache notre dernier bien. »

« Et c'était vrai. Un jour, il rencontra un vieillard. Il faut que vous sachiez qu'à cette époque, on divisait les koulaks en deux catégories : ceux "d'exportation", qui étaient destinés à être déportés au-delà de l'Oural ; c'étaient les plus forts ; les autres, les hommes et les femmes très âgés, devaient rester au village. Un des vieillards était encore solide, malgré ses soixante-dix ans ; il pouvait vivre encore longtemps. Il avait un fils bossu qu'on avait laissé au village, le considérant comme un invalide ; mais il était vite mort de faim. Le vieillard, lui, était toujours en vie. Mon mari le croisa en plein hiver :

« – Allez, enlève tout ce que tu as sur le dos ! – Et il le traita de tous les noms.

« Et il prit tous les vêtements du vieillard, non pas pour lui, mais pour le kolkhoze ; il pensait qu'il le fallait ainsi et débordait de zèle. Il laissa partir le pauvre vieux nu, dans la neige, alors qu'il le suppliait :

« – Laisse-moi au moins mes chaussettes russes, Kondrat Pétrovitch, pour que je ne sois pas pieds nus sur la neige ! – Voilà ses paroles.

« Mais mon mari lui lança une bordée d'injures et se mit à hurler :

« – Va-t'en, ou je t'étrangle !

« Et le vieillard s'éloigna, pieds nus dans la neige.

« A cette époque, je pensais, comme mon mari, que tout cela était nécessaire. Lorsque quelqu'un parlait de ceux qui mouraient de faim, je lui rétorquais méchamment :

« – Les honnêtes gens ne meurent pas, ce sont seulement les koulaks et les fainéants ! Mon mari ne mourra pas, il travaille, lui !

« Mais il existe sans doute une justice pour tout le monde, un tribunal suprême, bien sévère pour moi. Nous avons de la nourriture chez nous mais mon mari s'effondra, un jour, et rendit l'âme. Je suis partie à la ville et là, j'ai réussi à survivre. Cela me soulage un peu de vous parler. Je suis tellement triste lorsque, toute seule, je repense à tout cela. »

Ses voisines compatissent :

– Pauvre femme ! Portez une croix et mettez tout votre espoir en Dieu : il vous viendra en aide, dit la paysanne en fichu à carreaux.

– J'en porterai une, dorénavant. Et, voyez-vous, le châtiement n'a pas tardé car non seulement les gens, mais le bétail aussi périssait ; leur peau se décollait et se craquelait, et les bêtes crevaient sans qu'on sache pourquoi. Ceux qui avaient été envoyés dans nos villages pour tout détruire les empoisonnaient-ils, peut-être ? Mais ils ont fait pire encore : ils ont empoisonné l'âme de mon mari et de beaucoup aussi.

Ils l'ont conduit à sa perte et d'autres, à cause de lui.

André prêta peu d'attention au récit sur l'activiste mais, lorsqu'il s'agit de brigand, il ouvrit toutes grandes ses oreilles.

« Le fichu avec des restes de carreaux », remarquant une bande de lestes adolescents, se plaignit d'eux.

– On vole l'argent ici. Les étrangers nous ont apporté ça aussi. Le vol n'existait pas, chez nous ; personne ne fermait les portes à clé. Lorsqu'un paysan partait aux champs, il plaçait la palanche devant la porte et le passant voyait qu'il n'y avait personne dans la maison... il s'en retournait. Personne n'aurait eu l'idée d'entrer pour emporter quelque chose. Si quelqu'un volait une poule, on en parlait pendant dix ans ; on disait même : « Regardez, voilà les petits-enfants de celui qui volé une poule. » On vivait sans voir de voleurs ; mais maintenant, il en est venu on ne sait d'où, en telle quantité qu'on ne peut rien garder ! Ils subtilisent tout dès que vous tournez la tête, ne serait-ce qu'une minute.

– C'est bien vrai, approuve « le fichu plus jeune », les étrangers vous chassent de votre maison pour vous envoyer à la mort. Des voleurs n'iraient pas aussi loin.

La femme en béret se souvient :

– J'ai entendu dire qu'un certain Kaganovitch est arrivé avec grand fracas et il prend notre blé jusqu'au dernier grain.

– Les voilà bien ! répondit « le vieux fichu ». Il y en avait un qui s'appelait Joulga ; tout le blé partait alors dans les réquisitions et la famine fauchait les gens. Lui est arrivé de Koursk et nous a dit : je suis un tel ; mais qui était-il réellement et quelles avaient été ses fonctions auparavant, personne ne le savait. Une veuve vivait un peu à l'écart du village, il s'installa chez elle. Il ne travaillait pas mais ne faisait qu'agrandir les bâtiments, sur sa propriété. Tout cela éveillait les soupçons, mais personne ne pouvait rien prouver et les gens se taisaient. Le bétail commença à disparaître, alentour : c'étaient des chevaux qu'on sortait du pâturage, la nuit ; ou une vache qui était enlevée dans la steppe, en au-

tomne, alors qu'elle paissait librement ; ou encore des bœufs qu'on volait à l'étable. Ces disparitions se produisaient dans un rayon d'une centaine de verstes et ce fléau dura près de trois ans.

« Des parents à nous possédaient de bons chevaux et des poulains. Ils les enfermaient à l'écurie et plaçaient une barre de fer en travers de la porte pour la bloquer, avec une vis qui s'enfonçait dans le jambage et qu'on tournait comme une clé.

« Ils remarquèrent que quelqu'un surveillait leur maison, le soir. Leur voisin leur dit : méfiez-vous, près de votre ferme, rôdent une dizaine de gaillards qui sont aux aguets et tiennent prêts des licols.

« La ferme se trouvait à un coin de rue, des chiens gardaient la cour et les voleurs avaient peur du bruit.

« L'un d'entre eux vint un jour les prévenir : faites attention, on veut vous voler vos chevaux ; je l'ai entendu dire et je crois savoir qui sont les voleurs. Méfiez-vous ; moi, je ne vous veux que du bien.

– Ceux de maintenant sont pareils ! dit la voisine en bérêt. Ils crient partout qu'ils veulent notre bonheur ; nos oreilles en sont saturées.

– Exactement, approuva la narratrice. Ce voleur voulait voir les chevaux. Il entra et regarda longuement le verrou et la clé qu'il ne quittait pas des yeux. Lorsqu'il fut parti, le maître de maison dit : voilà bien Potap ! Il travaille pour les deux camps à la fois ; il est venu examiner la serrure.

« Ils ne dormirent pas pendant plusieurs nuits car les voleurs traînaient autour de la maison, s'approchaient même de l'écurie qu'ils ne purent, cependant, ouvrir.

« Ailleurs, tout leur était facile : ils prenaient une empreinte avec de la cire, faisaient faire une clé et emmenaient les chevaux.

« Mais nos parents avaient un ami forgeron ; il ajouta encore un trou, au-dessus du verrou et une des dents de la clé devait y pénétrer pour qu'elle puisse tourner dans la serrure.

« A force d'essayer d'ouvrir, les voleurs avaient rayé la

porte tout autour du verrou, mais ils ne purent découvrir le secret ; ils repartirent les mains vides. Au printemps, nos parents retrouvèrent, au fond de la fosse à fumier, un tas de licols : les voleurs les avaient jetés là, avant de s'en aller.

– Ceux de maintenant auraient démoli l'écurie, mais ils ne seraient pas repartis sans les chevaux ! remarqua la jeune femme au bérét.

– Oui, ces voleurs-là étaient plus timorés, approuva la narratrice, mais eux non plus ne perdaient pas de temps : dans les villages, alentour, les vols se multipliaient, sans qu'on puisse attraper qui que ce soit, car ils emmenaient le bétail très loin, se cachaient dans des forêts ou en des lieux retirés, en attendant que finissent les recherches. Ils avaient partout des complices qui revendaient les bêtes volées.

– Comme ceux d'aujourd'hui qui ont la force de leur côté !

– Oui, pour notre malheur, et personne ne peut inventer une serrure pour se protéger d'eux. Ils prendront tout. Comme les autres qui cambriolaient et les remises, et les étables, et les hangars, et les granges ; ils sévirent ainsi, telle une épidémie pendant trois ans.

La voisine au bérét compta sur ses doigts :

– Ceux de maintenant, ça fait une quinzaine d'années.

– Et qui sait quand cela va-t-il finir ! Si seulement ils pouvaient être...

– Que leur est-il arrivé, aux autres ?

– Un jour, tard le soir, des gendarmes traversaient la forêt pour rentrer chez eux. Ils rencontrèrent deux hommes qui poussaient devant eux quatre bœufs. Ils les saluèrent et continuèrent leur chemin. Mais, au bout d'une dizaine de verstes, la question suivante leur vint à l'esprit : où emmènent-ils donc du bétail, si tard le soir ? A-t-on déjà vu mener des bœufs dans une épaisse forêt, au milieu de la nuit ? Les gendarmes firent demi-tour, rattrapèrent les bouviers et leur demandèrent :

« – D'où venez-vous avec vos bêtes ?

« – De la ferme qu'on voit là-bas au loin.

« — Et où allez-vous ?

« — Nous conduisons les bêtes à la gare.

« — Chez qui vont-elles ?

« — Des amis viendront les chercher à la foire.

« Ils les interrogèrent longuement et jugèrent que leurs réponses n'étaient pas satisfaisantes, ni sur les propriétaires des bœufs, ni sur les raisons pour lesquelles ils ne les conduisaient pas eux-mêmes, car les gendarmes les connaissaient. Ils ne crurent pas les bouviers, les emmenèrent avec leurs bêtes et firent procéder à une enquête. Il apparut que les bœufs avaient été volés. Les principaux voleurs furent pris, jugés et déportés. Personne ne les revit plus.

— Si nous pouvions ne plus voir les nôtres !

— Ce jour arrivera bien !

— Et que sont devenus leurs complices ?

— On les a laissés tranquilles ; ceux comme Potap, par exemple... On lui a fait grâce en disant : qu'il reste ; tout seul, il n'est guère dangereux. Il ne vécut pas longtemps dans notre village, s'installa ailleurs, commença à boire et, ivre mort, se pendit.

La neige se mit à tourbillonner, comme si elle avait perdu son chemin ; sa masse fumeuse tournoyait le long des trottoirs blancs. Lorsque, pour un instant, elle s'apaisait, de petits flocons cinglants traversaient l'espace. Puis la tempête en apporta des milliers d'autres, par rafales, et se déchaîna si violemment qu'elle boucha l'horizon entier. Sa brume glacée s'engouffrait, avec des sifflements et des hurlements, entre les bâtiments gris. Harassée, elle s'agglutina dans l'air en nuages majestueux qui descendaient verticalement et se posaient sur les dalles enneigées. Puis elle se plut à déverser à nouveau ses flocons légers et fit même une brusque volte-face. Mais elle se reprit rapidement et, retrouvant son élan primitif, elle fila, masse terrible et horizontale, comme une pluie de balles blanches et sans pesanteur. Certains flocons tourbillonnaient à même le sol et semblaient chercher

quelque chose ; ils se pressaient, aveugles et, comme vers un but, s'enfuirent en courants rapides...

Les gens se courbaient, protégeant leur visage.

La tempête se calma aussi soudainement qu'elle s'était levée. Mais il faisait plus froid.

A nouveau, ils en furent réduits à manger, les yeux fixés sur la boulangerie, le beignet à la mélasse mélangée aux cosses, qu'ils avaient apporté avec eux.

Parmi ceux qui attendaient, beaucoup avaient déjà le corps bouffi : ils sortaient de la queue, se laissaient tomber sur la neige, au pied d'une palissade, et expiraient.

Près d'eux passaient, pressés, les « gros manitous », en casquettes de cuir noir ou en képis aux couleurs criardes comme le plumage d'un perroquet ; rougeauds et rasés jusqu'à donner à leurs joues l'aspect violacé d'une aubergine. Dans leurs yeux bouillait une bile terne, marque des nuits blanches passées à interroger et torturer les prisonniers.

L'un d'eux, avec un nez charnu qui saillait au-dessus de lèvres au pli amer, prononça d'une voix inexpressive :

– Ils ne veulent pas travailler et viennent mendier du pain.

Ces mots touchèrent en plein cœur Daria Oleksandrivna mais elle n'osa rien répliquer ; elle se contenta de les injurier en pensée : « Nous avons encore plus envie de travailler que vous de profiter de la vie ; vous ne savez qu'exploiter les autres et vivre de leur travail, monstres ! – J'espère que vous ne connaîtrez jamais le bonheur ! »

Une nuit sombre, sans lune et sans étoiles scintillantes, tombait sur les réverbères ; Daria Oleksandrivna fermait les yeux et somnolait un instant avec ses enfants, puis elle se réveillait pour surveiller que quelque nouveau malheur ne vienne pas s'abattre sur eux. Les voisines, dans la queue, avaient cessé d'évoquer leurs souvenirs et s'assoupissaient. On entendait la conversation monotone de deux hommes qui s'étaient éloignés de la file et, appuyés contre une palissade, bourraient des petits tubes de tabac fin.

Ils ressemblent à des instituteurs ; sous leur bras dépassent des livres, masse grise enveloppée dans un journal. Ils sont vêtus d'un pauvre manteau et d'un chapeau ; leur cravate s'est tire-bouchonnée dans la bousculade, près du magasin. L'un des deux amis a un visage allongé et pâle, des cheveux châains ; ses moustaches sont mal taillées ; un cordon noir pend de son lorgnon, à travers lequel scintillent des yeux blanchâtres. L'autre est maigre, son visage est fin avec un nez busqué ; sous d'énormes sourcils arqués, ses yeux bruns reflètent, dans un éclat chaleureux, une bonté mélancolique ; ses lèvres qu'entourent des moustaches rousses et une barbe bouclée de la même couleur, semblent exprimer une souffrance millénaire. Les vieux citadins marmonnaient en roulant leurs cigarettes.

Près d'eux, une paysanne, indifférente à leur manège, serrait ses enfants qui, tels des oisillons, se blottissaient contre elle ; elle réchauffait leurs épaules, les couvrant de ses manches comme avec de grandes ailes. Elle s'assoupit un instant. Beaucoup attendent, comme elle et les deux fumeurs, appuyés contre la palissade, assis sur les briques ou sur leur sac. Daria Oleksandrivna et ses enfants s'installèrent aussi près des planches grises.

Elle devait écouter, malgré elle, le bourdonnement des deux fumeurs qui se tenaient près d'elle. Même lorsqu'ils baissaient la voix jusqu'à murmurer, elle entendait leurs paroles ; d'ailleurs, ils ne se méfiaient pas de cette paysanne affamée qui endurait, avec ses enfants, mille souffrances dans le froid.

Les deux interlocuteurs passèrent longuement en revue les journaux et les organisations.

- « Lui », est-il au courant ? interroge celui qui a le visage allongé.

- Bien sûr ! Tout part d'en haut, du plus grand vers les plus petits ; les ordres dégringolent d'une échelle d'une centaine de degrés, jusqu'à nous : et la fête bat son plein alors que le « maître » déjeune. Il est pressé lorsqu'il mange ; il

penche la tête et écoute un membre du Comité Central qui, en tremblant, lui fait son rapport :

« – La mortalité est massive, déjà des millions...

« En cette minute, un petit nerf dans la côtelette, lui donnait bien du tracass : le "maître" ne put le sectionner d'un coup et il se coinça entre deux dents. Il retira le morceau de sa bouche et le plaça sous ses canines pour mordre plus facilement. Il coupa enfin le nerf et avala le morceau ; puis il vida d'un trait son verre et, alors qu'il s'essuyait la moustache, un coin de sa bouche s'ouvrit dans un rictus :

« – Ne me parlez pas de cela : notre population est suffisamment nombreuse. – Et il actionna à nouveau sa fourchette et ses mâchoires.

– J'imagine qu'il s'est mis en colère parce qu'on lui avait coupé l'appétit...

– Justement. Il lui arrivait sans doute très rarement de trouver un nerf dans sa viande de premier choix.

– Vous avez dit : une côtelette ?

– Oui. Il est probable que c'était la première fois que sa dent tombait sur un nerf, sinon il aurait laissé le morceau entier.

– Cela m'est arrivé, à moi aussi ; un nerf aussi dur qu'une corde de violon ! J'ai eu les plus grandes difficultés à le couper avec, en plus, un couteau émoussé.

– Le « maître », lui, voulait absolument le sectionner avec ses dents : voilà bien là son entêtement ! La viande vient d'une ferme qui approvisionne exclusivement sa table. Un avion apporte des moutons fraîchement égorgés, pour les chachliks ; ceci, bien sûr, n'a pas été prévu dans *Le Capital* de Marx, au chapitre : « La tendance historique du capitalisme à l'accumulation. » D'ailleurs, les frères d'armes – non pas de lait, comme les cochons, mais les cochefs, pourrait-on dire – bayent-ils aux corneilles, pendant ce temps ? Il existe un Lazare qui n'est pas pauvre : sa fortune ferait pâlir d'envie un maréchal de la noblesse. Le communisme n'est pas édifié selon Engels mais selon le roi des tsiganes. Ils ont partout

des bouteilles d'alcool, là où ils mangent, là où ils dorment, là où ils se rasent. Chacun possède, en propre, un tel éden ; ils doivent, cependant, passer la nuit dans une maison commune, mais c'est sans importance. Ils engraisseront, protégés par le « glaive de la révolution », et font bouillir la marmite de Satan.

– Avec le mirage en plus. Parfois, je pense que tout cela va disparaître d'un instant à l'autre, comme un rêve. Mais non ! c'est toujours là.

– Les prophéties l'avaient annoncé, dit l'homme à la barbe rousse, tout est prévu pour le règne de Belzébuth dont les serviteurs, comme des vipères, empoisonnent la vie...

– Des vipères ? Non, des trains spéciaux ; l'un d'entre eux ne circule que la nuit ; son secret est bien gardé mais il commence à filtrer.

– J'en ai entendu parler, à l'école. J'ai interrogé des membres du Parti ; ils ont peur de parler mais on voit, dans leurs yeux, qu'ils savent.

– Certains, qui ont été convoqués là-bas, racontent tout, sous le sceau du secret, à leur famille qui le divulgue au monde entier. Près de l'étalage où l'on vend des crânes de vaches avec les cornes, les gens en parlent aussi.

– Bientôt, tout transparaîtra au grand jour.

« ...C'est vrai ! C'est bien ce qui se passe ! pense Daria Oleksandrivna, tout cela nous mène à la mort... »

L'homme au visage allongé continua :

– Je me souviens d'un poème dans lequel deux vers expliquent tout :

*Et derrière les vitres jaunes un rire éclata
Car les pauvres s'étaient laissé prendre au piège.*

Un long silence s'installa ; puis celui à la barbe rousse chuchota :

– Ce sont les vers les plus terribles qu'on ait écrits en ce siècle.

Il leva les yeux et regarda par-dessus les maisonnettes enneigées de la ville, là où se dessinait, dans la brume, l'énorme masse des bâtiments officiels aux fenêtres éclairées.

– Comme c'est étrange ! J'ai eu l'impression qu'un fantôme nous épiait derrière les vitres jaunes.

Il s'immobilisa comme s'il cherchait à percevoir un écho inconnu.

– Moi, j'ai cru entendre un soupir glacé lorsque je disais les vers, se rappelle l'homme au visage allongé.

Le cœur de Daria Oleksandrivna aussi avait tressailli alors qu'elle écoutait : il lui avait semblé qu'un rire lugubre avait retenti : « Le malheur s'avance ! prenez garde... »

Son regard, qui s'est aiguisé, cherche un endroit par où fuir et découvrir une brèche dans la palissade, non loin de là.

Et en effet, un fracas de roues de camion se fit bientôt entendre, des miliciens en casquettes bondirent à terre, saisissant et traînant, comme du bétail, tous ceux dont l'apparence – guenilles et musettes – indiquait qu'ils venaient de la campagne. Ils les jetaient sur les plates-formes où les attendaient des gardes en armes.

Tout en écoutant les deux vieux citadins, Daria Oleksandrivna restait aux aguets et surveillait les mouvements, dans la rue ; à peine la rafle avait-elle commencé qu'elle cria à ses enfants :

– Ils nous emmènent droit à la mort. Fuyons !

Elle entraîna ses enfants jusqu'à la brèche dans la palissade : quelqu'un avait arraché des planches pour en faire du feu ; elle y fit entrer les enfants puis, s'y étant glissée, elle traversa en courant un petit jardin saupoudré de neige et une cour, pour atteindre un portillon qui donnait sur une rue parallèle à celle où s'étirait la queue pour le pain.

– Chut, doucement ! les avertit la mère ; parlez à voix basse. Les chiens ne sont pas loin.

Le portillon est fermé par un crochet. Tremblant de peur, la mère l'ouvrit et regarda : la rue était déserte ; sous de

petits auvents métalliques, des lanternes, avec le numéro des maisons, sont allumées au-dessus des portes.

Les fuyards se hâtèrent de passer le portillon et tournèrent au coin de la rue pour s'éloigner, au plus vite, de ce lieu maudit où retentissaient les cris des femmes et des enfants qu'on traînait et jetait dans des camions.

La neige se remit brusquement à tomber ; une neige légère qui, cependant, ralentissait leur marche car elle les aveuglait et le vent violent leur coupait le souffle.

Ils errèrent jusqu'à minuit avant de trouver un entrepôt de bois près duquel le gardien faisait les cent pas ; il semblait mesurer le trottoir et le large portail marquait le milieu de son trajet. Il était visiblement gelé d'être resté immobile près de l'entrée qu'il avait laissée entrouverte. Quand il croisait de rares passants, il s'effaçait pour leur permettre de passer.

La tempête, qui les avait gênés dans leur course à travers la ville, leur devenait favorable : elle dissimulait, comme sous un voile, les sans-abri. Alors que le gardien s'éloignait à l'autre bout de son parcours, eux, marchant sur ses pas, attendirent un instant sous la tempête puis pénétrèrent dans la cour. Ils obliquèrent vers un des côtés où un énorme tas de planches étendait son ombre. De là, déplaçant avec précautions leurs pieds, comme des échassiers, ils s'avancèrent vers les sombres profondeurs, parmi des masses de planches de pin aux reflets si sereins de balsamine.

La mère trouva refuge entre des planches qui formaient des saillies irrégulières et les protégeaient de la tempête. Elle s'accroupit avec ses enfants ; elle les serrait, endormis, contre elle, et grelotta toute la nuit : elle s'endormait mais le froid et l'angoisse la réveillaient à nouveau. La faim la brûlait comme un feu et il lui semblait que tout son être n'était qu'un long gémissement silencieux. Il lui fallait supporter tout cela avec patience. Elle prenait de la neige et la mangeait pour calmer sa faim, mais un froid glacial commença à envahir son âme et elle jeta la neige.

Elle délirait et il lui semblait que ses poursuivants étaient

tout près, qu'ils savaient où elle avait caché ses enfants et l'épiaient ; lorsqu'ils viendront, ce sera la mort pour eux.

Avant le lever du jour, à bout de forces, malade, elle emmena ses enfants vers le portail : il était entrouvert, comme la veille. Elle jeta un regard dans la rue : le gardien, appuyé contre un poteau, dormait et, en toute hâte, elle sortit avec ses enfants sur le trottoir que la tempête avait recouvert de neige.

Toute la journée, faisant la queue pour du pain, ils endurèrent mille fatigues : c'était une telle bousculade ! Les plus faibles se réfugiaient dans les derniers rangs, sans aucun espoir d'atteindre le comptoir.

Il leur fallait revenir à l'endroit où ils étaient hier mais une foule houleuse s'y pressait, qui avait occupé les lieux depuis l'aube.

La faim l'emportait sur la peur. A la place de ceux qu'on avait emmenés, hier, à la mort, dans la steppe enneigée, d'autres étaient venus, déguenillés et émaciés comme eux, acculés à un désespoir dont la flamme s'éteignait dans l'épuisement. Tout espoir était visiblement vain ; ils risquaient seulement de périr comme des milliers d'autres.

— Retournons chez nous, mes enfants ! dit Daria Oleksandrivna en avalant ses larmes ; il vaut mieux mourir dans notre maison que dans la rue.

Elle alla à la gare mais l'entrée en était interdite aux paysans. Passez donc la nuit derrière les murs du bâtiment, là où la neige avait fondu, dans les flaques de boue glacée ! Et la tempête faisait tourbillonner ses rafales de vent et de pluie et vous cinglait comme avec un fouet. Puis elle filait en bandes horizontales. Aucun abri où se blottir ! Et il fallait attendre le train toute la nuit !

Daria Oleksandrivna réfléchissait : plutôt que de souffrir ici, sous le déluge et dans les flaques, ne valait-il pas mieux retourner à l'entrepôt ?... Là-bas au moins, elle pourra s'asseoir, avec ses enfants, dans un endroit sec et sommeiller un peu.

— Non, mes chéris, allons sous les planches de pin ! Nous y dormirons à l'abri.

— Oui, maman, c'est beaucoup mieux ! approuvèrent les petits.

Elle se traîna avec eux jusqu'à l'entrepôt et, comme la veille, se faufila dans la cour. Elle remarqua des changements : une partie des planches avait été emportée et on en avait déchargé d'autres, en face du portail. De la paille était éparpillée sur le chemin menant à leur abri ; une bonne aubaine pour eux ! A trois, ils en ramassèrent assez pour tapisser leur refuge qui, par chance, était resté intact. Ils s'y blottirent à nouveau, avalèrent un peu de beignet à la mélasse et se recroquevillèrent pour dormir, enfonçant leur tête dans leurs épaules et se serrant les uns contre les autres, comme des oisillons dans un nid.

Leur sommeil fut plus paisible que la veille. Mais le manque de nourriture les rendait faibles, malades. Le matin, ils eurent beaucoup de mal à se lever : ils se sentaient au bout de leurs forces ! Leur tête tournait et une douleur qui rongeaient leur vitalité et détruisait leur âme, tour à tour glaçait et brûlait leur estomac, leur donnant, comme un poison, la nausée et la fièvre. Leurs yeux voyaient à peine.

Un jour gris se levait déjà. Les sans-abri, sortant de leur refuge, virent que le gardien fumait et conversait avec quelqu'un, tout près du carrefour. Il avait certainement remarqué qu'une femme, avec de jeunes enfants, passait la nuit dans l'entrepôt, mais il n'en laissait rien paraître ! Il avait même jeté de la paille sur leurs traces de pas pour qu'ils la prennent et aient plus chaud.

Où ne les aurait-il pas vus ?

S'il les avait vus, il avait gardé le silence car ses chefs l'auraient licencié pour avoir donné asile à des paysans.

Épuisés, ils dépassèrent la queue où, au risque de leur vie, les gens, qui avaient perdu toute tenue, se ruaient, en foules sauvages et irritées, sur les boulangeries.

Les Katrannyk tenaient à peine sur leurs jambes. Les

enfants avaient un voile devant les yeux et avançaient sans voir où ils allaient, comme des somnambules. La mère pensait : « La mort est déjà là ! »

Ils arrivèrent très tôt à la gare. Autour, des vieux et des jeunes, des hommes et des femmes, vêtus de guenilles invraisemblables et maigres comme s'ils étaient sortis d'une tombe ! Ils sont couchés ou assis autour du bâtiment, comme des fourmis autour d'une souche, ou éparpillés sur les dalles boueuses et dans le petit square, en face, entre les arbustes aux branches cassées. La terre gelée et la neige sont couvertes de corps que la vie quitte doucement, leur laissant – trace de feu dans leur âme – une souffrance insupportable.

Soudain un mouvement, très lent d'abord, se dessina ; près du mur, des silhouettes isolées se levèrent et se traînèrent, toutes dans la même direction ; d'autres, dans un rayon plus large, se joignirent à elles. Un attroupement se fit devant un hangar, abandonné et noirci, près des ateliers de la gare. Par la large porte, ouverte depuis si longtemps que le seuil disparaissait sous la neige, on voyait un paysan d'âge moyen qui pendait au bout d'une corde ; près de ses pieds, la tache grise de son sac.

Deux voyageurs, habillés proprement mais modestement, quittèrent le suicidé et se dirigèrent vers le sous-chef de station qui se tenait sur le quai.

– Un homme s'est pendu, lui dirent-ils, là-bas, dans le petit hangar. Il faut faire quelque chose !

Tel un sourd, le sous-chef de station gardait le silence ; lorsqu'ils eurent répété leurs paroles, il répondit à voix basse :

– Écoutez, que voulez-vous ? Cela arrive tous les jours, ici ; tous les jours, nous ramassons des morts. Et chaque nuit, on vole des enfants, parmi ceux qui dorment près de l'entrée. Pourquoi ? C'est terrible à dire. Il y a... quelque part... une... boucherie, mais personne ne sait où. Certains adultes même y sont entraînés, – prenez garde ! Moi-même, je ne suis pas sûr de voir arriver les trains demain.

Les voyageurs baissèrent la tête et s'éloignèrent en silence.

Aussi épuisée et engourdie qu'elle fût, Daria Oleksandrivna, qui se tenait non loin, sentit, à ces paroles, son sang se glacer dans ses veines.

— Ne me quittez pas d'une semelle ! chuchota-t-elle, avec désespoir, à ses enfants, en serrant leurs doigts froids.

Elle était mortellement fatiguée. Même son sac, presque vide, avec seulement des restes de beignet, une bouteille d'eau et une serviette, lui paraissait aussi lourd qu'une pierre.

La vapeur jaillissait en sifflant des locomotives ; la fumée s'étirait, s'éparpillait en nuages : une fumée âcre, exhalée par des créatures de fer qui se déplaçaient mystérieusement sur des lignes brillantes, avec des cliquetis, des grincements, des sifflements — réponses aux sonneries, signes de drapeau et appels lumineux dans l'obscurité.

Une tristesse brûlante et inhumaine — émanation de l'enfer — emplît les ténèbres, déchirées par des lanternes, larmes sinistres, d'où jaillissait une douleur lumineuse moulée dans les faisceaux amers des rayons.

17

Après la malheureuse attaque du moulin, Katrannyk, blessé, ne put aller chercher, en temps voulu, le reste des pommes de terre. Lorsqu'il réussit enfin à se lever, il vit, dans la rue et dans les champs, de nouvelles congères. Un vent violent balayait la neige. Dans le crépuscule du matin, il s'égara et, alors que la tempête s'apaisait, il eut les plus grandes difficultés à retrouver le silo. Déblayer la neige et creuser le sol gelé l'épuisa complètement ; il haletait, tremblait et était inondé de sueur. Il s'assit sur son sac, à l'abri d'un monticule et d'une congère ; il se reposa et la sueur sécha.

Lorsqu'il eut dégagé la cachette latérale et sorti les pommes de terre, il regretta d'avoir tant tardé car une partie d'entre elles avait pourri. Cependant, il en restait encore une bonne quantité : de quoi faire de la soupe pendant une semaine.

« ...Mes très chers reviendront et je les nourrirai bien ; mais pourquoi sont-ils absents si longtemps ? »

Du côté où se levait le soleil, à même l'horizon, se déversait sous les traînées de nuages un feu pâle, comme un incendie blanc dont les étincelles se reflétaient sur les hautes congères de la steppe. Puis les nuées recouvrirent le ciel et ce feu matinal s'éteignit.

Sur le chemin du retour, Myron Danylovtych aperçut le village enveloppé d'ombres, comme une île calcinée. Aucune fumée ne s'élevait des cheminées ; aucun cri d'animaux domestiques, aucun vol d'oiseau, aucune voix humaine : tout était si calme qu'il semblait qu'un amas de cercueils, avec des couvercles de paille noircie et trouée, avaient pris la place des maisonnettes.

Dans sa rue, Katrannyk aperçut un traîneau, attelé d'une paire de chevaux, qui s'était arrêté devant chez lui. Deux visiteurs en descendirent et s'approchèrent du portail ; ils observent la maison en fumant et riant alors que le maître des lieux, reconnaissant ses mauvais génies : Otrokhodine et Chikriatov, se tapit contre un mur, au coin de la rue. Ils finissent leur cigarette près du jardin abandonné, envahi par la neige et, dans un geste brusque, mélange de mépris et d'insolence, envoient, d'une chiquenaude, les mégots dans la cour, sous les fenêtres, rendues opaques par la neige. Ils s'assoient dans le traîneau et filent, – une poussière blanche jaillit sous les sabots.

« ...Comme ils sont contents ! Ils pensent que je suis mort et qu'il ne reste personne de vivant, dans la famille : voilà ce qu'ils voulaient ! »

Myron Danylovtych suivit le traîneau d'un regard sombre jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière de lointaines maisons.

Il rentra chez lui et se mit aussitôt à préparer un brouet. Il mangea des morceaux de pomme de terre crue car il n'avait pas la patience d'attendre. Ils se déplaçaient, comme vivants, dans son estomac, et le brûlaient. Mais, dans sa bouche, ils ressemblaient à des bonbons : la salive les enveloppait d'elle-même, les entraînant dans l'œsophage et leur donnant bon goût ; leur amertume malsaine ne se révélait que peu à peu.

Il préparait un brouet et, non seulement son imagination et ses pensées, mais aussi ses sens divaguaient ; tout son être ne désirait qu'une seule chose : du pain ! La vapeur des pommes de terre, sur le feu, renforçait son envie. Manger ne serait-ce qu'un croûton de pain de seigle ou même un biscuit ! Mais il n'y en avait nulle part. Une seule possibilité : le moulin. C'était étrange ! Le sang et la mort l'en chassaient – sa blessure était encore douloureuse – et il savait parfaitement, le malheureux, que les gardes en armes ne laissaient personne s'approcher du portail et le tueraient ; malgré tout, un dessein prend forme dans son esprit : retourner dans cet endroit effrayant, pour y chercher du pain. Un espoir séduisant le hante : et si quelque chose avait changé après la fusillade et qu'on donnât du pain ? Les autres, ceux qui ont attendu, prendront leur part et survivront alors que toi, tu mourras, et les tiens avec toi. Où sont-ils, depuis si longtemps ?

Le moulin l'attire tellement qu'il serait prêt à laisser là sa soupe et à partir sur-le-champ !...

La soupe n'était pas épaisse. Les pommes de terre s'étaient dissoutes dans l'eau bouillante et salée. Il avala un peu du liquide clair pour réchauffer son âme ; puis, les savourant, il mangea les pommes de terre. Il gratta tout ce qui s'était collé aux parois du récipient. Il partagea le reste des pommes de terre grises en plusieurs tas qu'il enveloppa et cacha pour sa famille : une partie sous le poêle, qu'il recouvrit de hardes et de bois mort, une autre partie sous les oreillers, et il enterra le reste dans la grange, prenant soin d'effacer toutes les traces.

Il creusa des allées dans la neige qui recouvrait la cour

mais il dut rentrer à la maison, épuisé. Il s'allongea et sombra dans une somnolence qui ne ressemblait pas à un sommeil ordinaire. Il avait conscience des objets qui l'entouraient, mais les percevait à travers son âme. Retrouvant son état normal, Myron Danylovitch entendit soudain des pas qui venaient du portail et des voix qui résonnaient sous les fenêtres. Il avait senti vibrer dans son sommeil, avant que cela n'existe dans la réalité, ce qui le réveillait maintenant. C'était une impression étrange !

Il bondit sur ses pieds et se dirigea vers la porte, alors qu'elle s'ouvrait : sa femme – si amaigrie ! – entra avec ses enfants ; une moitié de l'être parti à la ville avait fondu. Et ses enfants aussi paraissaient exténués, comme après une courte mais grave maladie. Ils étaient tous transis et, se recroquevillant, marchaient avec difficulté, comme lui-même, à sa rencontre.

Sa femme se serra contre sa poitrine et doucement, tout doucement, se mit à pleurer ; les enfants s'approchent de leur père, s'accrochent à ses bras et attendent qu'il leur manifeste une tendre attention.

– Ma pauvre famille ! Comme je vous ai attendus ! Mais que vous est-il arrivé ?

Sa femme ne fait que pleurer ; elle ne peut rien dire.

– Papa, ceux qui voulaient du pain, on les emmenait dans la steppe, sur un camion, lui annonça son fils.

– Pourquoi, dans la steppe ?

– On les y abandonne...

– Pourquoi cela ?

– On les laisse très loin de la ville, explique sa fille, pour qu'ils ne puissent pas avoir de pain et qu'ils meurent.

– Nous, nous nous sommes sauvés, dit son fils.

– Nous avons traversé une cour en ayant très peur des chiens, ajouta sa fille, puis nous avons couru longtemps et nous avons dormi sous des planches.

– Nous avons usé nos forces pour rien : il n'y a pas de pain pour nous ! prononça sa femme.

Fiévreuse, elle s'allongea aussitôt ; les enfants, malgré leur épuisement, parcoururent la maison, montent sur le poêle, en descendent.

Myron Danylovytch s'affaira autour de la marmite pour préparer de la soupe aux pommes de terre ; il utilisa la moitié de la portion cachée sous l'oreiller.

– C'était à la fois triste et horrible, raconte Daria Oleksandrivna, mais je voulais tant avoir du pain, rien qu'un croûton, pour les enfants ! Mais non, ils n'ont rien donné.

– Tu recevras plutôt une brique que du pain ! dit son mari ; on nous a envoyé des gens qui ressemblent à des démons.

– C'est bien vrai, comme deux gouttes d'eau !

– Ils passent en voiture et regardent dans les cours ; s'ils ne voient aucune trace sur la neige, ils en concluent que toute la famille est morte ; et ils sont si joyeux ! Ils se réjouissent, rient aux éclats, fument des cigarettes et lancent les mégots sur les fenêtres ; de vrais démons, sortis des enfers !

– Même couchée, même malade, je suis enfin dans ma maison, où chaque recoin m'est si cher ! Et mon cœur est plus radieux.

Ils avalaient, à la cuillère, la soupe de pommes de terre.

Daria Oleksandrivna, assise sur le lit, tient avec précaution, comme un objet précieux, son écuelle. Les enfants, devenus l'ombre d'eux-mêmes, bavardaient pourtant autour de la table, soupiraient doucement et agitaient leur cuillère, en attendant le repas. Ils mangeaient avec maladresse, comme des vieillards, mais avec une grande avidité et beaucoup de concentration. Ils savouraient chaque miette de pomme de terre. Les écuelles étaient nettoyées, comme lavées.

– On trouve tout à la ville, mais il n'y a rien pour nous ! dit avec désespoir Myron Danylovytch ; nous l'avons gagné par notre travail et des étrangers ont tout pris.

Son épouse s'endormit très vite et les enfants aussi. Lorsqu'elle s'éveilla, elle demanda soudain :

– On peut avoir de la farine au moulin ?

Ce mot retentit dans la maison, suscitant et la tentation, et

le regret. Myron Danylovytch avait envie de raconter l'attaque et la fusillade : il garda le silence. A quoi bon l'effrayer ? Mais la farine était toujours là-bas, derrière les murs.

– Non. Je vais y retourner encore une fois, la dernière.

– Renseigne-toi !

– Nous irons avec toi, papa ! Nous voulons y aller aussi ! s'écrièrent les enfants ; ils le supplient, voulant au moins apercevoir ce moulin où se trouve la farine.

– Non, reposez-vous ! Il ne faut pas que vous voyiez ce qui se passe là-bas.

– Où voulez-vous encore aller ? C'est à peine si vous avez pu vous traîner jusqu'ici. Restez tranquilles ! leur ordonna la mère.

Il partit seul. De lourds nuages couvraient un ciel bas, sans aucune luminosité ; l'obscurité noyait la steppe enneigée. Mais le temps s'était réchauffé et la neige commençait à s'amollir.

Près du moulin, les gens se pressaient comme des fourmis autour d'un sucre et s'affaissaient sur la terre piétinée, tassée par les chariots, sur laquelle la neige avait un peu fondu. Il en venait sans cesse de nouveaux, de Klénototcha et des villages voisins : ils attendaient. La charrette se déplaçait dans un cimetière de vivants ; elle s'arrêtait près des cadavres bouffis que les croque-morts jetaient par-dessus les ridelles et emportaient jusqu'aux fosses, creusées plus près qu'auparavant.

Un des affamés dit :

– Ils les emportent comme des gerbes, les empilent et les recouvrent de chaux qui ronge ces pauvres corps dont la chair s'est transformée en eau ; et par-dessus, une nouvelle couche...

Comme si on lui avait transpercé la poitrine, Katrannyk frissonna d'épouvante : « Est-ce que moi aussi je finirai ainsi ? En voilà des croque-morts ! » Il regarda en direction des fosses pour voir comment on y couchait les « gerbes ». Il refu-

se ; tout son être se hérissait ; il ne peut croire que lui aussi, une fois mort, sera jeté dans la fosse et recouvert de chaux ; peut-être même lors du prochain voyage.

« ... L'homme ne cesse d'espérer ! » se dit-il et il détourna les yeux des tombes.

Les paysans restent là, les yeux fixés sur le portail interdit ou sur l'enterrement perpétuel, comme s'ils vivaient un cauchemar. Ils savent que leur attente est vaine. Les croque-morts reviennent. Le temps qu'ils emportent et déchargent les cadavres, quelques paysans sont déjà morts, dans la foule, et maintenant, ils les ramassent. La charrette pleine s'éloigne mais un homme allongé, à demi mort, se traîne vers elle en demandant :

– Emmenez-moi ! Je vais mourir.

Il les supplie tellement que l'un des croque-morts lui dit, pour le calmer :

– Reste là jusqu'à notre retour ; nous te prendrons alors, même si tu es vivant ; il en sera ainsi !

L'autre reste par terre à les attendre.

Les croque-morts reviennent et le trouvent mort ; ils le chargent sur la charrette et vont chercher les autres, ceux qui sont tombés près de la route.

Les gardes regardent ces ombres vivantes ou déjà mortes, tenant prêts leurs fusils. Ils ne s'éloignent pas du portail d'où sortent parfois des membres du Parti, portant des sacs ; ils les déposent rapidement sur un traîneau ou un chariot et partent à grande vitesse.

Myron Danylovytch était transi de froid mais, ensorcelé, il ne pouvait détacher son regard du portail, comme beaucoup d'autres villageois dont les yeux ternes – baies desséchées et craquelées – restaient fixés sur le moulin, dans l'attente d'une bonne nouvelle qui ne venait pas.

Un cliquetis retentit au loin ; il devint si fort que les ombres de paysans tournèrent leur visage dans sa direction. Un inconnu s'avancait, venant certainement d'un village voisin : un homme d'âge moyen au teint blême, grisâtre comme un

masque de chaux, aux joues mal rasées et aux cheveux ébouriffés ; il était nu-pieds, sans chapeau. Ses yeux blanchâtres reflétaient une agitation malsaine, fiévreuse. Il portait une chemise déchirée, noire de crasse, ou plutôt des lambeaux de chemise qui tenaient ensemble parce qu'il avait enroulé des chaînes autour de ses épaules, en travers de sa poitrine, de son ventre, de ses reins, autour de son pantalon rapiécé ; il en avait croisé sur sa poitrine. Les chaînes le recouvraient et pendaient avec les lambeaux de tissu.

Il regardait droit devant lui et effleurait, avec des gestes mécaniques d'hypnotisé, un coffret allongé, sculpté dans de la neige. Il le portait avec prudence, au milieu des paysans immobiles, se marmonnant quelque chose à lui-même, chantonnant et élevant la voix d'une manière solennelle ou parlant avec un débit rapide, comme s'il récitait des vers.

Lorsqu'il le vit de plus près, Myron Danylovytch comprit que le dément portait, dans ses bras, un cercueil en miniature. L'homme marchait en tenant l'objet devant lui ; il semblait pressé de le remettre à quelqu'un. Il vérifiait si le couvercle fermait bien.

Ceux qui assistaient à la scène observaient l'individu bardé de fer et attendaient la suite.

Du pas d'un homme affairé, il s'approcha des gardes, leur tendit le cercueil de neige et prononça sur le ton uniforme d'un discours qui accompagnerait la remise d'un cadeau :

*Zarazar - zakazar
un habit de fête
a forgé avec des chaînes
en a revêtu son squelette
avec du fer fondu l'a maintenu
oh la la ! aïe, aïe, aïe !*

*Zarazar - zakazar
à certains on dit non, à d'autres oui
pour certains - un cercueil, pour d'autres - de la neige
aïe, aïe, aïe !*

Les gardes et leurs chefs, sortis pour écouter le dément, s'assombrirent et se mirent à le fouetter avec des verges, d'abord sur les épaules et le dos – ce qui fit glisser les chaînes – puis sur la tête. Lui tenait son cercueil et, l'ouvrant, suppliait :

– Versez-en ici ! De la farine, pour mes enfants...

Plusieurs hommes en armes se jetèrent sur lui et l'entraînèrent dans la cour en le frappant avec leurs crosses ; ainsi, ses chaînes tintant sous les coups, on le poussa dans une porte qui disparaissait à moitié sous le sol.

– Il a dit ses quatre vérités à cette engeance ! dit l'un des malheureux allongés sur la neige.

*

Katrannyk retournait chez lui et l'inquiétude le rongait, douloureuse et sombre comme une nuée nocturne dont les éclairs invisibles transpercent l'âme et, telle une menace, la torturent.

On ne pouvait rien inventer pour s'en sortir. Il fallait accepter de périr !...

Près des premières maisons, il tourna brusquement et prit tout droit, suivant un étroit sentier. La nuit tombait. Au pied d'un mur d'argile, unique reste d'une maison, il aperçut un os de cheval, lisse comme un silex : quelqu'un l'avait jeté ici.

Myron Danylovytch regardait l'os et, dans un mouvement vague de son esprit, un souvenir jaillit, le remplissant de joie et d'incertitude. Le paysan se hâta de rentrer chez lui pour se préparer au plus vite à prendre la route ; ce à quoi il avait pensé pouvait sauver sa famille ou, au moins, lui épargner maintenant de cruelles souffrances.

Sa femme s'étonna de le voir si agité.

– Alors ?

– Tu peux toujours attendre leur farine ! répondit Myron Danylovytch en prenant une pelle et une hache, la milice aide les membres du Parti à piller la farine, alors qu'alentour est

versé le sang des paysans. Je me suis rappelé qu'un cheval a été enterré dans la terre gelée.

— Avec tous ces affamés, tu crois que personne ne l'aurait déterré ?

— Peut-être que non.

— On creuse partout !

— C'est derrière le kolkhoze ; les gens vont rarement par là-bas.

— Essaie toujours ! Mais je n'y crois pas beaucoup.

La nuit venue, il partit dans la steppe, en évitant la cour du kolkhoze ; il se perdit et erra longtemps parmi les monticules de neige : il les examinait, essayant de voir s'ils ressemblaient à un silo. Il creusait de simples congères ou des replis de terrain.

Vers minuit, il trouva le butin qu'il convoitait. Il se mit à frapper de sa pelle la terre gelée et vit que quelqu'un avait déjà creusé. Le centre du trou était vide.

Myron Danylovytch essuya sa sueur qui coulait. L'effroi l'envahit car son dernier espoir s'était envolé. Il s'assit, en proie à une douloureuse affliction ; sa douleur était si grande, si insupportable, qu'il bondit soudain et se mit à arpenter le sol. Il avait envie de se mettre à courir, de fuir droit devant lui ! — fuir cet endroit où il souffrait tant d'injustices.

Lorsqu'il se calma et reprit son travail, il vit apparaître quelques morceaux de cheval qui semblaient pétrifiés et qui tintaient sous sa pelle : les pattes antérieures, le poitrail et la tête et, à l'autre bout du trou, les pattes arrière, les hanches et des restes de la croupe. Il était empli d'une joie aussi irrésistible que l'avait été son chagrin, peu de temps auparavant. La viande de cheval était en quantité si abondante qu'ils auraient à manger pour des semaines. Des pensées traversèrent son esprit : « Un autre est venu avec une luge et a découpé de grands morceaux de viande ; il a dû tomber malade et tout abandonner. »

Coupant à la hache les pattes antérieures et le poitrail, Myron Danylovytch garda les plus gros quartiers pour la

prochaine fois ; il rangea les meilleurs morceaux dans son sac et recouvrit le reste de terre et de neige. Il s'éloigna lentement, en se retournant souvent. Quand il arriva chez lui, une aube grisâtre commençait à poindre. Il était transi de froid et couvert de sueur ; « J'ai couru comme un chien ! remarquait-il en passant sous ses fenêtres ; j'ai eu de la chance de passer inaperçu ; sinon on m'aurait tout pris ! » Tout joyeux, il entra dans la maison.

– De la viande de cheval provenant d'une distribution spéciale ! dit-il à sa femme, on l'obtient avec des tickets blancs.

Elle regarda dans le sac et applaudit :

– Quelle quantité ! Mais c'est avec des tickets noirs !

Elle examina le butin :

– C'est de la bonne viande, bien conservée car elle a gelé tout de suite. Nous allons la réchauffer.

Il eut encore la force de casser un peu de bois sec mais, quand il s'allongea, il s'endormit aussitôt.

Les enfants contemplèrent la viande.

– J'ai peur d'en manger ! annonça Olenka.

– De la viande, c'est de la viande ! répondit la mère ; il y a dix ans, à la ville, tout le monde en mangeait. On en faisait de délicieuses conserves. Ensuite, elles ont disparu.

– Pourquoi ? demanda André.

– Les gens ont tout mangé et la famine s'était calmée. Les autres conserves de viande sont meilleures.

– Elle est bleue, remarqua Olenka ; elle étendit la main pour la toucher, mais changea d'avis.

– Noirâtre même ; regarde bien ! objecta son frère.

Les enfants regardèrent un bon moment puis s'éloignèrent.

Daria Oleksandrivna oublia son désespoir ; elle voyait que sa famille pourrait survivre et faire reculer le précipice au bord duquel ils se débattaient. Elle prépara une soupe de pommes de terre et de viande de cheval et dit à ses enfants :

– Réveillez papa pour le déjeuner !

Ils secouèrent et appelèrent Myron Danylovych, tout ensommeillé :

– Papa ! Nous allons manger du cheval.

Ils se mirent à table. Cette nourriture leur parut d'abord étrange, pleine de grumeaux et lourde ; « elle a le même goût que la terre », observa le père, et il se tut. Ils étaient tous si affamés qu'ils surmontèrent vite cet arrière-goût et leur répugnance : ils mangèrent avec plaisir.

– Qu'en pensez-vous ! demanda la mère.

– La soupe est bonne, maman, très bonne ! répondirent les petits.

Ils ne touchèrent pas une miette du beignet ; mais ne laissèrent rien dans leurs assiettes humides. La mère craignait de les servir à nouveau : « et s'ils tombaient malades... »

Myron Danylovytch s'abandonnait à la sensation d'avoir l'estomac rempli d'une nourriture chaude et cela lui était très agréable ; mais une envie de manger vibrait encore dans tout son corps ; il lui semblait qu'elle criait dans chaque nerf, exigeant encore des aliments. Et la fatigue le terrassait comme une maladie.

– Je vais m'allonger, dit-il, je suis épuisé.

Il se mit à réfléchir sur la meilleure manière de rapporter le reste de sa trouvaille et de conserver la viande ; la saler dans un tonneau ou la couvrir de glace ?

Le surlendemain, toujours de nuit, il retourna dans la steppe sombre. La luge était légère et il avait retrouvé des forces. Il sursauta, cependant, en apercevant un homme. Retourner ? Non ! Il saisit la pelle qu'il avait attachée, avec une hache, à son sac : c'était là tous ses outils. En s'approchant, il reconnut le paysan et il ressentit une gêne. C'était un vieux villageois, faible et tranquille, Philippe Hiltchak, qui, voûté, tirait une luge.

– Bonsoir ! répondit Hiltchak au salut de Myron Danylovytch et, avec résignation, il attendit de voir si l'arrivant venait à lui, porteur de la paix ou d'une menace de mort.

– Où allez-vous, grand-père ?

– A dire vrai, je vais chercher de la viande de cheval gelée.

Ceux qui en profitaient l'avaient trouvée trop tard : ils étaient déjà malades et ont été emportés dans la tombe. Les survivants de cette famille ont quitté le village ; ils m'ont dit : allez à tel endroit et prenez ce qui reste. Je n'ai pas besoin de grand-chose. Je suis vieux et, dans ma maison, presque tous ont rendu l'âme.

— Moi aussi, je viens chercher de la viande de cheval. Partageons ! dit avec assurance Myron Danylovitch.

— Je me trouve en travers de votre chemin ?

— Que dites-vous là ! Il y en a suffisamment...

Hiltchak est maigre et voûté ; sa barbe semble liquide, tellement elle est clairsemée ; à travers elle, dans le miroitement de la neige dans l'obscurité, on voyait sa gorge et ses mâchoires ; sans doute était-il malade pour s'être ainsi desséché.

— Partageons ! répète Katrannyk ; si personne ne l'a déterré.

— Je n'ai pas remarqué de traces fraîches. C'est mon beau-frère qui m'a parlé du cheval ; il travaille au kolkhoze mais ne mange pas de viande : il a un ulcère et cela lui est interdit. Ceux qui ont traîné le cheval avec lui étaient en meilleure santé et ils ne manquaient pas de nourriture, mais, voyez-vous, tous sont morts. Beaucoup meurent, comme ça, sans raison. La mort est partout, elle fauche tout le monde. Nous, il ne nous faut pas grand-chose car, à la maison, nous sommes deux vieux et notre fille ; nos autres enfants ont trépassé : nous en avons six. Quand je vous ai aperçu, je me suis dit : un homme plus fort que moi vient chercher la viande, il va me chasser, moi qui suis faible, et ce sera la fin pour tous, à la maison...

— Que dites-vous là ? Que Dieu vous garde ! s'écria Katrannyk ; les os de cheval me resteraient en travers de la gorge ! Nous partagerons.

Ils s'approchèrent du trou, dégagèrent la neige et enlevèrent la terre gelée. Ils sortirent les restes du cheval et les partagèrent ; d'un côté, pour trois personnes et de l'autre, pour

quatre. Katrannyk donna au vieillard, en supplément, la tête, sans le cou.

Ils attachèrent les sacs aux luges et les traînèrent jusqu'au village.

Hiltchak, malgré son âge et sa faiblesse, tirait allégrement. Pendant cet effort, ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux et, après l'épuisement, une force lui était venue, comme un feu alimenté par ses nerfs seuls ou par une réserve secrète que son être aurait gardée jusqu'à la dernière minute et qui lui apportait le salut.

Katrannyk ne ressentait pas cette flamme bien qu'il fût, lui aussi, exténué.

«

Pendant le cruel hiver, ils se nourrissent de viande de cheval. Myron Danylovytch franchissait rarement le portail car le froid l'affaiblissait trop lors de ses vaines sorties. La maisonnée avait une nourriture, monotone certes, et peu appétissante, mais nutritive : s'ils calculaient les portions avec parcimonie, ils pourraient se maintenir en vie pendant des semaines entières et échapper à la charrette et aux croquemorts qui vous enterraient si peu profondément ! Les chiens, devenus sauvages, rongeaient les pieds des morts.

L'atmosphère est lourde dans la maison ; l'âme aspire à trouver, dans ce désespoir, une lueur et de quoi manger, ne serait-ce qu'un morceau de pain, qu'une poignée de farine. Nourris de viande de cheval, tous dépérissent et restent prostrés.

Une fois, sous une tempête aux flocons clairsemés, Myron Danylovytch traversa la rue ; il déplaçait avec peine ses pieds dans la neige épaisse dont la surface s'était durcie, se craquelait et s'affaissait.

Des deux côtés, des maisons vides ; dans certaines, des cadavres sont étendus près des seuils enneigés : personne n'est là pour les enterrer ne serait-ce que dans une congère, à

défaut d'une tombe. Les jardins sont devenus des terrains vagues : pas une silhouette d'homme vivant, pas un chant d'oiseau, pas même une niche de chien, sans parler d'abolement ; partout, le désert. Aucune grange ni étable, aucun poulailler, hangar ou réserve ! — tout a été démonté et brûlé. Les palissades ont disparu. Les toits de chaume ont été arrachés. De nombreuses maisons n'ont plus de toiture ; par endroits, leurs chevrons et leurs traverses blanchissent, recouverts de neige, comme les côtes d'un squelette. Les vergers ont été abattus et les souches déracinées ou enfouies sous la neige. Aucune fumée ne s'élève des cheminées et les murs, alentour, sont noirs ; à la plupart des fenêtres, au lieu de vitres, pendent de sombres lambeaux de tissu. L'étendue enneigée est hérissée de ruines, comme après une épidémie de peste ou un incendie qui aurait ravagé tout le village et dont la neige aurait recouvert les traces.

Myron Danylovytch s'approcha d'une fenêtre et regarda, en abritant son visage avec sa main pour atténuer le reflet de la vitre. A l'intérieur, des morts : dans la soupente et sur le sol ; un enfant près du poêle et un autre, plus grand, près du seuil ; sans doute voulait-il partir droit devant lui et il était resté là, figé pour toujours.

C'était sinistre ! De rares flocons tombaient, qui semblaient tisser un linceul transparent sur ces tombes aux fenêtres noires. Ils l'avaient tendu sur la voûte céleste, dans le silence rendu encore plus douloureux par tous ces malheurs et ces sanglots.

Myron Danylovytch se dirigea vers le centre du village. Il semblait s'être éveillé d'un sommeil effrayant qui avait paralysé ses pensées. Son propre départ lui paraissait proche. Une seule question le tourmentait : où étaient les gens ? les vivants, ceux qu'il connaissait. Sans doute étaient-ils morts maintenant. Il alla vers la maison du poseur de poêles : elle était déserte comme les autres. Seuls restaient les deux énormes peupliers, durs comme du cuivre ; personne n'avait encore pu les abattre. Près d'eux, sous l'amoncellement de

neige, se trouvait la cachette, auréolée d'un magnifique secret. Elle dissimulait l'objet le plus précieux au monde. On l'avait déposé au sein même de la terre, ce calice qui renfermait le feu et la lumière célestes ; à l'heure prévue, ils réapparaîtront !... Alors, déchirant la surface gelée de la mort, il s'élèvera des profondeurs et une nouvelle aurore naîtra ; les dons du Christ seront à nouveau dispensés à tous les pécheurs qui n'ont que leurs prières pour obtenir leur pardon.

Le paysan murmura : « Pardonne-moi, mon Dieu, mes crimes ! » et il continua son chemin.

Ne trouvant que des ruines, il revint au centre du village pour observer les maisons où restait encore un semblant d'activité. Un activiste traversait un des jardins, un membre du Parti qui, souvent, menait avec zèle les « campagnes » et organisait les « fêtes révolutionnaires » qui remplaçaient celles de l'Église. On l'appelait Sans-famille, bien qu'il eût des parents. Près de chez lui vivait un autre activiste, moins actif que le premier et qui tournait autour de lui, comme la lune autour de la terre.

Sans-famille possédait une bonne vache qui se trouvait dans une petite étable accolée à sa maison.

« ... Qu'est-ce que la famine pour eux ? pense le paysan avec rancœur ; ils emportent des repas chauds du kolkhoze, après les avoir enlevés de la bouche des enfants ; ils prennent de la farine, des légumes... »

Il voyait le premier activiste, un homme sain, en tunique bleuâtre et en casquette sombre, qui traversait les jardins pour aller chez son voisin et celui-ci, curieusement amaigri, une pelisse jaunâtre jetée sur ses épaules, qui l'attendait près de sa porte. Sans-famille se dirigeait vers lui, dans la neige, de la démarche d'un homme qui a conservé toutes ses forces et qui le sait. Il marchait et avait presque rejoint son ami. Mais soudain, il tomba et ne put se relever. Il essaya de rassembler toutes ses forces, en vain !... Il fit encore un mouvement puis s'immobilisa.

Son voisin accourut vers lui et, se penchant, lui prit la main ; il l'appelle, sans résultat ! Sa femme s'approcha et regarda le visage de Sans-famille ; elle se signa et son mari se découvrit.

« ... de quoi est-il mort ? s'étonna Myron Danylovytch qui restait figé sur place ; cet homme avait de la nourriture, il était en bonne santé et voilà qu'il est mort ; sans doute parce que tous meurent, alentour, comme l'a dit Hiltchak. Ou bien un poison a été versé secrètement partout, pour tout le monde. »

En proie à ces tristes réflexions, le témoin s'éloigne, luttant contre les flocons qui commencent à tourbillonner dans des rafales de vent.

Sur la place, près du soviet municipal, s'affairaient les « dirigeants », chaudement vêtus et en bonne santé ; le paysan leur jeta un coup d'œil et rebroussa chemin. Il tissait sa pensée :

« ... c'est, comme ils le disent, l'univers rouge ! – le peuple courbe l'échine et eux, rassasiés, affichent leurs décrets : la machine de Lénine a fait son travail. »

Au centre du village où se trouvaient le siège du Parti et de l'État et les appartements des personnes envoyées d'en haut, la nourriture qu'on préparait dans les cuisines dégageait une odeur alléchante. Le vent emportait ces effluves, par-dessus les arbres sombres et les buissons roux, au-delà de la grille.

Un souci lui rongait le cœur : « Il faut tenir au moins un mois ou jusqu'à la fin des gelées, mais après ?... La nouvelle récolte est encore loin, hélas ! un épi, même vert, nous aurait rendu vie ; lorsque nous aurons terminé la viande de cheval, ce sera la fin. »

Des flocons pressés effleuraient ses épaules et semblaient le pousser. Imperceptiblement, ils s'amoncelèrent en une épaisse colonne qui se mit à tourner puis se groupèrent en courants qui filèrent et s'éparpillèrent. Ils recouvrirent tout de leur fumée ! – et, comme une immense vague d'un blanc opaque, ils dissimulèrent la voûte céleste. Tout près, sous

l'ombre effrayante, leur masse apaisée et majestueuse fut emportée pour être ensuite jetée et dispersée, comme les étincelles d'une constellation, et former des remous blancs, par centaines et milliers, qui tournoyaient à chaque foulée du paysan et se lançaient à l'assaut de son âme.

18

Sous le signe du soleil arriva la fin de l'hiver ; la famille des Katrannyk regarde avec impatience à travers les vitres ; elle regarde le voile blanc qui s'étend partout. Il commence à se ramollir, à s'affaïsser, à se piquer, comme sous les coups de bec brûlants d'un oiseau. Des taches sombres apparaissent.

Myron Danylovytch marchait difficilement ; sa femme avait maigri, son visage était encore plus brun qu'autrefois, lorsque les rayons du soleil printanier le hâlaient ; il était couleur cendre.

Les enfants – ombres ensommeillées – allaient et venaient entre le poêle froid et les fenêtres, entre la porte et, à nouveau, le poêle, ou dormaient, comme de grands malades. Ils étaient étrangement silencieux. Prostrés, ils supportaient tout sans dire un mot ; leurs bras pendaient comme des branches desséchées. Ils ressemblaient à des vieillards dont ils avaient la gravité. Jamais ils ne souriaient. Seuls leurs yeux brillent d'un éclat si douloureux et si étrange qu'ils semblent ne plus appartenir à ce monde. Ils ne se plaignent pas de leurs souffrances, mais ils s'allongent souvent. Leur ventre gonflé leur fait mal et ils enfouissent leur visage dans les oreillers, en recroquevillant leurs genoux sous leur poitrine et en se couvrant de grosses toiles. Olenka s'installe sur le poêle, Andrijko dans un coin de la soupente. Lorsqu'ils

s'étendent à plat, ils se tordent et se retournent souvent ; ils respirent avec difficulté.

Ils portent à leur bouche, pour le sucer, tout ce qu'ils trouvent : que ce soit un morceau d'os de cheval ou même un bout de sachet sur lequel s'est conservée une trace de café d'orge ; ils le sentent, le lèchent et le mâchonnent car l'odeur simplement, ou le goût, leur en est cher.

La mère est plus résistante que le père dont les jambes ont gonflé et se sont couvertes de plaies d'où suinte un liquide brun comme du pus. Il les a entourées de bandages qu'il a ficelés et sur lesquels il a laissé retomber son pantalon.

Lorsqu'il fit un peu plus chaud, il partit en quête de nourriture.

- Je vais avec vous ! s'écria son fils.

- Non, tu pourrais t'enrhumer. Attends un peu.

- Ce n'est pas le moment de sortir, ajouta la mère, tes chaussures sont trouées.

Le fils se tait. La fille ne demande rien, seuls ses yeux immenses brillent, sur le poêle. Parfois, elle prend son cahier et étudie ; mais rien n'entre dans sa tête malade. Le cahier retourne sur la cheminée où se trouvent aussi les trésors de son frère et le morceau de verre qui attire les rayons du soleil.

Myron Danylovych, ayant franchi le portail, hésite : doit-il prendre le chemin le plus court qui longe le cimetière ?

- Oh, et puis ! décida-t-il, n'est-ce pas pareil ? Nous finirons tous là-bas ; personne n'y échappera.

Arrivé tout près, il voulut éviter de regarder les morts, mais ses yeux se tournèrent d'eux-mêmes vers les tombes.

La neige fondait vite ; partout on voyait des cadavres enterrés récemment : dans des creux ou à même le sol. Ceux qui avaient été recouverts, dépassaient maintenant de la terre ; leur tête s'était dégagée, ou leurs coudes, ou leurs pieds qui apparaissaient dans la lumière du jour, sur tout le cimetière. Le spectacle était tel que Katrannyk ressentit une grande faiblesse dans sa poitrine et dut détourner son regard.

Il alla voir comment renaissaient les champs. Une branche cassée, sur un buisson, s'était couverte de lourdes gouttes : la neige gelée y fondait aujourd'hui. L'écorce s'était amollie et répandait un léger parfum mais, sous la dent, elle dégageait une forte amertume qui ravivait les nerfs. Elle éveillait, dans le cœur, une joie, très brève pour le paysan qui n'avait plus aucun espoir.

Que veulent ces dévastateurs qui ont fait irruption chez eux et ont pris le nom de bâtisseurs d'un avenir radieux, alors qu'ils ne sont que des fauves égarés, payés pour tourmenter les autres ?

Et toi, dont la famille travaille la terre depuis des générations, tu dois périr avec les tiens car ceux qui vivent du péché ont ordonné à chacun de leurs serviteurs : « Tue les âmes ! » Tu demandais si peu : une minuscule place sous le ciel ; une parcelle de terre pour nourrir tes enfants à la sueur de ton front et les habiller. Le paysan contempla les torrents qui clapotaient et gazouillaient avec animation ; leur eau rapide suivait la pente jusqu'au ravin, jusqu'au ruisseau tumultueux.

Au-dessus du précipice apparaît encore la tache rousse de quelques arbres. Des freux tournoient près de leurs cimes et se fondent, avec des plaintes rauques, dans le lointain sombre.

Le paysan observait la terre qui s'éveillait dans la lumière dispensée par un soleil tendre et paisible. Lui sera-t-il donné de revenir pour voir ces champs fumer sous le soleil ?

Son cœur ne pouvait le dire. Il était bien malade ; la terre ne lui appartenait plus ; et il n'avait pas de semences. Il lui restait un lopin, sur la hauteur, près du verger, mais on le lui prendra aussi, tôt ou tard.

Les corbeaux croassent et tourbillonnent en cherchant de la nourriture sur ce tchernoziom¹ où le paysan n'a plus droit à un seul épi.

1. Tchernoziom : « terre noire », type de sol très fertile. (N.d.T.)

Il s'éloigne à pas lents ! Le vent de la steppe a aiguisé en lui un désir inassouvi et sauvage qui le labourait de ses griffes invisibles et brûlait tout son être. Il enfiévrerait ses nerfs et embrumait sa conscience. Au plus fort de la douleur, il le poussait à avancer sans but et sans repos ; il l'irritait cruellement, comme un loup blessé, à travers des choses insignifiantes : une herbe desséchée, par exemple, que sa botte avait accrochée et dont la fine poussière avait éclaboussé sa main.

*

– Qu'as-tu vu ? Il y a encore des hommes vivants ? demanda sa femme.

– On rencontre plus de corbeaux !

– On pourrait les attraper ? dit son fils, intéressé, en le regardant avec attention de ses yeux fixes.

Le père s'immobilisa : cette pensée soudaine l'avait frappé.

– Pourquoi ?

– Comme ça...

– Oui, on pourrait ; mais ils ne sont pas comestibles : ils sentent mauvais. Si on essayait ?

Il brisa, avec un marteau, un os de cheval qu'il avait posé sur une enclume. Il suçait et rongea les morceaux. Les enfants refusèrent. Bien que sa fille ne fût pas malade, comme l'avait été son fils aîné avant de mourir, elle avait, dans ses yeux dilatés, une expression qui effrayait le père : le regard de l'enfant ne semblait plus être de ce monde ; il se posait sur les choses environnantes pour la dernière fois. Sa fille bénie ! qui souffre en silence ! Elle essaie même de sourire, mais n'y parvient pas ; les traits de son visage sont figés et ne peuvent exprimer qu'une douloureuse concentration.

Le silence est dans la maison.

Plus par habitude que par nécessité, Daria Oleksandrivna s'affaire près du poêle et du vaisselier. Il reste de la viande de cheval pour une semaine ou deux, si on limite les portions.

Mais après ? Son visage ne reflète qu'une morosité amère qui s'est enracinée dans tout son être et est devenue une seconde nature. Avec une patience qui l'étonne elle-même, la maîtresse de maison supporte les maux dus à la famine. Quand il la regarde, Myron Danylovytch est impressionné : une telle résistance à la maladie, à la fatigue et, en particulier, à la faim, chez une femme qui semblait faible ! Elle se déplace avec vivacité ; elle est plus endurante que lui ! La tête lui tourne et, parfois, un voile assombrit son regard ; ses jambes sont comme des bûches, couvertes de plaies rouge sombre. Même maintenant : il lui a suffi de frapper l'os avec son marteau pour être essoufflé.

Il se lava les mains et s'approcha de la fenêtre ; il lui semblait que son âme avait subi un choc, comme un érable dont on aurait arraché l'écorce, et avait été emportée dans un tourbillon d'où étaient absents les éléments stables et insignifiants qui avaient été remplacés par d'autres, qui leur ressemblaient d'ailleurs, mais qui l'ébranlaient cruellement et irritaient ses nerfs. Ils l'encerclaient dans un bourdonnement silencieux, l'envahissaient et l'emplissaient d'inquiétude, lui qui avait toujours vécu le cœur serein. Il était devenu semblable à un chien. Des riens le blessaient. La douleur soudaine et l'injustice le faisaient presque éclater en sanglots.

Les faits et les paroles prenaient soudain une importance démesurée, submergeaient douloureusement son esprit et, l'irritant, le portaient à la contradiction – réponse désespérée à chaque offense en particulier et à toutes en général. Il tentait ainsi de les chasser et d'éloigner un dessein qui le poursuivait.

Pour s'en libérer, son âme inventait, avec une ténacité bouleversante, un nombre infini d'impressions qui se répétaient inlassablement. Elle emplissait son existence de chocs sensoriels, douloureux comme une piqûre, et annihilait sa propre personnalité.

Tout ce qui équilibrait ses émotions avait été brisé en particules isolées, ombres malsaines, qui le torturaient dans l'im-

passé où il se débattait. Le monde extérieur lui était devenu étranger et hostile ; des profondeurs insondables de cet univers clos émanait un souffle cruel et dangereux. Le monde avait perdu ses racines comme son âme qui vacillait : ses liens privilégiés avec tout ce qui existait étaient rompus. Le champ de son imagination s'était terriblement rétréci et ressemblait à un éboulis où il fallait trouver ne serait-ce qu'une miette de nourriture pour éteindre le cri cruel – non pas sonore mais sensuel – qui le déchire comme la pointe brûlante, noire et effrayante d'un crochet invisible pénétrant dans son être. Il restait planté dans sa chair, lui insufflant une étrange maladie. Rien, aucun remède ne peut l'en délivrer.

« Où trouver une consolation ? » se désespère Myron Danylovitch.

Il aperçut, au-dessus de sa maison, une fumée que le vent apportait d'une colline qui surplombait la rivière et il se sentit irrité comme s'il voyait un mauvais présage : il était furieux et injurié, en pensée, celui qui gaspillait ainsi des richesses.

Il rentra chez lui et, épuisé, s'allongea ; il désirait s'assoupir un instant et tout oublier. Ce sentiment d'impuissance le tourmentait et, les yeux fermés, il souffrait comme s'il avait été attaché sur une roue pour être torturé.

Sa mort lui semblait proche. Il resta longtemps couché, faible tel un brin d'herbe, puis le sommeil l'emporta. L'impression qu'il avait ressentie à la vue de la fumée continuait à inquiéter un substitut de conscience qui résistait au sommeil, mais qui n'était plus le « moi » de la personne éveillée. Et son irritation inquiète le réveilla.

Myron Danylovitch se leva et avala un peu de bouillon contenant des filaments bleuâtres, presque noirs, de viande de cheval, qui avaient bouilli et flottaient dans l'écuelle.

Il voulut sortir et se renseigner sur la fumée mais n'en eut pas la force. Il se sentait malade ; il s'allongea à nouveau et sombra dans un sommeil qui ressemblait à l'inconscience.

Ce n'est que le lendemain que Myron Danylovytch put sortir.

– Papa, je veux aller avec vous ! insistait André ; emmenez-moi !

– C'est mouillé, dehors.

– Papa, je vais avec vous !...

Il eut pitié de son fils qui s'ennuyait et dépérissait. Il l'emmena.

Ils se dirigèrent vers la colline, au-dessus de la rivière, sur laquelle s'étendaient des terres argileuses ; là, sur la pente, une fumée sombre et âcre s'élevait d'une cabane à moitié enfouie dans le sol. L'habitation est entourée d'herbes qui ont résisté au gel et à la tempête, et maintenant que s'achève l'hiver et que vient le dégel, elles ne tombent pas et n'inclinent pas leur tête mais se dressent comme des lances et des flèches.

– Pourquoi cette fumée est-elle effrayante, papa ? demanda le fils.

– La fumée est toujours effrayante, maintenant.

Après avoir répondu au garçonnet, Myron Danylovytch sentit une peur réelle l'envahir à la vue de cette fumée qui l'inquiétait depuis la veille.

– Non, papa, cette fumée a l'odeur de la mort !...

– Que vas-tu chercher là ? Veux-tu te taire !

Dans cet endroit désert, le fils remarqua un affaissement comme ceux que l'on voit sur les trous creusés récemment et recouverts à la hâte.

– Papa, regardez, c'est un os !

– Où ?

– Là, dans la terre ; c'est un os d'homme...

– D'où peut-il bien provenir ?

Le père regarda et son sang se figea dans ses veines. Un grand fémur pointait hors de la terre, un fémur appartenant,

semblait-il, à un squelette humain ; près de lui, d'autres os, plus petits, apparaissaient dans la terre qui s'était affaissée.

« Quelqu'un a été tué et mangé et on a jeté ses os dans un trou... »

L'habitation la plus proche de la tombe était cette cabane qui fumait effroyablement. Myron Danylovtych s'immobilisa et regarda l'habitation que fixait aussi son fils.

Ce trou, sur la pente, ressemblait à une caverne coupée du monde par une porte basse et un mur sur lequel se détachait, en guise de fenêtre, un trou fermé par un morceau de vitre. Du tuyau en fer qui en sortait, s'élevait une fumée sinistre qui s'étirait le long de la pente, tel le spectre d'un serpent venimeux.

– Ne t'approche jamais d'un endroit pareil, mon fils, jamais ! tu entends ? – Jamais !

– Pourquoi ?

– C'est ainsi, ne t'en approche pas, voilà tout ! La femme qui habite là-bas est folle ; elle est capable de tuer quiconque est plus faible qu'elle.

– Pourquoi est-elle folle ?

– Je l'ignore ; peut-être a-t-elle été persécutée...

– Pourquoi ?

– Demande-leur ! Ils persécutent chacun d'entre nous. Le propriétaire de ce terrain en friche, à son retour de déportation, a trouvé sa maison démolie ; elle était là-bas, près de la colline. Sa femme et ses deux enfants avaient été chassés et s'étaient réfugiés chez des parents ; ils se terraient dans leur entrée. Il avait rapporté des attestations prouvant qu'il avait accompli son temps en Sibérie. On lui avait permis de s'installer ici, sur sa terre. Il n'avait rien pour reconstruire sa maison, près de la colline, et c'est un trou, dans la roche, qui l'accueillit. Je ne l'ai pas vu depuis longtemps. Autrefois, il s'affairait ici, ou errait sur la colline, pensait vraisemblablement à son ancienne exploitation. Ses enfants l'accompagnaient. Il faut être prudent ; je te le répète : ne viens jamais par ici.

- Pourquoi ne les voit-on plus ?

- Je suis effrayé rien que d'y penser. Ou peut-être sont-ils partis ? Éloignons-nous d'ici !

Myron Danylovych ne trouva rien, mais il sentit son immense inquiétude s'apaiser. Il promena son regard sur les environs puis leva les yeux : la lumière du soleil inondait, comme d'habitude, cet endroit désert.

*

Quelques jours s'écoulèrent, particulièrement cruels, où ils ne vécurent qu'à moitié ; la viande de cheval s'épuisait et leurs anciennes craintes réapparaissaient.

Lorsqu'une conversation s'engageait, tous, dans la maison, la faisaient rapidement dévier sur la nourriture et le pain.

Une pensée prit forme : aller dans la steppe pour examiner les trous dans le sol et essayer de trouver de petits animaux. Le fils supplie à nouveau :

- Moi aussi, je veux aller dans la steppe...

- A quoi penses-tu ! Regarde comme tu tousses ! dit la mère ; prends exemple sur Olenka et reste tranquille !

Myron Danylovych suivit en clopinant les rues désertes jusqu'au kolkhoze, pour voir ce qui s'y passait. Dans les champs, la terre séchait ; certains monticules, dans les environs, n'avaient plus une trace d'humidité et, ressentant une faiblesse dans la poitrine, le promeneur s'affaissa sur l'un d'eux. Il reprit son souffle et regarda. Le surveillant le plus proche fondit sur lui :

- Eh, toi ! Sors des limites du kolkhoze, va crever ailleurs. Qui te ramassera, ici ?

Myron Danylovych s'éloigna ; il s'allongea à nouveau et observa les hommes, parmi les plus forts, qui travaillaient.

Ils se traînaient dans cette « suie » bourbeuse, mélange de terre et d'eau froide, et prenaient des poignées de graines, dans une musette. Lorsqu'ils ouvraient le bras pour les

semer, ils vacillaient et manquaient tomber : la famine les avait terriblement affaiblis. Les deux semeurs qui se trouvaient au bord du champ, non loin de Katrannyk, se parlèrent à voix basse et portèrent à leur bouche des graines qu'ils mastiquèrent pour reprendre quelques forces. Le surveillant, les voyant remuer leurs mâchoires, se mit à hurler :

– Voleurs ! Quiconque avalera des graines sera traduit en justice et récoltera dix ans de taïga pour atteinte à la propriété de l'État socialiste. Là-bas, la neige vous achèvera.

Passant entre les hommes, le surveillant fixait leur bouche afin que personne ne puisse y jeter même un seul grain. D'une voix grondante, il s'adressa à l'un des semeurs :

– Pourquoi portes-tu ta main à la bouche ?

Lorsqu'il s'éloigna, les deux hommes du bout, qui portaient une moustache comme la majorité des paysans dans le champ, se remirent à chuchoter et firent, en semant, des gestes de plus en plus amples : les graines, dans leur course, tombaient dans leur bouche. L'un d'entre eux, à voix très basse, conseilla à son voisin :

– Ouvrez plus grandes vos mâchoires pour que les graines ne se prennent pas dans vos moustaches !

Suivant leur exemple, d'autres se mirent à semer avec des gestes plus larges et à mastiquer les quelques graines qui venaient atterrir entre leurs dents.

« Eh, eh ! Eux non plus ne voient pas la couleur du pain !... Ils ne vont pas se nourrir longtemps de blé de semence : lorsque s'achèveront les semailles, ce sera la fin pour eux comme pour nous. »

Katrannyk se souleva, surmontant le poids de la fatigue qui lui embrumait le cerveau. Il quitta la lisière du champ du kolkhoze. Mais bientôt il s'effondra : il se sentait mal.

Non loin, sur un labour, un tracteur passait en vrombissant et, chose étrange, le chauffeur conduisait sa machine d'une main et, de l'autre, portait à sa bouche des graines de tournesol, les épluchait et recrachait les cosses. Il ralentit le

moteur, regarda le surveillant et, en chuchotant, avertit Katrannyk :

— Je vais revenir et je vous lancerai des graines qu'on nous a données pour le déjeuner ; mais ramassez-les sans que le surveillant vous voie car il me reprendrait les miennes aussi.

Le chauffeur tint sa promesse ; Myron Danylovytch ramassa les graines, en grignota quelques-unes et se sentit un peu plus vaillant. Il rangea le reste, tel un trésor, dans sa poche.

Il entendit un cri et crut qu'on l'interpellait. Il se retourna et vit le surveillant traîner un long paysan accablé, avec une casquette froissée sur la tête, qui travaillait au bord du champ. Le surveillant appela son « coéquipier » et, lui désignant la casquette de l'homme, il tremblait et s'enrouait à force de jurer.

Ils obligèrent le paysan à pencher la tête et à enlever sa casquette dans laquelle se trouvait une poignée de graines.

Alors qu'on le conduisait chez le directeur, le paysan déplaçait avec difficulté ses jambes enflées, enveloppées de chiffons.

« ... Regardez-moi ça ! s'étonna Katrannyk, c'est un membre du Parti, Houdyna ; et maintenant, on va l'emprisonner. »

Il ne ressentait aucune joie mauvaise mais seulement de l'étonnement car ceux qui soutenaient le Parti tombaient sous la roue qu'ils avaient contribué à faire tourner.

La steppe se réchauffait. Un vent humide soufflait en vagues océanes derrière lesquelles, dans la brume bleuâtre des lointains à peine esquissés, se dessinaient des étendues en friche. Là, pullulaient les terriers de zisels¹ ; là, on pouvait trouver une proie meilleure que la viande de cheval gelée.

1. Zisel : mammifère rongeur, du groupe des rats, qui habite l'Europe de l'Est. (N.d.T.)

La neige avait fondu ; çà et là seulement – au fond d'un ravin ou à l'ombre d'un monticule – subsistaient des taches blanches.

La steppe est parsemée de silhouettes d'hommes : ils cherchent à manger, tout comme Myron Danylovych et André qui, munis de sacs et de bâtons, errent, sans succès, depuis deux heures. Ils trouvent des nids de souris et en retirent des épis, le plus souvent à moitié rongés ; sur certains restent des graines qu'ils mettent dans leur sac.

Le père et le fils volent les provisions des souris et continuent leur chemin. La steppe est lumineuse et silencieuse comme un désert.

Ils voient un cadavre, par terre : une vieille femme ; près d'elle, un panier, avec des épis. Les « chasseurs » restent là, en silence, le chapeau à la main, puis veulent s'éloigner. Mais le père réfléchit :

« D'autres viendront et prendront les épis. La grand-mère ne se relèvera pas : les malheurs sont finis pour elle. Mais pour les vivants, qui attendent à la maison, une poignée de blé représente le salut. Comment le laisser passer ? »

Il demande :

– Te souviens-tu, Andrijko, qui est cette femme ?

– Non, papa, je ne sais pas.

– Moi non plus. On aurait pu porter le panier jusqu'à chez elle. Mais puisque nous ne la connaissons pas...

Il se tut un instant, puis prononça d'une voix coupable :

– Il faut les prendre ! Si ce n'est pas nous, d'autres les emporteront.

Il versa les épis dans son sac et laissa le panier sur le sol.

Le père et le fils s'éloignèrent. Ils cueillirent toutes les herbes, propres à la consommation, qu'ils rencontrèrent. Ils enfouirent dans leur sac une dizaine de pommes de terre et de betteraves à sucre, abandonnées, depuis l'année passée,

sur une plate-bande et noircies par le gel et l'humidité.

Par-delà les jardins, la steppe est encore plus lumineuse et déserte.

Soudain, les « chasseurs » s'immobilisèrent : des terriers ! Partout, des terriers de zisels ; mais comment faire sortir le minuscule animal ?

– C'est très difficile ! dit Myron Danylovytch ; il faut fabriquer un piège.

Il est exténué et avance péniblement ses jambes d'où suinte de l'eau qui imprègne les chiffons dont elles sont enveloppées. Il est essoufflé. A la lisière du village, le père et le fils observent le vol des moineaux entre les arbres et le toit de chaume d'une maison sombre.

– Papa, on peut manger des moineaux ?

– Pourquoi pas ! Ils se nourrissent de grains, comme les chevaux ou les zisels ; il n'y a rien d'impur en eux.

– Comment les attrape-t-on ?

– A l'aide d'un filet et d'un tamis ou d'un lacet qu'on tresse avec un crin de cheval.

– Je veux en attraper !

– On peut essayer, mais ils viennent rarement dans notre cour.

– Cette maison est abandonnée et ils sont nombreux, ici. De chez nous, on y arrive directement.

– Voyons un peu !

Ils visitèrent la propriété ; c'était vrai, elle avait été désertée et les moineaux s'y rassemblaient par vols entiers. A travers les cours abandonnées et les jardins envahis par les herbes sèches, un chemin direct menait à la maison des Katrannyk.

A peine les chasseurs eurent-ils franchi le seuil que deux êtres aux prunelles brûlantes se levèrent à leur rencontre, impatients, douloureux : avaient-ils rapporté quelque chose à manger ?

Alors que le soleil pourpre descendait à l'horizon, derrière des traînées de nuages, le père et le fils se dirigèrent vers la maison abandonnée. Les moineaux s'étaient calmés et dormaient, abrités dans les renforcements du toit de chaume, arraché par endroits, et affaissé. Le crépuscule recouvrait tout d'un voile légèrement vert.

— Grimpons ! dit à voix basse le père, et il plaça l'échelle contre le toit. Saisissant un petit tamis, il monta lentement. Son fils le suivait ; il tenait prêt un sac muni d'un nœud coulant et pensait : pourquoi les moineaux avaient-ils disparu, en hiver, alors qu'ils auraient été si utiles et maintenant, que la plupart des habitants du village étaient morts, pourquoi réapparaissaient-ils dans cette maison désertée ?

Le père trouva un nid et le recouvrit avec le tamis : les oiseaux effrayés se mirent à battre des ailes, à piailler, à se démener. Mais la main du chasseur se faufila dans la paille, sous le tamis, les attrape et, l'un après l'autre, les laisse tomber dans le sac qui s'ouvre pour accueillir la proie puis se referme aussitôt. Les victimes se débattent : elles sont cinq.

Ils transportèrent l'échelle de l'autre côté de la maison et prirent encore quatre moineaux. Les autres, apeurés, s'envolèrent de tous côtés.

Le père le regrette :

— Maintenant, on ne les fera plus revenir, même avec du millet !

C'était l'heure où le crépuscule du soir devenait obscurité complète et une corne de lune flamboyante se dessina au-dessus des étendues désertes et bleuâtres.

Dans la maison, un pétale de lumière triste frémissait dans la veilleuse : une flamme faible comme un papillon qui vit ses derniers instants. Elle éclaira la mère et la fille qui se soule-

vèrent du lit de planches, attendant des nouvelles de la « chasse ».

– Nous allons préparer une soupe de prince : avec des moineaux ! dit le maître de maison.

Olenka s'approcha du sac dans lequel se débattaient les oiseaux :

– C'est dommage...

– Que faire ? Dommage ou pas, il faut manger ! dit la mère.

Elle vida les moineaux et leur coupa la tête ; à la vue du sang, Olenka se sentit mal ; elle ferma les yeux et regagna le lit ; elle ne semblait qu'à demi consciente.

Son frère tenta de la consoler, lui disant à voix basse :

– On peut les manger, parce qu'ils se nourrissent de blé ; leur viande n'est pas impure.

Mais sa sœur, pétrifiée, garde le silence.

Ce soir-là, le fumet d'une soupe à base de viande d'oiseau emplît la maison.

La mère, selon son habitude, encourage sa famille à manger :

– Les moineaux sont vraiment délicieux ! Qui l'aurait pensé ?

– Ils sont délicieux, mais bien petits, se plaint le père.

Olenka avait déjà oublié la frayeur que lui avait causée la vue du sang et, saisissant sa cuillère, mangeait avidement le bouillon, suçait les os et les cassait pour ne rien perdre.

– Je disais bien qu'ils ne sont pas mauvais ! rappelle André ; mais elle garde le silence.

Le dîner terminé, les adultes examinèrent le problème suivant : comment utiliser au mieux le blé des épis, les pommes de terre et les betteraves ; fascinés, les enfants écoutaient.

– Nous écraserons le blé dans le mortier ; où l'as-tu mis ? demanda la mère.

– Au grenier ; je le descendrai demain matin. J'ai pensé que si ceux du soviet revenaient pour nous sucer le sang, ils

pourraient dire : donne ton blé ! Ton mortier est là, près du poêle, tu as donc du blé !

— Ils ne viendront plus, c'est trop tard ; eux-mêmes tiennent à peine debout.

— Ceux d'ici vacillent sur leurs jambes, mais ceux qu'on a envoyés d'ailleurs mangent à leur faim. Oh, ce sont des Moscovites qui tireraient un mort de la tombe pour lui arracher un grain de la bouche ! Notre mortier craquelé les empêcherait de dormir.

— Ils sont effrayants ! soupira la mère.

— Ils sont bien choisis, tous du même bois !

— Eh bien quoi ? Qu'ils engraisent ! Un jour notre faim pèsera dans leurs entrailles comme du plomb brûlant.

— Si on pouvait goûter du pain frais ! Juste un morceau...

— Nous mangerions tout en une seule fois, et après ? Il y a peu de grains, une bouchée. Si on les mélange à des plantes, ils feront une semaine. Je vais faire des galettes ! décida sa femme.



L'aube et la lumière du jour étaient encore loin lorsqu'ils s'éveillèrent. Ils ne purent se rendormir car la faim les tenait éveillés.

La maîtresse de maison parcourut les jardins et, avec un gant, arracha les bourgeons sur les arbres qui commençaient à se couvrir de verdure. Ses doigts noircissaient et devenaient gluants. Pour emporter les bourgeons, elle devait aussi prendre et casser les branches. Elle cueillit un peu de bardane qui venait de sortir de terre. Une fois rentrée, elle prit le reste des cosses, caché sous le lit, et en préleva la moitié pour préparer une sorte de pâté. Elle enleva les parties pourries des pommes de terre et des betteraves qu'elle mélangea aux cosses et aux herbes.

Le maître de maison installa le mortier dans l'entrée et pila les grains qui provenaient des nids de souris et du panier de

la vieille femme. Lorsqu'il eut terminé, il repartit en quête de nourriture. Bien qu'il lui répugnât de voir à nouveau le terrain vague avec la tombe, il devait s'y rendre pour ramasser du vieux « millet des oiseaux ». Il le dépouilla de ses épis, qui s'étaient noircis et fanés durant l'hiver, mais qui contenaient une force vivifiante. Il jetait des regards craintifs vers la cabane : aucune fumée ne s'y élevait et aucun bruit n'en parvenait ; un silence de mort y régnait. Il remplit rapidement sa musette de « millet des oiseaux », comme pour des chevaux. Il cueillit aussi des feuilles qui pointaient hors des profondeurs noires et s'élevaient vers la lumière du jour.

Dans l'entrée, il écrasa le « millet des oiseaux ».

La maîtresse de maison mélangea ensemble tout ce qui était comestible et en fit des galettes qui ressemblaient à des boulettes de viande, plates et noires. Elles cuirent longtemps ; lorsque enfin, elle les sortit du four, elles étaient devenues verdâtres.

La maîtresse de maison en servit d'abord une moitié à chacun. Leur goût était amer et désagréable. Les morceaux, une fois mâchés, descendaient difficilement dans l'estomac. Tous les écrasaient longtemps sous leurs dents, prolongeant le séjour des aliments dans leur bouche, et buvaient en même temps du bouillon. Mais ils se sentaient mal : ils avaient envie de vomir. Seuls leurs estomacs affamés pouvaient accepter cette nourriture qui les brûlait et dont le poids oppressait leur poitrine.

Le poêle se refroidissait vite dans la maison humide.

Myron Danylovtych prenait des raccourcis car nulle part, dans les environs, ne subsistaient de clôtures ou de palissades. Face au village, dans la steppe, les nuages formaient un mur au-dessus des tombes et des ravins d'où s'élevaient, telle une fumée au-dessus d'un incendie, des corbeaux qui poussaient des croassements aigus.

Dans une cour où ne restaient que les plus grands arbres dont on avait, d'ailleurs, cassé des branches, se dressait un énorme acacia. Un adolescent, déguenillé et sec, se tenait là,

dans l'herbe sèche, au pied de l'arbre. Il serrait l'extrémité d'une ficelle, attachée en haut, à la porte d'un nichoir à sansonnets.

Un oiseau vif sautillait autour, sur les branches cassées ; un pressentiment et une prudence craintive l'empêchaient de pénétrer dans la maisonnette.

Et la porte, taillée dans du pin, et la ficelle qui vibrait comme une corde le long de l'arbre, étaient trop inhabituelles : elles effrayaient l'oiseau.

Mais le nichoir lui était indispensable et c'est pourquoi il tournait autour en voletant. De même, l'adolescent affamé avait grand besoin de la chair de l'oiseau et il attendait patiemment que sa victime commette une erreur ou une imprudence.

Ils rusèrent ainsi longtemps. Myron Danylovych finit par perdre patience et il retourna chez lui pour fabriquer un dispositif semblable.

Andrijko devina qu'il s'agissait d'un piège à oiseaux.

- C'est un piège ?

- En quelque sorte ; une porte pour nichoir à sansonnets.

- Près de l'école, il y en a beaucoup.

- Où ? Sur les vieux érables ?

- Oui. Je vais avec vous !

Daria Oleksandrivna les mit en garde :

- Faites attention en grim pant sur l'arbre ; il n'est pas difficile de tomber.

Les « oiseleurs » traînèrent leur attirail jusqu'à la cour de l'école. La clôture neuve qui la séparait de la rue avait été démontée : il ne restait que des trous noirs à la place des poteaux. Dans le fond, le vieux mur de briques penché était toujours là : il s'affaissait dans un fossé à moitié comblé qui disparaissait sous des herbes mortes. Le long de ce mur se dressaient des tilleuls et des érables aux branches cassées ; ils ne semblaient pas être alignés bien qu'ils formassent une rangée. Les géants les plus vieux avaient pourri et, un matin, la tempête les avait abattus, ouvrant des brèches

dans le mur ; d'autres avaient été sciés avant de tomber tout seuls. Leurs souches avaient été arrachées, laissant des trous d'argile rouge dans lesquels l'eau de pluie stagnait.

La plupart des nichoirs se trouvaient sur les érables. Mais tous n'étaient pas occupés. Ayant remarqué que l'un d'eux était habité par des locataires ailés, le père et le fils donnèrent l'assaut. Ils commencèrent par se disputer le privilège de grimper.

– Tu es faible, dit le père, et il faut enfoncer profondément le clou ; et puis le marteau est lourd.

– J'y arriverai ! insiste le fils.

– Oh, non ! Reste là et tiens l'échelle pour qu'elle ne glisse pas pendant que je grimperai jusqu'aux branches.

Les sansonnets, apercevant cet hôte indésirable, s'envolèrent.

Lorsqu'il eut terminé, il redescendit et appuya l'échelle contre un tilleul. Il passa la ficelle dans un trou du mur derrière lequel il se tapit avec son fils. Et commença une longue, une très longue attente.

Les oiseaux traitaient avec mépris les indices du siège dont ils faisaient l'objet et, en particulier, la nouvelle partie de leur maison, garnie d'une ficelle qui descendait jusqu'à terre. Leur indifférence était feinte et assez limitée. Les oiseaux tournoyaient librement et voletaient autour ; ils sautillaient même sur le toit. Mais ils ne pensaient même pas à entrer ; comme s'ils n'avaient jamais habité le nichoir et n'en avaient aucune intention, mais une force les poussait à rester ici, près de l'entrée de leur maison. Myron Danylovitch tenait la ficelle bien tendue pour, au moment voulu, tirer brusquement et fermer la porte. Les oiseaux allaient et venaient sur les branches, près du nichoir, devenu piège mortel.

Pendant ce temps, le garçonnet examinait les arbres : tous semblaient respirer, se tournaient vers la chaleur et se baignaient dans la lumière. Le printemps était là, bien que la morosité hivernale – ombre toujours présente – imprégnât l'air.

Les premiers oiseaux, arrivés depuis peu, étaient prudents !

Mais le plus téméraire se laissa tenter et, surmontant ses hésitations, sauta dans la maisonnette et disparut à l'intérieur.

Myron Danylovytch tira, d'un geste vif, la ficelle : « Il y en a un ! Il y en a un ! » répétait-il, tout joyeux. Il prit son sac et grimpa à l'échelle pour saisir sa proie. Alors que l'oiseau devait passer du nichoir dans le sac, il donna un coup d'aile désespéré, se libéra et disparut dans un sifflement d'air.

— Eh bien ! s'écria Myron Danylovytch dépité, et il lança son sac par terre.

Le père et le fils rentrèrent tristement, les mains vides ; ils avaient perdu leur journée.

— Les sansonnets sont plus agiles que nous, expliqua le père, nous allons mettre au point un piège à zisels ; nous aurons de quoi manger pour une semaine.

— Inondons leur terrier avec de l'eau, proposa le fils.

— Pourquoi pas !

— Nous n'avons pas besoin de piège, alors ?

— Il peut nous être utile, parce qu'il faut beaucoup d'eau. Nous essayerons avec de l'eau et avec le piège.

La maîtresse de maison et sa fille vinrent à leur rencontre, aussi tristes que les « oiseleurs » eux-mêmes.

*

A l'ordre du jour : le piège. Myron Danylovytch sciait une planche dont son fils tenait le bord ; les deux ouvriers, très faibles, faisaient souvent des pauses. Le soir, ils avaient construit un instrument qui rappelait un accessoire de physique d'une école d'apprentissage.

A une extrémité de la planche, ils avaient découpé un petit trou. A l'autre extrémité, ils avaient relié, à l'aide d'un système compliqué à ressort, deux lattes : l'une fixée à la planche et l'autre, sous la première latte. Le bord le plus large de la

latte supérieure recouvre, comme un couvercle, le trou ; son bord le plus étroit, mobile, s'emboîte sur le ressort. Lorsque le bord large de la latte se soulevait au-dessus du trou dans lequel le zisel devait passer la tête, il était actionné par un crochet relié au ressort qui, lui-même, libérait la latte inférieure, sous la planche. Cette latte, rapide comme le percuteur d'une arme, se rabattait sur le trou. La partie inférieure de la planche était parfaitement lisse et bien rabotée et la latte glissait facilement, maintenue par des arcs de fil de fer. L'extrémité qui se rabattait sur le trou portait un clou pointu qui devait se ficher dans la gorge de l'animal. Des pointes étaient fixées à la planche, qui devaient maintenir solidement l'instrument sur le sol.

Lorsqu'ils l'eurent terminé, Myron Danylovitch le posa sur la table pour l'examiner et en vérifier le mécanisme. Il donna à son fils une brosse : une brosse en tille dont se servait autrefois sa mère pour blanchir la maison ; elle était desséchée et imprégnée de lait de chaux.

– Prends la brosse ! demanda-t-il à son fils, et glisse l'une de ses extrémités dans le trou, comme un animal qui s'avancerait.

Le fils suit ces conseils. Il avance doucement la brosse, par en bas, et fait bouger le bord large de la latte supérieure ; elle se soulève au-dessus du trou, libère, grâce au ressort, la latte sous la planche. Le ressort grince, la latte se rabat et le clou s'enfonce dans la brosse, supposée être la gorge du zisel.

– Oh ! c'est un appareil terrible ! dit la maîtresse de maison.

L'inventeur se troubla :

– Pourquoi terrible ? Il en existe de semblables depuis longtemps...

– Il est terrible parce qu'il me fait penser qu'on torture des hommes avec de tels instruments.

– Eh, oui ! Le gouvernement fait la chasse aux hommes et nous, aux rapaces qui dérobent notre blé.

– C'est quand même une invention terrible. Il m'est venu à l'esprit... mais vous penserez que je suis folle.

– Pourquoi ?

– Il m'est venu à l'esprit que ce n'est pas nous qui attrapons les rapaces, mais eux qui nous ont pris et nous étouffent.

– Oui, c'est vrai ; nous sommes prisonniers !

– Tous les démons se sont alliés au « Grand Tatare » pour nous asservir. Leur nuée nous cache le soleil.

– Et puis soit ! Ils subiront, à leur tour, le même sort et nous verrons alors qui sont les coupables. Dieu est tout-puissant et la balance céleste pèsera les mérites de chacun.

– Mais nous ne serons plus de ce monde !

– D'autres le verront !

Daria Oleksandrivna se contenta de soupirer amèrement en jetant des regards obliques à l'instrument ; il lui rappelait le royaume du « Grand Tatare » qui enfonçait de telles pointes dans l'humanité entière, devenue la proie des démons.

*

Le mauvais temps qui commença cette nuit-là et la faiblesse qui obscurcissait leur esprit retinrent les Katrannyk chez eux et ils ne sortirent dans la steppe que trois jours plus tard.

Le matin était serein. Le père portait son appareil dans un sac et traînait une pelle ; il confia à son fils un seau et un crochet en fil de fer. Ils n'étaient pas les seuls chasseurs de cette espèce à parcourir la steppe : elle était parsemée de silhouettes grises. Le père et le fils errèrent longtemps avant de trouver, non loin d'un creux rempli d'eau, un terrier présentant des indices certains de la présence d'un zisel. Ils transportaient l'eau à deux, tenant l'anse du seau de telle sorte que le poids le plus grand fût du côté du père. L'eau disparaissait vite dans le terrier ! – Les parois noircissaient et se craquaient.

Lorsqu'ils s'éloignaient, les chasseurs fichaient la pelle en

travers de l'entrée pour enfermer la bête. Ils ne savaient même plus combien de seaux ils avaient vidés.

— Le zisel n'est sans doute pas là ? s'interrogeait le garçonnet.

— Où serait-il ? Il ne peut être qu'ici.

— Il est parti à la recherche de vieux épis...

— Non, il aurait eu peur : la steppe est pleine de monde, aujourd'hui.

— Quelqu'un l'a peut-être déjà attrapé ?

— Il y aurait des traces.

— Alors pourquoi reste-t-il dans le terrier ?

— Il doit être grand, il faut arriver à l'inonder complètement.

Ils portent et portent des seaux d'eau, sans fin. Ils sont à bout de forces. Et, alors qu'ils avaient cessé de surveiller le terrier, le zisel bondit hors du trou et fila devant eux. Myron Danylovytch le frappa avec le crochet, sans pouvoir le tuer cependant. Il poursuit le zisel qui se jette d'un côté, de l'autre ; à moitié noyé et assommé, il a perdu de son agilité.

Non loin du ravin s'étendait une partie buissonneuse et le zisel pouvait s'y cacher ; il s'y tapit. Les chasseurs le cherchèrent longtemps en vain car il s'était bien dissimulé. Soudain, il sembla jaillir de sous la terre ; il tourna en rond dans un creux puis se dirigea vers son terrier en zigzaguant.

Myron Danylovytch, le rattrapant, le frappait de toutes ses forces, à l'aveuglette, et veillait à ce que le petit animal ne se réfugiât pas dans un terrier voisin ou ne regagnât pas les buissons. Par hasard, il lui assena un coup bien appliqué qui le fit geindre et, dans une convulsion, le terrassa ; frappée du talon, la bête se tordit plusieurs fois et s'affaissa sur le sol ; elle souleva une dernière fois la tête, lança un regard qui reflétait une haine indicible et creva. Le regard de cette petite créature sauvage, mais consciente de sa propre mort, les épouvanta.

— Apporte le sac ! ordonna le père, haletant, à son fils.

Rentrés chez eux, tous deux s'allongèrent. Le père respirait avec difficulté ; il ressentait, dans tout son corps, des douleurs à le faire hurler. Il sommeillait en attendant que sa femme prépare le zisel pour le souper. Il s'éveilla car son fils lui posait sur les mains une lettre qui venait d'arriver et qu'on avait jetée dans la cour, à même la terre, comme si elle était destinée non pas à des hommes mais à du bétail, lequel avait d'ailleurs complètement disparu, dans le village.

Le faucheur, Kalyntchak, leur écrivait ; il avait promis de les prévenir dès qu'il aurait trouvé du travail.

— Lis à haute voix ce qu'il écrit ! demande sa femme.

Lui, dit à son fils :

— Tiens, lis ! Moi, je vais écouter.

André déchiffre les pattes de mouches bancales et les lignes tordues :

« ... Je me suis installé dans le Caucase du Nord. La vie est supportable ici ; je reçois un salaire et un peu de nourriture. Venez, on vous prendra au sovkhoe. »

— C'est une bonne nouvelle : nous savons où fuir ! dit Myron Danylovytch ; nous allons partir pour le Caucase...

Les enfants aussi s'animèrent :

— Le Caucase ! Nous partons pour le Caucase ! Quand, papa ?

— Ne soyez pas si pressés ! Ce n'est pas pour bientôt.

Il prononça ces paroles mais se sentait réconforté :

« Cette mort lente m'arrache le cœur mais nous pouvons nous libérer de ce piège. »

Sa femme refuse :

— Je suis déjà partie avec les enfants. Et il nous faudrait à nouveau passer la nuit au pied d'une palissade, comme des chiens ? Mieux vaut mourir dans sa maison. Les enfants et moi, nous ne bougerons pas d'ici !

Il tourna et retourna longtemps dans sa tête ses dernières réflexions, sans pouvoir rien décider.

La chair de zisel, dans la soupe, avait une odeur appétissante, mais lorsqu'ils la goûtèrent, elle leur parut étrange ; « ... C'est mon imagination ! » pensa Myron Danylovitch.

Pourtant la faim donna si bon goût au mets que chacun des convives eut bientôt, autour de son écuelle, une série d'os bien rongés et sucés.

— La viande est bonne, je ne l'aurais pas cru ! N'est-ce pas qu'elle est bonne ? demande la mère.

Les enfants grattent leurs écuelles avec leurs cuillères et, pour toute réponse, hochent affirmativement la tête.

L'après-midi, le père prit à nouveau son sac et partit dans les champs. Des ombres humaines erraient un peu partout, à une certaine distance les unes des autres. Il s'aventura très loin mais, après avoir cherché en vain, il revint en faisant un détour. Il aperçut alors un silo ouvert. Il contenait des betteraves blanches ; les plus belles avaient été emportées et il ne restait que les petites, à moitié pourries, dont quelques-unes pouvaient cependant convenir pour un bortsch. Celui qui les avait déterrées, trop affaibli, était mort sans doute. Ce qu'il avait laissé pourrissait. Pendant qu'il les nettoyait, une pensée tournait dans sa tête avec une obsession inquiétante, comme un tourbillon de neige : quelqu'un prenait ces betteraves et il est mort, quelqu'un les prenait et il est mort...

Myron Danylovitch se dirigeait vers le village. La terre, tel un être vivant, s'éveillait et semblait sonder l'âme humaine : pourquoi ne sors-tu pas la charrue ? Ceinte d'humidité lumineuse, elle respire mollement et tristement, avec une émotion extraordinaire même, et promet une belle récolte, — après tous ces malheurs, elle donnera de beaux épis.

Les nuages légers passaient si bas qu'on se serait cru dans une maison ; ils avaient des reflets bleutés ou rose perle et diapraient l'air de leur miroitement.

Le paysan avançait lentement, ménageant sa respiration ; il craignait d'entendre son cœur se mettre à battre irrégulière-

rement et de tomber alors, sans forces. Il endurait une souffrance qui l'emplissait d'une immense tristesse qu'il n'avait aucun espoir de surmonter complètement. Il ne pouvait s'échapper de ce cercle infernal où se mouvaient des ombres qui, tels des oiseaux lugubres, lui prédisaient l'avenir.

Il revenait en suivant des ruelles où tout était noir comme après une bataille ou un incendie : le village était ravagé et pillé. Le toit d'une maison s'était effondré ; les portes et les fenêtres avaient été arrachées. Par une fenêtre sans jambages, Myron Danylovtych jette un coup d'œil à l'intérieur : des cadavres, toute une famille. Le père est à la place d'honneur, près du banc ; la mère est étendue contre un mur et les enfants, recroquevillés, sont à côté du poêle. Le mur avait été gratté et l'argile que la pauvre femme avait raclée et qu'elle mangeait avant de mourir, maculait encore ses doigts.

Myron Danylovtych resta paralysé, comme frappé par la foudre ; puis il se détourna car il entendit un fracas qui se rapprochait et un bruit sourd et lent de roues. Il se tapit derrière le mur d'une grange en ruine ; il vit arriver une charrette avec deux hommes si faibles qu'ils avançaient péniblement : la charrette s'approchait lentement, traînée par une rosse famélique. Elle s'arrêta près de la maison que le témoin venait de quitter.

Les hommes saisissent de longues perches munies d'un crochet – pareilles à celles qu'utilisent les pompiers lors d'un incendie – et ramassent les morts. Ils traînent le cadavre du père à travers le seuil jusqu'à la charrette ; ils échangent leurs perches contre des fourches et le transpercent : l'un enfonce les dents dans les jambes et l'autre dans le cou... Ils soulèvent le cadavre avec difficulté bien qu'il ne s'agisse que d'un squelette recouvert de peau et de hardes, et le placent dans la charrette. Ils se reposent, entrent à nouveau dans la maison et traînent dehors, comme une grande gerbe pourrie, le cadavre de la femme aux doigts couverts de glaise ; de la même manière, ils le déposèrent sur le chariot ; puis ils allèrent chercher les enfants morts.

Myron Danylovytch crut voir la main de la femme esquisser un geste dans l'air et, comme ébouillanté, il s'éloigna en toute hâte, sans se retourner. En chemin, il pensait :

« Plutôt que de me retrouver au bout de ces crochets diaboliques, je préfère tenter ma chance dans le Caucase ; tout ce que je gagnerai, je l'enverrai ici pour qu'ils achètent de la nourriture ; sinon, nous finirons tous dans cette charrette ! Ils vous y jettent alors que vous respirez encore. » Il examinait tous les détails : jusqu'à ce qu'il trouve du travail, les galettes, la viande de zisel, les betteraves et les cosses suffiront. Andrijko sait attraper les animaux et les oiseaux. Les enfants iront avec leur mère cueillir les plantes qui sortiront bientôt de terre.

Il donna ses trouvailles à sa femme et alla chercher du bois pour le feu : dans la cour voisine, déserte et silencieuse comme un cimetière, il sortit des pieux de la grange et les traîna jusque chez lui ; il les fendit, les cassa et en fit des bûches. Tous gardent le silence, dans la maison. Les enfants restent assis près du poêle, recroquevillés comme ceux que Myron Danylovytch venait de voir dans la maison en ruine.

– Nous arriverons à survivre un certain temps, dit sa femme, mais après ?

– J'y ai bien réfléchi : je vais partir ! Même si je n'ai pas assez d'argent pour le billet, tout seul je passerai. Beaucoup voyagent clandestinement la nuit, entre les wagons.

– Moi aussi je pourrais le faire ! annonça son fils.

– C'est très bien, mais il vaut mieux que tu restes à la maison ! Tu es trop petit.

– Tu ferais mieux de ne pas partir, lui déconseille sa femme, les routes ne sont pas sûres : partout on prend les gens et on les jette dans la steppe ou dans de profonds ravins.

– Si on avait peur des loups...

– Tu peux toujours échapper aux loups mais pas aux autres, ce sont des diables !

– Je vais partir quand même, dès aujourd'hui. Pourquoi attendre ? Plutôt que de périr ainsi, il faut tout tenter. On ne

peut trouver aucun gagne-pain ici. Un brave homme nous a envoyé une lettre et il nous conseille de venir ; il dit qu'il y a du travail. Il a au moins du pain noir ; j'en trouverai, moi aussi, et je vous l'apporterai.

Le seul mot de pain, même noir, avait réveillé en eux un désir douloureux : n'en avoir ne serait-ce qu'un croûton...

Sa femme regarda les enfants qui écoutaient, assis près du poêle, les yeux brillants, et elle dit :

– Essaie, mais rappelle-toi que, si tu ne reviens pas, nous sommes perdus.

– Ne t'inquiète pas : je trouverai de la nourriture et je rentrerai aussitôt. Comment pourrais-je vivre sans vous ?

Alors qu'il se préparait pour le voyage, son âme était anxieuse. Sa famille l'accompagna jusqu'au portail et il leur interdit d'aller plus loin. Sa femme pleurait en silence et lui disait adieu ; sa fille s'était accrochée, avec ses mains minces comme deux branches, à sa manche, et ne le lâchait plus ; ses yeux brillaient d'un éclat triste et semblaient lui dire qu'il était trop dur pour cette petite âme de se séparer de son père. Il pensa avec effroi : « Les yeux de mon enfant voient déjà l'autre monde ! » Le petit garçon, plus solide pourtant que sa sœur, n'avait pas la force de quitter son père et ne pouvait s'arracher à lui, comme si un lien invisible le retenait.

Myron Danylovytch, dans sa souffrance de laisser ainsi les siens, se dit en lui-même : « Ces adieux sont d'une tristesse extrême ! Ne serait-ce pas un signe ? »

Faisant un effort sur lui-même, il se sépara de sa famille. Du carrefour, il les vit près du portail – petit groupe bien-aimé et sans défense – qui levaient la main et lui disaient encore adieu.

Et lui, tournant au coin d'une rue déserte, sentit soudain une tristesse insupportable étreindre son cœur, comme un orage dans une nuit noire et profonde, avec des éclairs et de la pluie ; une tristesse soudaine et désespérée ; un frisson le parcourut. Sur son visage, des larmes – manifestation qui lui était depuis longtemps inconnue – coulèrent et obscurcirent

son regard. Il se reprit et se demanda : « Que signifie tout cela ? Voilà combien d'années que je n'ai pas pleuré et maintenant je suis comme un enfant ! » Il s'éloigna comme un condamné à mort, longeant des jardins sans clôtures, des maisons sans toiture qui ressemblaient au squelette d'un animal préhistorique ; des maisons sous des nuages bas qui filaient et semblaient les effleurer. L'air était imprégné d'humidité.

Parfois des corbeaux traversaient le ciel et, dessinant dans l'air un cercle étiré, disparaissaient derrière des collines d'un roux pâle et des taillis d'un bleu brumeux.

Les ruines étaient silencieuses. Dans une cour s'élevait un énorme tas de cendre, et tout près, une fosse peu profonde dans laquelle reposaient des morts : un vieillard et un garçonnet recouverts d'un peu de cendre. Lorsque le passant y jeta un coup d'œil, son âme s'assombrit ; une peur inexplicable, pesante et froide, le cloua sur place.

Il continua à marcher dans cette rue déserte, regardant parfois les maisons. Il arriva à la hauteur du cimetière et vit un homme exténué qui creusait une tombe dans un coin ; il terminait son travail... Après avoir planté sa pelle, il s'éloigna d'un pas mal assuré. Apparurent alors deux voisins aussi affaiblis que lui : ils traînaient un mort par les épaules et, apercevant une tombe fraîchement creusée, l'y déposèrent. Ils restèrent un instant et quittèrent les lieux, prenant tout droit parmi les ruines.

Myron Danylovytch attendit de voir la suite...

Celui qui avait creusé la tombe arriva en traînant son propre défunt sur une civière improvisée avec deux bâtons reliés par une traverse. Il le posa près du trou, s'immobilisa et regarda le cadavre qu'on y avait jeté, en réfléchissant à ce qu'il convenait de faire. Il allait certainement enlever le mort étranger pour enterrer celui auquel la tombe était destinée. Mais il en fut autrement : il laissa en paix le cadavre intrus et se mit à creuser une autre fosse pour le sien. Trop harassé, il ne put continuer longtemps. Il réfléchit encore puis descen-

dit dans le trou déjà prêt : à en juger par ses mouvements, il essayait de pousser le cadavre sur le côté. Puis il y plaça son défunt. Il sortit l'air heureux : là, tous deux feront la paix ! Et il les recouvrit de terre.

Après s'être arrêté près du cimetière pour se reposer, Katrannyk prit la grand-route près de laquelle, de loin, on voyait des taches sombres, comme de petits monticules. Il s'approcha et vit qu'il s'agissait de gens au corps enflé qui s'étaient étendus sur les herbes sèches ou à même le sol.

Alors qu'il regardait, le paysan sentit sa vue se brouiller et un malaise le courber vers l'herbe ; « il ne faut pas que je tombe, moi aussi ! » se dit-il. Rassemblant toute sa volonté, il détourna les yeux des agonisants, continua son chemin à travers la steppe et longea une petite ferme.

Il lui semblait que sa marche n'aurait jamais de fin et il se rappelait les maisonnettes qui s'élevaient ici ; des maisonnettes claires comme des perles parmi les cerisiers en fleur ; avec des rangées d'œillets et de tournesols sous les fenêtres.

La ferme était craquelée comme une vieille cruche ! C'était une ruine grisâtre qui sortait des herbes sèches sur un sombre escarpement. Les habitants y étaient peu nombreux. On ne voyait aucune trace de pas humain, à part quelques-unes encore fraîches, près d'une ornière. Le paysan devina qu'il s'agissait encore de la fameuse charrette...

Il remarqua d'ailleurs une charrette qui s'éloignait vers la steppe et il la suivit jusqu'à ce qu'elle s'arrête non loin de la route, près d'un vieux puits. Les hommes saisirent un cadavre comme une bûche, le jetèrent dans le puits et s'attaquèrent au reste de leur chargement ; ils le vidèrent ainsi.

Le paysan fit un grand détour pour les éviter car, s'il était tombé, ils l'auraient jeté, lui aussi, au fond ; ses membres auraient été brisés et il serait mort dans des souffrances horribles : « Ce puits est si profond qu'on a peur de s'y pencher. »

Après cet incident, il hésita un instant puis obliqua vers un

village voisin où il avait vécu autrefois. Ce n'était pas loin et peut-être y trouverait-il de quoi manger ; il l'aurait porté aux enfants avant cette longue séparation. Il marchait avec difficulté. Voilà le village ! Mais Katrannyk ne le reconnut pas.

Autrefois, des saules touffus et verdoyants s'élevaient sur la rive nord de l'étang et ne s'écartaient que là où les garçons venaient abreuver le bétail : les bœufs, les vaches, les veaux, les chevaux entraient dans l'eau dont le fond était tapissé de sable. Des saules se dressaient aussi le long de la digue et dans les jardins qui s'étiraient jusqu'à l'étang ; ils regardaient l'autre rive, proche, qui descendait en pente douce et sur laquelle bruissaient des champs de blé qui semblaient s'incliner devant le reflet du soleil dans le miroir de l'étang. Les jardins, comme des nuages verts, l'entouraient de leur couronne qui s'élargissait sur les collines et les petits escarpements. Parmi les arbres apparaissaient des maisons, colombes blanches qui avaient replié leurs ailes ; des maisons si coquettes et si belles qui tournaient vers l'azur, comme des yeux radieux, leurs fenêtres.

Maintenant, aucun arbre nulle part, aucune palissade ! De mauvaises herbes partout. Les maisons se sont écroulées : seuls subsistent les restes sombres des cheminées et des murs.

Une trombe diabolique était passée et avait transformé en un instant le village ; de vivant, il était devenu mort. En haut d'une perche flottait, comme un signe de l'enfer, un drapeau noir, simple rectangle de tissu qui annonçait que le village entier était une tombe. Katrannyk ne supporta pas ce spectacle affligeant et il retourna dans la steppe. En sortant, il regarda une rue envahie par les herbes et vit un homme au cou d'une minceur effrayante, comme si seules subsistaient les vertèbres tendues d'une peau grisâtre.

L'homme marchait lentement ; sa tête énorme et anguleuse oscillait tel un bouton de fleur au bout d'une longue tige. Il avait perdu la moitié de ses cheveux. Son col, bien trop large

pour son cou, tombait sur le côté et pendait sur sa poitrine comme un nœud coulant ; de même sa chemise qui n'avait pas été lavée depuis longtemps et avait pris la couleur de la terre. Le paysan s'appuyait sur un bâton et, écartant les herbes immenses, il marchait lentement comme s'il voulait s'assurer que les articulations de ses jambes étaient encore solides. Il disparut, tel un spectre qui retourne dans son cercueil.

Katrannyk prit prudemment le même chemin et chercha des yeux le vieillard. Partout, des herbes et des habitations en ruine. Sur le seuil d'une maison dépassaient des pieds d'un gris terreux, qui semblaient sortir d'une tombe : ils s'harmonisaient avec le ciel nuageux. Cela l'impressionna tant qu'il cessa de chercher le vieillard et se dirigea vers la maison qu'il connaissait. Il s'immobilisa en entendant une charrette : « Elle est partout ! » pensa-t-il avec dépit. L'équipe de croque-morts se composait de cinq hommes : quatre d'entre eux encadraient la voiture et le cinquième conduisait les chevaux ; « si tu tombes entre leurs mains, tu ne t'en sortiras pas ! ».

Le bruit s'éloigna ; Katrannyk retourna alors à l'endroit où il avait vécu ; il regardait sans pouvoir comprendre : cette maison si chère, si familière, n'existait plus ! Craquelée, soutenue par des planches, elle s'affaissait. La charpente dénudée donnait l'impression qu'un esprit malin avait planté ses dents à l'angle des murs et arraché la chair, mettant à nu l'os de bois. Le toit s'était effondré. Les chevrons gris rappelaient une potence renversée. Cette maison évoquait un animal mort dans la steppe, que les rapaces avaient déchiqueté, ne laissant que des touffes de poils sur les côtes. Les portes et les linteaux étaient défoncés. Il faisait sombre et humide dans la ruine.

Là vivaient de lointains parents : étaient-ils morts ou bien s'étaient-ils enfuis ?

Il contemplait cette parcelle de terre chère depuis l'enfance, cette maison où il avait vécu, devenue maintenant un tas de glaise, comme toutes les autres habitations alentour. Ces

ruines parlaient silencieusement de la mort à chacun de ceux qui venaient ici.

Profondément affligé, Katrannyk s'éloigna de ce lieu d'abandon. Il se dirigeait au hasard, essayant de sortir dans la steppe et de prendre le chemin de la gare. Lorsque enfin il y arriva, une équipe de komsomols lui en interdit l'entrée, refoulant, avec des cris continuels et perçants, tous ceux qui se présentaient. Il aurait été vain de les supplier. Katrannyk baissa la tête et partit en clopinant vers le chef-lieu.

Des nuages pesaient sur la route qui s'étendait à l'infini. Une pluie fine se mit à tomber puis une averse se déchaîna, qui se calma rapidement, laissant de grandes flaques d'eau. Les paysans n'y prêtaient guère attention : ils se courbaient comme des épis.

Ceux qui arrivaient au bout de leurs forces tombaient au bord de la route et y mouraient ; tous étaient à deux doigts d'en arriver là et leurs sentiments s'étaient durcis ; ils n'étaient attentifs qu'à une chose : sentir si leur propre fin était proche.

Katrannyk marchait vers un seul but, rassemblant le reste de ses forces et toutes ses pensées en un seul nœud, dur comme de l'acier : arriver à tout prix !

20

Au chef-lieu de district où il parvint enfin avec d'autres paysans, il remarqua la couleur jaune des maisons de pierre qui abritaient les administrations. Sur la grille de l'immense cour pendait l'enseigne : « Céréales de l'Union », qui étonna beaucoup le cultivateur ; « pourquoi de l'Union ? Cela voudrait dire que ce sont les céréales de l'union avec ce Nord d'où viennent les ordres ; qu'est-ce donc que cette union où

l'on nous prend nos céréales et où l'on nous laisse mourir ? ».

Son regard se fixa sur les pyramides de blé : à travers la bâche trouée apparaissaient des grains mouillés par la pluie et qui commençaient à pourrir.

La couleur des grains était déjà une tentation. Le voilait donc, ce blé qui aurait pu les sauver. Il était là, devant ses yeux. Du beau blé ! Qu'il n'en prenne qu'un sac et toute la famille serait sauvée ! De toute façon, il pourrira dans cet endroit humide. Ce qui glissait dans la boue aurait suffi à remplir des milliers de musettes et à sauver autant d'hommes. Mais non, hommes et céréales périssent. Qui en a donné l'ordre ?

De nombreux gardes, armés de fusils, entouraient les pyramides qui pourrissaient ; ils parlaient une langue étrangère.

Les paysans fascinés regardent le blé : ils sont maigres comme des clous et plus déguenillés que les mendiants d'autrefois. La plupart sont assis ou allongés ; leur fin n'est pas loin. Outre une faim cruelle, la vue du blé si proche les torture ; il suffirait de faire un pas en avant, de tendre la main et ce serait le salut ! Manger quelques grains crus leur aurait donné des forces : ce grain qu'on avait pris dans leur propre maison.

La tentation dévorait ces âmes affaiblies telle une flamme invisible et les emplissait d'une folie aveugle. La proximité du blé les rendait enragés, leur liait les mains, les pieds, les pensées, le regard, et leur enlevait la volonté de chercher ailleurs le salut.

Les yeux scintillants, ils sont attirés par le blé, comme des somnambules par la lune ou des phalènes par les flammes : ils se laissent envoûter et se consomment lentement dans ce feu qui fait éclater leur cœur.

Katrannyk était la proie de ce nouveau mal qui semblait lui avoir été inoculé : ses yeux aussi étaient hypnotisés par les pyramides. Du blé, non pas dans un mirage, mais en plein jour ! tout près ! Il suffisait de rester ainsi une seule journée pour être perdu ; cette maladie de l'âme vous paralysait et

vous achevait. Il s'arracha enfin à cette fascination, comme on brise des chaînes...



Près de la porte jaune soufre du bâtiment où résidait le comité exécutif du district, dans une cavité, un cadavre est couché ; son visage est invisible car l'eau de pluie qui stagne ici l'a recouvert.

Un homme passe, mal rasé, les vêtements tachés, portant une scie à métaux cassée. Il se parle à lui-même mais les passants l'entendent :

– Une femme est morte, elle est là depuis deux jours et ils ne font rien...

On entendit les pas des employés qui, vêtus de manteaux en cuir roux ciré, sortaient, et Katrannyk et l'autre passant se hâtèrent de disparaître, chacun de son côté. Observant le groupe, le paysan pensa : « Ils vont ramasser la morte ; c'est pour ça qu'ils sont sortis ; ce sont des fils d'Hérode mais ils restent quand même des hommes. » Ils s'arrêtèrent un moment sur les escaliers pour fumer une cigarette ; l'un d'eux lancera-t-il au moins un regard à la morte étendue devant eux ? Ils descendirent et contournèrent avec dégoût le cadavre près duquel des rides claires couraient sur l'eau. Ils l'évitèrent comme une bûche qui nuirait à la bonne marche des affaires de l'État.

Voyant qu'une partie des fonctionnaires avaient pris la même direction que lui, Katrannyk allongea le pas. Il lui fallait aller dans les magasins de la ville. Partout des vieillards, des femmes, des enfants marchent sous les fenêtres et s'arrêtent devant les portes : ils demandent à manger. Partout des cadavres que personne ne ramasse. Voilà le bâtiment à un étage d'une administration, recouvert de tôle brunâtre et rouillée. Une fenêtre s'est ouverte au rez-de-chaussée : un homme brun aux joues pleines, remontant sa tunique sur ses épaules, contemple la rue et mâchonne quelque chose. En

bas, sur le trottoir, une vieille femme s'approche et tend une main sèche comme du bois mort :

– Donnez-moi au moins une miette ! Je vais mourir...

L'homme aux joues bleuies par le rasoir écoute en mâchonnant et semble se réjouir d'entendre cette prière plaintive, puis, soudain, il ferme avec fracas la fenêtre ; on entend claquer le pêne.

Sous une plaque de verre, maintenue sur une porte par des vis en bronze, un avis appris à Myron Danylovytch qu'il se trouvait devant le siège de la rédaction du journal *Le Chemin de Lénine*. Dans un cadre de pin, sous une grille accrochée à une palissade, était affiché un exemplaire du journal. Non loin, par terre, traînaient quelques feuilles que quelqu'un avait jetées ou perdues. Le regard du paysan fut attiré par un article dans lequel des mots criaient : « A la ville les koulaks se gavent du pain des autres... Ils ne veulent pas travailler dans les champs... C'est du sabotage !... » – et ainsi de suite, toujours sur le même ton ; l'article était long et les caractères serrés.

Il voulut remettre le journal par terre car il était irrité : « Voyez un peu ce gros lard qui mange à la fenêtre et qui falsifie la vérité pour de l'argent ; il n'ira jamais dans les champs cultiver le blé comme nous et nos familles depuis des générations. » Mais le paysan conserva quand même le lambeau de journal : « Il pourra m'être utile au cours du voyage. »

Devant la maison voisine, à la toiture rongée par la rouille comme celle de la rédaction, s'arrêta une charrette recouverte d'une bâche. Un employé voûté, qui portait une casquette de cuir noir sur des cheveux bouclés, sauta allégrement sur le pavé et, criant quelque chose au conducteur, se dirigea vers la porte. Il tira sur une poignée en bois d'où courait vers le haut un fil de sonnette. Il tira une seule fois et retourna aussitôt à la charrette d'où le conducteur faisait basculer un sac, semblable à ceux du moulin, couvert d'une poussière de farine grisâtre. Ils le saisirent à deux et le portèrent jusqu'à la

porte qui, à ce moment précis, s'ouvrit violemment car quelqu'un se trouvait derrière elle et attendait. Le sac disparut à l'intérieur en un instant et les deux livreurs, derrière lesquels claqua le verrou de la porte, coururent vers la charrette, bondirent sur le siège et filèrent à fond de train. Un bruit sourd parcourut les pierres d'un vert grisâtre auxquelles la pluie donnait un reflet huileux : une multitude de crânes dont on aurait pavé le sol !

En passant, les affamés s'arrêtaient devant la porte ; un vieillard qui chancelait, comme mortellement blessé, tira sur la poignée de la sonnette ; aucune réponse ! Il semblait n'y avoir personne à l'intérieur. Le quémendeur, dont cette attente vaine empoisonnait les nerfs, s'éloigna.

Un fait parut énigmatique au paysan : pourquoi livrait-on de la nourriture en plein jour ? « Peut-être par crainte que le soir, les gens, devenus plus téméraires, ne la volent. »

Tel un ruisseau coulant entre des rochers de briques, une queue s'étirait devant un magasin où l'on vendait de la choucroute. Des passants coururent vers le magasin ; le paysan les suivit et se joignit à cette nouvelle file plus courte, que les autres essayaient de refouler, ce qui suscita un immense vacarme. Puis tous reculèrent et reprirent leur place normale.

Myron Danylovytch obtint un kilo de choucroute humide autrefois, mais vieille et sèche maintenant. Elle lui parut pourtant plus délicieuse que les desserts les plus merveilleux ! Il en enveloppa une partie dans le méchant morceau de journal et la rangea dans son sac. Il était un peu plus joyeux et avait la certitude qu'il atteindrait le Caucase : il avait de la nourriture pour trois jours. Là-bas, il emprunterait de l'argent à son ami et le lui rendrait sur son premier salaire.

Sur le chemin de la gare, une pensée lui vint à l'esprit : « Ils ont été bien généreux avec la choucroute ; elle devait sans doute s'abîmer dans la réserve. » Il s'assit au pied d'un mur rougeâtre parmi des gens pareils à lui. Ils attendirent tellement longtemps qu'il leur sembla qu'il n'y aurait aucun

train, ni aucun trafic d'ailleurs ; qu'il n'y aurait plus rien !

Ce n'est qu'au lever du jour que, dans une bousculade effroyable, Katrannyk put se faufiler jusqu'à la porte d'un wagon et il s'allongea aussitôt sur une couchette supérieure.

Un sommeil de plomb, qui ressemblait à la mort, s'empara de lui. En se réveillant, Myron Danylovtych sentit qu'il transpirait et était en proie à une fièvre glacée. Il avait dû prendre froid à marcher sous la pluie et à s'asseoir par terre.

*

Vers le soir, il arriva à la gare où il devait changer de train ; et à nouveau l'attente !...

La place ressemble à une fourmilière que traversent les supérieurs tout-puissants, fiers comme des dindons, avec des serviettes ou de grosses cannes ; ils font le salut militaire dans leurs voitures ; ils se glissent dans les administrations ou se répandent dans la rue, portant haut leur tête dédaigneuse, comme des seigneurs, et regardent avec dégoût ce peuple de médiocres. Ils se distinguent par leurs vêtements et par la carte du Parti dont la puissance magique, même si ce bout de papier dort au fond d'un tiroir verrouillé, leur confère une marque spéciale et cruelle, une auréole invisible. Ce talisman les emplit de dégoût, en particulier pour tous ceux qui arrivent des villages et agonisent, conformément aux instructions de la direction du Parti, qui viennent de la capitale.

Le paysan regarde : « Mon Dieu ! Ils sont si nombreux qu'ils nous videront de notre sang, nous sommes perdus ! » – et il alla faire la queue devant des légumes bons à jeter qu'on avait la bienveillance de leur vendre à un prix exorbitant.

Les queues se forment au lever du jour et les gens s'y entassent et y gaspillent leurs forces jusqu'au milieu de la nuit : pressés, malmenés, dispersés lors de bousculades soudaines, ils s'y rassemblent à nouveau, poussés par la faim. Ils s'accrochent les uns aux autres pour garder leur place dans la

foule rangée en quatre files, comme des essaims d'abeilles étroitement agglutinées.

Katrannyk espérait acheter du « pain industriel ». Il se joignit à une queue et attendit, souffrant de la fièvre, de la fatigue et d'une douleur insupportable qui, au fond de son être, semblait murmurer sans cesse : « A manger ! à manger ! » Son attention et son regard, fixés sur la lointaine porte, s'éteignaient comme une veilleuse dans laquelle le pétrole s'est épuisé.

Le bruit courut qu'on vendait du poisson ; après tout, on pouvait fort bien consommer de petits poissons avec de la choucroute en guise de pain.

Les gens épuisés, debout depuis des heures, avaient perdu toute vivacité et toute acuité des sens, et c'est alors que des camions remplis de miliciens apparurent. Katrannyk sentit qu'il était cloué sur place ! S'il avait été moins faible, il aurait pu se frayer un chemin dans les rangées et s'enfuir. Mais, paralysé par sa faiblesse, il se tenait immobile parmi les autres, comme hypnotisé par le regard d'un boa.

Les gardes saisisaient brutalement les paysans, comme des loups s'emparant de brebis, et les poussent vers les plates-formes des camions ; les ayant remplies, ils en font rapidement le tour, alors que les moteurs grondent. Un homme armé s'assoit dans la cabine, près du chauffeur ; les autres s'attaquent à un nouveau groupe de victimes.

Les camions roulaient à grande vitesse et prenaient les rues les moins fréquentées.

A la gare, ils furent chargés dans des wagons de marchandises et enfermés. Le train filait à une vitesse folle, avec un bruit sourd ; il s'arrêtait parfois et un silence étrange régnait derrière les portes en bois. Puis, lorsqu'il arriva à destination, les portes s'ouvrirent aussitôt en grinçant, des cris retentirent et une fumée âcre monta dans l'obscurité de la nuit. Des lanternes jetèrent un éclat à l'entrée des wagons et les gardes qui les tenaient bondirent à l'intérieur. Le train avança puis s'immobilisa à nouveau, au bord d'un profond

précipice d'où s'élevaient des flammes, comme d'immenses lambeaux d'un tissu lacéré, à travers une fumée qui tourbillonnait dans l'espace brumeux. Des cris déchiraient la nuit.

Katrannyk commençait à perdre la tête lorsque les gardes se saisirent des paysans pour les jeter, par la porte du wagon, au fond du ravin. Certains glissaient sur la pente, s'accrochant aux aspérités, d'autres roulaient et tombaient directement : tous disparaissaient dans le foyer.

L'instant d'après, Myron Danylovytch fut précipité à son tour hors du wagon ; il se retrouva les mains contre la paroi du précipice et essaya convulsivement de s'agripper à elle. Sous ses doigts, il sentit les racines d'un arbuste carbonisé et une pensée lui traversa l'esprit : « c'était certainement un noisetier » ; le paysan fit des efforts désespérés pour s'y accrocher mais les racines, au dernier moment, craquèrent et se détachèrent du sol. Il glissa lentement et tenta encore de saisir à deux mains une aspérité. Ses doigts douloureux griffèrent en vain le sol mais il évita ainsi le danger. Il se rendit compte que la pente était devenue plus douce. A nouveau, avec ses ongles et ses chaussures, il laboura la terre pour s'arrêter, mais sans succès ! Son élan l'emportait vers la fumée étouffante. Soudain, il heurta durement de l'épaule quelque chose ; il ne vit pas quoi, mais il sentit une brûlure vive et fut plaqué contre la paroi. Il essaya alors de s'accrocher avec encore plus d'énergie. Une saillie ou une racine auraient pu l'arrêter dans sa course, mais rien ! Il continuait à tomber parmi de grands arbres qui se consumaient ; « je suis perdu ! » – cette pensée jaillit comme un éclair dans son esprit. Il glissait obliquement et, soudain, son dos se cogna contre un arbre et sa tête contre la paroi. Il sentit qu'il se recroquevillait et se retournait et il fut attiré vers le fond comme par le remous d'une rivière brûlante. Ses cheveux, au-dessus de la tempe droite, devinrent gluants mais, dans sa chute rapide, il semblait avoir perdu toute sensation de douleur. Il comprenait qu'il étouffait et que son épaule brûlait. Alors il sombra dans une inconscience d'où il fut arraché par

une violente douleur : il était tombé sur un étroit banc de sable. Myron Danylovitch, tremblant, tâta le sol : « Je suis dans le lit d'un ruisseau ! C'est le ravin, je n'ai qu'à suivre l'eau ! » dit-il en se réjouissant. Comme un animal, il se mit à ramper dans la tranchée bourbeuse, se frayant un chemin parmi d'énormes bûches recouvertes de vase, se glissant sous des troncs qui formaient un enchevêtrement, au-dessus de sa tête.

Il entendait, au-dessus et à côté de lui, des cris de désespoir continuels qui auraient suffi à lui faire perdre connaissance s'il n'avait été, lui-même, étourdi, presque assommé – un homme à demi mort, qui se tordait sur le sol, avec une seule idée en tête : ramper et s'éloigner de ce chaos.

Le crépitement de cet énorme feu et le fracas du bois qui s'écroulait retentissaient haut dans le ciel ; le bruit et les grésillements assourdissants de la fournaise le pénétraient d'une peur terrible car il semblait que l'incendie allait, d'une minute à l'autre, l'ensevelir ; c'était comme une énorme bâtisse que les flammes auraient détruite ; avec des poutres enchevêtrées et des piliers effondrés qui brûlaient en crépitant et qui s'affaissaient au fond d'une crevasse de l'écorce terrestre.

Au fond du ravin, le petit cours d'eau était encombré de planches carbonisées, jetées en travers, et peu de gens avaient réussi à gagner cet endroit bourbeux. La plupart, coincés, écrasés et blessés, ne pouvaient échapper aux flammes. Un homme, déjà brûlé, était penché sur l'eau ; ses pieds étaient emprisonnés par deux bûches, ses mains et sa tête se balançaient dans les flammes déchaînées – inondation rouge que parcourait un violent courant d'air.

Beaucoup de paysans se consumaient dans cet immense précipice, devenu un four, au-dessus duquel montaient des colonnes de fumée semblables à celles qui s'élèvent d'une usine. Le train amenait de nouvelles multitudes ; jetés par les gardes, les hommes tombaient et se blessaient avant de devenir la proie du feu, alimenté par des planches et des traverses arrosées de goudron. Les bûches aussi étaient apportées par

les trains et lancées dans le ravin en alternance avec les gens.

Katrannyk progressait parmi les éboulis et il perdit une fois connaissance. Les flammes, au-dessus de lui, et l'humidité du fossé marécageux lui firent rapidement retrouver ses sens. La chaleur pénétrait ses vêtements et le poussait à ramper comme une couleuvre blessée. Bien que le courant d'air, qui traversait le fond du ravin, apportât un souffle plus frais, il ne pouvait chasser la fumée suffocante qui déchirait sa poitrine, empoisonnait son sang, obscurcissait sa vue et son esprit.

Myron Danylovytch finit par se faufiler jusqu'à une flaque d'eau, dans un trou profond ; il s'aspergea pour échapper aux flammes et conserver des vêtements sur ses épaules. C'est alors qu'il sentit quelque chose le heurter et le serrer : sa musette ! sa propre musette qui pendait sur le côté, retenue par une courroie passant sur son épaule.

Le fond de la flaque était tapissé de cailloux et de sable mélangé à de l'argile. En s'éclaboussant, Katrannyk chuchota, comme étranger à lui-même : « Je vis toujours ! » Alors, encouragé par la réalité de ces paroles, il se remit à ramper et, quelques minutes plus tard, il se trouvait si loin du ravin marécageux que, lorsque les bûches s'effondrèrent à nouveau avec fracas dans le foyer, elles ne pouvaient déjà plus l'atteindre. Accélérant ses mouvements, Myron Danylovytch se glissa dans un creux plus profond que le premier et, spontanément, s'aspergea encore avec l'eau d'une petite cascade qui clapotait sous les éboulis. Il entra dans l'eau qui coulait lentement et put enfin se lever en prenant appui contre la paroi du ravin : partout, près des arbustes carbonisés, se dressaient des monticules et des rocs. Les bûches en feu, jetées d'en haut, se faisaient plus rares et il les enjambait ou se glissait sous elles dans des creux qui contenaient des restes de végétation.

Dans la boue, il sentit, sous sa main, un objet enveloppé dans du tissu ; tout d'abord il le laissa, puis réfléchit, tendit la main et s'en saisit.

Il se retira derrière des monticules où avaient roulé des bûches et des traverses isolées, arrosées de goudron, et qui se consumaient en dégageant une légère fumée ; il s'assit à l'abri pour se reposer et se remettre de ses émotions.

Il effleura sa trouvaille, défit le paquet et, à son grand étonnement et à sa grande joie, il découvrit du pain ! — sec, un peu rassis, mais du pain ! Au toucher, il reconnut du pain de seigle. Il en avait cherché partout en vain ; et il en avait trouvé là où il n'y pensait même plus, là où il avait failli mourir.

Toutes les fibres de son être vibrèrent devant cette trouvaille ! Toutes, avec la rapacité douloureuse de celui qui a faim. Mais, à nouveau, Myron Danylovitch sentit les flammes et il ne mangea qu'un seul morceau qu'il tenait dans ses paumes serrées pour n'en pas perdre une seule miette. Il enveloppa le pain et le rangea dans sa musette ; il vérifia qu'il y était bien en passant la main sur la toile.

Il surmonta la faiblesse terrible qui le terrassait ; aveuglé par les reflets qui flamboyaient au-dessus de lui et par la fumée âcre qui lui rongeaient les yeux, il se redressa et s'éloigna au plus vite. Il trébucha et tomba ; alors qu'il se relevait, il appuya son coude contre sa musette pour vérifier encore que le pain était toujours là ; oui, il était bien là !

Lorsqu'il vit ce qu'il avait heurté du pied, Katrannyk fut épouvanté : c'était un homme mort. Les vêtements, sur le cadavre, étaient presque tombés en cendres. Le côté gauche de sa tête était enfoncé et si brûlé qu'on apercevait, dans les trous, du sang rouge coagulé. L'aspect du mort impressionna si profondément Myron Danylovitch qu'il fut pris de convulsions et s'évanouit. Quand il revint à lui, il s'éloigna ; il s'efforçait de ne plus évoquer cet étranger mort qui attirait cependant toutes ses pensées.

Il avançait avec prudence sur ce sol marécageux et irrégulier. Sa fièvre était tombée ; elle avait disparu de son sang et de ses nerfs grâce au choc cruel qui l'avait conduit aux limi-

tes de la démence. Mais la douleur et l'effroi avaient épuisé ses dernières forces.

Il s'assit sur une butte, et non pas seulement par faim, mais aussi pour fuir son désespoir, il se mit à manger. Il était devenu avare pour lui-même ; il réfléchit un instant et avala d'abord une vieille galette qu'il sortit de sa musette ; puis il prit une portion de pain pour se donner bon goût dans la bouche.

Soudain, une pensée qui le tourmentait et restait enfouie au fond de sa conscience depuis qu'il avait heurté le mort, jaillit : c'était son pain !... Le pauvre homme l'avait perdu avant de mourir, alors qu'il était blessé et brûlé. Pourquoi aurait-il eu besoin de pain, maintenant ? Si Myron Danylovytch l'avait laissé là-bas, il aurait été perdu, dans la boue et la cendre ; qu'un vivant, près de mourir, le mange ! C'est ainsi que les choses doivent se passer : ce pain passait légitimement entre les mains d'un autre qui avait aussi connu le fond du malheur et survécu. Cela n'avait pas été facile ; il avait partagé avec le défunt toutes les peines. C'était la seule façon de partager le pain d'un étranger, le pain de vie, payé avec la misère. Et Katrannyk conclut : « L'âme du malheureux regardera du ciel et dira : prends ce pain, tu en as besoin ; qu'en ferais-je, moi ? Et son âme se réjouira car, même après la mort, elle aura aidé quelqu'un sur la terre. »

Il essayait de se convaincre que prendre du pain, dans ces conditions, n'était pas un crime ; mais ses sentiments restaient amers : ce n'est pas bien de s'emparer du pain d'un autre, d'un mort... « Voilà, pour effacer l'outrage, je vais te rendre un service ! » décida-t-il enfin. Il retourna sur ses pas, cassa le tronc d'un noisetier qui n'avait pas entièrement brûlé, creusa une petite fosse, près de l'incendie, dans un creux couvert d'argile molle. Surmontant sa peur, il saisit le mort, l'y traîna et l'enterra ; « mon Dieu, pardonne à cet homme ! » prononça-t-il au-dessus de la tombe.

Lorsqu'il se fut lavé les mains dans le ruisseau, il descendit, se retenant aux arbustes qui poussaient sur les côtés. Il

était prudent et prêtait l'oreille à chaque bruissement. Il se rappela le vieux Gontar : « Comme lui, je sors d'une tombe ; la sienne était de glace et la mienne, de feu. » Il s'éloignait et se retournait encore ; il craignait que ceux qui se trouvaient en haut, près des wagons, ne le remarquent et ne l'attrapent. Leur monstrueuse invention s'élevait comme un spectre flamboyant et lançait de la fumée dans ce grand ravin, ensanglantant les parois argileuses et les bosquets qui recouvraient les pentes.

Les ténèbres entouraient le fuyard et, s'épaississant, enveloppaient les arbres et le sol sur lequel courait le ruisseau qui semblait noir et que les reflets venant du précipice faisaient miroiter.

Myron Danylovytch choisit une saillie rocheuse, restée sèche sous des arbustes, pour se reposer et se dissimuler aux regards de ceux d'en haut, lorsque s'illumina le lieu de l'incendie. La veste large et peluchée qui lui servait de manteau était, après qu'il se fut lavé dans le trou avec de l'eau courante, assez propre ; mais il restait quelques traces sales. Il lui fallait nettoyer les dernières taches.

Le fuyard était assis, le dos appuyé à un tronc et, imperceptiblement, en dépit de sa volonté et de sa peur, il s'endormit. Il semblait être tombé dans d'autres profondeurs : sans pins en flammes et sans hommes se débattant dans le feu. Il ne rêva pas ; mais juste à la fin de son sommeil, une inquiétude inexprimable l'envahit. Elle le réveilla et il vit que l'incendie s'était terriblement étendu, couvrant une moitié du ciel, au-dessus du précipice – « Ils ont sans doute apporté beaucoup de bois et de goudron ; maintenant, j'y aurais péri ! » remarqua Katrannyk. Il se leva difficilement et sentit des courbatures dans tout son corps. Ses pieds sont engourdis, et une violente douleur transperce ses épaules et ses côtes. Il n'est plus bon à rien, comme un cadavre.

Lorsque les flammes atteignirent toute leur force, tout commença à s'effondrer ; elles s'élançaient vers le ciel avec des explosions et jaillissaient, vacillantes et aveuglantes,

comme des geysers rouges ; avec des pluies d'étincelles et des nuages de fumée ; puis un certain calme revint. Katrannyk s'éloignait et se retournait vers cette tombe de feu ; dans son désespoir impuissant, il avait envie de crier : quiconque est encore vivant peut s'enfuir le long du ruisseau qui coule au fond. Mais à quoi cela servirait-il ?...

Ses vêtements fumaient sur sa poitrine et ses chaussures étaient mouillées ; devait-il les faire sécher ? – Non, il fallait s'enfuir, sinon les surveillants tireraient sur lui d'en haut. Il se les rappela et se dépêcha de s'éloigner. La peur le gagna à nouveau et il se hâta, sans s'arrêter, sur la terre inégale.

21

Myron Danylovytch marcha jusqu'au matin, prenant les chemins où il pensait pouvoir « les » éviter. Le jour se levait lorsqu'il atteignit une petite gare. Il hésitait ; fallait-il s'approcher ou non de la voie ferrée ? Il n'avait pas le choix. Il se dirigea vers le bâtiment solitaire et s'arrêta en apercevant des ouvriers qui empilaient des planches sur la plate-forme d'un wagon.

D'un côté, des ridelles qui ressemblaient à d'énormes mains s'étaient cassées, et le chargement de bois de pin, bien scié et lisse, avait glissé sur le mâchefer, entre les rails. Deux hommes le ramassaient : l'employé de chemin de fer qui s'occupait de ce petit train et un adolescent, mince comme un fil, qui ne pouvait lui apporter une grande aide. Pendant ce temps, le machiniste paraissait très affairé par le démon sifflant et avait d'autres soucis que les planches tombées.

Et voilà que le cheminot, du haut de la plate-forme, crie à Katrannyk :

– Que se passe-t-il, il ne reste plus personne ici ?

Katrannyk garde le silence mais il pense : « Eh bien, oui ! Plus personne ! Peut-être ne sais-tu pas où ils sont tous ? Si tu veux, je vais te montrer... »

– Pourquoi restes-tu là, l'homme ? Aide-nous et je te ferai faire un bout de chemin ! dit encore le cheminot.

Bien que tout son être eût tressailli à ces mots, le paysan n'arrivait pas à y croire : « Ce serait bien de faire un bout de chemin en train ; je ne peux même plus me traîner sur mes jambes. »

Le cheminot, aux moustaches brunes teintées d'argent, eut un éclat dans ses yeux enfoncés, les rides qui couraient sur son visage se creusèrent et il sourit :

– Tu ne me crois pas ?

– Qui peut savoir ! répondit Katrannyk d'une voix sourde.

– Si je dis que je t'emmènerai, je t'emmènerai. Assez de complications, l'homme ; mets-toi au travail et passe-moi les planches : on va les empiler !

Katrannyk, qui ne disait plus rien, posa sa musette sur le sol, non loin de lui toutefois, et commença à passer les planches de pin ; il y mettait tout son cœur et allait jusqu'à courir.

– Ne te dépêche pas, tu vas t'éreinter ! l'avertit le cheminot ; ménage tes forces car il y a beaucoup de travail. Sinon tu vas ressembler à ce garçon qui balaie la gare.

Il désigna l'adolescent qui, s'étant posté à l'écart, les observa un moment puis disparut.

Ils travaillèrent plusieurs heures avant de terminer le chargement. Katrannyk était trempé bien que ses vêtements et ses chaussures eussent séché ; l'effort fourni, la faiblesse due à sa cruelle aventure le faisaient maintenant trembler.

– Tu ne tiens plus debout, l'homme, remarqua le cheminot en lui lançant un regard perçant, allez, viens, on va manger un peu ! Comment t'appelles-tu ?

– Katrannyk Myron.

– Pétro ; appelle-moi ainsi.

Ils s'assirent sur des planches, près de la mallette du che-

minot, verte autrefois mais couverte maintenant de taches de mazout. L'hôte en sortit une nappe qu'il déplia lentement sur une planche de pin ; puis il plaça du pain de millet, coupé en minces tranches, du sel dans un petit nœud de tissu blanc et deux énormes oignons doux. Il prit un flacon et versa de l'huile de lin sur une soucoupe. Enfin il retira d'un sac en papier une pomme de terre cuite.

- J'ai de la choucroute un peu desséchée et un morceau de pain, proposa le paysan.

- Eh bien, gardez-les ! Prenez place, je vous prie, dans mon restaurant. Vous ne mangez pas d'oignons ?

- Pourquoi pas ! dit Katrannyk avec envie ; c'est délicieux, avec du pain !

Il détacha délicatement la fine pelure d'un brun pâle avec un chatolement rouge sombre ; il coupa l'oignon dans sa longueur, prit les écailles claires, les trempa dans l'huile, les sala ; il les mangea avec du pain : c'était pour lui la plus délicieuse des nourritures. Il y ajouta une pomme de terre qu'il sala et trempa également dans l'huile. Tout son être se concentra sur l'acte de manger et se ferma au monde car sa faim impatiente lui brûlait les veines et il aurait pu avaler en un instant toute la nourriture, même si la mallette avait été pleine. Le jus d'oignon, trop fort autrefois, lui semblait maintenant un délice rare et vivifiant : l'âme recueille chaque goutte en se réjouissant.

Lorsque Katrannyk eut terminé son déjeuner, son humeur changea brusquement ; la nourriture se dispersa dans tout son être, tel un courant qui le fortifia et le rafraîchit ainsi qu'un bon sommeil ; mais l'air pur de la forêt, à la fraîcheur agréable, lui donnait envie de dormir.

Ils s'occupèrent à nouveau des planches et les chargèrent toutes.

- Écoute un peu : allons ensemble au dépôt ! Je dirai au chef que tu nous as aidés. Le temps de décharger les planches et nous partirons pour le Caucase.

- C'est justement là que je vais ! s'écria Myron Danylo-

vytch ; emmenez-moi, s'il vous plaît, je vous aiderai pour n'importe quel travail.

– Je vois que tu es un homme tranquille qui ne va pas fourrer son nez partout. On rencontre toutes sortes de gens.

– Vous pouvez me faire confiance : je vais gagner de quoi acheter du pain à ma femme et à mes enfants. Je n'ai pas d'autre but.

– Bon, c'est d'accord. La route sera plus gaie et pour toi et pour moi. La nuit, je me sens aussi seul qu'un hibou.

Ils descendirent du train dans une gare enfumée. Ils passèrent la nuit, avec quelques autres personnes, dans le dépôt de marchandises ; une marmite chauffée au rouge sifflait. Pétro apporta de la soupe brûlante et, après le souper, ils s'endormirent sur des couchettes. Il dormit d'un sommeil profond, comme jamais encore depuis qu'il était au monde.

Après minuit, ils partirent pour le Caucase. Myron Danylovytch faisait des projets ; il pensait à son travail à l'écurie ou à la menuiserie du sovkhoze. S'il reprenait des forces en mangeant, il pourrait à nouveau tout faire de ses mains, tous les travaux qui exigeaient des muscles puissants et un esprit vif ; il y était habitué depuis l'enfance.

– Si on n'a pas la carte du Parti, dit Pétro, on a du mal à vivre ; si j'avais le sauf-conduit rouge, je pourrais emporter des paniers entiers de victuailles du centre de distribution.

– Tout ça n'est pas pour nous ! Si on pouvait seulement gagner un peu de maïs !

– Oui ; pendant la révolution, on disait : certains n'ont rien, d'autres ont tout. Certains ont le lard, d'autres des clous. Voilà l'égalité ! Et ça continue toujours !

– Pour nous conduire tous à la tombe ou dans le feu, là c'est l'égalité !

– Tout ça était visible depuis le début. On nous a rempli les oreilles de discours sur l'égalité ! Tenez, moi, j'appartiens à une famille de Cosaques. Pendant la guerre avec l'Allemagne, j'ai servi dans la cavalerie et j'ai même reçu des médailles. Quand je suis rentré chez moi, c'était la misère noire. Le vil-

lage était en ébullition. Les Cosaques qui sont revenus du front, et moi avec eux, ont dit : bon, nous sommes vivants et chez nous ! Soyons tous égaux avec nos voisins ! Et c'est ce que nous avons fait : nous leur avons donné des bœufs, puissants comme des locomotives, des charrues, des herse, des hache-paille, des affiloirs et toutes sortes d'outils. Une année passa, puis une autre encore, et tout cela disparut de chez nos voisins. Personne ne sait ce que c'est devenu. Et, à nouveau, ils crient : donnez ce que vous avez ! Ils réclament l'égalité. Mais c'est impossible, les gens sont trop différents et ne travaillent pas de la même façon. Maintenant, c'est comme autrefois : les ouvriers sont brimés et eux vivent dans le luxe, comme des princes.

- Le blé reste sous la pluie : il pourrit, mais ils ne nous en donneraient pas, dit Katrannyk, les mourants qui essaient de reprendre leur propre blé reçoivent une balle entre les deux yeux.

- C'est partout la même chose ! Ce sont des mercenaires étrangers auxquels l'Internationale sert de masque ; ils se sont imposés par la ruse, pour tourmenter le peuple : c'est l'ordre qui leur a été donné et c'est le but de leur pouvoir rouge.

- Tout le monde l'a compris et n'a plus aucune envie de les voir.

- Ils se déchaînent car le peuple a deviné qu'il s'agissait de tortionnaires venus de l'étranger. Ils veulent faire couler des larmes de sang des yeux des hommes.

- Ils expérimentent leur système sur nous avant d'écraser l'univers entier.

- Tout est prêt : le sac et le nœud coulant du Parti. Au cours de mes voyages, je les ai bien observés. Ils détruisent les céréales exprès et saccagent tout. Ils nomment des supérieurs incapables qui font encore plus de dégâts. Dans un des points de stockage, les paysans apportent, en grande hâte, leurs céréales car il faut réaliser le plan. Le responsable leur ordonne de verser, par des trous dans le toit, tous les grains

ensemble : le seigle, le blé, l'orge, le millet, le sarrasin. On lui rétorque : « A-t-on jamais vu faire ça ? » Il se met en colère et réplique : « Pourquoi pas ? Tout ça, c'est des céréales ! » Voilà nos maîtres ! Vous parliez du blé ; on ne fusille pas les gens que pour ça, mais pour des betteraves pourries aussi. J'en ai vu, près d'une gare, un énorme tas, aussi sombre que le charbon des mines du Donbass. Autrefois, on amenait les betteraves jusqu'à la sucrerie par une voie ferrée spéciale. Maintenant, on les laisse pourrir. Des gardes les encerclent et personne ne peut s'approcher. Des gens s'avançaient, faibles comme des mouches en automne : une faim désespérée les poussait. Mais à peine font-ils un pas vers la montagne de betteraves que les fusils crachent des étincelles et qu'ils s'écroulent. Après les gelées, les betteraves avaient noirci, mais, en les nettoyant bien, on aurait encore pu les faire cuire. On n'en a donné à personne : toutes les betteraves, jusqu'à la dernière, ont été perdues. La montagne a pourri et s'est désagrégée sur le sol jonché de cadavres auxquels on avait refusé une betterave pourrie. Cela suffit à prouver que ce sont des monstres haineux qui règnent sur nous.

Plus ils progressaient et plus l'air était pur et chaud : il caressait leur visage qui avait été desséché par la fumée âcre, les gaz, la vapeur et la poussière de charbon des grandes gares.

*

Dans une petite gare de la steppe, Katrannyk apprit par des charretiers que, dans un sovkhoe voisin, on cherchait un garçon d'écurie. Il décida de rester : ici, il était sûr d'avoir du travail et qui sait si là où se trouvait le faucheur, on avait encore besoin d'ouvriers. Il remercia chaleureusement son compagnon de voyage et se dirigea vers le sovkhoe.

Il fut introduit dans le bureau du directeur qui lui demanda aussitôt :

— Tu es un bon palefrenier ?

– J'ai passé ma vie près des chevaux ; qui pourrait les connaître mieux ?

– Tu es engagé !

Le travail n'était pas trop pénible et le salaire acceptable. Une partie en argent et l'autre en farine de maïs. On leur donnait de la soupe.

Lorsqu'il fit cuire son premier pain, il le coupa en fines tranches, comme un gâteau, et, très lentement, il en prit et reprit encore, le mastiquant longuement. Il voulut s'arrêter pour ne pas tout avaler en un seul repas, mais il mangea tout et regarda la table : plus rien ! Il but de l'eau, beaucoup d'eau.

Sa tête était vide ; il ressentait une faim animale. Mais bientôt une inquiétude l'envahit : et sa famille ? Il décida de garder l'argent de son salaire pour elle et de mettre de côté le plus de farine possible.

Il vécut ainsi un certain temps ; mais il ne retrouvait pas son état physique et mental normal. Comme tous les autres dans le sovkhoze, il dépérissait et s'étiolait.

Le soir, dans l'obscurité vert sombre, lorsqu'un rai de feu lançait à l'horizon ses derniers éclats, comme un éclair qui se serait figé en s'éteignant, tous ceux qui avaient été engagés depuis peu se mettaient à errer, telles des ombres. Leur salaire n'étant pas très élevé, il ne suffisait pas à calmer leur faim. Et, comme des spectres amenés par la nuit tombante, ils glissaient le long des murs, s'approchaient des cuisines et fouillaient dans la poubelle, après le dîner. Lorsque quelqu'un passait, ils se tapissaient près du poêle ou dans les coins : ils craignaient de rencontrer des connaissances et de s'exposer à leur mépris.

Myron Danylovytch sentait qu'après ses efforts surhumains et son épouvante dans le précipice en feu, quelque chose s'était brisé dans son âme, qui le reliait aux racines de la vie. Après l'avoir fidèlement servi dans cette cruelle épreuve, les forces qu'il avait conservées avaient laissé en lui un vide inconnu jusqu'alors. Sa sensibilité semblait s'être

émoussée, il endurait tout et était devenu indifférent à l'horreur des événements par lesquels il se sentait autrefois étroitement concerné. Il les vivait mais il ne trouvait pas, dans son âme, assez de vitalité pour répondre comme il convenait aux outrages. Il avait atteint un état que connaissent beaucoup d'hommes prédestinés au malheur : ils le regardent en face avec une insensibilité qui leur était étrangère ; leur âme semble paralysée et ils ne montrent aucune ardeur à chercher des solutions.

Ses sensations suivaient d'elles-mêmes un cours étrange comme chez ces condamnés à mort qui recousent, malgré tout, un bouton arraché à leur chemise. Il n'était pas sûr de mourir mais une tendance profonde le conduisait à accepter toutes les souffrances. Et derrière cette souffrance, à travers certaines catégories de la vie que la pensée n'arrivait pas à saisir, un sentiment de fatalité irrévocable le submergeait. Tout cela n'apparaissait pas clairement dans sa conscience ; seul son cœur portait parfois un jugement sur le destin, lorsque sa personnalité pensante éloignait ses réflexions du malheur et considérait simplement le cours des événements, ne voyant en l'injustice dont il était victime que l'un d'entre eux. Parfois elle s'accrochait aux faits heureux qui soula-geaient pour quelques instants sa souffrance.

Par un de ces soirs sans joie, un membre du Parti, du bas de la hiérarchie, vint lui rendre visite. Il était anguleux et chauve, avec des articulations solides sous son manteau de cuir élimé, devenu noir à force d'avoir été ciré. Sur son visage jauni comme une feuille d'automne par les vents de la plaine et la lumière violente, les reflets bruns et triangulaires de ses yeux lourds vous transperçaient. Ses dents, peu nombreuses et trop espacées, étaient propres et droites.

Il jeta un regard sur Katrannyk et l'endroit où il vivait et conclut :

– Eh, eh ! Tu n'iras pas loin ainsi. J'ai moi-même essayé et j'ai failli mourir. Si tu veux, je vais te montrer comment il faut vivre.

– Eh bien, quoi ? Il faut travailler...

– Bien sûr ! Reste avec nous, sinon tu crèveras.

Il avait apporté de l'eau-de-vie, des concombres marinés et du hareng salé : au cours de la conversation, il offrit à boire et à manger à Myron Danylovtych.

Le lendemain, ils se rencontrèrent à nouveau. Dombrovsky lui apprenait comment survivre. Il l'emmena à une extrémité des dépendances du sovkhoze, où poussaient de maigres arbustes et des peupliers desséchés. La tache grise, irrégulière et allongée d'un tas de pierres, apportées depuis longtemps et oubliées ici, s'étirait à travers une clairière.

– Tu vois ces pierres ?

– Bien entendu ; j'ai des yeux.

– Alors aie aussi de l'imagination ! Nous avons beaucoup de poulains ; c'est moi qui les inscris sur la liste. Il suffit de le vouloir et on peut voler n'importe quoi, n'importe où. Mais il faut savoir ne pas laisser de traces ; comme ici, par exemple, la terre est dure. Nous chasserons un poulain vers les pierres, – tu as compris ?

– C'est dommage, pour le poulain...

– Et pour toi, ça ne l'est pas ? Le poulain gambadera jusqu'à ce que, sous ton nez, d'autres employés le volent. Et toi, tu mourras. On t'attend, chez toi. Non, tu ne te débrouilles pas bien ! Ce soir, on va arranger tes affaires.

A la nuit tombée, ils firent sortir le poulain et le poussèrent vers les pierres. Myron Danylovtych n'arrivait pas à l'effrayer assez et l'animal, lançant des ruades avec ses pattes fines, courait devant lui. Mais il le coinça et le chassa droit sur son compagnon qui n'attendait que ça : il le frappa si rudement avec une baguette et agita si fort ses manches noires qu'affolé, le poulain s'élança sur les pierres et se brisa la patte antérieure gauche.

Dombrovsky appela d'autres membres du Parti pour qu'ils constatent l'accident et puissent témoigner. Ils ne proposèrent qu'une solution : achever l'animal. Puis les témoins se dispersèrent.

Alors les deux complices achevèrent le poulain et, tard dans la nuit, partirent l'enterrer. Ils creusèrent un trou mais, au lieu d'y jeter aussitôt le cadavre, ils le dépouillèrent, partagèrent la viande et ne recouvrirent de terre que les restes. Ils emballèrent la viande dans un grand sac qu'ils rapportèrent.

En cachette, ils faisaient griller, dans leur logement, la viande de poulain, qui leur redonna des forces ; Myron Danylovytch sentit son pas s'affermir. Mais cette nourriture peu variée lui causa des maux d'estomac ; il ne mangeait que de la viande de cheval et du maïs. Il écrivit une lettre à son compatriote de Klénotchka qui lui donna, en réponse, le conseil suivant : « Gardez votre travail actuel parce qu'ici on commence à vérifier les papiers pour savoir d'où viennent les gens et on licencie les saisonniers ; il nous faudra peut-être aller ailleurs, en Biélorussie ou je ne sais où. » Myron Danylovytch renonça à rejoindre son compatriote et resta au sovkhos, craignant une nouvelle infortune.

Il envoya, par mandat, un peu d'argent chez lui, sans savoir s'il arriverait. Il garda un peu de tabac dans une bourse, pour l'échanger.

Le temps passait ; les champs verdissaient. Il avait un travail, il aurait pu vivre ici et y faire venir sa famille bien que les conditions de vie empirassent sensiblement. Mais un nouveau malheur fondit sur lui : le contrôle de tous ceux qui étaient arrivés des régions agricoles. Des questionnaires furent envoyés et il fallait, en les remplissant, présenter des pièces justificatives. Katrannyk n'avait pas les documents voulus et on le licencia.

— Où vas-tu aller ? lui demanda Dombrovsky.

— Je ne sais pas ; mon ami me conseille la Biélorussie.

— C'est un bon conseil : vas-y ! Moi, je resterai ici car j'ai des papiers ; je ne viens pas d'un village. En Biélorussie, il n'y a pas de famine, paraît-il.

Katrannyk prit à nouveau un train dont le brouhaha assourdissant l'empêchait de dormir. Arrivé dans la gare d'un village mamelonné, situé au bord d'une rivière, il reprit sa quête de nourriture. Les gens se bousculaient et prenaient tous la même direction ; il les suivit ; il entendit une conversation : on vend deux kilos de pain industriel par personne. Une queue immense se forma, dans laquelle il attendit plusieurs heures, sans succès : faute de pain, la distribution s'arrêta à quatre personnes devant lui.

Affaibli par sa longue attente debout et sa nuit sans sommeil, Myron Danylovytch se rendit au marché ; on y vendait des sprats. Mais un malaise commençait à le terrasser : une douleur à l'estomac qui semblait miner tout son être comme parfois de gros insectes rongent les racines d'un arbre. Épuisé, il se traînait avec ses sprats enveloppés dans du papier journal. Les vauriens du marché s'attachaient à ses pas car ils étaient habitués à voir ces hommes maigres, à la démarche vacillante, s'affaïsser bientôt au pied d'une palissade. Alors, comme un troupeau de chacals, ils se précipitaient pour vider les poches et les musettes. La bande démoniaque tournait autour de lui, de plus en plus effrontée, prête à le bousculer et à le dépouiller alors qu'il se tenait encore debout.

Katrannyk les regarda et remarqua que tous semblaient obéir à l'un d'entre eux. Il s'approcha de lui et dit :

– Tu sais, si tu n'es pas tout à fait un fauve, si tu as encore une goutte de sang humain dans les veines, alors fumons une cigarette ; j'ai quelque chose à te demander.

– D'accord ! dit le va-nu-pieds.

Katrannyk lui donna une feuille de bon tabac, haché finement. Le va-nu-pieds fuma : il était content et rejetait la fumée par une seule narine.

– Dis à ta bande, demanda le paysan, qu'elle me laisse

tranquille ! Je veux rentrer chez moi et voir encore une fois mes enfants ; peut-être trouverai-je un endroit où gagner quelques kopecks pour eux ; c'est tout ce qui me reste dans la vie. Ensuite, je pourrai mourir.

Le va-nu-pieds se retourna et cria aux siens de s'éloigner.

— Laissez-le partir !

Lorsqu'ils l'eurent quitté, le paysan prit le chemin de la gare ; seul l'un des voyous s'attachait à ses pas et ne le lâchait pas.

« ... Celui-là attendra que je m'effondre et prendra mes dernières économies et mon pain ; si je tombais et qu'il ne soit pas là, je pourrais encore retrouver des forces et garder tout mon bien... mais comment se débarrasser de cette sangsue ? »

Il possédait un couteau à la lame recourbée et longue, fixée à un manche qu'il avait taillé lui-même et qui lui servait à couper le pain.

Myron Danylovitch enleva sa musette de son épaule et, se penchant, l'ouvrit. Les yeux du pileur brillaient ; il tendit la main pour voler...

Alors le paysan saisit son couteau, le brandit devant le va-nu-pieds et se mit à crier ; celui-ci, effrayé et surpris, s'enfuit.

A la gare, aucune place n'était libre dans le local où attendaient les voyageurs ; Katrannyk, fidèle à son habitude, s'adossa à un mur. Mais, sous une grande fenêtre, une femme assise non loin de lui sur un banc, avec près d'elle un enfant, le prit sur ses genoux et, se poussant, dit au paysan :

— Asseyez-vous ici !

Il la remercia et s'assit. L'attente interminable se poursuivait.

Dans la salle : du bruit, de la poussière, un chaos inimaginable. Elle était si enfumée que même les yeux d'un fumeur pleuraient et étaient irrités.

Sa voisine, une femme polie, engagea la conversation ;

lorsque Myron Danylovytch lui eut répondu, elle lui expliqua qu'elle rentrait chez elle, dans le Kouban. Elle venait de Sibérie.

— On m'a prise avec mes parents et déportée à Arkhangel'sk, racontait la femme, nous étions nombreux mais la plupart sont morts : les enfants, et leurs parents aussi. Moi, je me suis sauvée et, toute seule, j'ai regagné notre Kouban ; autrefois, c'était magnifique là-bas. Des gens de ma famille m'ont recueillie et j'ai longtemps vécu chez eux ; j'étais déjà grande quand l'ordre arriva de prendre tous les enfants dont la famille avait été déportée ; on m'a attrapée et envoyée en Sibérie. On nous a fait marcher dans la neige par des gelées terribles. Nous avons parcouru huit cents kilomètres, toujours à pied. Des camps nous attendaient le long de la route. Le chef choisissait les plus belles jeunes filles et les violait ; puis il les passait à ses collaborateurs et ceux-ci aux employés du camp ; ensuite, c'étaient les « droit commun » qui les avaient. Au bout des huit cents kilomètres, les femmes étaient devenues des prostituées.

« Moi, je n'ai pas cédé.

« Le chef du camp m'enferma dans une cave très froide, à moins quarante, et m'arrosa d'eau glacée. L'eau a gelé sur moi, me transformant en colonne de glace, mais je ne me suis pas rendue. J'ai été très malade. On m'a emmenée travailler avec trois autres jeunes filles dans un camp lointain, plus grand que les autres. J'ai compris qu'il n'y avait pas d'issue, que les gens de Moscou me perdront et feront de moi une prostituée finie et contaminée. Je suis alors devenue l'amie de l'intendant. C'était un Juif. Il m'a sauvée du pire et a été bon pour moi ; il me nourrissait, m'habillait et me protégeait toujours. J'ai eu un enfant de lui. C'est ainsi que j'ai vécu jusqu'à ma libération : j'ai choisi le moindre mal. J'ai attendu avec mon enfant près de la rivière que la navigation soit rétablie et maintenant je rentre chez moi. »

Pendant qu'il écoutait ce récit, une tristesse et une pitié incommensurables envahirent le paysan : « Le malheur est

partout ! Partout, on outrage cruellement les âmes ! »

Une sonnerie retentit.

– C'est mon train ! dit la femme. Il prit son sac et le porta jusqu'au wagon.

Resté seul, il se replongea dans ses éternelles pensées : « Donc les ennemis les plus diaboliques du ciel et des croyants règnent vraiment ; ils brisent les vies et les âmes pour transformer les gens en bétail avili et sucer sans entraves leur sang... Voilà la vérité ! la vérité sur la barbarie des gens de Moscou. »

Lorsque son train arriva, Katrannyk se fraya un chemin jusqu'à un wagon et s'allongea, comme d'habitude, sur une couchette supérieure. Il s'allongea et se remit à tisser les fils amers de ses pensées.

Les voyageurs n'arrêtent pas de monter ; l'un d'entre eux, particulièrement furieux, injurie tout le monde. Katrannyk est étonné :

« Pourquoi s'énerve-t-il ? Que peut-il désirer de plus ? Il est déjà gras et bien rassasié ; il a de bons vêtements ; alors qu'autour de lui s'entassent des miséreux. Il pourrait rester tranquille, mais non !... »

L'homme gras jurait d'une voix criarde et agressive :

– Il y en a plein le wagon, on ne peut plus passer ! Maudits paresseux qui ne veulent pas travailler et se promènent en train, – ils rendent la vie impossible ! S'ils ne veulent pas travailler, qu'ils meurent !

Un vieillard se tenait près d'un sac posé par terre et écoutait les jurons ; il ne put résister et répliqua :

– Que dis-tu là ? Qui ne veut pas travailler ? Toi peut-être, mais nous, nous étions toujours dans la terre à cultiver du blé. Je me suis tué au travail, comme un bœuf, j'y ai gagné des callosités dures comme du fer et maintenant on m'a pris mon blé.

– Fainéant, tu ne veux pas travailler ! répète le gros qui ressemblait à un marchand d'autrefois.

Un autre paysan – usé et long comme une perche, d'une

maigreur extrême – qui était allongé sur la couchette du milieu, se redressa et cria :

– Attends un peu, larve ! Je vais t'apprendre à calomnier les gens !

Le gros bonhomme, somptueusement habillé, saisit ses énormes valises en cuir jaune pâle, ornées de bandes de cuivre étincelant, et se précipita dans le wagon voisin.

Katrannyk s'étonna : « Que lui faut-il ? Il s'est engraisé sur la misère humaine et injurie les miséreux ; que son âme est noire ! Quel méchant homme ! »

22

Les garçons du village se sont partagé la berge de la rivière ; ils cherchent une nourriture connue depuis les premiers millénaires. André travaille près d'un camarade de son âge, Oleksa, qui a pour nom de famille Lapin ; avec un râteau, il ramasse des coquillages.

Oleksa demande :

– Pourquoi existe-t-il un poisson qui s'appelle un vairon ?

– Dis-le toi-même !

– Parce qu'il devient vert !

A cet instant, au-dessus de leur tête, gronda la voix de Hryts, un gaillard costaud et aussi roux que s'il avait échappé à un incendie :

– Filez d'ici ! Ou je vais vous caresser les épaules à ma manière et vous deviendrez des vairons si verts que vos mères ne vous reconnaîtront pas.

Hryts était fort mais trop violent ; dès qu'il remarquait que quelqu'un avait trouvé de la nourriture, il la lui prenait ; il ne cédait qu'aux plus robustes. Il chassait même ces deux garçonnetts alors qu'il avait son propre secteur. Ils jetèrent

sur leurs épaules leur râteau et leur sac et allèrent plus loin. Mais où qu'ils s'arrêtent, la place est déjà prise.

- Quel goinfre ! quel rapace ! maugrée André.

- Ça ne fait rien, le console Oleksa, c'est parce qu'il a faim ! Il n'est pas méchant, parfois il nous défend. Demain, mon père va à la pêche, nous irons avec lui. Depuis combien de temps vous n'avez rien à manger ?

- Depuis l'automne ; mais surtout depuis décembre.

- Depuis décembre ? Ce mois n'existe plus.

- Si, il existe !

- Non, nous avons de nouveaux mois maintenant ; notre voisin nous l'a dit hier.

- Alors comment s'appelle décembre ?

- Cadabre.

- Et janvier ?

- Tombier.

- Et les autres mois ?

- Septembre, c'est brigandre, car on a dépouillé tout le monde ; octobre, maigrobre, et novembre, boursouflendre.

- Et après janvier ?

- Février - canniballier, mars - désertars, avril - épidémil, ensuite j'ai oublié. Alors, tu viens demain ?

- Pourquoi pas ! Je viendrai.

Ils se séparèrent près des exploitations désertées, des maisonnettes aux portes enlevées, aux fenêtres arrachées.

André remit son butin à sa mère qui lui dit :

- Vous n'avez pas tellement de chance, Oleksa et toi. Olenka, regarde les coquillages ! - de la nourriture fraîche...

- Nous en aurions ramassé plus, mais Hryts nous est tombé dessus...

- Évitez-le, et ne vous battez pas !

- Demain, nous allons pêcher avec le père d'Oleksa.

- C'est bien ; mais vous n'êtes pas sûrs d'attraper du poisson.

Elle lava les coquillages, les jeta dans une marmite, ajouta un peu d'eau, les couvrit et les mit sur le poêle.

Olenka, assise sur le lit, la regardait ; maigre, diaphane, elle semblait être de marbre ; son nez s'était émâcié. Lorsque sa mère lui montra les coquillages, elle s'approcha, les effleura et s'assit à nouveau.

Pendant ce temps, le petit garçon réparait les cannes à pêche.

Lorsque la vapeur commença à s'élever au-dessus de la casserole, les coquilles s'ouvrirent. La mère les plaça sur une assiette et les sala. Elle versa dans chaque tasse de l'eau de cuisson qui contenait des substances nutritives.

– Venez manger !

Ils se mirent à table. Ils mastiquent longuement les mollusques et la mère leur conseille :

– Si ce n'est pas bon, ajoutez encore du sel.

Ils salent et mâchent à nouveau la chair dure. Olenka renonça vite.

– Ce n'est pas bon ? demande la mère.

– Si, très bon ; mais j'ai assez mangé.

Elle s'assit à nouveau sur le lit, le regard fixe.

Tous les coquillages disparurent dans l'assiette du garçonnet et il vida rapidement sa tasse.

– Regarde, Andrijko a tout mangé ; tu en reprendras peut-être encore ?

– Non, maman ; j'ai terminé.

Le petit garçon essaie de se rappeler pourquoi le goût des coquillages lui est familier ; il ressemble à celui du blanc d'œuf. Demain, si Hryts ne se montre pas, il pourra en ramasser d'autres ; il devrait aussi aller déloger un zisel.

La mère demande, inquiète :

– Où est donc passé papa ? Il n'a écrit pas. Peut-être n'a-t-il même pas des coquillages, comme nous.

Des larmes coulèrent sur ses joues, l'une après l'autre – incarnations de l'amertume et de la souffrance dont débordait son âme.

Elle les essuya avec sa main et débarrassa la table.

Le petit garçon était assis, la tête penchée : il regrettait tel-

lement son père, lui aussi, et il n'osait pas regarder le chagrin de sa mère ; l'atmosphère était si triste qu'elle le rendait muet.



Le lendemain à l'aube, il attendait ses compagnons, Oleksa et le vieux Lapin, près de la rivière. Il regardait les gens qui marchaient dans les champs et sur la rive : seul un petit nombre avait survécu. Ils étaient hâves et quelque chose – on ne saurait dire quoi – avait changé en eux ; même le monde n'était plus le même. L'air semblait avoir perdu toute transparence et un feu s'y consumait, tel un étrange incendie dans une brume grise. Il n'effleurait ni ne brûlait personne, mais restait suspendu comme une menace invisible. Le petit nombre des gens restés en vie sont sans doute passés dans ce monde inconnu qui les entoure et ont cessé d'être ce qu'ils étaient auparavant. Ils se comportent autrement, comme s'ils avaient perdu leurs pensées d'autrefois et que d'autres les faisaient vivre maintenant, que personne ne connaissait.

Le petit garçon attendait, étonné que les Lapin père et fils soient si en retard ; mais les voilà ! Le père est émacié, son visage a jauni et une respiration difficile soulève sa poitrine. Mais ni Oleksa, ni André n'y prêtent attention, impatientes qu'ils sont de pêcher. Ils prennent la clé des mains du vieil homme et ouvrent le cadenas de la chaîne qui retient la barque à une souche bien enracinée. Ils quittent la petite anse et gagnent le centre de la rivière : là, des étincelles, comme des copeaux d'argent qui tomberaient d'un miroir, courent sur l'eau profonde.

Ils lancèrent leurs lignes et attendirent, attendirent. Parfois un poisson mordait à l'hameçon mais s'éloignait aussitôt. Ils changèrent de place, se rapprochant de la digue, puis allèrent jusqu'à la rive sauvage ; c'était pareil partout : ils n'attrapaient rien.

Ils s'épuisèrent à faire avancer la barque avec une perche

et une rame qu'ils appuyaient contre le fond de la rivière. Ils s'arrêtèrent près de la rive, non loin du village ; à peine la barque avait-elle touché la berge que le vieillard s'effondra, presque sans vie ; il respirait faiblement dans le fond du bateau. Les deux garçonnets furent si effrayés qu'ils coururent appeler la mère d'Oleksa.

La charrette avec les fossoyeurs qui parcouraient les environs pour ramasser les cadavres, passait à cet endroit.

André et Oleksa marchaient maintenant lentement car ils étaient très essoufflés ; tous deux étaient maigres comme des branches de prunellier.

— Pourquoi courez-vous, les garçons ? demanda l'un des hommes.

— Mon père est en train de mourir ! s'écria Oleksa ; là-bas, dans la barque.

Et les garçonnets s'éloignèrent. Les fossoyeurs s'approchèrent de la barque et examinèrent le vieux Lapin : ils virent qu'il était à la dernière extrémité. Il trépassera bientôt et ils devront, à cause de lui, retraverser tout le village. Ils le placèrent sur la charrette et se dirigèrent vers une fosse fraîchement creusée et encore vide, non loin du village. Ils y transportèrent Lapin et le jetèrent au fond alors qu'il respirait encore. En revenant de la fosse, ils disaient à tout le monde :

— Nous avons emporté Lapin, qui est mort. Quel malheur !

De nombreux villageois l'estimaient car c'était un homme bon : il connaissait tous les secrets de la pêche, donnait volontiers des conseils et distribuait du poisson.

Les garçonnets arrivèrent chez lui et appelèrent la maîtresse de maison. Elle se précipite jusqu'à la rive, tenant son fils par la main. André ne pouvait plus avancer et il était resté en arrière, à la lisière du village.

Elle arrive près de la barque et ne voit pas son mari.

— Où est papa ?

— Lorsqu'il était en train de mourir, la charrette passait par là...

Près du village, elle rencontra une femme qui lui dit :

– On a emporté votre mari, déjà mort, dans la fosse ! Peut-être a-t-il été enterré, mais je ne sais pas où.

La veuve reste là à réfléchir : « Qu'est-ce que cela apportera au mort que j'aïlle sur sa tombe pour y pleurer ? » Son fils était à bout de forces ; il tenait à peine sur ses jambes et semblait près de mourir, lui aussi. S'il mangeait maintenant, il serait sauvé. « Je vais aller chez le directeur du kolkhoze et, en désespoir de cause, je dirai : donnez-moi un kilo de farine pour l'enterrement ! Je ne partirai pas avant de l'avoir. » Et c'est ce qu'elle fit. Elle alla pleurer et supplier qu'on l'aide pour l'enterrement ; et elle obtint ce kilo de farine : peut-être, pour une fois, avaient-ils voulu montrer qu'ils se souciaient du malheur des gens ; ce malheur qu'ils avaient eux-mêmes programmé. La veuve prit ce kilo de farine et alla nourrir son fils.

C'est alors que, près de la fosse, passa un affamé et il vit, au fond, le vieux Lapin agiter ses bras. Bien que le passant fût lui-même dans un état de semi-démence, il reconnut le pêcheur. Il continua sa route en marmonnant comme un illuminé ; il rencontra quelques paysans squelettiques et prononça de façon à ce que tous entendent :

– Dans la fosse, derrière les cerisiers, se trouvent le Lapin, encore vivant.

Les paysans s'étonnèrent ; l'un d'eux décida :

– Pourquoi marcher ainsi, sans but ? Prenons des pieux pour achever le lapin : c'est une bête petite, mais comestible.

Ils hésitèrent puis allèrent chercher des bâtons ; ainsi armés, ils se dirigèrent vers la fosse. Ils arrivèrent et virent, dans le fond, non pas un animal, mais le pêcheur qui avait pour nom Lapin, et que tous connaissaient. Il était mort.

Les paysans regardèrent un moment ; puis l'un d'eux dit :

– C'est un Lapin, mais pas celui qu'on croyait !

Ils eurent un sourire triste et s'éloignèrent en longeant la lisière du village. Sur la route menant à la gare, des miliciens du soviet, accompagnés de quelques paysans, emmenaient

une jeune fille. Ses poignets sont liés ; elle voudrait s'échapper mais ne le peut pas.

— Pourquoi lui avez-vous attaché les mains et où l'emenez-vous ? demandent les villageois. L'un des paysans qui accompagnent les miliciens répond :

— Nous l'emmenons au chef-lieu ; elle est devenue folle et a tué sa mère à coups de hache.

La jeune fille, pâle comme sa veste déchirée, est très faible, épuisée même ; ses gardes ne sont pas beaucoup plus solides qu'elle ; elle essaie à nouveau de s'échapper et ils la battent.

Elle fit encore quelques pas puis s'affaissa sur la route ; son agonie fut douloureuse mais brève.

Lorsque son corps s'immobilisa, ceux qui l'emmenaient oublièrent leur colère ; ils se tenaient près de la défunte, en silence. Un garde partit appeler la charrette.

André rentra chez lui par les jardins ; arrivant près de la porte, il aperçut un chien efflanqué et apparemment sans forces.

— Maman, un chien est entré dans la cour, il est près du portail !

La mère regarda et dit :

— Le nôtre a disparu, celui-ci aussi s'est perdu et il a abouti ici. Attrapons-le et nous aurons à manger ! Il faut l'attirer dans l'entrée.

D'une main elle saisit un sac, de l'autre un beignet à la mélasse qu'elle tend au chien, le faisant avancer jusqu'au seuil. A voix basse, elle demande à ses enfants :

— André, prends vite le rouleau et tiens-toi derrière la porte ; lorsque le chien entrera, frappe-le sur la tête, de toutes tes forces. Et toi, ma fille, prends le manche de la pioche et prépare-toi à lui en donner un coup.

Le regard du chien est concentré sur le beignet et, dans ses yeux ternes, la convoitise jette des reflets ; il écoute, en dressant les oreilles, les mots trompeurs. Il s'approche de la porte et s'arrête. Dans la rue, près du carrefour, se tenaient deux passants ; affamés, ils observaient la scène avec envie et leurs

yeux brillaient aussi ; bientôt, ils continuèrent leur chemin.

Le chien avançait puis s'immobilisait et, comme hypnotisé, regardait longuement la nourriture dans la main de la maîtresse de maison. Il finit par se laisser appâter : il franchit le seuil et la porte entrouverte qui se referma aussitôt. André le frappa avec le rouleau et le chien abasourdi geignit et tomba par terre. Daria Oleksandrivna lui jeta le sac sur la tête. Elle se mit à frapper avec le bâton que prenait autrefois son mari, lorsqu'il parcourait les rues et craignait de rencontrer des chiens méchants. Mais le chien revint soudain à lui, se libéra du sac et se démena furieusement dans l'entrée.

Olenka, depuis le début, tremblait d'épouvante ; elle lâcha le manche de la pioche et s'enfuit dans la pièce commune ; elle s'y enferma et continua à trembler, debout près de la porte. Ses yeux sont fous de terreur ; elle entend du bruit, des aboiements, des cris, des piétinements.

Dans l'entrée, la mère, désespérée, donne des coups de plus en plus forts, voyant que c'était la seule issue ; sinon, le chien les mordra mais ne capitulera pas ; il finira même par entrer dans la pièce et s'enfuir par la fenêtre, les laissant encore plus affamés qu'avant.

Le chien s'affaissait et rampait ; il ne sautait plus. Puis il se tordit et tomba en poussant une faible plainte. Daria Oleksandrivna égorgea le chien avec le couteau que lui apporta son fils ; c'était si dur qu'elle se couvrit de sueur et se mit à haleter. Elle se releva à demi évanouie.

Elle le vida et le lava jusqu'au soir ; puis elle fit cuire cette viande de chien qui se révéla avoir un goût épouvantable ! Mais la faim était plus forte que le dégoût devant cette saleté : tous dans la maison en mangèrent.

*

Les spectateurs squelettiques qui se tenaient près du carrefour, échangèrent un regard et se dirigèrent vers la maison d'un de leurs parents, invalide depuis longtemps.

Autrefois, ses deux mains avaient gelé et il avait fallu les lui couper. Il vivait d'aumônes ; assis dans la rue, il suppliait les passants, prenait l'argent avec ses genoux et ses moignons et arrivait à le glisser dans sa poche ; ses moignons lui servaient aussi à porter à sa bouche le pain qu'on lui donnait et à le retenir lorsqu'il mangeait. Il vivait à l'écart.

Les deux passants, affamés à en perdre la raison, et qui allaient maintenant rendre visite au mendiant, étaient ses cousins germains ; arrivés chez lui, ils dirent, les yeux fuyants :

– Viens chez nous aujourd'hui ! Tu y passeras la nuit. Il y aura à manger.

Sans rien soupçonner, il les remercia poliment. Lorsqu'il se rendit à leur invitation, il vit que quatre hommes l'attendaient dans l'entrée ; ses deux cousins avec deux complices, car ils craignaient de ne pas venir à bout de l'invalides. C'était le soir ; il faisait sombre dans l'entrée. L'invalides s'immobilisa près de la porte et ne s'enhardit pas à entrer car il avait un mauvais pressentiment. L'un de ses cousins sortit sur le seuil et l'invita à entrer ; son regard fuyait le sien :

– Entre, entre ! Ne crains rien, nous avons à manger ; un peu de pain...

Plus tard, les gens racontaient qu'il avait même montré un morceau de pain à l'invalides pour le tenter.

– Entre ! insistait-il.

L'invalides, qui souffrait de la faim depuis l'automne, était torturé ; il n'hésita pas longtemps et entra. Lorsqu'il eut franchi le seuil, ceux qui l'épiaient le saisirent à la gorge. Il était maigre mais nerveux et se défendait avec l'énergie du désespoir ; les quatre étaient si affaiblis qu'ils eurent du mal à venir à bout de lui ; l'un d'entre eux le saisit par les pieds alors que les trois autres le culbutaient par les épaules et il tomba ; ils se jetèrent sur lui et l'étranglèrent.

Deux jours après, près de la maison, Daria Oleksandrivna surprit la conversation d'un homme et d'une femme qui passaient :

– Notre voisin l'invalidé a disparu, remarqua l'homme, il est sûrement allé chez ses parents et c'est là qu'il a disparu.

– Où aurait-il pu disparaître ailleurs ? répondit la femme.

– C'est ce que je pense aussi : ils l'ont tué pour le manger ! Ils l'ont attiré et l'ont tué.

Prise d'effroi, Daria Oleksandrivna s'immobilisa ; elle imagine la scène comme si elle avait lieu ici, dans l'entrée : les cris, la lutte !

Cette pensée laissa en elle un sombre malaise. Il est étrange que les gens trouvent ou devinent toujours la vérité. Personne n'avait vu qui avait invité l'invalidé, ni où il avait disparu, mais les gens pouvaient dire ce qui s'était passé comme s'ils étaient des voyants. Peut-être un témoin s'était-il trouvé là ; ou bien l'un des déments avait-il ébruité l'affaire...

*

Ils finissaient la viande de chien, la faisant griller et regriller et la salant bien ; elle les écœurait et leur donnait à tous la nausée.

Un jour, le garçonnet prit un sac et décida d'aller dans la forêt.

– Fais attention ! lui dit sa mère ; n'entre chez personne quelles que soient les promesses qu'on te fasse ou la nourriture qu'on te montre.

– Non, je n'irai que dans la forêt.

– Sois prudent car on y attrape aussi les gens... Va là où il n'y a pas d'hommes avides et ne suis personne.

André, après avoir écouté les avertissements très fermes de sa mère, prit son sac et partit dans la forêt qui commençait au-delà de la digue. Là où erraient des groupes entiers, il n'avait rien à craindre car, si quelqu'un l'avait attaqué, il lui aurait suffi de crier pour que ses voisins viennent le secourir.

Il dépassa le ravin et contempla les pins immenses sur la

cime desquels des cigognes avaient construit leur nid. Il ne pouvait les atteindre car ils étaient trop hauts, presque sous les nuages ; et les troncs n'avaient ni branches, ni nœuds.

Les gens traversaient les clairières et se dispersaient à la recherche de nourriture. Apparut un homme aux tempes creusées, couvert d'une toison semblable à celle d'un ours gris. Il s'était attaché à la jambe l'extrémité d'une corde qu'il enroula ensuite autour d'un tronc ; il saisit l'autre extrémité et, avec une grande habileté, il se mit à grimper, atteignant rapidement le nid. Un autre s'était fabriqué des tenailles en fer aussi grandes que celles qui étaient utilisées pour réparer les lignes télégraphiques. Il choisit un pin encore plus haut et, grâce aux tenailles fixées à ses bottes, il grimpa jusqu'au sommet et se rendit maître du nid.

André les enviait. Il suivit des sentiers latéraux où des garçonnetts retournaient déjà les tas de feuilles mortes et fouillaient, cherchant des bêtes vivantes. Il se mit lui aussi à retourner les feuilles ; absorbé par son travail, il s'éloigna dans les fourrés. Il aperçut, près des racines d'un arbuste, un gros hérisson et fut stupéfait de surprise. Lorsqu'il se ressaisit, il se précipita et le recouvrit avec son sac. Il porta aussitôt sa proie à la maison.

La mère se réjouit :

– Voilà de la nourriture ! C'est de la viande pure.

– Comme il pique ! fit Olenka en passant sa paume sur les aiguilles d'un roux grisâtre.

La mère vida le hérisson comme un porcelet ; elle brûla ses aiguilles avec une flamme et sa peau se couvrit d'une croûte. Une fois grillé, elle le coupa en morceaux et le servit. Ils salèrent et mangèrent. Même sans pain, cette viande remporta tous les suffrages. Olenka, silencieuse jusqu'alors, fit des compliments :

– C'est bon, le hérisson !

Voyant sa fille manger de bon appétit, la mère se réjouissait ; elle aussi faisait des compliments sur cette nourriture.

Tous mangeaient avec avidité, prenant les morceaux de leurs mains tremblantes ; ce n'étaient plus des êtres humains, mais des fantômes blêmes et condamnés.

23

Le train s'arrêta dans une gare perdue au milieu des taillis et le bruit courut qu'on vérifiait les papiers. Sur le quai, non loin de l'entrée du bâtiment, se forma un attroupement de paysans portant des sacs ; des sentinelles les surveillaient. Des gens chassés du train venaient constamment grossir ce groupe.

Soudain ils se mirent à fuir, chacun où il pouvait ! Tout d'abord les sentinelles les poursuivirent puis elles abandonnèrent car le nombre des fuyards, dans les taillis et parmi les arbres, était trop élevé. Peut-être voulaient-elles en attraper quelques-uns pour montrer que leur surveillance était efficace mais elles n'avaient aucune envie de s'épuiser à courir. Les paysans attendirent la tombée de la nuit dans les taillis ; puis certains s'éloignèrent à pied, cherchant un endroit plus calme, alors que d'autres regagnèrent la gare, pensant que tout était fini.

Myron Danylovytch traversa des bosquets, de petits ravins, des collines, espérant trouver à manger, et il finit par atteindre la rive d'une petite rivière sur laquelle se dressait une ruine grise, reste d'une riche habitation. Autour, une jungle de mauvaises herbes. Un silence de mort : on n'entendait aucun animal, aucun oiseau, aucune voix humaine. Un effroyable désert. Seul une sorte d'homme osseux, nu comme Adam, passa de droite à gauche, gagna la maison à moitié démolie et, écartant les herbes, se glissa, comme dans un terrier, dans une ouverture de fenêtre.

« ... Un homme des cavernes ! Voilà à quoi nous en sommes réduits ! » se désolait Katrannyk en s'éloignant.

Il s'approcha prudemment de la gare : le train avait disparu de même que les sentinelles en armes. Quelques rares voyageurs s'étaient rassemblés pour faire la queue toute la nuit ; une nuit sans fin qui vous vidait de toute votre vigueur. Le sommeil était indispensable pour renouveler les forces, mais il fuyait les yeux de ceux qui étaient accroupis contre le mur : une inquiétude infinie les enveloppait, tel un nuage invisible.

Un train arriva mais on ne laissa personne s'approcher des wagons. Et à nouveau, l'attente qui, semblait-il, n'aurait pas de fin. Vers le soir, il eut la chance de pénétrer dans un wagon en bousculant, dans son désespoir, les plus forts ; il en oublia de demander la destination du train et se trompa de direction.

Katrannyk se sentait très malade, bien qu'il pût encore bouger. Il dut changer de train ; dans la fourmilière de la gare, la fumée des cigarettes de mauvais tabac roulé dans du papier journal et la poussière âcre pesaient sur sa poitrine et lui obscurcissaient la vue. Son esprit malade et indifférent remarqua que l'étincelle de vie s'était éteinte en lui, comme les racines d'une plante qui, restées longtemps dans la terre sans pluie et sans être arrosées, se détériorent. Lorsqu'on les asperge d'un peu d'eau, elles se flétrissent, finissent par perdre toute vigueur et se dessèchent.

Si seulement il pouvait arriver chez lui, entre ses murs si familiers ! Et ce voyage se poursuivait comme dans un mauvais rêve. Si le train avait pu l'emporter directement dans la région qui lui était chère, Myron Danylovytch aurait eu la force de rentrer tranquillement chez lui. Mais il avait encore un changement à faire avec une attente qui durerait toute la nuit ; cela l'acheva ! Lorsqu'il descendit à sa gare, c'était un homme perdu.

Le village était proche mais il ne pouvait plus marcher. Il rassembla ses dernières forces, fit quelques pas mais il

n'avait pas parcouru le tiers de la distance, qu'il s'étendait au bord de la route, sur les herbes sèches.

C'est alors que les autorités du village, qui aiment voyager, passèrent devant la gare dans un camion bourré de caisses, de paquets, de grands sacs pleins à craquer, allant soi-disant à la M.T.S.¹ ou au sovkhoze voisin. Il ne roulait pas très vite car, à chaque instant, il sautait avec fracas sur les fondrières dont la route était couverte.

Deux chiens, qui ressemblaient à des échalas, précédaient le véhicule qui parvenait à les rejoindre mais non à les dépasser : ils allaient plus vite et trottaient en avant. L'un avait un court poil gris et une tache blanche près de l'oreille, l'autre avait une belle robe rousse aux poils longs à reflets de sable. Tout en courant, ils flairaient les herbes et les ornières ; parfois ils ralentissaient un instant leur allure, puis accéléraient à nouveau comme s'ils se souvenaient d'une tâche urgente qu'ils auraient eu à accomplir. Le camion se traînait derrière eux, faisant un grand vacarme sur les trous et les bosses de la route.

Myron Danylovytch entendait ce bruit mais n'y prêtait aucune attention. Lorsque les chiens arrivèrent à sa hauteur, ils s'arrêtèrent aussitôt, indécis. Ils levèrent la tête, regardèrent le camion puis tous deux, d'abord le gris puis le roux, gagnèrent le bas-côté de la route où se trouvait l'homme étendu. Ils effleurèrent ses vêtements de leur museau puis flairèrent les herbes sèches. Ils restèrent sur place, sans bouger.

Arriva le camion. L'homme à lunettes, qui était assis près du chauffeur et fumait une cigarette, regarda négligemment, à travers ses verres rectangulaires, le paysan allongé. Deux autres, moins importants, promènèrent sur lui des regards indignés et leur bouche se tordit dans une grimace, comme si l'homme les avait choqués et profondément blessés par sa

1. M.T.S. : Abréviation de Station de Machines et de Tracteurs. (N.d.T.)

seule présence ; eux qui transportaient un chargement si important ! Sursautant avec les sacs, ils passèrent rapidement ; seules les étoiles couleur rouille de leur casquette lancèrent un éclat.

Le membre du Parti au plus haut grade réfléchit et fit au chauffeur le signe de s'arrêter. Il sauta sur le bas-côté et s'approcha du paysan. Au premier coup d'œil jeté de près, il fut persuadé que c'était bien lui : celui qui savait où se trouvait le calice ; celui dont les yeux avaient un éclat méprisant comme celui d'une chouette ! Voilà où il en était arrivé... Ses yeux s'étaient éteints ! éteints définitivement. C'était la fin, l'agonie. Maîtrisant son excitation, Otrokhodine ressentait un trouble amer qui se transforma en un sentiment triste de culpabilité ; mais quelle culpabilité ? Sa joie fit place à une impression douloureuse mais il garda son expression sévère. Il s'approcha tout près et les chiens, lui lançant un regard oblique, s'éloignèrent ; ils promenaient leur museau sur l'herbe et le soulevaient parfois en direction du camion pour renifler les odeurs alléchantes qui leur parvenaient.

– Pourquoi restes-tu étendu là ? demanda Otrokhodine.

Le paysan gardait le silence, appuyé sur le côté droit, son regard inexpressif perdu, au-delà de la route, dans la plaine immense.

– Tu te tais encore ? Tu vois pourtant où cela t'a mené !

Le paysan remua légèrement comme s'il voulait répondre ; mais son extrême faiblesse l'en empêcha-t-elle ou bien changea-t-il d'avis ?...

Otrokhodine se taisait aussi ; il le regardait même avec pitié car il voyait que le paysan vivait ses dernières heures. Il le regardait et se sentit soudain irrité et troublé par une plante. Le vent la faisait osciller régulièrement et paisiblement, non loin de la tête du mourant ; elle se balançait et se penchait sur lui. Elle inclinait sa fleur minuscule, misérable même, couleur de farine non pas blanche mais grisâtre... Elle agaçait Otrokhodine par le rythme régulier de ses oscillations et sa manière presque vivante de palpiter et de pencher

sa fleur, comme si elle compatissait et s'affligeait. Le paysan se taisait avec, sur le visage, son expression entêtée et fermée d'autrefois, son expression de désaccord, sans l'ancienne dureté que la douleur avait chassée.

Otrokhodine réfléchissait à ce qu'il pourrait lui demander maintenant. Une seule chose émergea du fond de sa conscience et apparut dans son esprit comme une certitude entachée d'aversion : le paysan devait le supplier ; oui, le supplier ; il en était absolument certain !... lui demander pardon, à lui Otrokhodine, et même se mettre à genoux. Alors il pourrait l'aider. Sinon, c'était impossible. S'il lui demandait pardon à genoux, il pourrait tout changer.

Otrokhodine savait qu'il pouvait emmener le paysan à la gare ou bien, le soir, sur le chemin du retour, le ramener au village et même lui donner un peu de pain. Sa situation changerait du tout au tout en s'améliorant considérablement. Tout cela était si affligeant. Il devait dire quelque chose.

– Je te demande pour la dernière fois, dit Otrokhodine en se penchant et en articulant bien, pour la dernière fois : où est le calice ? Tu auras le blé et la farine que je t'ai montrés et promis. Alors ne sois pas fou ! Tu es au bord de l'abîme. J'attends...

Le paysan détourna son regard des champs et arrêta ses yeux fiévreux sur Otrokhodine : il l'examina longtemps comme s'il essayait de le reconnaître et concentrait ses pensées. Puis, comprenant qui se tenait devant lui, il remua tristement les lèvres et, avec effort, finit par prononcer – sans méchanceté, sans aucun mépris mais avec seulement le désir de ne plus le voir – par prononcer en faisant un faible geste, comme pour le chasser :

– Va-t'en !...

Ces paroles blessèrent Otrokhodine, lui qui avait des sentiments de conciliation, et le rendirent furieux ; il froissa sa cigarette entre ses doigts et pinça les lèvres dans une expression de dépit. Il tourna brusquement les talons et, d'un pas

ferme, se dirigea vers le camion. Sans se retourner, sans dire un mot.

18

Alors que le véhicule s'éloignait et les dépassait, les chiens s'approchèrent du paysan. Ils se tinrent un instant immobiles puis, les yeux scintillants, se penchèrent, effleurèrent encore de leur museau les vêtements du mourant et l'herbe, et repartirent en trottant sur la route. Ils y flairaient l'odeur de caoutchouc des traces laissées par le camion puis les abandonnèrent pour aller sentir l'herbe sèche piétinée par des pieds d'hommes.

Katrannyk resta allongé jusqu'à ce que surviennent des jeunes gens du village qui passaient avec des charrettes : ils réparaient les routes et recevaient de la nourriture en guise de salaire ; ainsi, ils pouvaient survivre. Quand ils aperçurent l'homme allongé, ils arrêtaient l'une des charrettes et demandèrent :

– Que fais-tu là ?

– J'étais parti chercher du travail et maintenant je reviens, répondit Myron Danylovytch d'une voix enrouée, je ne peux plus marcher.

Ils l'aidèrent à s'asseoir sur une charrette et, faisant demi-tour vers le village, ils l'emmenèrent. Il descendit à l'entrée et les jeunes gens prirent une route latérale plus courte pour rejoindre les leurs.

Myron Danylovytch ne marcha pas longtemps : il en était incapable ! Il s'étendit à nouveau près d'un champ de blé dont les feuilles bruissaient doucement et paisiblement sous le vent, comme si elles s'ébrouaient dans le champ verdoyant et se penchaient vers le paysan. Il cueillit quelques feuilles et se mit à les manger : il en mâcha quelques-unes puis l'envie lui passa. Il s'endormit. Quand il s'éveilla, il se sentit terriblement faible.

A ce moment précis, les jeunes gens qui l'avaient amené,

rentraient à pied chez eux ; quand ils virent l'homme allongé, ils l'entourèrent.

– Pourquoi es-tu toujours là ?

– Je ne peux pas marcher...

Sa maison n'était pas loin : il fallait descendre un vallon, remonter un coteau, et ensuite prendre tout droit.

Les jeunes gens attendirent et, lorsque leur charrette arriva, ils emmenèrent à nouveau Myron Danylovitch, mais jusqu'à sa maison, cette fois. Ils le descendirent non loin du portail et s'éloignèrent. Lui, se tenant debout, essaya de se déplacer mais cela lui fut trop pénible ; il s'arrêta après avoir fait quelques pas. Deux villageois, le père et le fils adulte, passèrent et le saluèrent. Le vieux lui dit :

– Voilà longtemps qu'on ne t'avait vu ; nous pensions que tu étais mort.

– C'est ce qui va peut-être arriver ! Mais que ce soit au moins à la maison.

Ils le conduisirent dans la cour et continuèrent leur chemin dans les hautes herbes qui avaient envahi la route. Il resta un instant debout et, n'ayant pas la force de se tenir droit, il s'allongea sur l'herbe. Il était à la toute dernière extrémité. Il voyait devant lui le seuil mais ne pouvait l'atteindre ; il regarda le ciel et pensa : « Si seulement je pouvais voir mes enfants... » Soudain son cœur fut traversé par une douleur brève mais d'une violence insupportable et, autour de lui, tout disparut aussitôt.

A ce moment précis, toute la famille sortit de la maison car elle avait vu, par la fenêtre, que quelqu'un était arrivé et s'était allongé dans la cour. Les enfants regardent et reconnaissent leur père qui est couché là et qui, de toute évidence, a rendu l'âme.

– Papa ! s'écria Olenka qui semblait avoir perdu la raison sous l'effet d'une douleur intolérable ; elle se retourna et poussa un autre cri : – Maman ! – et elle se mit à frapper sa poitrine de ses petites mains.

La mère voyant son Olenka anéantie par le malheur, la saisit et la serra contre elle.

– Arrête, ma chérie ! Arrête, attends un peu !...

Son fils, comprenant enfin ce qui se passait, ne put rien dire : tout commença à tourner autour de lui ; il ferma les yeux, pencha la tête comme si quelqu'un s'apprêtait à le frapper et s'immobilisa près de sa mère.

Elle-même, sous le poids de leur chagrin, sentit qu'elle allait s'affaïsser sur place, comme une herbe sous la faux. L'univers entier lui paraissait menaçant et terrible, et elle avait l'impression d'être précipitée dans des ténèbres sans fin. La voilà seule, avec ses enfants, devant le malheur le plus affreux et le plus irréparable. Elle se pencha sur Myron Danylovytch, regarda son visage terreux, ses yeux creusés. Perdue, elle n'arrivait pas à concevoir ce qu'elle devait faire ; puis elle pensa : « Peut-être reviendra-t-il à lui ! » et elle demanda aussitôt à ses enfants :

– Aidez-moi !

Elle souleva son mari par les épaules pour le traîner jusqu'au seuil ; mais ses enfants sanglotaient et ne bougeaient pas.

– N'ayez pas peur, peut-être que papa vit encore –, aidez-moi !...

Ils firent ce qu'elle voulait mais ne lui furent pas d'un grand secours. Ils transportèrent Myron Danylovytch dans la maison et le couchèrent sur le large banc, près de la fenêtre ; ils apportèrent aussi sa musette.

Daria Oleksandrivna essaya de prendre le pouls de son mari mais elle ne le sentit pas. Elle prit alors un miroir pour vérifier s'il respirait ; elle le plaça devant sa bouche et le maintint ainsi. Une minute après, elle examina la surface en verre, qui ne portait aucune trace de vapeur ; seuls les murs, gris comme ceux d'une tombe, se reflétaient au fond de la glace.

Daria Oleksandrivna ne comprit pas immédiatement ce que cela signifiait mais lorsque le sens lui apparut claire-

ment, elle faillit s'évanouir. Elle lâcha le miroir qui se brisa en deux grands morceaux et en une multitude de petits éclats, longs et étroits, aux bords en biseau, coupants : toute sa vie s'effondrait ainsi et se brisait pour toujours.

Elle tenait difficilement debout ; elle se laissa tomber par terre, près du défunt, et murmura : « Mon Myron, mon pauvre Myron ! » – elle cacha son visage dans sa manche et se calma.

Les enfants pleuraient mais elle ne les entendait pas. Un siècle semblait s'être écoulé. Elle se releva, resta un moment immobile puis remplit une écuelle d'eau et prit une serviette. Les regards des enfants apeurés passaient de leur mère à leur père mort ; les larmes paraissaient s'être figées dans leurs yeux.

– Tiens la serviette ! dit la mère à Olenka.

Elle lava le visage et les mains du défunt. Elle dit à son fils :

– Apporte-moi la brosse !

Elle sortit des poches les certificats et les rangea, tels des objets précieux, dans un coffre. Elle nettoya les vêtements de son mari.

Lorsque le jour tomba, elle trouva le cierge qui avait déjà brûlé pour la grand-mère et elle le plaça entre les mains du mort. La flamme était mince comme le bec d'une colombe, face à la nuit qui les envahissait de ses ténèbres, les encerclait, pesante comme un roc, mais ne pouvait détruire cette lumière. La flamme était là, si paisible ! C'est à peine si elle tremblait sur les côtés, bleue autour de la mèche tordue et sanglante au sommet, à la pointe du pétale transparent. Une petite étoile blanche, très claire, en dessinait le centre. Une faible lumière émanait de cette flamme et éclairait les doigts osseux, cireux même, du défunt et son visage gris, noyé d'ombres profondes.

Déjà les enfants s'étaient endormis, sans manger, mais la mère restait assise près du mort ; les minutes fuyaient, emportant tous les espoirs qu'elle avait eus dans la vie.

Autour d'elle ne subsistait qu'un désert immense et noir et, sans les enfants, elle n'aurait plus rien eu en ce monde. Seules leurs petites âmes scintillaient encore là, près d'elle, dans la maison, comme sur une île perdue dans un océan de ténèbres et de mort.

Elle éteignit le cierge qui arrivait à sa fin. La lune apparut dans une trouée entre les nuages ; à travers la fenêtre, elle jeta sur le visage de son mari un rayon de lumière pâle et froide. Il se détacha dans la nuit avec ses traits si réguliers que l'obscurité soulignait et une solennité en émanait, comme s'il faisait un rêve étrange. Mais bientôt la lune se cacha et tout disparut.

En allant se coucher, Daria Oleksandrivna se répétait : « Il était si bon pour nous ! » Elle s'étendit mais ne put trouver le sommeil et à nouveau elle se disait en pensée : « Si paisible et si bon pour tous... » Des sentiments de plus en plus pénibles affluaient en elle comme si tout ce qui équilibrait son existence avait disparu et que seul le malheur s'avavançait. Comme une inondation glaciale qui se déverse sous votre porte en pleine nuit et clapote sous vos fenêtres.

Cependant le silence régnait dans la maison ; un silence profond, comme au fond d'une tombe que recouvrirait un plafond.

24

Le matin, les enfants se réveillèrent plus tôt que Daria Oleksandrivna mais ils ne bougèrent pas et restèrent longtemps silencieux, effrayés de voir leur père mort. Ensuite, tels des spectres, sans bruit mais réveillant leur mère en ouvrant la porte, ils sortirent sur le seuil et s'appuyèrent contre le mur noirci : un soleil lumineux et aveuglant les faisait cligner des yeux. Des nuages le recouvrirent tout à fait et un jour triste se leva devant eux ; un jour qui ressemblait à de la cendre lavée par la pluie, séchée par le vent.

La mère fit sa toilette et s'approcha du mort. Son visage

s'était tellement creusé ! Sur son menton, qui n'avait pas été rasé depuis longtemps, la barbe avait blanchi mais les moustaches avaient gardé leur couleur. Ses yeux clos, dans leurs cavités énormes et sombres, faisaient une saillie grise. Le signe le plus terrible de la mort se lisait sur le front dont la teinte avait indiciblement changé et qui avait si peu son aspect habituel qu'on en était douloureusement frappé ; en particulier sous la lumière ardente qui traversait les vitres et se déversait sur le visage. L'expression de profonde réflexion qui lui était si familière depuis tant d'années, ne s'était pas effacée. Pourtant la décomposition, qui semblait venir de dessous la terre, s'infiltrait sous l'enveloppe grise de ce corps et se montrait, menaçante, à ceux qui regardaient. Mais elle n'avait pas peur ; sous ces signes affreux, elle devenait quelque chose d'autre ; dans la bouche, par exemple, qui s'était dépliée et dont les contours s'étaient figés ; à travers la sécheresse de la mort apparaissait une certaine sérénité ; une sérénité profonde et heureuse qui avait dépassé les pensées d'autrefois et qu'on pouvait difficilement comprendre : la sérénité des enfants sages ! Son visage étonne par les changements qu'on y découvre : devenu étranger, il était perdu pour ce monde où le soleil s'était caché et où l'ombre des nuages avait recouvert les fenêtres. Tout était si triste ! L'être le plus cher qu'elle avait connu lui était devenu incompréhensiblement étranger comme si des murs invisibles s'étaient dressés entre eux et les avaient séparés pour toujours. Aucune force humaine ne pouvait les détruire et personne, personne ne pouvait y échapper. Elle se sentit si implacablement et irrévocablement livrée à cet immense malheur qu'elle se mit à pleurer ; un désespoir sans bornes emportait son âme comme la tempête un buisson. Elle pleurerait sans cris ni plaintes, sans murmures même, mais avec des larmes et des convulsions qui lui secouaient la poitrine : comme un hurlement que le cœur ne pouvait retenir plus longtemps. Elle s'agenouilla à nouveau, se frappant le front contre le banc, près du coude du défunt ; elle chuchotait,

désemparée : « Nous ne nous disputons jamais et vivions en bonne harmonie, les enfants en sont témoins ; mais il était écrit que nous ne resterions pas ici... Je sens que je vais bientôt le suivre car je n'ai plus aucune force... Je resterai avec les petits autant que je le pourrai ! – pardonne-moi si je t'ai fait du mal ; toi, tu n'as jamais été coupable envers moi. Nous nous rencontrerons là où Dieu nous appellera. »

Se relevant, elle baisa le front et les mains du défunt. Elle sortit et appela :

– Les enfants, nous allons enterrer notre pauvre papa !

Ils la regardèrent craintivement et s'approchèrent : le petit garçon était plus calme qu'Olenka, toute secouée de frissons comme si elle était malade ; elle trébuchait et semblait ne rien voir. Ses yeux étaient pourtant grands ouverts. La mère fait entrer les petits pour qu'ils disent adieu à leur père défunt :

– Demandez pardon à papa pour l'avoir mis en colère et embrassez sa main.

Ils chuchotèrent et effleurèrent des lèvres la main de leur père, ainsi que la mère le leur avait ordonné. Ils étaient si affligés qu'elle devait, à chaque instant, leur indiquer ce qu'ils devaient faire. Lorsqu'elle leur dit : « Priez pour que Dieu prenne papa en pitié ! », ils inclinèrent la tête et récitèrent tout bas les prières qu'ils savaient.

La mère les conduisit dans l'entrée et leur ordonna dans un chuchotement :

– Allons creuser une tombe !

Elle prit deux pelles et sortit dans le jardin, suivie de ses enfants. Ils choisirent un endroit près de la grand-mère et du fils aîné. La mère bêchait lentement et se reposait souvent ; André l'aidait avec l'autre pelle et Olenka dégageait la terre lorsqu'ils s'arrêtaient. Ils mirent une demi-journée à creuser un trou peu profond.

Vint le moment d'enterrer le défunt. Ils l'entourèrent dans la maison, se demandant comment l'emporter. La mère réfléchissait : devaient-ils le mettre sur une grosse toile et le traî-

ner car ils n'étaient pas assez forts pour le soulever ; ou bien faire glisser le banc comme un lit ? Il était en *šaule* bien sec et assez léger. Ils adoptèrent cette dernière solution. La mère saisit l'extrémité la plus lourde et les enfants l'aidèrent, poussant le banc, près des pieds de leur père. Ils le déplacèrent très lentement, avec les pauses fréquentes, et mirent longtemps à atteindre la tombe.

Il n'y avait pas de cercueil. Ils apportèrent des planches, destinées à faire du feu, en tapissèrent le fond du trou et placèrent un oreiller à la tête. Ils descendirent le défunt et le recouvrirent d'un drap en guise de linceul ; ils le recouvrirent et lancèrent les premiers mottes de terre. Mais ils cessèrent aussitôt. Lorsque la terre tomba sur le mort, des pleurs s'élevèrent ; les enfants se blottirent contre Daria Oleksandrivna et éclatèrent en sanglots désespérés que rien ne pouvait apaiser... Ils regrettaient tellement leur père : ses paroles et son cœur débordaient de tendresse pour eux, comme au paradis ; jamais ils n'avaient entendu de méchants cris.

Les petits se calmèrent et la mère leur demanda à voix basse de combler la fosse. Longtemps, ils ne purent s'y décider. Lorsque l'enterrement fut terminé, ils plantèrent une croix, formée de deux planchettes clouées, sur la terre fraîche de la petite tombe.

Tous trois restaient là, serrés les uns contre les autres, et n'avaient pas la force de s'en aller ; seuls et faibles sans leur soutien et leur protecteur, ils ne savaient pas s'ils pourraient survivre dans ce monde.

Ils rentrèrent dans la maison en y poussant le banc car, pendant la nuit, quelqu'un aurait pu le prendre pour le brûler. Se sentant aussi faible qu'un cadavre, la mère s'étendit. Elle resta près d'une heure sans connaissance ; puis soudain elle regarda ses enfants : c'était étrange !... Ils étaient assis et la regardaient d'un air si malheureux que son cœur tressaillit.

– Vous avez faim ! dit-elle.

Les enfants, cruellement affamés, se taisaient, ne gei-

gnaient pas, ne demandaient rien : ils souffraient en silence, comme des adultes. La mère s'approcha de la musette du défunt. Elle y trouva un pain de maïs et en coupa quelques tranches sur lesquelles se fixèrent les regards des enfants. Puis ils se troublèrent et attendirent.

– Prenez : papa l'a apporté pour nous. Il a usé ses dernières forces pour nous le donner. Remerciez-le et honorez sa mémoire !

Elle tendit le pain aux enfants et détourna son visage pour cacher ses larmes. Elle réchauffa la soupe. Le petit garçon mangeait avec application, ne perdant aucune miette : il les ramassait sur sa paume avec ses lèvres. Olenka mangea la moitié de sa tranche et posa le reste près d'elle.

– Qu'y a-t-il, mon enfant ?

– Je ne peux plus.

– Pourquoi donc ?

Olenka garda le silence ; puis elle demanda :

– Et vous, maman ?

– Après ; moi, je mangerai après.

Sa fille n'était pas comme d'habitude. Elle était indifférente et montrait une autre sensibilité, plus chaleureuse mais plus lointaine et étrangère ; comme si elle était coupée de toute chose ; telle une petite flamme qui, en palpitant, s'éteignait dans le matin.

24

La nuit fut sombre, impénétrable ; et une aube terne se leva avec, sur tout le ciel, un voile de nuages, comme une fumée, qui filaient et filaient sans fin. Quelques gouttes de pluie tombaient parfois puis s'arrêtaient.

La mère se réveilla tôt et prépara l'éternelle soupe : c'était, avec le reste du pain de maïs, un petit déjeuner acceptable.

André s'agita, s'habilla, alla jusqu'au seau et but une demi-cruche d'eau ; il erra dans la maison puis se mit à parler à sa sœur. Étonné, il demanda :

— Maman, pourquoi Olenka n'ouvre-t-elle pas les yeux ?
— ne se réveille-t-elle pas ?

Une douleur aiguë transperça la poitrine de la mère, comme si elle avait reçu un coup. Une pensée terrible traversa son esprit. Tremblante, elle quitta la table et se dirigea vers Olenka ; les jambes lui manquaient et refusaient d'avancer. Surmontant son malaise, elle courut soudain vers la petite qui commençait déjà à se figer...

— Olenka, qu'allons-nous devenir sans toi ?

La mère se blottit contre le cadavre encore chaud, ne pouvant que répéter :

— Ma petite fille, ma pauvre petite fille !

Elle se tut lorsqu'elle sentit que son cœur allait cesser de battre. Pour elle, tout devint sombre en plein jour. Et elle pensa : « Maintenant, sans toi, ma petite étoile, la vie n'a plus de sens pour nous. »

Elle prenait ses mains fines, sans poids, les pressait contre son visage et les arrosait de ses larmes. Elle se consumait de chagrin et rien ne pouvait la consoler ; elle répétait à voix basse : « Mon enfant chéri, qui oubliais mes paroles injustes et me pardonnais tout ; mon enfant, innocente et pure, mon étoile ! Pourquoi es-tu tombée du ciel et ne brilleras-tu plus jamais... »

Son cœur était lourd, plus lourd qu'elle ne pouvait le supporter. Ses larmes et ses sanglots s'étaient épuisés. Elle se releva et se tint debout sans parler ni bouger, comme taillée dans de la pierre. Son âme était précipitée dans des ténèbres sans fin, tel un oiseau aux ailes endommagées par l'orage, qui tombe dans une gorge rocheuse où un torrent le prendra et l'emportera dans l'inconnu noir.

Le jour finissait ; une pluie fine se mettait à tomber puis cessait. Les gouttes tapaient contre les vitres et glissaient, l'une après l'autre, s'arrêtaient un instant puis filaient enco-

re plus vite, laissant une traînée sombre. En fin de journée, la pluie se calma ; dans l'air azuré se déversait une lumière flamboyante dont les rais traversaient les fenêtres.

La mère ne pouvait se décider à enterrer Olenka ; la seule pensée de sortir l'enfant dans le jardin et de la recouvrir de terre l'effrayait.

Mais elle se domina.

Le vent ne soufflait pas en ce jour d'enterrement. Ils creusèrent un trou au fond duquel ils placèrent le dessus de la petite table qui se trouvait jusqu'alors dans l'autre pièce, la pièce froide. A la tête, la mère posa une petite musette : sa fille aimait y transporter ses livres ; « ce qu'elle aimait doit rester avec elle ! ». Elle ne garda qu'un seul cahier ; ce cahier qui fut la cause de tant de chagrin !

Ils descendirent Olenka dans la terre. Avant de la recouvrir, la mère jeta un regard autour d'elle : partout des mauvaises herbes ; seule une petite marguerite avait fleuri non loin, minuscule mais d'un blanc pur ; la mère la cueillit et la déposa dans les mains d'Olenka. Pendant tout l'enterrement et alors qu'elle refermait le trou, elle ne reprit pas ses sens et agit comme une somnambule.

Tout près, elle aperçut une pierre grise, finement granuleuse. Elle s'y assit et resta ainsi jusqu'au soir ; elle semblait s'être, elle aussi, pétrifiée.

Son fils venait lui parler ou l'appeler. Mais, après lui avoir jeté un regard, il se taisait, restait un instant près d'elle et s'en retournait à l'intérieur de la maison.

Reprenant ses esprits, elle vit soudain, comme à la lumière d'un éclair, combien le monde était devenu effrayant !... sauvage comme un désert où règnent des dragons qui se nourrissent du malheur des hommes. Les siens étaient partis et, tous deux, orphelins inconsolables, étaient abandonnés. D'innombrables âmes sont fauchées chaque jour autour d'eux ; et chacun des vivants ne compte plus ses peines. Les malheureux ! on les a enfermés entre des murs sur l'ordre de khans venus des ténèbres pour les anéantir en leur imposant des

épreuves infernales sans que personne, nulle part, ne le sache.

*

Un jour passe, puis un autre ; ils n'ont plus rien à manger. Un matin, la mère dit à son fils :

– Prépare-toi, nous partons ! Peut-être trouverons-nous quelque chose car ici, c'est la mort.

Elle prit l'argent que son mari avait rapporté ; une petite somme qui suffirait cependant à acheter des billets aller-retour pour la ville. Elle rangea la clé sous le toit de chaume :

– Si tu me perds, Andrijko, regagne la maison et je ferai de même ; n'oublie pas où se trouve la clé !

Ils coupèrent à travers champs ; des champs vides sur lesquels les mauvaises herbes avaient si bien monté en graine qu'elles bourdonnaient maintenant dans le vent. Des gens erraient et parfois quelques-uns regardaient la route où des hommes épuisés étaient étendus dans les caniveaux. Devant eux se traînaient des silhouettes solitaires qui allaient à la gare. La mère et le fils marchent, sans oser regarder les bas-côtés.

Près de la gare, les voyageurs étaient peu nombreux ; ils attendaient le train, assis par terre. Daria Oleksandrivna pensa en les observant : « Qu'il reste peu de gens ! Qui donc a lâché sur nous ce fléau infernal ?... Rien de semblable n'a jamais existé depuis que le soleil brille ! » Elle tient fermement la main de son fils, craignant maladivement de le laisser s'éloigner, même une minute, et de le perdre dans la foule : « Si je perdais mon dernier enfant, je mourrais ! »

Le train glissait lentement, comme si lui aussi souffrait de la famine ; il fumait terriblement car on jetait sans doute du bois vert dans la chaudière. Ils arrivèrent enfin à la ville. Partout s'étiraient des queues. D'un magasin avec une affiche indiquant qu'il était réservé aux ingénieurs et techniciens, sortaient des gens portant dans leurs mains une unique

betterave rouge : c'était tout ce qu'ils avaient reçu pour la journée. Les affamés se traînaient tous dans la même direction et, parmi eux, Daria Oleksandrivna et son fils qui allèrent en clopinant jusqu'à un immense magasin à un étage, portant une enseigne colorée.

– Maman, que veut dire « Comext » ? demanda le garçonnet après l'avoir lue.

– Commerce avec les étrangers, c'est-à-dire les gens des autres pays.

– Avec les étrangers ? reprit son fils ; quels étrangers ?

– Toutes sortes.

– Les Français ou les Américains ?

– On n'entend pas parler d'eux ici ; il n'y en a pas.

– Les Anglais ou les Allemands alors ?

– Non plus.

– Les Suédois, maman ?

– D'où viendraient-ils ? Voilà longtemps qu'on n'en a vu.

– Les Grecs peut-être ?

– Non, je ne pense pas.

– Je connais encore les Japonais, les Chinois...

– Ce ne sont pas eux non plus.

La mère et le fils n'élucidèrent donc pas de quels étrangers il s'agissait.

Leurs pauvres compatriotes, par contre, étaient assis sur les briques sales du trottoir : ces paysans auxquels on avait pris leur blé ; malades et devenus indifférents à force d'attendre, vêtus de haillons tenant à l'aide de ficelles qui les entouraient, reliées les unes aux autres par de nombreux nœuds. Leurs visages étaient jaunes, grisâtres et si creusés que seule la peau recouvrait les os ; ou bien l'hydropisie les faisait enfler. Certains mouraient pour avoir mangé du pain reçu en aumône alors que leur long jeûne avait rétréci leur estomac. Une vieille femme assise contre un mur avait le cou tordu et une contraction douloureuse lui déformait le visage : il s'était figé ainsi dans la mort ; un morceau de pain sortait de sa bouche.

- Maman, pourquoi des morts sont-ils assis ici ? chuchota le garçonnet.

- Tu vois, on les a affamés jusqu'à les rendre malades, puis on leur a enlevé les objets sacrés, en or, qu'ils portaient : les croix et les petites icônes ; en échange, on leur a donné des morceaux de pain qui les ont achevés.

Bien nourris, confortablement habillés, des commis allaient et venaient dans le « Comext », se penchaient sur les comptoirs et coulaient des regards obliques qui exprimaient un dédain à peine voilé. Même lorsqu'ils parlaient aux gens, ils ne les regardaient pas dans les yeux mais, avec des gestes brusques, furtifs parfois, ils préparaient ce qui revenait à chacun ; ils tendaient le paquet et se détournaient immédiatement pour déplacer ou même simplement effleurer quelque chose.

Tout ici était en abondance : les grains et la farine dans les sacs, les biscuits emballés, toutes sortes de poissons en conserve, du jambon et du saucisson, du sucre et du beurre : tout ce dont un être humain avait besoin ; on aurait pu sauver beaucoup de ceux qui mouraient de faim dans la ville.

Mais on ne leur donnait rien ; et ceux qui se faufilaient ici sans posséder aucun objet précieux en or ou en argent, ou au moins un minuscule diamant, étaient chassés sans ménagement, comme des bêtes.

Seuls s'approchaient du comptoir ceux qui apportaient des choses précieuses : boucles d'oreilles, bagues, bracelets, ducats, couverts en argent, diamants ou objets en or.

Une femme, qui avait souffert de la faim jusqu'à être maigre comme un spectre, se traînait en tenant une petite icône avec une châsse en argent, qui pendait au bout d'un cordon passé autour de son cou. A sa manière de la porter, tous voyaient qu'on la lui prenait alors qu'elle était à la dernière extrémité. Elle s'arrêta devant l'employé replet qui la regarda avec une morosité menaçante et un éclat vif et scrutateur dans ses prunelles enfoncées ; en un instant, il transperça, à

travers l'icône, le cœur de cette malheureuse créature et, pour un quart de seconde, la vue de l'argent sembla le faire revivre.

Lorsque la paysanne posa l'icône sur le comptoir, il la saisit avec ses ongles pointus et sales. Il la tourna rapidement. Il arracha la châsse et la jeta sur la balance ; il lança l'icône elle-même à la vieille, d'un geste négligent, comme une chose parfaitement inutile à ses yeux. Il rangea la châsse dans une des caisses qui se trouvaient près de lui, par terre, et que personne ne pouvait voir. Il glissa une quittance à la femme au visage soucieux parmi ces objets précieux, auréolés de chagrin, de souffrance et de mort.

Daria Oleksandrivna regardait la vieille femme d'un air effrayé : « Bien que ce soit un péché de vendre une icône, il le faut pourtant ! Même si la pauvre vieille ne survit pas ; et on le voit à ses yeux... Ils amassent des richesses en profitant du malheur des gens ! » Daria Oleksandrivna avait une broche en argent : un objet d'un travail ancien, un cadeau de sa mère... « Je vais la vendre pour nourrir Andrijko ; quant à moi, que je meure sans cadeau ou avec... »

On lui délivra un reçu. Le tenant d'une main, son fils de l'autre, elle erre dans le bâtiment, entre les vitrines.

– Qu'allons-nous acheter ? demande-t-elle à son fils.

Ses grands yeux fixent tous ces aliments, mais il garde le silence.

– De quoi as-tu envie ?

– De pain !

– Achetons de la farine et nous ferons une galette.

Il se tait : il est d'accord.

– Nous avons oublié le goût du vrai pain, dit la mère, regarde, de la farine, blanche comme la neige.

Ils lui donnèrent un peu de cette farine ; attrapant sa musette, sur son épaule, elle en sortit un sachet propre dans lequel elle versa la farine. Elle rangea le sachet et emmena son fils au plus vite loin de cet endroit pour qu'il ne soit pas tenté par ces aliments inabordables qui attireraient les yeux

affamés et tourmentaient les malheureux qui regardaient de la rue.

Alors qu'ils marchaient sur le trottoir en direction de la gare, la mère et le fils aperçurent un petit homme brun d'âge moyen, un ouvrier d'après son aspect, accompagné d'un adolescent de seize ans, aux cheveux noirs lui aussi. Ils examinaient les vitrines, passant de l'une à l'autre, dans la rue où se hâtaient les Katrannyk ; l'adolescent dit en s'adressant au plus âgé :

– Les aliments restent au « Comext » ou dans les entrepôts alors que les gens meurent de faim. Moi, je ne ferais pas ainsi, je les nourrirais.

– Toi, tu le ferais, c'est vrai. Mais eux ne veulent pas. En voilà des maîtres !

– Ils ne sont pas des nôtres, voilà pourquoi ils ne veulent pas, dit l'adolescent, ce sont des étrangers et des assassins.

– D'où tiens-tu cela ? demande le plus âgé en jetant des regards craintifs autour de lui.

– S'ils n'étaient pas des ennemis, continue tristement l'adolescent, ils ne tueraient pas le peuple en l'affamant.

Daria Oleksandrivna se fit la remarque suivante : « Voilà un gaillard qui, à peine sorti du berceau, cherche les causes du malheur et voit déjà d'où il provient. »

Mais l'adolescent, comme s'il récitait une leçon, continuait son discours :

– Je sais pour qui ils...

– Plus bas ! Qu'est-ce que tu sais ? – et l'ouvrier lança à nouveau des regards inquiets sur les côtés ; ne voyant que les têtes baissées de créatures épuisées et en haillons, il se rassura. L'adolescent en arrivait au principal :

– C'est une sombre affaire que complotent ceux qui se nomment eux-mêmes les étrangers : la guerre contre les travailleurs.

– Où as-tu appris cela ? Tais-toi au moins jusqu'à ce que nous soyons à la maison !

– Je n'en parle nulle part ailleurs ! se défend l'adolescent.

- Tu es bien précoce, mon enfant ! C'est la vérité que tu cherches ? On met longtemps à la trouver, tu sais.

Ils tournèrent dans une rue latérale d'où parvenait la rumeur d'un marché. Et là, près des magasins, des queues immenses s'étiraient : la misère paysanne s'agglutinait.

- On vend du pain, maman !

- Tu veux attendre ? Ça va être long.

- Si c'est très long, il vaut mieux partir.

Elle hésita un peu et, craignant les rafles, elle voulut continuer jusqu'à la gare ; mais soit ! « Peut-être obtiendrai-je un peu de nourriture pour mon fils ; si la chasse commence, nous nous sauverons aussitôt. »

Ils firent la queue pour du pain industriel. Ils grignotaient leurs derniers beignets, durs comme du silex. Les gens restèrent attroupés jusqu'au soir mais personne ne réussit à avoir du pain. Alors qu'ils se dispersaient, on les entendait dire qu'il fallait venir faire la queue très tôt, bien avant le lever du soleil. Certains restèrent pour passer la nuit sur place.

Daria Oleksandrivna avait remarqué, non loin du magasin, des marches devant une porte : elle s'y assit avec son fils et commença bientôt à somnoler, la tête entre les bras. Son fils se blottit contre elle et s'endormit aussitôt. La nuit était plus froide que d'habitude, humide, avec un vent pénétrant qui arrachait même les feuilles vertes d'un pommier, dans la cour, et les jetait, par-dessus la palissade, sur les briques faiblement éclairées par la lanterne qui surplombait le numéro de la maison. La mère, tour à tour, s'assoupissait puis se réveillait, transie de froid. Elle pensait que le malheur les arrachait à la vie, comme ces feuilles, et les jetait dans l'abîme.

Le temps passait avec une lenteur effrayante ; comme un escargot qui traînerait sa coquille sur du sable mouillé.

Les gens commencèrent à affluer pour faire la queue au moment où elle s'endormit très profondément. Un brouhaha la réveilla : une foule impressionnante s'était rassemblée ! - la queue palpite et bouillonne, comme un ruisseau dans

lequel des enfants, pour s'amuser, agitent une baguette. Tous crient et se lamentent, se bousculent et bandent leurs dernières forces pour ne pas tomber sous la poussée des autres.

Quelqu'un est piétiné mais personne n'entend sa voix : il semble que cette masse humaine soit en proie à une fièvre inconnue jusqu'alors ; les plus paisibles deviennent sauvages et méchants. La bousculade prit fin et les gens irrités reprirent place, tant bien que mal, dans la queue qui s'étendait très loin. Aucun espoir d'accéder aux portes du magasin !

– Il faut se faire fauve, avec des griffes d'acier, dit la mère à son fils, mais toi et moi, nous resterons les derniers, comme hier.

Le magasin, au loin, est à peine visible. Ils attendaient, attendaient et le soleil s'élevait au-dessus des toits rouillés. Et encore une fois, sans succès ! – car tout le pain fut épuisé avant que le quart de la queue ait pu en acheter. Alors elle se désagrégea et chacun repartit où il pouvait.

Daria Oleksandrivna tenait à peine sur ses jambes ; elle sentait que sa tête allait se mettre à tourner et que le monde allait s'assombrir et disparaître : « Je vais sans doute bientôt mourir. Pourvu que ce ne soit pas dans la rue ! » Elle s'éloigna de la queue avec son fils, ne sachant que faire.

– Retournons à la maison, peut-être ? demanda-t-elle à André ; nous n'aurons jamais de chance dans les queues.

André se réjouit : rentrer au plus vite !... Là-bas, on pouvait au moins attraper des zisels, alors qu'ici on ne voit même pas la terre ; tout n'est qu'asphalte et pierre.

Une foule dense se pressait à la gare, comme dans une fourmilière ; elle entoure le bâtiment ; des gens sont allongés sur les pavés, occupent la place et le square aux arbustes malingres et à la clôture arrachée. Partout sont couchés des paysans déguenillés et décharnés, comme dans un cimetière qui bougerait au soleil.

Et attendre à nouveau, attendre sans fin que le train arrive, qui a beaucoup de retard. La mère est assise avec son fils contre un mur et, épuisée, elle somnole encore.

Lorsque le train arriva, il se fit une telle bousculade qu'il fut difficile d'approcher. Les paysans se poussaient les uns les autres, se frayant un chemin, avec une énergie frénétique, vers l'entrée des wagons, car c'était pour chacun la porte du salut, même temporaire, le seul moyen d'échapper à la mort sur les pavés mouillés, parmi ces milliers d'hommes qui agonisaient.

La multitude, autour d'elle, l'écrasait, l'entraînant loin des portes et il fallait s'arracher à elle en s'aidant avec les mains et la musette ; ses voisins faisaient de même dans ce tourbillon général. Ils lui broyaient les épaules et hurlaient. Les trains étaient si rares ! Mortellement épuisé, chacun savait que, s'il n'entrait pas dans ce wagon, il finirait sur la place et ne serait qu'un cadavre que viendrait ramasser le camion funéraire ; chacun devenait fou et essayait de fendre la foule. Une masse tourbillonnante faisait irruption dans les portes avec des cris, des plaintes, des injures, des coups, des tiraillements ; elle entraîna Daria Oleksandrivna et son fils dans son remous et les pressa tant que, sur leurs vêtements qui craquaient, les boutons sautèrent. Soudain, la mère sent qu'elle est séparée de son fils et qu'ils sont emportés dans des directions opposées ; elle essaie de s'arracher à la foule, se met à crier désespérément vers Andrijko, mais sa voix se noie dans ces hurlements inhumains. Les courants qui parcouraient la foule les éloignèrent encore plus. Elle se débattait comme un poisson pris dans un filet, mais des valises et des sacs, des coudes et des épaules la heurtaient, lui faisant perdre l'équilibre, pesaient sur elle jusqu'à lui couper la respiration et la rejetaient loin des portes. Le train partit et elle était là ! Elle voulait se dégager au plus vite de la foule car, si son fils était resté dans la gare, il la cherchait et il fallait courir vers lui. Elle avançait plus facilement car la masse humaine, après le départ du train, s'était amollie, déshypnotisée ; elle devenait clairsemée et se dispersait.

Elle courait parmi les gens, appelant : « Andrijko ! Où es-tu ? - Je suis là, Andrijko ! » Elle regardait autour d'elle

mais son fils n'était nulle part ; sans doute avait-il été emporté par les autres dans un wagon et était-il parti. L'effroi la cloua sur place, à la pensée qu'il ne connaissait pas la route et qu'ils étaient maintenant séparés pour longtemps, pour toujours peut-être. Son désespoir était sans bornes. Mais une pensée lui traversa l'esprit : « Il demandera son chemin aux gens et ils lui expliqueront. » La mère se consolait et n'aspirait qu'à une seule chose : retourner au plus vite chez elle !... Y préparer une galette pour nourrir son fils car il n'y avait rien à manger à la maison.

Jamais encore elle n'avait attendu un train avec autant d'impatience ! Il lui semblait que chaque seconde s'étirait exprès et accumulait en elle un poids considérable pour devenir un énorme rocher qui s'effondrait dans un fracas silencieux, alors que la suivante commençait à peine à prendre forme. L'éternité elle-même – comme une rivière qui se libère des glaces à la débâcle – glissait sur la gare avec une lenteur mortelle.

Un train arriva ; Daria Oleksandrivna, avec l'intuition soudaine et mystérieuse que donnent le malheur et la ruse innocente d'une mère inquiète, se faufila, en dépit de la multitude, sur le quai, alors qu'on commençait à peine à laisser passer les gens. Elle se précipita vers la porte d'un wagon et réussit à s'engouffrer à l'intérieur ; elle s'assit près d'une fenêtre ; pour voir les gares où passait le train ; peut-être apercevrait-elle Andrijko sur un quai.

Alors seulement, elle ressentit, à travers une amertume insupportable et des pleurs silencieux, son extrême fatigue. Sa vue se troublait. Elle s'endormit, mais une inquiétude constante et brûlante la réveilla bientôt.

La maison n'est plus loin : les paysages de la steppe défilent devant ses yeux. Il lui reste juste assez de forces pour gagner le seuil de sa porte, préparer une galette pour le plus jeune de ses enfants, qu'elle a si malencontreusement perdu et s'abandonner, pour la dernière fois, à sa faiblesse.

Le train passa dans un tunnel, sous une route, et elle aperçut son image sur la vitre noire : une tête de mort ! une tête de mort enveloppée dans un foulard, sur un cou maigre comme une branche de bouleau desséchée.

« Je sens, pense-t-elle, que je ne survivrai pas !... Si je pouvais arriver le plus vite possible chez moi... »

Elle somnole à nouveau, mais écoute, dans son demi-sommeil – son esprit tantôt s'éveillant, tantôt s'obscurcissant – la conversation de ses voisines qui parlent à voix basse, mais distincte. Elles n'ont plus rien à craindre et déversent tout le désespoir dont leur âme est pleine, car elles arrivent au terme de leur vie.

La voix basse, enrouée et haletante appartient à une paysanne hâlée comme une prune séchée. Plus jeune, d'une pâleur de cire, sa voisine, aux cheveux clairsemés qui lui pendent sur les yeux, a une voix pure bien que faible et parle en phrases hachées.

– C'est le Malin qui a ordonné d'exterminer les gens, dit la plus âgée.

– Eh oui ! Nous sommes perdus...

– Regardez, ils remplissent le Nord de pauvres hères – les lettres qui arrivent le disent bien – et les font souffrir ! Les gens écrivent qu'ils usent leurs dernières forces à construire une voie ferrée ; les pauvres diables travaillent dur ; un tiers meurt et le reste, après avoir fini la ligne, commence à s'habituier. Ils reprennent pied, soufflent un peu. On pourrait les laisser se remettre, retrouver figure humaine. Mais non, on

les envoie encore plus loin. Et ce sera la même chose avec l'usine : ils mourront en la construisant et ceux qui resteront conserveront encore un espoir. Mais on ne les laissera pas en paix. Ils seront chassés de cet endroit avant qu'ils ne retrouvent leurs esprits. De la voie ferrée, on les envoie à l'usine, de l'usine à la voie ferrée, et ainsi de suite ; alors que c'est tout à fait inutile ! On les fait marcher et on les tourmente, on les tourmente et on les fait marcher ! Ils sont emmenés dans des marais glacés où ils meurent encore plus vite. Tout est organisé pour martyriser les gens et les faire descendre dans la tombe. Les dirigeants ont été placés dans ce but par la main du diable ; ils sont triés sur le volet !

Les femmes se turent car le train traversait une station d'aiguillage.

La plus âgée soupira et reprit ses réflexions :

– Prenez nos voisins, par exemple ; leur famille a été séparée ; le fils a été emmené à l'armée et il a servi jusqu'à ce qu'il apprenne l'arrestation de son père : alors qu'il avait bu, il avait tenu, devant témoins, certains propos ; on lui a cherché des histoires pour un mot malheureux et on s'est souvenu qu'il avait employé, autrefois, un journalier. C'était un parent qui avait habité un été chez lui et l'avait aidé. On l'a accusé d'être un koulak et envoyé travailler comme bûcheron. Son fils, devenu suspect, a été transféré dans une équipe de travailleurs, ceux qu'on appelle les « ouvriers gratuits ». Il est allé construire une voie ferrée dans un endroit perdu. La mère est restée seule à la maison. Elle recevait des lettres. Mais au bout d'un an, plus de nouvelles du père. Alors elle entreprit des démarches pour obtenir un laissez-passer et aller le voir. Son mari était si faible qu'il pouvait à peine bouger. Le travail était effrayant, surhumain ; les gens tombaient comme des mouches et mouraient, mais on en amenait toujours de nouveaux auxquels on criait : travaille plus vite ! travaille plus ! Ils perdaient la raison, marchaient en silence et devenaient amnésiques. Un jour, cet homme alla à la rivière où l'on faisait flotter les troncs coupés et s'y pendit ; on le

décrocha trop tard. Sa femme, munie du laissez-passer, arriva juste à ce moment-là ; elle arrive et, à sa rencontre, on apporte son mari mort !

« – C'est bien ! lui dirent ceux qui le portaient ; il y a au moins quelqu'un pour pleurer ce pauvre homme. Nous, personne ne s'affligera lorsque nous mourrons.

– La souffrance est partout. Les déportés sont malheureux et ce n'est guère mieux pour ceux qui restent, prononça la plus jeune.

– Il doit en être ainsi avant la destruction du monde par le feu.

– Oui ! acquiesça la plus jeune ; ils nous tourmentent comme des diables. Tenez : chez nous, une commission est arrivée de Moscou. Nous sommes tous entraînés à des interrogatoires. Ils attrapent une femme et la harcèlent : avoue où tu as caché ton blé ! Ils lui lient les mains derrière le dos et la pendent par les nattes dans la grange ; ils ont enroulé les deux nattes ensemble, les ont consolidées avec une corde et ont suspendu la paysanne sur une poutre. Elle resta longtemps ainsi ; la douleur lui avait engourdi les muscles. Alors ils ont arrosé d'eau glacée ses pieds nus. La peau se refroidissait et l'eau gelait ; bientôt se forma une enveloppe de glace. Eux continuaient à arroser régulièrement, l'épaisseur de glace augmentait et les pieds de la femme furent peu à peu recouverts de bottes glacées. L'eau, en coulant, se transformait en pointes de glace qui ressemblaient aux glaçons qui pendent sous les toits.

« – Où as-tu caché le blé ? lui lançait au visage son bourreau.

« Elle se taisait ; elle se tut longtemps. Elle se souvenait qu'un petit sac de grains était caché au fond d'un trou, dans un champ ; elle le gardait pour nourrir ses enfants : ils mourront si elle le leur donne. Et elle se taisait. Mais c'était si pénible ! Elle sentait venir la mort ; que deviendraient alors ses enfants ?... Ils périront, sans elle. Il lui fallait vivre et elle pourrait sauver ses enfants, même sans le blé caché.

« - Laissez-moi ! dit-elle dans un râle car elle ne pouvait même plus parler ; je vais vous le dire.

« - Tu aurais pu te décider plus tôt, au lieu de serrer les dents ! laissa tomber dans un ricanement celui qui l'interrogeait ; détachez-la ! Parle maintenant, ou je te pends à nouveau ! menaçait-il.

« - Dans notre bout de terre, qui se trouve au-dessus du ravin, près du troisième monticule après la borne, sous le blé d'automne, chuchotait la femme plus morte que vive.

« - Déchausse-la ! ordonna celui qui interrogeait à son adjoint ; ce dernier brisa les bottes de glace avec un bâton, blessant jusqu'au sang les pieds de la victime. Elle poussa un soupir douloureux et se tut pour toujours.

- Ils n'ont pitié de personne, remarqua la vieille femme.

- De personne ! Ils sont devenus pires que des fauves...

- Ils n'ont pitié ni des petits, ni des grands, continua la vieille femme, des « vingt-cinq mille » ou quelque chose comme ça sont arrivés, toujours de Moscou, se sont installés dans des maisons qui ne leur appartenaient pas et - vas-y que je te jette les paysans à la rue ! Ils chassent tout le monde, les adultes, les enfants, directement dans la boue et le froid, car c'était déjà l'automne. Ils entrent dans une ferme où ils ne trouvent que des enfants : leurs pères ont été déportés et leurs mères sont mortes. Le membre du Parti se met à crier :

« - Sortez de la maison !

« Les enfants ne bougent pas ; ils ne font que regarder ces étrangers de leurs yeux creusés.

« Les « vingt-cinq mille » jurent et, appelant un voisin, lui ordonnent :

« - Chasse-moi ces enfants !

« - Je ne peux pas. Faites de moi ce que vous voulez ; je suis prêt à mourir, mais je ne peux pas chasser ces enfants.

« Ils le couvrirent d'injures grossières, en russe, et le jetèrent dehors. Ils s'attaquèrent eux-mêmes aux enfants : ils

s'en saisirent et les jetèrent sur la boue glacée. Les enfants sans abri traînaient dans le froid, cherchant un endroit où se blottir ; ils souffrirent ainsi toute une semaine. Mais ces maudits "vingt-cinq mille" ne les laissèrent pas en paix. Ils firent venir une charrette qui ramassa les enfants et les mères qu'on put retrouver, et on les achemina vers un ravin à une trentaine de verstes de là : on les y jeta tous. Et c'était profond ! De nombreux enfants se blessèrent en tombant ; ils agonisèrent là-bas jusqu'à ce que la mort vienne les délivrer. Certaines familles se cachèrent dans des recoins du village, avant leur venue ; les gens leur dirent : creusez des trous dans la terre, sur les collines ou les pentes ; faites-vous une habitation ; nous vous donnerons tout ce qu'il vous faut : des pelles et du bois.

« Les sans-abri creusèrent des refuges et s'y tapirent jusqu'à l'hiver. Mais ces "vingt-cinq mille" l'apprirent, les encerclèrent et jetèrent les malheureux sur la neige : beaucoup moururent de froid.

« Une femme s'était réfugiée, avec ses enfants, dans une étable, chez des amis ; elle y vivait comme dans une petite maison. Les "vingt-cinq mille" arrivèrent et les jetèrent dans la neige ; les enfants s'accrochaient, suppliaient, pleuraient, mais ils n'attendrirent aucun d'entre eux : crevez et c'est tout ! Le soir, un vieux voisin dit à la veuve : "Tu vas mourir si tu restes là ! Va à la ville, à Kharkov, chez mon fils. Il a un peu de bien ; tu travailleras, là-bas, et tu auras de quoi manger." La femme suivit ses conseils ; elle laissa un de ses enfants chez ce voisin et partit à la ville avec l'autre. Elle fut accueillie par une brave famille ; au début, ils la nourrirent peu car elle souffrait déjà d'hydropisie. Voilà comment sont les choses !

– Tout a changé ! explique la plus jeune ; autrefois, on n'assassinait que la nuit, maintenant on le fait même le jour ; et ils poussent au crime ceux qui n'ont plus toute leur raison.

Le train traversait en grondant les étendues couvertes de

mauvaises herbes. Mais deux âmes ne pouvaient détacher leurs pensées de ce qui se passait.

– C'est la même chose dans notre village, avec les enfants : la plupart ont disparu, raconte la plus jeune ; un homme qui habitait à la lisière du village, non loin de chez nous, sortit un jour de sa maison pour s'affairer dans le jardin ; il était faible et arrivait tout juste à lever les bras. Il aperçut un garçonnet qui avait les plus grandes difficultés à avancer ; et le pauvre homme s'affligea car il le connaissait : « Tiens, voilà le petit orphelin ! Il faudrait lui donner un morceau de pain car il est petit et malheureux ; mais où le prendre ? Moi-même, je vais bientôt mourir et mes enfants avec moi. » Le garçonnet était devenu une ombre. Il était complètement orphelin : son père avait été tué à la guerre et sa mère était morte avant d'avoir pu élever son fils ; il errait de famille en famille. Il aperçut une grange dans la cour voisine et y entra. Le paysan pensa : « Le pauvre orphelin va se blottir dans un coin et se reposer un peu ; demain, je lui porterai quelque chose à manger. » Le soir, il rentra dans la maison sans avoir vu le garçonnet sortir de la grange. Le lendemain, il prit une galette : chez vous aussi sans doute, on fait cuire un mélange d'écorce de bouleau, d'arroche, d'orties et de toutes sortes de plantes ? Il la prit et la porta dans la grange. Il ouvrit la porte et un violent courant d'air souffla ; dans les coins, il aperçut des outils abîmés et de la paille, mais nulle trace du garçonnet ! Il fouilla les coins et les recoins mais non, personne ! Serait-il sorti dans la nuit ? mais pour aller où ? Le bonhomme resta un moment mais, alors qu'il s'apprêtait à rentrer, il sentit soudain son cœur se glacer : du sang ! – qui avait coulé en grande quantité sur la paille ! Quelqu'un avait visiblement essayé de le nettoyer avec un balai, mais sans résultat. « Eh bien ! » chuchota l'homme ; il sentit l'effroi lui paralyser l'âme. « Des déments ont tué le garçonnet ! pour la viande... Maintenant, ils vont le manger... C'est épouvantable ! » Le bonhomme sortit rapidement et rentra chez lui. Mais il ne pouvait rester en place. « Les miliciens sont des

fauves mais il faut bien que quelqu'un sur terre s'occupe de telles affaires ! Qu'au moins ils mettent bon ordre à ceci. » Il alla au soviet municipal et, rencontrant des miliciens, il leur raconta ce qu'il avait vu. Ils se rendirent sur les lieux pour perquisitionner ; le bonhomme les accompagna ainsi qu'un autre paysan qu'ils prirent en route.

« Seule la maîtresse de maison était chez elle : son mari était parti on ne sait où depuis longtemps. Elle était silencieuse et immobile, comme un poteau ; seuls ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux. Soudain, elle se mit à trembler puis se transforma à nouveau en poteau ; elle gardait le silence, ouvrait de larges yeux et ne comprenait rien. Le bonhomme pensa : "C'est bien ça ! Elle a perdu la raison."

« Ils regardèrent dans le poêle, y trouvèrent une marmite ; et là, une cuisse du garçonnet, coupée en morceaux : elle paraissait de la viande en gelée. Le reste était caché dans la cave.

« Ils conduisirent la femme au soviet et l'enfermèrent dans une cellule ; lorsqu'ils vinrent la chercher pour l'emmener à la ville, elle était morte. »

En écoutant cette conversation, Daria Oleksandrivna était torturée par l'inquiétude ; lorsqu'elle entendit le récit sur le meurtre de l'enfant, l'angoisse, telle une vipère d'acier chauffée à blanc, lui tennailla le cœur. Elle devait arriver au plus vite à la maison !

Sa douleur morale et son impatience croissaient avec chaque parole du récit qu'elle entendait, de ces faits qu'elle connaissait déjà d'ailleurs. A cet instant précis où l'on relatait des morts d'enfants, un immense désespoir envahit son âme. Il était horrible d'imaginer ces malheurs, mais une vision implacable s'imposait d'elle-même : son fils souffrant comme ceux qui étaient morts. Peut-être a-t-il été jeté dans un ravin. Son cœur s'arrêtait de battre à chaque nouvelle lueur de son imagination et elle craignait d'entendre la conversation de ses voisines ; mais en dépit de sa peur, elle lui parvenait après qu'une petite partie se fut perdue dans le bruit et le brouhaha des voyageurs qui couvraient le vacarme

des roues du train. La voix de la plus âgée des femmes s'éleva à nouveau :

– Un jour, je suis allée dans un village voisin et là, près des premières maisons, sont plantées des planches qui portent une inscription en noir disant qu'il n'y a plus personne.

– De telles planches pousseront partout ! répondit son interlocutrice.

– Certainement !

– Ceux qui restent sont arrêtés pour des vétilles et leurs souffrances s'achèvent en Sibérie, dans les neiges.

– Tout est prévu : il faut en exterminer le plus grand nombre possible ; l'ordre en a été donné. On jette les gens hors de leur maison, dans les bois, pour qu'ils meurent. Nombreux sont les habitants de notre village qui ont été ainsi chassés. Ils creusaient des trous sous les buissons et s'y blottissaient. Ou ils attachaient ensemble le haut des branches d'un noisetier et vivaient à l'intérieur comme dans une hutte. Dans les champs, ils déterraient des pommes de terre gelées, celles de l'année dernière, et arrivaient à survivre. Alors les membres du Parti et les casquettes rouges attrapèrent les gens, les amenèrent au soviet municipal pour les interroger : « Pourquoi n'es-tu pas mort ? » Parce qu'il faut que les gens meurent : à Moscou, on leur a donné un plan à réaliser ; un plan qui vient de plus loin encore, de la maison de soufre qui se dresse dans les ténèbres.

– Mon défunt mari aussi le disait souvent : tout ça est organisé ! Et dans les saints Écrits, le prophète avait prédit le malheur pour que nous nous en gardions.

– Je l'ai entendu dire. Je n'ai pas eu l'occasion de le lire car je ne possède pas ce livre et mes yeux sont usés ; même si je le trouvais, je ne pourrais pas le lire, se justifie la vieille femme.

Son interlocutrice lui résume lentement :

– Il est écrit qu'un monstre universel, c'est-à-dire un mélange de plusieurs monstres, sortira des mers et égorgera les gens comme un enragé. Tout cela s'est vérifié : le monstre, qui égorge tout le monde !... Et ses serviteurs sont pareils

– les « vingt-cinq mille » dont vous parlez. Ils contemplent les cadavres et se réjouissent, disant, dans une langue qui n'est pas la nôtre : « Ah, ah ! ils mangeaient du pain quand ils étaient vivants, mais maintenant ils sont morts ! »

– Tout indique la même cause, dit la plus vieille.

Dans l'imagination de Daria Oleksandrivna se dessine le reflet d'un filet immense que tendent les « vingt-cinq mille » et où pointent des cadavres. Mais elle ne pouvait se concentrer sur cette vision car toutes ses pensées se tournaient vers sa maison : y arriver plus vite ! Par chance, le changement suivant se fit rapidement et sans la maudite bousculade. Elle parvint encore à s'asseoir près d'une fenêtre. Derrière la vitre défilent à nouveau des vallons et des collines, parmi lesquels brille un étang : paysage familier de sa région natale ; voilà sa gare ! Daria Oleksandrivna ne se souvient plus comment elle sortit du train et se retrouva sur la route. Combien de fois l'avait-elle parcourue dans un sens ou dans l'autre ! Alors, elle lui paraissait courte, mais maintenant, elle s'étirait sans fin ; chaque pas lui était pénible et douloureux. Elle était impatiente, comme si un feu brûlait son cœur. La voûte céleste, au-dessus de la route, était couverte de nuages entrecoupés par des lacs bleus.

Elle se hâtait et s'accrochait aux herbes brisées. Elle dépassa les monticules, près de l'entrée du village – la maison n'est plus loin – et aurait voulu voir déjà si des mains d'enfant avaient ouvert la porte.

La porte était fermée. La clé n'avait pas bougé de sa place, sous le toit de chaume. Elle pénétra dans la maison comme dans une tombe. Franchissant le seuil, elle sentit que son âme ne connaîtrait plus jamais la paix. Elle devait retourner à la gare et, de là, gagner à nouveau la ville ; peut-être, en chemin, apercevrait-elle son fils sur un quai.

Elle resta longtemps plantée au milieu de la maison, lançant parfois des regards autour d'elle : quelque chose n'aurait-il pas été déplacé ? Cela signifierait que son fils était entré, ressorti, et qu'il reviendrait bientôt.

Mais non, aucun indice.

La mère s'allongea pour prendre un peu de repos et sombra aussitôt dans un sommeil aussi amer que sa douleur. Elle se réveilla tard et alla sur les tombes qui avaient emporté ses êtres chers. La terre s'était affaissée et les tombes étaient devenues inégales : il fallait les arranger et planter quelques fleurs.

Elle arracha les mauvaises herbes. Elle pleura avec amertume, en silence, répétant dans son cœur : on nous a séparés, on nous a empêchés de finir nos jours ensemble, au sein de notre famille chérie ; on nous a séparés et je ne trouve plus mon chemin, la mort vient me prendre ; le destin n'a pas voulu que je reste près de vous, maman, et près de toi, mon ami si cher ; j'aurais aimé veiller sur mes enfants, mais ils ne sont plus à moi : je les ai tous perdus ; je vais venir près de vous, là où notre malheur prendra fin, mais maintenant je retourne chercher mon dernier enfant ; laissez-moi partir en paix aujourd'hui, bientôt je serai devant vous, je le sens...

Ayant donné libre cours à son chagrin, elle rentra dans la maison pour pétrir de la pâte ; elle fit cuire une petite galette blanche comme la lune. Elle couvrit la table d'une nappe et regarda par les fenêtres, dans la rue et le jardin abandonné ; il lui semblait que son fils allait arriver et qu'elle pourrait lui donner à manger.

Elle brisa un morceau de la galette et le mangea.

Elle attendit le lendemain et sombra dans une tristesse insupportable. Comme auparavant, elle souffrait de la faim ; mais une douleur plus grande encore dominait son âme : une sorte de fièvre accompagnée d'une angoisse qui rongait ses pensées. Alentour, tout semblait s'être mis en mouvement et assaillir son âme déchirée, remplie d'une douleur aiguë qui n'avait même pas de nom. Son âme devait regarder en face la cruelle vision qui, jusqu'alors, était restée enfouie dans l'inconscience et qui se révélait maintenant, dressant sous elle un bûcher où, comme une condamnée, elle devait brûler d'une inquiétude sans fin.

En proie à ces angoisses, Daria Oleksandrivna alla sur le terrain vague cueillir des feuilles d'oseille. Une fois rentrée, elle prépara une soupe et reprit un morceau de la galette : ce fut là son déjeuner. Elle enveloppa la galette entamée dans la nappe, la cacha sous l'oreiller de son fils sur lequel elle déposa une courte lettre : André devait attendre sa mère qui reviendrait bientôt ; elle part à sa recherche.

Une telle tristesse étreignait son cœur qu'elle ne pouvait se décider à passer le seuil. Il lui semblait qu'elle devait franchir ici la limite de l'autre monde. Elle visitait tous les recoins de la maison et leur disait adieu. Elle trouva le cahier de la défunte Olenka et le pressa contre son visage comme le jour de l'enterrement ; elle le couvrit de larmes amères en disant : « Ma pauvre enfant ! » et, le cachant sur sa poitrine, elle sortit de la maison. Elle ferma la porte et remit la clé à son ancienne place, sous le toit de chaume. Elle marcha lentement vers la gare, espérant, avant de monter dans le train, voir apparaître son fils.

Elle longea la lisière du village et se rappela qu'ici blanchoyaient toujours des maisonnettes entourées de vergers au-dessus desquels bruissaient des peupliers alignés ou plantés deux par deux, comme s'ils gardaient le portail ou le portillon, et les feuilles de leur cime semblaient côtoyer le soleil. Tout était propre et agréable à l'œil. Dans chaque cour, sous les fenêtres, scintillaient des parterres fleuris ; le pavot brûlait, les tournesols flamboyaient, plus éclatants que l'étoffe d'une chasuble : un miracle de fleurs douces comme une aurore. Des enfants en habits clairs allaient et venaient comme des anges et jouaient. Les oiseaux offraient leurs chants. Tout était conforme aux commandements de Dieu ; ils vivaient dans un monde beau et le remerciaient pour ses bienfaits.

Daria Oleksandrivna regardait maintenant : quel malheur ! L'endroit s'était métamorphosé. Des démons muets l'avaient changé et la parole de soufre du khan jaune avait tué toute vie, ne laissant qu'un désert sombre. Tous les ver-

gers avaient été abattus ; çà et là, dans les cours, parmi les mauvaises herbes, pointaient quelques souches. Tout ce qui fleurissait au soleil avait disparu, comme emporté par une tempête, un incendie, une inondation ou une épidémie. Il ne restait que d'épaisses broussailles qui ressemblaient à des fourrés sauvages. Aucun appentis, aucune grange ni remise, que des maisons en ruine ! Aucun tremblement de terre n'aurait pu anéantir ces marques d'une civilisation comme l'invasion barbare venue du nord, alliée au khanat jaune. Dans les herbes, témoins d'un malheur affreux, les cheminées solitaires noircissent là où se trouvait autrefois l'âtre d'une famille, avec ses joies et le gazouillement innocent des enfants.

Tout est détruit ! Des vols de corbeaux tournoient au-dessus de ce pays transformé en désert, suivent les routes et s'éloignent dans la steppe devenue un océan d'herbes folles.

Arrivée à la gare, la paysanne regarda autour d'elle : aucun enfant. Elle s'assit et attendit. Au bout d'un certain temps, il lui sembla voir son fils perdu souffrir et mourir ; tout son être fut saisi d'une angoisse insupportable, comme jamais encore elle n'en avait ressenti.

26

Alors que le courant l'emportait seul dans le wagon, le garçonnet se sentait désemparé ; il appelait sa maman mais sa voix se noyait dans les hurlements et la terrible bousculade. Il ne parvenait pas à sortir car le flot le rejetait loin des portes, inaccessibles comme un barrage rompu.

Il parcourut les couloirs des wagons : sa mère n'était pas là. Il se tapit dans un coin et pleura de désespoir ; puis il se calma et se mit à observer les gares où s'arrêtait le train.

Certaines ressemblaient à celle où il devait descendre mais il ne reconnaissait rien de familier et les laissait passer. Il s'endormit près d'une fenêtre où on lui fit une petite place.

Il se réveilla tard et sauta sur le quai ; dans son sommeil, il avait laissé passer beaucoup de gares, aussi s'accrocha-t-il à l'attelage d'un train de marchandises pour retourner en arrière. Dans la nuit, il descendit à une gare qui lui rappela celle de Klénototcha ; il s'assit contre un mur et attendit qu'il fit jour. Le ciel et les champs s'éclairèrent ; le beau soleil qui s'était levé les inondait de chaleur et de lumière. Il ne connaissait pas la route, mais il partit : il n'y avait rien à manger dans les wagons alors qu'ici, il pourrait au moins déterrer une racine. Au village, pas une âme ; les mauvaises herbes étaient plus hautes que lui, de la taille d'un noisetier. Les écartant, le garçonnet parcourut, dans un bruissement, les ruelles bordées de ruines et se dirigea vers une habitation en meilleur état.

A l'intérieur, tout semblait attendre les propriétaires : sur la table un pot en terre cuite et une cruche, dans le vaisselier des plats, un banc contre le mur et des chaises sous les fenêtres. Mais aucune trace de vêtements et aucun lit ! Pas une couverture, pas une toile, ni un matelas, ni une serviette : aucun tissu. Et puis rien, absolument rien à manger...

« La peste », pensa le garçonnet en sortant ; il se rappelait les paroles de sa mère lorsqu'elle voyait un tel état d'abandon.

Les maisons voisines étaient vides comme des tombes.

Enfin, il pénétra dans une habitation et vit une petite fumée monter du poêle où brûlait du charbon. Sur le sol, il remarqua les restes d'un tabouret fendu, mais pas de hache. Il trouva, sur la table, un bol contenant un mélange de vieilles betteraves cuites avec des herbes nouvelles. Le garçonnet vida tout le bol : c'était une soupe sans sel, aigre comme du bortsch, acide comme de l'oseille.

Il sortit et entendit un bruissement tout proche, dans les herbes immenses. Il hésitait : fallait-il aller voir ou non ? Il

avait peur car c'était peut-être un mangeur d'hommes ! Mais la curiosité l'emporta. Avec prudence, à pas de loup, il s'approcha comme un chasseur ; il aperçut des tiges cassées et des traces de pas.

Soudain, il s'immobilisa ! Dans une clairière, des squelettes lancent des reflets blancs : des squelettes de chiens, de chats, de corbeaux et d'autres petites bêtes. Près d'eux, de la cendre et quelques briques formant un poêle. Le garçonnet avance et se fige à nouveau car il entend des bruissements qui se rapprochent. Il attend un instant et fait quelques pas ; il écarte doucement les rangées d'herbes.

Encore quelques pas et il reste cloué sur place ! Devant ses yeux s'étend une clairière et là, près d'un cerisier devenu sauvage, un vieillard trie des herbes ; il les pose sur le côté, puis se lève, tenant dans une main un bâton pointu et dans l'autre une pierre. Lui-même, maigre, les cheveux blancs comme un génie des neiges, ressemble à un spectre : une barbe blanche et hirsute lui descend sur la poitrine ; sur sa tête, des mèches pendent comme des lambeaux de brume. Ses yeux sont enfoncés sous les broussailles de ses sourcils tombants. Des guenilles noires de saleté, sans ceinture pour les retenir, couvrent l'homme aux pieds nus ; il en a attaché les morceaux entre eux avec des ficelles pour qu'ils tiennent sur son squelette.

Le vieillard aperçut le visiteur inattendu :

– Qui es-tu ?

– Je me suis perdu.

– Ne viens pas ici. On va t'attraper et te faire cuire.

– Et vous ?

– Moi aussi, si on me trouve : mais le bouillon sera bien maigre. Je n'ai que des os secs et des veines dures, ça ne convient pas. D'ailleurs je vais mourir demain ; je vais faire cuire ces racines et je mourrai. Sauve-toi car c'est dangereux ici !

– Grand-père, c'est la peste qui a emporté tout le monde ?

– Non, fiston, c'est l'État.

– Vous vous êtes caché ?

– Lorsqu'ils ont fait irruption, j'étais malade. J'étais allé chercher de l'eau et je suis tombé. L'herbe est haute et ils ne m'ont pas vu. Cours vite jusqu'à la gare. Des fous errent par ici : ils t'égorgeront.

– Adieu, grand-père ! – Le garçon se dirigea vers la rue déserte : il marchait sans penser ; et soudain, effrayé par les paroles du vieillard et le désert qui l'entourait, il se mit à courir, le cœur étreint comme si un feu infernal dont les flammes se tordaient telles des vipères, le chassait du village vide. A bout de souffle, il crut entendre quelqu'un crier : « Oh là ! » – et ce cri, qui semblait sortir d'une tombe, résonna. Et à nouveau le silence ; un silence effroyable parmi ces herbes et ces ruines !

»

Le garçonnet attendit près de la gare, sur une pente où le train, en montant, devrait ralentir. Lorsque les contours des wagons perdirent leur scintillement flou, le garçonnet prit son élan, comme pour une course, et attrapa le garde-fou. Il ressentit une douleur aiguë dans l'épaule mais, emporté par son élan, il lança ses jambes sur le marchepied et la vitesse le colla au wagon.

A un nœud ferroviaire, il fut chassé du train. Il observa alors les autres : ils se glissaient sous les wagons de voyageurs et s'accrochaient aux barres de fer. Il fit de même et s'étendit aussi. Il voyagea ainsi jusqu'à minuit. Lorsqu'il ressentit une faim atroce, à en avoir des fourmillements sur la peau, il sortit ; il se retrouva dans la gare d'une petite ville. Il fureta partout, jouant des coudes, et tomba sur des pelures de pommes. Il les ramassa, les essuya et les mangea. Il trouva une boîte défoncée qui contenait, dans un paquet déchiré, des restes de biscuits ; il les avala et flaira longtemps le papier odorant. Dans un réservoir, il puisa, avec un gobelet qui tintait au bout d'une chaîne, de l'eau chaude et sale.

La lune brillait au milieu des étoiles, comme un rouble posé sur du satin parmi des perles éparpillées, et sa lumière éclairait le sol : de la boue partout, des ordures, des lambeaux de journaux piétinés et couverts de crachats ; des déchets de toutes sortes et d'aspects variés, depuis les bouteilles cassées jusqu'aux mégots. Le garçonnet se dirigea vers un réservoir d'eau éventré, illuminé par un rayon, auquel faisaient face des acacias bien alignés.

Des wagons s'accumulaient sur les voies et les locomotives manœuvraient en faisant entendre le chuintement de leur vapeur et leur sifflement perçant. Près des acacias, loin des dédales des voies ferrées, se trouvait un petit train de marchandises. Il pouvait s'y accrocher et faire un bout de chemin ; « dès que les machinistes tourneront la tête, je sauterai ! » décida le garçonnet. Il se dissimula derrière un arbre sur lequel s'appuyait une haie vive coupée de passages.

Il entendait le bruit des pas des gardes qui faisaient leur ronde et contrôlaient sans doute les wagons. Le chef s'avança, les portes s'ouvrirent – face à la lune – et se refermèrent aussitôt après le contrôle. Le spectacle glaça le petit garçon : les wagons étaient remplis de cadavres empilés comme des planches. Le chef, faisant traîner sa voix de basse, dit à l'un de ses adjoints :

– Qu'on les jette dans une fosse : une couche de ce chargement, par-dessus du bois et du pétrole, ensuite une autre couche et encore du combustible ; que tout cela brûle ! Tu en es responsable.

– A vos ordres !... répondit l'adjoint.

Le chef s'éloigna avec les gardes en marchant au pas, et bientôt le train quitta la gare dans un grondement. Resté seul, le garçonnet pensa : « Si je m'étais caché sous le wagon, j'aurais brûlé ! » Il se blottit longtemps derrière les arbres, craignant de sortir.

Des cliquetis retentissaient dans la gare, des feux scintillaient et se déplaçaient ; des sifflements et des bourdonnements traversaient l'étendue noire ; enfin, le petit gar-

çon osa quitter sa cachette et gagner furtivement le quai.

Une boule de papier vola alors de la fenêtre d'un wagon. Le garçonnet la défroissa et y trouva des croûtes de pain, des déchets de concombres avec les queues, des os de poulet avec des restes de peau et de grosses miettes. Il oublia aussitôt sa peur car la faim s'était à nouveau emparée de tout son être, le faisant trembler convulsivement et le glaçant de douleur. Il tourna à l'angle d'un bâtiment, se cacha dans son ombre et mangea les peaux, le cartilage et les restes de viande sur les os qu'il suça et rongea. En même temps, il avala les croûtes de pain. Il secoua les grosses miettes directement dans sa bouche : elles se collaient contre sa langue comme des copeaux de fer contre un aimant et disparaissaient sur-le-champ.

Il nettoya tout, tel un fourmilier.

Il s'accroupit contre un mur et, à l'abri, dormit une partie de la nuit. Puis il s'installa sous un wagon de voyageurs et roula jusqu'à ce qu'il s'arrête dans le vacarme et les cris. Un milicien regarda sous les wagons et chassa les voyageurs clandestins sur le quai d'où on les poussa vers un groupe déjà rassemblé près de l'entrée de la gare.

- C'est la frontière russe, conclurent les voyageurs les plus âgés, elle n'existait plus lorsqu'on emportait nos richesses, mais maintenant elle a réapparu.

- Pour nos céréales l'entrée est libre, mais pour nous, il y a une frontière.

- Et ils l'ont fermée : mourez, mais on ne vous laissera pas passer !

- Pourquoi agissent-ils ainsi ? Ils ont pris notre nourriture et nous exterminent...

Les miliciens poussèrent le groupe dans des wagons à marchandises et, devant la frontière fermée, le train repartit en arrière. A leur rencontre, venant d'Ukraine, filaient vers la frontière des convois chargés de céréales, de légumes, de viande et de tout, de tout ce que tire de la terre le labeur incessant des hommes. Quant à eux, après avoir produit des

richesses pour leur voisin, ils étaient chassés, mourant de faim, avec des injures effroyables, et devaient agoniser dans leurs ruines pillées.

Près du garçonnet se trouvait un homme extraordinairement long, aux moustaches raides et aux cheveux grisonnants, avec des yeux gris – des yeux tristes et sereins comme l'eau d'une source. Il portait un sac rempli d'outils dans lequel se dessinait la forme d'une hache. Sans précipitation et avec application, l'homme roulait une cigarette : il mesura et arracha le rectangle approprié de papier journal ; il sortit sa blague et préleva la quantité voulue d'un tabac qu'il avait fait lui-même ; il la versa sur le papier qui formait un creux entre trois doigts de sa main gauche ; il rangea la blague et se mit à faire sa cigarette. Il roula, en plusieurs gestes progressifs, le papier, en mordit bien régulièrement le bord, l'humidifia avec sa salive et le colla avec des gestes répétitifs pour bien lisser la jointure. Il arracha le papier superflu d'un côté et planta la cigarette entre ses dents. Il sortit alors un appareil pour l'allumer : un petit morceau de tissu desséché et réduit en cendre était fixé sur un silex ; une tige de fer vint frapper contre le bord pointu, faisant jaillir une étincelle. Enfin, il se mit à fumer ! Toujours avec une lenteur et un flegme géologique que vinrent contredire des paroles reflétant une pensée caustique et une ironie sur soi-même :

– La réception chez le frère aîné a été agréable ? Il ne nous reste plus qu'à manger un chat en entrée !

– Il n'y a plus de chats : tous ont déjà été mangés ! répondit le garçonnet.

– Dommage. Où vas-tu ?

– A la maison ; ma mère m'y attend.

– Avec de la nourriture ?

– Elle a, dans son fichu, de la farine qu'elle a échangée ; pour faire une galette.

– Ce n'est pas beaucoup. Vous ne survivrez pas tous les deux. Viens avec moi chercher du travail en Biélorussie : là-

bas les gens sont comme nous ; ils ne ressemblent pas à ceux qui...

– Je ne peux pas ! Ma mère m'attend.

– Comment va-t-elle nourrir deux bouches ? Une seule, c'est plus facile ; elle vivra de racines. Elle s'inquiète et guette ton retour ? Là-bas, vous mourrez tous les deux. Quel dommage ! Tu pourrais gagner de quoi acheter un peu de pain pour elle ; les garçons portent les petites branches et ils sont payés pour ça.

– Non, je vais chez maman !

– Comme tu veux. Mais à deux, vous ne survivrez ni l'un ni l'autre, si vous n'avez rien à manger. C'est partout pareil. Tu t'es perdu ?

– Oui ; ça fait trois jours que j'erre...

– Ce n'est pas mieux ! Plutôt que d'errer, tu devrais gagner de l'argent, ne serait-ce que pour un seul pain. Je dirai que tu es mon neveu. Moi, je suis plâtrier et j'ai travaillé dans une briqueterie ; mais puisque je ne trouve plus d'embauche dans mon métier, je peux très bien être bûcheron.

Le garçonnet s'ennuyait beaucoup de sa mère mais l'idée qu'il pourrait la sauver avec le pain qu'il aurait gagné l'emporta ; il devint le neveu du bûcheron. Nikifor Pétrovytch, ou tout simplement, oncle Nikifor, donna au garçonnet du chou haché avec de l'huile et un morceau de pain plat. Il lui raconta son précédent voyage dans le Nord, dans la capitale.

– Voilà où sont toutes nos richesses, nos céréales et nos volailles ! Tout part là-bas : le beurre, le lard, le sucre, le fromage, le pain ; en un mot, tout ! J'avais réussi à passer mais je n'ai pas pu me faire enregistrer et j'ai dû tourner les talons. Maintenant la frontière est hermétique. Nous irons en Biélorussie : les gens y sont braves ; ils gardent dans leur cœur la vérité et nous aident, en bons voisins. J'ai une adresse et j'aurais dû m'y rendre directement, mais j'espérais passer ici ! Toi, d'où viens-tu ?

– Du village de Klénotchka...

– Attends un peu : cela tient du miracle ! N'y a-t-il pas, près de votre Klénototcha, un moulin à vapeur ?

– Si, il y a bien un moulin, à l'écart du village.

– Et une sucrerie tout près ?

– Tout près, oui ; papa y achetait de la mélasse.

– Et encore plus loin, dans la forêt, une maison de repos ?

– On l'aperçoit, en effet.

– Voilà pourquoi je te demande tout ça : à la briqueterie, j'ai rencontré deux personnes de Klénototcha. Le poseur de poêles Béréjan et sa femme ne sont pas de chez vous ? Il avait de grands yeux, une voix basse et sonore comme une trompette ; sa femme était noire et menue comme un grain de blé.

– Ils sont bien de chez nous ! Je les connais.

– C'est le destin lui-même qui me permet de te transmettre l'histoire des Béréjan. Si tu rencontres des habitants de ton village qui les connaissent, dis-leur qu'ils ne sont plus. Ils ont été engagés tous les deux à la briqueterie où moi-même je m'usais ; un travail d'enfer pour lequel on ne te jette qu'un kopeck de cuivre ! Une sueur de cheval t'inonde, un courant d'air qu'on croirait sorti d'une glacière passe et te transite les os. La femme du poêlier prit froid et, après une courte maladie, mourut ; les docteurs dirent : « phtisie galopante. » Le chagrin du mari fut terrible : il maigrit et devint mince comme un fil de fer. Seuls ses yeux brillaient comme des cierges. Une fois, alors qu'il montait des briques sur une passerelle de bois, il perdit l'équilibre, tomba et mourut sur le coup. Sans souffrir. Ils avaient un cœur d'or, tous les deux. Elle s'affligeait sans cesse de voir les gens mourir. Il demanda à parler à des gens de son village avant de mourir ; il voulait leur dire quelque chose, mais il rendit l'âme avant. Je suis content de te le raconter et toi, dis-le aux autres.

Apprenant la mort des Béréjan, le garçon devint triste. Il s'assombrit ! Près de cet homme aux yeux immenses qui s'illuminaient d'un bleu presque céleste et près de sa brave femme, la paix et la joie vous envahissaient, tel le rayonnement

du printemps nouveau qui n'était encore apparu nulle part. Ce rayonnement restera dans la clairière aux vieux peupliers qui se dressent devant les lointains sombres. Le garçonnet garda le silence toute la journée.

*

Ils arrivèrent dans une petite gare entourée de forêts. Des centaines de travailleurs se déversèrent sur la route bosselée qui traversait des marais d'un roux clair, tapissés de mousse fraîche. Les fourrés devenaient de plus en plus profonds : ils semblaient n'avoir plus de fin ; les cimes s'élançaient ensemble jusqu'aux nuages. Soudain s'ouvrit un espace libre.

– Que d'arbres ont été abattus ! s'écria le garçonnet.

– Pas mal, oui ; sur une distance d'une huitaine de verstes.

Tous furent engagés : les hommes, les femmes, les adolescents ; on leur désigna des places dans les baraquements et on les mit aussitôt au travail ! Les plus forts devaient scier les arbres, les plus faibles les élaguer à la hache et les emporter. On leur donnait, comme aides, des garçonnetts qui devaient s'occuper des petites branches. La journée de travail durait de l'aube au crépuscule.

Que les arbres étaient hauts ! Ceux qui voulaient regarder leur cime devaient retenir leur casquette. Les gens grouillaient partout comme des fourmis ; ils sont si nombreux que, sous leurs efforts communs, des arbres centenaires s'affaissaient les uns après les autres en craquant comme si la tempête les abattait. Les branches crépitaient comme des coups de fusil. Les scies grincent. Les coups de hache retentissent, accompagnés du bruissement des branches qu'on traîne. Les bras de cette foule font disparaître rapidement la forêt. André et les autres garçons tirent des branchages ; décharnés et affamés, ils se déplacent tous lentement comme s'ils somnolaient. Le soir, la multitude regagne les baraquements, les châlits, les couchettes, les hamacs. L'oncle se plaint que Moscou commande ici aussi et ne leur donne, pour tout salai-

re, qu'un malheureux rouble, alors que le travail est infernal ! Si on ne leur servait pas de soupe pour le déjeuner, ils n'auraient qu'à mourir.

— Tant que nous ne nous débarrasserons pas de notre protecteur, nous serons malheureux !



Dans un baraquement voisin, une jeune fille enfla et mourut : on la sortit très tôt, sans avoir fait sa toilette. On la coucha au fond d'un trou humide, sur lequel on fit un petit monticule de terre et c'est tout ! On voyait d'autres tombes d'argile qui s'étaient inégalement affaissées.

Le travail ne s'arrêtait jamais : nettoyant un espace destiné à un aérodrome, la multitude humaine dévore, comme des insectes qui rongent les tiges, la forêt centenaire dans laquelle elle se désagrège.

Certains jeunes gens épousèrent des Biélorusses et allèrent vivre dans leur village. Une grand-mère et sa petite-fille, qui s'était fiancée à un chauffeur biélorusse, firent de même ; abandonnant le camp, le chauffeur partit travailler dans une usine. Alors que l'oncle Nikifor et André revenaient du village, où ils avaient acheté de la nourriture pour compléter la soupe, le chauffeur les croisa et s'arrêta pour les emmener : peu agissaient ainsi.

Au village, les habitants les avaient bien nourris et avaient refusé leur argent ; ils leur avaient vendu bon marché des légumes qu'ils leur avaient généreusement pesés.

L'oncle, sur le chemin du retour, répétait au garçonnet :

— Je te l'avais bien dit, les gens ici sont amicaux et paisibles. Avec eux, on peut vivre ! Ecoute-moi : si on te dit ceux-là ou ceux-ci sont un grand peuple parce qu'ils sont nombreux et font beaucoup de bruit, ne le crois pas. Ça ne suffit pas ! Regarde un peu leur cœur ! S'ils ont un cœur de pierre, c'est un peuple petit et leur multitude sera réduite à rien. S'il est rempli de bonté, alors le peuple est grand et Dieu le place

très haut. Même s'ils ne sont pas très nombreux, ils se multiplieront car Dieu le voudra ainsi ! – C'est ce qui arrivera aux Biélorusses. Regarde autour de toi : qui t'a tendu la main et t'a aidé ? Les maisonnettes ici sont blanches comme chez nous ; dans le Nord, les maisons sont noires. Là-bas aussi vivent de bonnes âmes ; beaucoup ont des cœurs fraternels ; mais tout au fond se dissimule la méchanceté, comme une vipère sous une pierre. Tant que tout va bien, ils sont aussi gentils que des parents ; mais s'il arrive quelque chose, les crochets apparaissent sous la pierre ! Tout peut être réuni chez un seul homme : il t'aidera lorsqu'il se sentira très, très généreux, puis te donnera un coup de poignard dans le ventre. Ils ont pris notre pain, ils nous regardent mourir et personne, personne n'a pitié de nous, ne nous aide. Personne ! Ni dans les villes, ni dans les campagnes. Ils ne font que nous injurier. Leurs maisons sont noires, non sans raison. Ici, elles sont blanches.

L'oncle se tut. Les murs verdoyants de la forêt s'élevaient jusqu'au ciel : tout en haut, près des nuages blancs, le grondement des cimes roulait dans l'espace lumineux.

Les premiers jours, tout intéressait le garçonnet dans le camp ; puis il commença à s'ennuyer car, devant ses yeux, se tenait toujours la silhouette de sa mère. Le travail l'impatientait et les incitations à augmenter le rendement lui étaient pénibles ; les surveillants criaient toujours la même chose : tire plus vite ! Les gens arrivaient comme des naufragés fuyant une mer de famine et chacun devait se dépêcher, bien qu'il pût à peine se déplacer.

Tous les jours, on portait des cadavres dans la longue clairière de la forêt, remplie de tombes.

Le cœur du garçonnet se serre quand il pense à sa mère solitaire qui le cherche. La nuit, il se réveille. Une sombre angoisse s'empare de lui, comme le pressentiment d'un incendie. Après, dans la journée, il regarde autour de lui sans rien voir, comme s'il dormait. Un soir, il dit à l'oncle Nikifor :

– Je vais retourner chez maman. Elle est peut-être en train de mourir.

– Je ne voudrais pas que tu partes car, dans une même maison, tous sont souvent décimés. J'aurais voulu qu'un seul au moins survive. Mais si tu l'as décidé, pars ! Quand tu en auras envie, reviens ici. Prends cette feuille, ton chemin y est indiqué ; ce doit être juste car j'ai demandé aux gens autour de moi.

Il lui donna de l'argent et une musette avec de la nourriture. Il l'accompagna jusqu'à la gare pour lui dire adieu ; il le suivit du regard, en murmurant :

– Quel pauvre gamin !

Et, tête basse, il regagna lentement le camp.

27

Le garçonnet gardait l'argent qu'il avait gagné et celui qu'on lui avait donné pour sa maman, afin qu'elle achète du pain industriel. Il voyageait sans payer, évitant les contrôleurs qui pourchassaient avec un zèle rigoureux ce type de voyageurs. Et il prit du retard ; sa musette se vida : seuls une cuillère, un couteau, un gobelet, du sel et un demi-pain l'alourdissaient. Outre un vieux journal qui pouvait lui servir à allumer du feu, il avait, à tout hasard, des allumettes.

Dans une vieille gare où le train s'était arrêté pour longtemps, André sortit de dessous le ventre du wagon et examina les alentours. S'éloignant du kiosque sombre de la coopérative qui se trouvait à quelques maisons de là, sur un espace dégagé, les gens portaient quelque chose enveloppé dans du papier. La queue ne comprenait qu'une vingtaine de personnes.

Il croisa un petit vieillard à la barbe taillée en rond, comme sculptée dans de la craie, qui, s'arrêtant près du mur de la gare, déplia le papier et se mit à manger ; il mangeait et mangeait puis, soudain, ne pouvant plus continuer, il cessa. Il devint blême et se saisit le ventre à deux mains en chancelant : il s'appuya contre les briques. Il vomit ce qu'il avait avalé. Il regarda André et des larmes, provoquées par le spasme, lui montèrent aux yeux. Il dit :

– N'achète pas ça, mon garçon ! C'est de la chair humaine, douceâtre et bon marché. On la vend au prix d'État, mais cette viande a un goût de mort. Je suis à jamais marqué par le péché. Va-t'en, ne t'approche pas !

André contourna le kiosque, observant la queue qui s'était formée : c'était noir comme en enfer ! Bientôt, la file se désagrégea et quelqu'un dit d'une voix très forte :

– Il ne reste plus rien !

André fureta dans toute la gare : rien de comestible, à part de l'eau croupie. Non loin, s'étendaient de larges talus et des plaines coupées de ravins, des collines entourant des champs verdoyants qui ressemblaient à ceux de son village où il attrapait des zisels avec son père. Et s'il essayait seul ? Tout près coulait un ruisseau ; il pourrait inonder le terrier.

Près de la poubelle traînait une boîte de fer-blanc, une sorte de vieux pot percé. Le garçonnet enfonça dans les ouvertures des petits « bouchons » formés de branches et de chiffons ; il les colla avec du goudron qu'il ramassa sur des rails mis au rebut. Du fil de fer traînait aux alentours, rouillé et tordu, et il en fit une anse pour son seau. Il s'arma d'une espèce de « sonde », de pieux et d'un bâton.

Dans les champs, il remarqua beaucoup de terriers de zisels, effondrés et envahis par les herbes. Lorsqu'il tomba sur un terrier habité, il se prépara à l'assaut en démolissant les trous voisins pour que l'animal délogé ne puisse s'y réfugier. Il versait de l'eau dans le terrier, mais rien n'en sortait... « C'est un canard ou quoi ? » pensa le garçonnet déçu ; il enfonça un fil de fer mais en vain, le trou était trop sinueux.

Alors qu'il se reposait, quelque chose fila devant lui et bondit dans un des terriers ouverts un peu plus loin. Le chasseur en condamna aussitôt l'entrée avec deux pieux et boucha tous les trous alentour.

Et, à nouveau, il versa des seaux d'eau, l'un après l'autre, mais aucun signe du zisel ! André pensa : « Peut-être s'est-il noyé ? » Bientôt, il l'accrocha avec son fil de fer et le tira à la surface avec le crochet. L'animal se laissait faire et commençait à sortir ; il allait bondir et s'enfuir ! Alors, saisissant son bâton, le garçonnet se pencha au-dessus du trou, prêt à s'élancer.

Il frappa le petit animal alors que celui-ci sortait du terrier ; mais le coup ne fut pas assez fort et, étourdi, il sauta et courut chercher un refuge. Le chasseur le poursuivait. Il frappait mais ne parvenait pas à l'atteindre ! Soudain il pivota et fit un geste si maladroit qu'il le rata, mais le coup suivant, rapide et aveugle, toucha le dos du petit animal, quelque chose craqua... et le zisel se mit à ramper lentement en s'affaissant sur la terre. Le chasseur lui-même fut pris d'un tremblement nerveux et ressentit un malaise. Par pitié et aussi par crainte de rester le ventre vide, il acheva la petite bête qui, dans son agonie, se tordit plusieurs fois avant de crever.

Le garçonnet restait debout, essoufflé, douloureusement impressionné et bouleversé, ressentant un dégoût de lui-même qui lui brûlait le cœur. Le petit animal, avant de mourir, lui avait, semblait-il, soufflé au visage une telle haine que, si ce sentiment était devenu une force agissante, André aurait été tué sur place, comme par la foudre. Il finit par se calmer et s'occuper de sa proie : une faim de loup, excitée par cette journée laborieuse, accélérât ses gestes et déposait sur ses yeux un voile de brume qui ôtait aux choses leur aspect terrible et répugnant. Il ouvrit le ventre du zisel et jeta les entrailles : il coupa la tête. Il arracha la peau qu'il mit dans le terrier avec les autres déchets et il les recouvrit de terre.

Les vallons étaient tapissés d'herbes sèches et rousses dont le garçonnet se servit pour allumer un feu ; il fit griller le zisel, qu'il avait lavé, en le faisant tourner sur un fil de fer ; une fumée agréable, chaude et âcre s'élevait.

Il posa la viande grillée sur une feuille de journal, en coupa un morceau qu'il avala rapidement et qui croustilla sous ses dents comme un concombre. Mais il pensa : « Ça suffit ! », il freina sa rapacité et mastiqua lentement.

Mais il ressentit un malaise étrange ; il leva la tête et fut pris d'inquiétude : une femme âgée se tenait non loin de lui et le regardait manger. Immobile, tel un poteau. La faim l'avait desséchée jusqu'à la rendre noire. Elle était debout et, de tous ses yeux, comme hypnotisée, elle fixait le zisel. Elle ne disait pas un mot. Une ombre... Le garçonnet se sentit si mal à l'aise qu'il rangea tout à la hâte et partit. Il se justifiait en pensant : « Maintenant, c'est chacun pour soi ! » Mais l'instant d'après, ce fut encore pire, son cœur se glaça ! Il se retourna... la femme était figée au même endroit. Elle ne disait rien ; ne demandait rien. Elle regardait, comme une somnambule.

Le garçonnet revint vers le feu éteint ; il coupa un morceau de zisel et, le posant sur du papier, le tendit à la femme :
– Prenez, madame !

Elle fit un léger mouvement puis s'immobilisa à nouveau.

« ... Elle a peur de moi parce que je tiens un couteau, décide le garçonnet, elle est très effrayée ! » Il déposa la viande près du brasier et se dirigea vers la gare ; lorsqu'il se retourna à nouveau, la femme était assise, la tête penchée, près de la fumée bleuâtre, et elle mangeait.

André s'aïda du schéma que l'oncle Nikifor avait tracé d'après les indications des gens qu'il avait interrogés, et il trouva facilement sa gare. Les environs lui parurent étrangers. Les herbes, le long de la route, ressemblaient à des fourrés ; elles la recouvraient et s'élevaient au-dessus des ornières. Elles avaient encerclé le village et noyé les cours. Aucune allée ne menait aux maisons noircies qui s'affais-

saient dans les broussailles. Tout est désert et abandonné !

André prit la clé sous le toit et ouvrit la porte ; un air humide et glacé lui souffla au visage. Il inspecta la maison et trouva la lettre de sa maman : « Andrijko, si tu arrives et que je ne sois pas là, ne va nulle part mais attends... » Il regrettait tant sa mère ! Aucune parole n'aurait suffi à exprimer son chagrin.

Il trouva la galette entamée, avec des taches de moisissure sur sa surface inégale. Il en mangea un morceau et rangea le reste près de son demi-pain, dans la musette qu'il mit sous l'oreiller de sa mère. Il avait tant rêvé de rapporter le pain qu'il avait gagné lui-même ! Il cacha les roubles sous le poêle, dans des chiffons : au village, pour les affamés, ce n'étaient que de vulgaires papiers. Il sortit dans le jardin. L'herbe repoussait sur les tombes sarclées récemment.

Dans le hangar, là où l'eau de pluie n'avait pas coulé, tout était recouvert de poussière. La rue n'était qu'une rivière d'herbes : elle coulait et rejoignait d'autres cours d'eau semblables à elle avant de se jeter dans la place du village où une femme qui tenait un enfant dans les bras était assise contre un reste de palissade. Elle arrachait des orties vertes, les mâchait, puis les donnait à l'enfant.

Quelques rares personnes, ressemblant à des ombres venues de l'au-delà, passaient. Elles s'approchaient du soviet municipal, regardaient un journal qui y était affiché et sur lequel ressortait en caractères noirs : « La vie est plus radieuse » et, au centre de la photographie, se dressait l'homme aux moustaches épaisses ; des messieurs plus petits, couverts de médailles, l'encadraient et vous regardaient.

Plus loin se trouvait un avis qui menaçait de la peine capitale ceux qui n'enterraient pas leurs morts.

Après avoir lu, le garçonnet s'assit près du mur, un peu à l'écart, espérant voir passer quelqu'un qu'il connaissait. Une porte laissa passer un escogriffe bouffi qui alluma une cigarette. Deux hommes plus âgés traversèrent, pour lire l'avis, la route envahie par les herbes ; ils le commentèrent :

– Naturellement, il faut enterrer les morts ! Que se passerait-il autrement ? Ce serait la peste et les derniers survivants disparaîtraient.

– Il faut ce qu'il faut ; mais qui va les enterrer ? Personne n'a la force de soulever une pelle. Et le nombre des morts est effrayant !

– A combien se monterait le chiffre ?

– A combien ? Dans notre village, d'après la liste, sur mille sept cents habitants, huit cents sont déjà au cimetière. Une moitié des vivants s'est dispersée à droite et à gauche et la plupart sont tombés, personne ne sait où. Ceux qui sont restés tiennent à peine debout ; il faut les soutenir et il en meurt tous les jours : cinquante pour cent de l'autre moitié ont rendu l'âme. Qui es-tu, mon garçon ?

– Le fils des Katrannyk...

– Qu'attends-tu ?

– Je suis tout seul : il n'y a plus personne à la maison. J'ai peur là-bas.

– Quel malheur, mon garçon ! Tiens bon, tu pourras peut-être survivre. La tombe nous guette tous.

En grimaçant fortement, l'homme bouffi mêla à la conversation sa voix rauque.

– Qu'osez-vous dire là ! Nous connaissons des difficultés passagères dans l'édification du communisme mais à vous, tout vous semble déjà sombre, tout vous pousse vers la tombe !

Un vieillard plissait les yeux en l'écoutant et il répondit avec une indifférence feinte :

– Attends un peu, Hryts, peut-être que tu pourras encore avaler des poulets vivants !

L'homme asthmatique qui tenait sa cigarette prête, lança un regard furieux mais ne dit rien. Il garda le silence puis, avec un geste de dépit, il s'éloigna.

– Que signifie cette histoire de poulet ? s'enquit l'autre interlocuteur.

– Comment, vous n'êtes pas au courant ? C'est ce Hrytsko

qu'on a mis en prison parce qu'il avait caché du grain dans sa casquette, alors qu'il semait. Il a fait son temps et a été relâché ; mais voyez-vous, il est resté des leurs, il est toujours communiste ! Le voilà qui revenait du chef-lieu et, fatigué, il quitta la route et s'assit contre le mur d'une maison, tenez, comme ce petit garçon ! Il ferma les yeux et se reposa. Une poule, non loin, grattait la terre, cherchant du grain pour ses poussins. Hrytsko était épuisé et affamé : il était déjà tout enflé. Il entendit la poule et ouvrit les yeux : un poussin picorait tout près... Ses yeux brillèrent, il tendit la main, saisit le poussin et hop ! – dans la bouche ! Le poussin était encore vivant et se débattait mais il commença à le croquer avec les plumes. La poule fit un de ces vacarmes ! Elle se jeta sur Hrytsko, le griffant, le frappant de ses ailes ; elle voulait sauver son poussin. Mais lui avait déjà presque fini de l'avalier. La maîtresse de maison, entendant les cris de la poule, sortit en courant, et que voit-elle ? Hrytsko en train de manger le poussin et la poule qui se jette sur lui et lui griffe les mains. Elle se mit à l'injurier sur tous les tons. Dans la rue, les gens s'arrêtaient. Hrytsko se leva et partit sans rien dire alors que la femme leur expliquait : Hrytsko a avalé un poussin vivant. Les gens hochèrent la tête et continuèrent leur chemin.

– Alors, c'est lui, ce Hrytsko ?

– Lui-même. Sa femme avait quelques betteraves et elle l'a remis sur pied. Maintenant il a repris du poids.

– C'est drôle : il a été jusqu'à manger un poussin vivant et maintenant, il nous fait la leçon ! J'ai été longtemps absent du village ; pourtant j'ai bien entendu dire qu'on avait jugé un certain Hrytsko, car il avait volé du blé dans sa casquette. Mais où est passé Loukian, qui votait toujours « pour » ?

– Il n'est plus des nôtres.

– Où est-il ?

– Où ? A quiconque demande Loukian, on répond : il est à l'entrée du village et vote encore « pour ». Il a gelé, le malheureux ! La neige l'a recouvert ; seule sa main, qu'il levait,

dépassait. Les paysans, en passant, disaient : voici Loukian qui vote « pour »

— On voit des choses étranges ! soupira son interlocuteur ; quant à toi, mon garçon, va dans les champs du kolkhoze où l'on a semé le blé de printemps. Personne ne te prendra et tu trouveras de quoi manger. Sinon tu ne t'en sortiras pas.

André se leva et, alors qu'il se dirigeait vers sa maison, il jeta un regard par la fenêtre du soviet : une assemblée entière avait pris place autour de la table et fumait en s'ennuyant.

Tout le village était un désert de ruines recouvertes de mauvaises herbes d'où ne s'élevait même pas un miaulement de chat et où aucune fleur soignée par une main attentive ne s'épanouissait. Tout est noir, noir comme en enfer. Un silence de mort.

Seules, du jardin d'enfant, parviennent des voix assourdies ; longeant le bâtiment, André vit une dizaine d'enfants qui, après avoir avalé leur écuelle de soupe, regagnaient leur lit, petits squelettes déjà séniles. Et quelle gravité de vieillards sur leurs visages émaciés et ridés qu'aucun sourire ne vient illuminer ! Leurs petits fronts semblent lourds à porter, au-dessus d'yeux ternes et de visages à la peau noircie. Leurs mâchoires, tendues par une peau desséchée, saillent comme sur un crâne de mort.

Tous les enfants se jettent sur leurs lits car leurs ventres sont douloureux ; comme de petits crabes, ils se recroquevilent sur le côté, serrant leurs genoux contre leurs poitrines et laissant pendre leurs ventres gonflés telles des baudruches ; leur douleur s'atténue dans cette position. André le sait bien pour l'avoir expérimenté lui-même.

Contournant le bâtiment, il regagna sa maison par le chemin le plus court. L'idée lui vint d'apporter, à cette femme qui mange des orties avec son enfant, une tranche de pain toute fine. Il en restera assez pour deux et ensuite, ils achèteront du pain industriel. Rentré chez lui, il ouvrit sa musette, coupa un morceau de pain et l'enveloppa dans une feuille de papier ; il le glissa dans sa chemise car des passants auraient

pu l'apercevoir et le lui prendre. Il le portait à la femme qui, assise dans les orties, nourrissait son enfant. Mais elle n'était plus là : était-elle partie ou avait-elle été emportée, morte, par les fossoyeurs que la menace de la peine capitale poussait au travail ?

*

Daria Oleksandrivna revint à la gare où elle avait perdu son fils. Elle ne pouvait quitter cet endroit et attendait. Puis soudain, une décision s'imposa à elle : rentrer à la maison ! Mais cette pensée avait à peine traversé son esprit qu'elle ressentit une hésitation. Une force maudite la retenait comme un aimant invisible. Elle doutait de la présence de son fils à la maison et une chose l'effrayait : si elle arrivait au village alors que son fils, la cherchant, revenait dans cette gare où il l'avait perdue !

Elle avait changé depuis ce sombre événement ; quelque chose semblait avoir été définitivement ébranlé dans sa vie et son psychisme. De brusques accès de frayeur alternaient avec de courtes périodes d'amnésie concernant les lieux qu'elle avait vus récemment et dont elle essayait de se souvenir. Elle ne savait plus où elle était et une douleur effrayante, non pas physique, mais morale, la brûlait comme une flamme, submergeant sa conscience et son cœur. Parfois, la peur qu'elle éprouvait débordait jusqu'à devenir une terreur primitive qui lui obscurcissait la vue et ses autres pensées s'effritaient. Elle lui faisait oublier l'effondrement de sa vie et le malheur qu'elle ressentait comme l'agression et la vengeance de quelqu'un. Elle ne voyait rien autour d'elle et une seule chose accaparait son esprit : survivre ! Se maintenir en vie par ce mince fil de conscience qu'elle avait gardé en réserve.

Vers le soir, minée par la fièvre et la faim, elle reprit la direction de son village, accrochée, sur un train de marchandises, à des troncs de bouleaux à l'écorce grise et tordue. Mais en route des doutes l'assaillirent : son fils reviendra

certainement à la gare ou à la ville car chaque train l'y conduira s'il ne descend pas là où il faut. A la ville, il trouvera bien quelque chose à manger : l'hiver et la neige étaient passés ; et il savait qu'il pourrait trouver un abri pour la nuit dans les planches de la scierie. Pourquoi retournerait-il dans une maison vide, sachant que sa mère était restée là ?

Elle regagna donc la ville ; perdue dans ses pensées, elle en oublia d'être sur ses gardes et, avec de nombreux autres paysans, elle fut enlevée et emmenée dans la steppe sur un camion. Elle fut abandonnée dans un endroit perdu, pas trop éloigné heureusement, à une vingtaine de verstes.

Les pauvres hères se traînaient, déplaçant leurs jambes avec une lenteur de somnambules ; ils se nourrissaient de racines, arrachées dans les ravins, de betteraves et de pommes de terre gelées, abandonnées depuis l'année dernière dans les potagers. Parfois, ils trouvaient de petites fleurs de tournesol : leurs graines étaient molles mais nourrissantes. Et Daria Oleksandrivna finit par atteindre une gare ; pour ne pas irriter les employés et passer inaperçue, elle s'éloigna dans les bosquets voisins.

L'habitation contiguë à la gare était immense ; près des bâtiments traînaient des croûtes de pain, des épluchures de pommes de terre et autres déchets. Pour la nuit, elle pouvait toujours s'abriter dans des cours désertes, des hangars au toit percé ou sous des porches.

La journée était belle ; Daria Oleksandrivna partit avec d'autres paysans à la recherche de plantes comestibles. Elle trouva de l'oseille et en mangea les feuilles acides. Alors qu'elle revenait vers la gare, elle sortit le cahier de sa fille, qu'elle gardait contre sa poitrine ; elle contempla les lettres irrégulières de l'enfant et les arrosa de ses larmes qui firent un écran impénétrable entre elle et le monde. Elle s'arrêta un instant, le cœur un peu soulagé.

Un train arriva et elle pressa le pas car son fils s'y trouvait peut-être et, ne la voyant pas, il irait plus loin. Mais elle était si essoufflée !

Des wagons, les voyageurs aperçoivent une femme grande et maigre comme un roseau, qui se hâte vers la gare.

Quelques-uns sautent sur le quai et, courant vers elle, l'asposient près du mur, là où se trouve le réservoir d'eau. Ils en aspergent son visage. Un homme dépose sur sa manche une fine tranche de pain. Un médecin qui se trouvait parmi eux lui prend le pouls et hoche tristement la tête.

— C'est la fin ! Elle meurt d'inanition.

Les voyageurs restent là, ne sachant que faire. La femme s'est éteinte sous leurs yeux. Les traits de son visage, dont la pâleur rappelle la couleur du pain posé sur sa manche, sont si graves et si beaux, malgré son extrême maigreur. Ils semblent sculptés dans une roche claire.

Les hommes ôtèrent leurs chapeaux ou leurs casquettes ; seul un voyageur, vêtu d'une tunique aux reflets jaunâtres, et dont les lèvres se tordaient dans une grimace de mépris, n'enleva pas son képi de cuir.

— Que le diable l'emporte ! dit-il, les gens comme elle ne veulent pas travailler.

Il prononça ces paroles, en russe, avec méchanceté et morgue, mais en articulant mal et certains sons se perdaient ; peut-être parce qu'il fumait en mâchonnant le bout de sa cigarette.

Tous se tournèrent vers lui avec une expression si sévère qu'il s'éloigna en jurant grossièrement.

Celui qui lui avait donné du pain regarda à nouveau la morte et demanda :

— Que tient-elle dans les mains ?

Le médecin et lui se penchèrent, ils écartèrent avec difficulté les doigts de la défunte et prirent le cahier. Le médecin l'ouvrit et lut à haute voix : Cahier appartenant à l'élève... Olenka Katrannyk. »

Après un silence, il ajouta :

— C'était le souvenir le plus précieux, qui restait à la mère, de sa fille défunte ; le dernier souvenir, qu'elle a arrosé de ses larmes : avec lui, la mort...

Il baissa les yeux ; se détournant, il s'éloigna de la démarche d'un aveugle. La sonnette retentit et tous se précipitèrent vers les wagons.

28

Sur le chemin du retour, traversant des jardins envahis par les herbes, le garçonnet ramassa de vieux noyaux de cerises. Il les disposa régulièrement sur une plaque de fer placée sur deux briques et il alluma un feu. Les noyaux grillés se ramollirent et découvrirent de délicieuses amandes. Il les mangeait comme on grignote des graines de tournesol, l'une après l'autre. Il en garda une partie pour le lendemain car il était devenu avare envers lui-même et prévoyant tel un vieillard ou un écureuil. Mais il finit le pain ! Il le finit parce qu'il était desséché et commençait à rassir. Bientôt il serait perdu ; mieux vaut en profiter tant qu'il est mangeable.

Il remarqua sur l'herbe, près d'une souche basse – reste d'un poteau scié – la tache blanche d'une lettre non cachetée. Le nom du village et de la rue, le chef-lieu et le district correspondaient ; le nom de famille, par contre, n'était pas le leur, mais Kantaryk ; « comment ne l'ont-ils pas vu ? s'étonne le garçonnet ; ce n'est pas pour nous, mais pour les vieux qui habitent au carrefour ; je vais leur porter ! »

Comme dans un rêve, la rue n'en finit pas. Près de la maison où vivait son camarade de classe, Dmytryk, mort tuberculeux, une partie de la clôture était encore debout. Un homme barbu, qui portait un sac, s'était arrêté et essayait d'ouvrir le portillon, mais sa main ne lui obéissait pas... « C'est Pétroun, le père du pauvre Dmytryk », se dit le garçonnet en le reconnaissant. L'aidant, il souleva le crochet

de la porte. Mais le barbu n'entrait toujours pas : il en était incapable.

André pensa alors : « Papa était aussi faible que lui ; si nous l'avions aperçu plus tôt, nous l'aurions fait entrer dans la maison. »

Il agrippa Pétroun par la manche et l'aida à marcher jusqu'à la porte, puis à traverser l'entrée ; il l'amena jusqu'au lit où, tel un grand malade, l'homme s'allongea. Sa femme entra, tenant des plantes à la main et, du seuil, s'écria :

– Te voilà ! Quel bonheur ! J'en avais perdu le sommeil : je ne faisais qu'attendre et prêter l'oreille au moindre bruit.

– Oui, je suis revenu, mais dans quel état ! Je ne pouvais même pas entrer tout seul dans la maison ; c'est ce garçon qui m'a traîné.

– Le principal est que tu sois à la maison ; tu iras mieux.

– Je voudrais un peu de pain. Tiens, prends l'argent, tout ce qui reste, et va en acheter, même un peu, car je suis en train de mourir...

Elle prit l'argent et, en sortant, demanda à André :

– Reste là, je reviens tout de suite.

Elle partit et resta longtemps absente. Son mari sommeillait. Elle revint, tenant une bouteille enveloppée dans son fichu.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Pétroun en ouvrant les yeux.

– Tu ne le vois pas : de l'eau-de-vie.

– Comment de l'eau-de-vie ? Qu'en ai-je besoin ?

– Bois-en, c'est ce qu'on m'a conseillé. Je n'ai rien trouvé d'autre à acheter, que de l'eau-de-vie !

– Il me faut du pain car je suis à la dernière extrémité et toi, tu m'apportes de l'eau-de-vie ! Pourquoi ?

La femme garde le silence.

– Pourquoi as-tu dépensé notre argent pour ça, tout notre argent ? lui reproche Pétroun ; pour un homme épuisé par la

faim, l'eau-de-vie est comme un poison ; s'il en boit, c'est la mort !

– Mais il n'y a rien dans tout le village, répond sa femme, tous ceux qui reviennent prennent de l'eau-de-vie ; il paraît qu'elle fait du bien car elle est à base de blé. Sur la route, près du soviet, j'ai vu deux cadavres, une femme et son enfant. Ils venaient sans doute de loin. Ils avaient encore de l'ortie dans leur bouche : c'est ce qui les a empoisonnés. Ils étaient dans un tel état que même du pain ou du lait ne les auraient pas sauvés. Mais de l'eau-de-vie, ce n'est pas de l'ortie, c'est du blé pur !

– Tous meurent et pour moi aussi l'heure est venue, prononça Pétroun.

– Attendez, je vais vous apporter une tranche de pain ! dit le garçonnet.

Il rentra chez lui et, dénouant à nouveau sa musette, il prit le pain ; avec son couteau, il dessina des marques sur la croûte, prévoyant un morceau pour chacun. Il fit d'abord trois parts égales ; puis il changea d'avis : à sa mère revenait la plus grande tranche car lui avait mangé un grand morceau tout récemment et il lui restait un peu de galette ; il ne gardera donc pour lui que l'entame. Il enveloppa le pain dans du papier et le cacha dans sa chemise.

Lorsqu'il arriva chez ses voisins, la maîtresse de maison lavait des carottes et Pétroun les mangeait ; il les mangeait avidement, les faisant croustiller sous ses dents et avalant de travers. Quand il vit le pain, ses dix doigts se tendirent vers lui. Il le prit en répétant :

– Merci, mon garçon, merci beaucoup ! Tu as eu pitié de moi ! Je sens que si je mange un peu de pain, rien qu'une petite tranche, j'irai mieux. L'eau-de-vie et les carottes ne me rétabliront pas. Le médicament qu'il me faut, c'est du pain. Merci, un jour, je te le revaudrai.

En effet, il avalait le pain comme un remède miraculeux, le tenant dans ses deux paumes pour qu'aucune miette ne tombe par terre. Quand il eut terminé, il dit :

– Merci, mon Dieu, j’ai mangé du pain !

Puis il se tut, s’allongea, et sombra aussitôt dans un profond sommeil.

Avant de laisser partir le garçonnet, la maîtresse de maison lui donna quelques petites carottes. Le seuil à peine franchi, il se mit à les croquer, comme un lièvre : elles étaient délicieuses ! Se faufilant dans les jardins, il porta la lettre aux Kantaryk. Par la porte entrouverte, il aperçut les faibles vieillards assis à la table.

– Quand nos vivres seront épuisés, dit le vieillard, je ressemblerai à Oléfrets ; ses petits-enfants racontaient ceci : pendant que la tempête se déchaînait, allongé sur le poêle froid, il pensait à haute voix : si seulement je pouvais sortir dans la rue et trouver un sac de billets, un sac plein de billets de cinq roubles ; j’achèterais de tout : du pain blanc, noir, de la farine pour faire des crêpes, de la viande de veau pour le bortsch ou pour la faire griller, du poisson, du lait, du sucre, de tout enfin, de tout... Oléfrets pensait à voix haute et ses petits-enfants étaient assis par terre et l’écoutaient énumérer ces mets délicieux. Et il mourut ainsi.

La grand-mère lui répondit :

– Quand nous aurons mangé l’oseille et les tiges de fougères, ce sera la fin.

– Si nous pouvions tenir encore quelques semaines et nous procurer des pommes de terre nouvelles, nous serions sauvés...

– C’est la misère, la misère pour tous ! dit la vieille.

– Ou alors aller à Voronijchyna pour faire du troc et trouver de la farine et de l’huile ?

– Nous n’avons plus rien à échanger.

Le vieillard s’allongea sur un banc, tressaillit, poussa un profond soupir et se figea.

– Que t’arrive-t-il ? s’écria la vieille femme ; elle n’était plus capable de se lever : elle rassembla toutes ses forces et, frissonnant soudain, elle pencha sa tête sur la table, glissa, renversa la chaise et s’affaissa par terre.

Le garçonnet, qui avait déjà vu des cadavres, se dit : « Ils sont morts ! Tous les deux ! » – il avait déjà peur, avant, de rentrer dans la maison, mais maintenant il était épouvanté par la scène à laquelle il avait assisté et ses épaules tremblaient. Il laissa tomber la lettre sur le seuil et s'enfuit. Il lui semblait qu'il allait lui-même s'effondrer d'épuisement et mourir en une seconde.

*

Depuis ce jour, il craignait de s'approcher des autres maisons. Il était devenu sauvage à force de solitude. Il finissait de manger la galette et le pain couvert de moisissures.

Dans les herbes lui apparaissait la silhouette du vieillard qui portait une pierre et son chuchotement semblait bruires dans le silence : « Ne viens pas là, tu vas te faire égorger ! » L'ouïe du garçonnet était devenue aussi sensible que celle d'un animal et, à chaque bruit de pas inconnus, il s'éloignait doucement dans les fourrés, évitant tout le monde.

Il suçait les épis qui commençaient à mûrir ; leur goût l'avait réjoui ! Cette nourriture ne l'écœurait pas. Il rampait à vive allure vers les champs du kolkhoze, se cachant comme un lézard. Bientôt, la besace attachée à son côté se gonflait et s'alourdissait ; il disparaissait alors, petite ombre grise, parmi le mélilot et l'armoïse.

Les graines étaient meilleures et plus nourrissantes si on les faisait griller sur une plaque de fer, mais elles occasionnaient alors des brûlures dans la poitrine. Après s'être rassasié, il buvait de l'eau et se sentait ballonné. Il fit bouillir de l'eau, en avala, et son malaise passa. Il essaya de préparer de la kacha, mais elle se liquéfiait et brûlait ; même ainsi, elle était mangeable.

Dans un potager abandonné, il tomba sur une plate-bande où restaient quelques betteraves de l'année dernière, minuscules et gelées ; les propriétaires étaient certainement partis,

les laissant en terre. Il les déterra avec un bâton et les emporta chez lui, en réserve.

Continuellement affamé, il était devenu agile et cupide dans ses recherches, et son œil était perçant comme celui d'un oiseau. Son regard ne laissait rien passer, que ce soit une tête de pavot qui s'était cassée et fichée dans l'herbe ou un vieux noyau de prune : il les prenait et les cachait dans la cour ou dans la maison. Il marchait, semblant ne prêter attention à rien mais son instinct, aiguisé par le malheur, lui faisait remarquer, par terre, même les grains pourris.

Il ne voulait pas s'éloigner du village, craignant que sa mère ne revienne pendant son absence et ne reparte le chercher. Il laissait en permanence un morceau de papier sur la table :

« Maman, je suis ici, je reviens tout de suite ! »

Il s'affligeait beaucoup de ne pas voir revenir sa maman. Dans cette attente, il avait perdu le compte des jours et ne distinguait plus les dimanches des jours de semaine. Le monde environnant était devenu étranger et hostile et lui, André, sa mère et les voisins encore en vie vivaient dans un autre monde, en guerre avec le premier. Il fallait, à chaque instant, faire preuve d'une grande prudence.

Un matin, le garçonnet s'affairait dans le potager, fouillant entre les herbes à la recherche de vieux légumes. Parmi les taillis et les fanes – monstrueuses et sauvages – il aperçut des fleurs avec un petit œil ocre au centre, entouré de rayons blancs. Il arracha, avec des fanes, de la menthe, et aussitôt se répandit un parfum fort et mystérieux ; un parfum si doux !... Sa maman cueillait toujours de la menthe et son fichu était imprégné de cette odeur merveilleuse qu'il n'oubliera jamais. Ce souvenir lui fit presque monter des larmes aux yeux.

Un petit bourdon blanc passa et une mélodie, plus belle que celle d'une flûte, le suivit. Il voleta longtemps, sans direction précise, et le garçonnet ne vit pas où se trouvait son nid. Soudain, alors qu'il arrachait une touffe de « millet des oiseaux »

près d'une petite butte, des centaines de voix se mirent à bourdonner, en proie à une vive inquiétude.

L'instant d'après, un autre bourdon apparut, sortant d'une cavité, tache noire dans l'herbe brunâtre. Il tournoyait en examinant la butte comme un ingénieur ou un architecte envoyé par les autorités municipales pour constater les dégâts occasionnés par un tremblement de terre. Il vrombit d'abord près du seuil de l'habitation puis s'éleva de plus en plus au-dessus du tertre chauve où la touffe avait été arrachée ; il heurta de jeunes feuilles, s'enchevêtra et tomba. Il s'agita un certain temps sur le sol ; il s'envola et se remit à bourdonner parmi les tiges sur lesquelles il s'accrochait avec ses pattes. Tantôt rampant, tantôt volant, il reprit de la hauteur et dessina à nouveau de larges cercles. Trouvant sans doute que les événements, sur terre, n'avaient pas pris une tournure trop menaçante et ayant compris ce qui se passait, il retourna dans le nid pour informer ses concitoyens.

Le garçonnet prit ces malheureuses créatures en pitié et partit sans leur causer plus de dommages.

Ce même jour, alors qu'il avait lavé son assiette et l'avait posée sur le banc, près du seau, une araignée descendit du plafond devant lui ; une araignée minuscule comme une graine de pavot. Elle resta un instant sur la surface humide de l'assiette et repartit vers le haut en agitant ses petites pattes : elle enroulait un fil invisible.

André ressentait de plus en plus souvent qu'il n'était pas seul au monde. Il observait avec attention chaque vie : les papillons, les scarabées, les fourmis. Les oiseaux lui étaient les plus chers, si purs et légers, si vifs, vigilants et prudents ; ils appartiennent aux hauteurs où n'existe pas la saleté, mais seulement l'azur, les nuages, le soleil, la pluie, les éclairs, l'arc-en-ciel, le vent. Leur voix aussi semble transparente ; ils s'interpellent les uns les autres et les hauteurs cessent d'être un désert silencieux comme l'étendue couverte d'herbes du village, en bas.

Les oiseaux se balançaient paisiblement sur les branches.

enchevêtrant les trilles sonores de leurs appels ; ils voletaient entre les feuilles et leurs plumes lançaient des éclats bigarrés et dessinaient des cercles au-dessus d'un reste de jardin, devenu une petite volière. Ils y tressaient des nids. Le garçonnet craignait qu'ils ne quittent leurs maisons s'ils le voyaient s'affairer ici ou s'ils sentaient sa présence. Il les observait de loin, qui rentraient, à heures fixes, au nid et y vaquaient à leurs affaires.

Simultanément, l'amertume assombrit sa vie pendant de nombreux jours. Il rampait jusqu'aux épis, seul comme toujours, à l'écart des autres. Mais les cueilleurs venaient en nombre de plus en plus grand au fur et à mesure que les grains mûrissaient. La surveillance et les rafles augmentaient et étaient plus féroces. Un jour, alors qu'un cueilleur d'épis avait encore été pris, deux de ses complices, haletants, passèrent en rampant près du garçonnet et, s'étant arrêtés pour souffler un peu, eurent une conversation qui enveloppa son cœur d'un voile noir de tristesse.

– Skydan est perdu !...

– Hier, ils en ont jugé un : il a eu dix ans.

– C'est un assassinat !

– Il est faible, comme Skydan d'ailleurs, et, pour lui, dix ans c'est un cercueil dans les glaces de Sibérie !

– Pauvre Skydan...

– Les gardes se vantent de pouvoir nous prendre tous.

– Pourquoi pas ? Ils sont plus costauds que nous.

– Tu vois, pour une poignée de graines, de nos propres graines, c'est la mort ! Où a-t-on déjà vu ça ?

– Elles ne nous appartiennent plus.

– Oui, elles sont la propriété du diable.

– Que ce soit le diable ou le soviet, c'est la même misère pour nous.

– Ils ont pris notre nourriture et maintenant, ils volent notre âme.

Les paysans s'éloignèrent et le petit garçon s'affaissa sur la terre grise, meuble et légèrement craquelée, près des raci-

nes de blé, à l'ombre des rangées bien alignées, sous les épis qui ondoyaient et bruissaient.

« Qui peut résister dix ans dans un camp ? s'épouvante André ; je mourrais. »

Il imagine avec netteté les neiges glacées où l'on envoie des gens malades, affamés, condamnés à une mort certaine. Dès lors, il redoubla de prudence. En dépit de la chasse à l'homme qui sévissait à travers la large steppe, dans les seigles et les blés le nombre des malheureux ne diminuait pas. Il en mourait même ; les uns, avant d'avoir consommé leur larcin, les autres, après : ils étaient dans un tel état de dénutrition qu'ils agonisaient dans des souffrances horribles après avoir mangé. Sur leurs visages convulsés, comme après des tortures, le rictus, qui découvrait leurs dents, était effrayant.

De plus en plus souvent, le garçonnet, dans ses expéditions à plat ventre, rencontrait des cadavres. Le champ était sinistre. Une tristesse continuelle, accompagnée de pressentiments qui lui déchiraient le cœur, l'assombrissait : il n'était bien nulle part. Le monde semblait s'ouvrir sur un néant qui enveloppait tout, telle une flamme incolore brûlant dans ses yeux qui ne voient que la steppe, la terre, les nuages, perçus par son âme comme un tourbillon immense dans lequel il faut vivre, bien qu'il vous fasse souffrir. Il se perdait dans ces sensations ; comme un somnambule, il emportait les épis.



Il s'était habitué à sa solitude. Mais une tristesse malade l'envahissait parfois et ni les oiseaux, ni les insectes ne le distraient ; il aurait pu se jeter par terre, crier de désespoir, pleurer et frapper le sol de ses poings. Mais cette sensation passait ; sinon, pour la dissiper, pour oublier sa peine, il errait à travers le village mais avec prudence, en dressant l'oreille comme dans une forêt fréquentée par des tigres. Par une soirée où d'immenses nuages rapides promenaient des

ombres sur les buissons, alors qu'il flânait entre des maisons voisines, la vieille femme de Pétroun l'aperçut ; elle portait un paquet et rentrait chez elle.

– Où vas-tu ?

Il gardait le silence car il ne savait que répondre et s'était déshabitué à parler.

– Viens chez nous ! dit la vieille femme et, voyant ses yeux creusés briller d'un éclat méfiant, elle ajouta :

– Ne crains rien, nous ne mangeons personne ! Aujourd'hui, nous avons de la farine : je vais faire des petits pains.

Il entra chez les Pétroun. Le maître de maison était encore faible ; il était arrivé moribond au village et il lui fallait du temps pour se remettre ; mais il parlait déjà avec plus de vivacité.

– Comment vis-tu ? demanda-t-il au garçonnet. Celui-ci baissa les épaules sans pouvoir trouver de paroles ; puis la réponse lui vint d'elle-même :

– Les épis...

– Oh ! Prends garde, mon garçon, avec tes épis ! On t'enverra en Sibérie et tu y mourras de froid.

– Et ici, on ne meurt pas ? intervint la maîtresse de maison ; le champ du kolkhoze est couvert de cadavres. Les parcelles individuelles sont plus éloignées et peu de gens se traînent jusque là-bas, mais elles aussi sont dévastées. Il ne reste plus grand-chose sur notre champ : de quoi faire quelques gerbes.

– Je n'y ai rien cueilli ! – Ces paroles sortirent soudain de la bouche du garçonnet.

– C'est bien, le complimenta Pétroun ; notre salut vient de ces parcelles. Tout ce qui appartient au kolkhoze est pillé et disparaîtra comme dans un abîme.

– Regarde : c'est de la farine de notre blé, de nos gerbes ! dit la maîtresse de maison à son invité.

Elle prépara des petits pains et se mit à nourrir le malade qui désignait des yeux le garçonnet – comme pour dire : donne-lui-en – avalait la nourriture et demandait :

— Encore ! J'en veux encore !

Mais, craignant de le voir mourir s'il ne mangeait pas avec mesure, elle lui répétait d'une voix tranchante :

— Il n'y en a plus ; attends un peu !

Elle offrit au petit garçon un pain plus grand que les autres. L'invité remercia et oublia tout au monde ; il sortit aussitôt de la maison et s'éloigna dans les herbes vers l'endroit le plus reculé. Il jeta un regard perçant autour de lui et s'installa pour manger. Il détachait avec les dents des morceaux de pain et mastiquait avec application, mastiquait encore, tout en flairant le pain qui dégageait un parfum si merveilleux ; il ramassait avec ses lèvres les miettes les plus petites, de la grosseur d'un grain de pollen : il avait tellement peur de les perdre. Il mangeait et son âme s'imprégnait de l'arôme sec et chaleureux, pur et bon du pain blanc comme l'était autrefois sa chemise du dimanche.

Il le mangea en entier et sentit son souffle devenir plus vigoureux dans sa poitrine, uniquement grâce au pain : arrondi mais avec des angles, lumineux comme le soleil qui apparaissait parfois entre les nuages qui filaient. Plus puissant même que le soleil, que l'univers ; il ne pouvait ni comprendre, ni imaginer tout cela, mais il avait cette sensation légère et douce ; il se souvenait aussi de la tendresse maternelle qu'il avait perdue.

Il errait, ombre frêle, dans son jardin désert sans avoir la force de creuser convenablement la terre avec sa spatule et il savait qu'en un endroit de ce monde hostile, des gens étaient bons pour lui. Souvent, dans ses vagabondages à travers les terrains vagues, il tournait autour de la maison en cercles de plus en plus étroits. Il observait de loin, sans se montrer, le père Pétroun qui battait le blé. Les gerbes liées par sa femme ressemblaient à des balais. Le maître de maison se tenait près d'elles, faible jusqu'à vaciller : il n'arrivait pas à les frapper avec le fléau. Alors, faisant de grands efforts, il se pencha et porta les gerbes contre le mur ; s'y appuyant, il recommença à battre en soulevant à peine le fléau ; il crai-

gnait même que ses propres mouvements ne lui fassent perdre l'équilibre. Le garçonnet eut envie de sortir de l'herbe pour l'aider mais il n'osa pas : « Ils penseront que c'est leur pain qui m'intéresse » ; et lui-même était encore plus faible que le paysan. Il n'avait pas vraiment peur mais, vivant à l'écart des hommes, il était devenu aussi sauvage qu'un petit loup. Il s'éloigna furtivement de la maison de ses voisins.



Ce qu'on désignait depuis toujours de ce mot merveilleux de « moisson », devint la « campagne de rentrée des récoltes ». Par endroits, la récolte de 1933 fut exceptionnelle, fabuleuse même ; de lourds épis ployaient les tiges que le vent ne parvenait pas à balancer. Les champs étaient pleins de ce trésor sec et cilié qui dorait au soleil et coulait, rivière bien droite. Ils attendaient les moissonneurs.

Mais personne n'était là pour faire la moisson. La population s'était clairsemée. Les survivants, tout en fauchant sans s'arrêter, ne pouvaient venir à bout même d'une petite partie. Les grains tombèrent. Et cette récolte resta ainsi à pourrir, jusqu'à Noël. Ceux qui étaient venus des usines et des fabriques n'y purent rien changer. Pendant ce temps, on achevait les paysans ; ceux qui n'étaient pas morts se traînaient, bouffis ! – sur leur peau craquelée suintait de l'eau. Ils voulaient reprendre des forces et beaucoup, beaucoup d'entre eux rampaient vers les champs pour manger quelques épis mûrs. Couchés, ils les arrachaient et les écrasaient sur leurs paumes, les froissaient dans leurs fichus, dans les pans de leurs vêtements, de leurs musettes, de leurs casquettes ; ils emplissaient leur estomac affamé de grains crus et mouraient sur place ! Les champs étaient jonchés de cadavres invisibles de loin ; mais de près, alors qu'on rampait dans ce cimetière caché, l'impression était sinistre !

Le garçonnet arrivait jusqu'aux épis par des chemins qu'il connaissait et il évitait soigneusement les morts qui s'y trou-

vaient. Au début, il avait peur et tremblait lorsqu'il rencontrait des agonisants ou des cadavres, puis il s'y était habitué ; d'ailleurs, il ne valait guère mieux que les premiers.

Cette morgue dissimulée devenait de plus en plus épouvantable à mesure que l'on avançait ; elle pourrissait dans une puanteur insoutenable bien qu'étant noyée par des vagues de céréales mûres qui, au-dessus d'elle, tantôt se déroulaient en ondes bruissantes, impétueuses sous les rafales de vent, tantôt s'apaisaient, quand le vent cessait et que l'on entendait un insecte grimper sur un épi.

Lorsque le garçonnet épuisé se reposait et levait les yeux, il voyait alors, sur le bleu profond du ciel parsemé d'innombrables étincelles de soleil, se graver la multitude des épis d'un roux cuivré et d'une abondance, d'une abondance ! Les épis se blottissaient doucement les uns contre les autres et croisaient, comme sur une gravure à l'encre dorée, les rayons ogivaux de leur armure. Ils les tendent et les inclinent en avant avec toutes les graines insérées les unes près des autres, en dégradé. Les épis oscillent légèrement et agréablement, dégageant un tel souffle de sincérité et d'émotion ! on pourrait les regarder des heures. Un voile inestimable de bonté et de tristesse divine recouvrait ceux qu'on avait conduits à la mort. Il voyait aussi les nuages – rochers d'argent – qui voguaient lentement, venant du sud, aveuglants sous les rayons du soleil. Le garçonnet s'immobilisa, impressionné par le mystère de ce prodige. Entendant de forts craquements, il sursauta et s'enfuit à la hâte en rampant vers les hautes herbes et les creux envahis de broussailles où personne ne pouvait le remarquer. Là, il se redressa de toute sa petite taille et emporta chez lui les épis qu'il avait trouvés.

Lorsque la moisson battit son plein, tous ceux qui pouvaient faucher ou lier des gerbes furent engagés. Le père Pétroun y alla aussi : il s'était si bien rétabli qu'il avait la force de travailler dans les champs avec sa femme.

Mais pour André commença une dure époque car, près des moissonneurs, au-dessus de leurs têtes, se tenaient partout

des surveillants. Il fallait redoubler de prudence à l'approche des champs. Un matin, alors que le jour se levait à peine, des coups frappés contre la vitre le réveillèrent ; derrière la fenêtre se trouvait la mère Pétroun et elle lui criait :

– Prépare-toi, nous allons travailler, porter des gerbes de blé ! Tu auras du pain.

André sortit aussitôt de la maison. Alors qu'ils arrivaient dans les champs, le voisin dit au garçonnet :

– Tu devrais venir chez nous ! Tu sais que notre fils est mort de misère et aussi de maladie. Il manque une âme dans notre maison. Si tu veux, tu peux vivre chez nous. Tu ne serais plus seul et moins triste ; et ce serait plus gai pour nous aussi. Penses-y !

– Je vais travailler un peu et puis je viendrai.

– Voilà une bonne chose ! Mais rappelle-toi, nous t'attendons.

– Je voudrais partir chercher maman...

– La chercher où ? Il existe plus d'un village et plus d'une gare ! Tu vas te perdre, tout seul. Tu ferais mieux de ne pas partir.

– J'irai quand même.

– Si je pouvais, je t'accompagnerais ; mais tu vois dans quelle misère nous sommes.

– J'irai seul.

Le soir, en rentrant chez eux, ils virent que, dans une maison, on s'apprêtait avec grand bruit à enterrer un mort ; tout autour s'affairaient des miliciens et des gens du soviet, comme des pêcheurs près d'une barque, avant la tempête.

– Qu'est-ce qu'ils ont ?

– Un châtiment les atteint – en la personne d'un activiste connu – pour montrer de quel côté se trouve la vérité, dit Pétroun ; quand il sème le mal, l'homme récolte le mal, comme ce Korbys qu'on enterre. Il était débordant de zèle, tenace, et ne laissait jamais les paysans en repos ; pour plaire au Parti, il les tourmentait. Il a persécuté un paisible paysan moyen qui soi-disant injuriait le pouvoir soviétique alors

qu'il n'en était rien ! Il avait une voiture à cheval et vivait comme un ouvrier ; il possédait, en plus, une vache. On lui a confisqué ses biens, à lui et à ses fils, comme à des koulaks, et l'activiste a emporté pour lui son lard et sa pelisse. Deux années ont passé et lui-même, une nuit, enflé par la famine, est parti dans les champs où l'on avait moissonné les céréales. Il prit une gerbe et retourna chez lui : il l'a emportée comme la pelisse, autrefois. Il est grimpé avec son fils au grenier pour l'écraser et en tirer les grains. Mais d'autres membres du Parti l'avaient épié et le dénoncèrent aussitôt, comme lui l'avait fait pour le paysan moyen. Un groupe d'activistes, encore plus obstinés et plus cruels que lui-même, se présenta chez lui. Ils fouillent partout et montent au grenier où ils le voient avec la gerbe. Et les voilà qui se mettent à frapper Korbyk comme s'il était un bandit. Ils l'ont battu à mort. Tu vois, ils le mettent sur une charrette et il va faire son dernier voyage : là où il va, on n'a plus besoin de gerbes, ni de rien. Mais son péché est resté sans rémission. Viens, il n'est pas bon de rester là à regarder !



Les premiers jours, les paysans affaiblis travaillaient mollement et ne coupaient qu'une infime quantité d'épis ; puis, nourris d'une soupe chaude et de kacha avec un peu de lard, ils redressèrent le dos et le travail se fit tant bien que mal.

Les gerbes étaient plus petites qu'autrefois mais elles paraissaient au garçonnet aussi lourdes que des bûches. Mais à son grand étonnement, il se sentait beaucoup plus fort ; peut-être non pas uniquement grâce à la nourriture mais aussi parce que ses forces naturelles avaient besoin de s'éveiller et de croître. Il traînait les gerbes avec application, en les prenant avec ses deux bras ; plus tard, il les saisissait d'une main par le lien de paille qui les entourait, glissait l'autre sous la gerbe pour la maintenir et se penchait sur elle.

Le travail n'était pas trop pénible, mais depuis le début,

l'épouvante le minait. La moissonneuse était inutilisable à cause des cadavres qu'on trouvait partout, à intervalles réguliers.

Visiblement, chaque âme à l'agonie, venue ici en cachette, se mettait à une certaine distance des autres cadavres, s'allongeait à l'écart. Ils étaient si nombreux qu'on en rencontrait sans cesse : ils parsemaient la terre. Avant que n'arrivent les chariots funéraires, les chaumes clairs étaient couverts de leurs taches noires et la mère Pétroun dit au garçon :

– Nous avons moissonné autant de gerbes que de gens sont tombés ici !

Certains étaient morts depuis longtemps ; l'odeur était épouvantable et donnait la nausée aux moissonneurs. Elle les empêchait de travailler bien qu'ils respirassent à travers des foulards dont ils enveloppaient leur visage. La voix de la femme de Pétroun s'éleva à nouveau :

– Il faudrait allumer un feu et brûler de l'herbe verte : la fumée emporterait cette odeur. C'est ainsi que nous faisons en 1919 ; les blancs fusillaient les gens et les enterraient ; quand les rouges revinrent, ils ordonnèrent aux prisonniers blancs de rouvrir les trous et d'en sortir les morts. La puanteur était aussi effroyable qu'aujourd'hui ! Pour la neutraliser, ils allumaient de grands brasiers et y jetaient des branches vertes. Ensuite les blancs reprirent le dessus et ils firent de même : ils ordonnèrent de déterrer ceux qui...

– Chut, chut ! Vous feriez mieux de ne pas continuer, lui conseillaient les moissonneurs en lançant des regards vers les surveillants.

– Ils n'entendent rien. Leurs yeux sondent les mains et les poches des gens et ils n'ont pas le temps d'écouter.

– Peu importe ! Maintenant, même les chemins ont des yeux qui voient loin – jusqu'en Sibérie ! Hier, on y a envoyé un homme ; on l'a condamné à périr pour une touffe d'épis qu'il a écrasée sur sa paume. Faisons un feu. Apporte des fanes, mon garçon !

André se vit assigner une tâche supplémentaire : s'occuper des feux ; il se fit rapidement à ce nouveau travail. Il ramassait de l'herbe sèche pour allumer le feu, puis en jetait de la verte pour faire de la fumée. Elle envahissait tout, comme sur les lieux d'un incendie – une fumée âcre mais pure – et l'on sentait moins les émanations écœurantes et épouvantables que dégageaient les cadavres. Des brasiers furent allumés en d'autres endroits également ; la fumée s'éleva en tourbillonnant, enveloppant la multitude des morts. Ils attendaient, entre les gerbes, d'être emportés sur le lent chariot qui se traînait parmi les chaumes. Lorsqu'ils travaillaient dans les champs, les vivants exténués étaient enfumés. La fumée pénétrait dans leurs yeux, faisant jaillir des larmes. La mère Pétroun ferma un instant les paupières, s'essuya les yeux et, regardant autour d'elle, dit :

– Personne n'a vu pareille moisson depuis la création du monde, et on n'en verra plus !

*

Au début, le travail n'était qu'un fardeau douloureux pour l'âme qui s'y opposait ardemment. L'air chauffé à blanc semblait tout transpercer et couvrir de sueur tous ceux qui bougeaient. Comme un poêle, il exhalait une chaleur torride, alourdissait les sentiments et inondait le cœur de fatigue : l'être paraissait devoir s'affaïsser dans cette fournaise et cette fumée lourde. Mais en dépit de soi, il fallait se déplacer péniblement sur les chaumes, comme sur des milliers de clous. Puis l'habitude s'était installée dans la difficulté et l'ordre établi, selon lequel chacun devait venir à bout de sa tâche. André aussi s'accoutuma ; il se serait même ennuyé si on lui avait interdit de traîner les gerbes et de ramasser les épis, d'allumer le feu et de l'entretenir, de porter le seau d'eau et le gobelet pour les moissonneurs et de faire tout ce qu'on lui demandait. Le travail enchaînait ses pensées et sa volonté ; la tristesse animale qui l'avait longtemps habité

s'était apaisée, comme paralysée. L'image de sa mère illuminait son esprit et les tracas de la moisson l'auréolaient de paix.

Le cœur reçut une leçon qu'on ne peut trouver ni lire dans les manuels scolaires. Les hommes d'ici étaient fondamentalement différents de ceux des villes ! – si différents que leur particularité sautait immédiatement aux yeux.

A la ville, les gens ne semblent pas ressentir profondément que leurs activités sur terre sont très utiles mais, par contre, ils se donnent une importance extrême.

Alors qu'ici, malgré l'indifférence qu'ils ont, dans leur malheur, pour la vie, les hommes mettent dans chacune de leurs paroles, dans chacun de leurs actes un sens profond ; et beaucoup de respect pour eux-mêmes et pour les autres, comme des prêtres blancs ; c'est vrai maintenant, par exemple, alors qu'ils coupent et lient en gerbes des épis de seigle. Ils travaillent dans ces champs de céréales comme si Dieu les regardait ! Conscients de l'importance de leur tâche mais n'en tirant aucun orgueil !

André ne saisit pas les causes des phénomènes ni leurs liens. Mais avec ce don d'observation naturel chez les enfants, il voit immédiatement la différence entre les gens des villes et ceux d'ici. Il conclut en une phrase : « Ceux-ci sont plus authentiques. »

La mère Pétroun est très bonne avec lui ; elle lui garde toujours quelque chose à manger, des légumes frais par exemple. Jamais elle ne le blesse ni ne crie, jamais elle ne le gronde ni ne se met en colère contre lui. Et il commença à avoir confiance en elle, comme si elle était la propre sœur de sa mère. Un jour, alors qu'il courait nu-pieds sur les chaumes, une pointe sèche et tranchante s'enfonça près de ses orteils ; le sang se mit à couler abondamment. La mère Pétroun trouva dans son panier, près des musettes, un morceau de tissu propre et lui fit un pansement : elle lui demanda s'il avait mal.

Deux jours plus tard, la même chose arriva à un garçonnet

qui travaillait avec ses parents sur cette même parcelle. Sa mère, affolée, se précipite au plus vite pour le soigner ! Elle se penche sur son fils, le câline, caresse son pied blessé et le console en le regardant dans les yeux, comme si elle voulait faire passer la douleur dans son cœur et souffrir à sa place. Elle ne peut se décider à le quitter. Elle se serre contre lui comme un ange étincelant qui aurait revêtu une méchante robe rapiécée et un pauvre fichu blanc.

André assista à la scène et il s'immobilisa, ressentant une immense tristesse ! Il se rappela sa malheureuse maman : elle était avec lui comme cette mère avec son enfant ; elle le plaignait et le consolait ; quand elle se penchait sur lui, le ciel semblait descendre sur la terre.

Et l'orphelin sentit alors qu'il n'avait plus, près de lui, l'âme la meilleure qu'il y ait au monde : celle de sa maman. Il quitta rapidement le champ, pénétra dans les sombres fourrés qui formaient un mur non loin de là et, couvrant son visage de ses paumes, il se mit, dans son désespoir, à verser des larmes plus amères que toutes celles qu'il avait déjà versées : de lourdes gouttes tombaient, d'où semblait s'évaporer un sel brûlant.

Il ne connut plus de repos. Chaque minute, devenue inutile, s'étirait à l'infini, avec une lenteur sourde, car elle l'éloignait de la rencontre tant désirée.

Après la journée de travail, alors qu'ils avaient étendu une toile sur l'herbe et dinaient dans la cour, André dit :

- Je vais partir chercher maman.
- Où ? demanda la mère Pétroun.
- Sur le chemin que nous avons pris.
- Comment feras-tu ? Il y a tant de gens !
- Je reconnaitrai maman tout de suite.

Un crépuscule vert tombait, que venait assombrir la nuit profonde aux étoiles pures. Le garçonnet était certain que, même la nuit, parmi la foule la plus dense de la ville, ou dans les ruelles sombres, il remarquerait, au premier coup d'œil, sa maman.

– Pourquoi te hâter, lui dit le maître de maison, si ta mère n'est pas revenue jusqu'à maintenant, c'est qu'elle est partie plus loin ; elle a dû trouver du travail pour gagner quelques sous. Elle reviendra plus tard.

– Je vais partir ! répète le garçonnet ; me donnerez-vous des pommes de terre pour le voyage ?

– Prends-en autant que ta musette peut en contenir ; nous te ferons un pain : tu l'as gagné. Mais je ne te conseille pas de t'aventurer ainsi : c'est trop dangereux ! Comment te laisser partir seul alors que les enfants comme toi disparaissent partout ? Attends un peu, après la moisson, j'irai avec toi. Non, tu ne peux pas partir seul !

– Certainement que tu ne peux pas ! approuva la mère Pétroun ; chasse cette idée de ta tête ! Tu as attendu tout ce temps, patiente encore un peu : la fin de la moisson viendra vite. Je ne te laisserai pas partir !

Ils terminèrent leur soupe en silence. Ensuite, ils se préparèrent à aller dormir. Les maîtres de maison étaient pleins d'attentions pour le petit garçon. Mais la tristesse emplissait son cœur et, lorsque la lumière fut éteinte, dans l'obscurité, elle déborda en sanglots silencieux. Il attendit que ses hôtes, épuisés par leur travail, s'endormissent profondément. Alors, sans faire de bruit, comme une souris, il saisit la musette avec laquelle il faisait la moisson ; elle contenait des allumettes, une cuillère, un couteau et un peu de pain. Il y ajouta des pommes de terre qu'il prit dans le sac posé dans un coin, près du poêle. Il ouvrit prudemment la porte, sans qu'elle grince. Il sortit, ombre silencieuse, et, sur la pointe des pieds, se dirigea vers le portail, se courbant lorsqu'il passait sous les fenêtres.

Dans la rue, il hésita : et si mère était arrivée hier soir ? C'était possible. Elle l'attendrait, alors que lui s'en allait la chercher. Il pénétra dans la cour ; – non, la porte est verrouillée ! Tout est calme dans ce logis déserté qui est sa maison natale. Les étoiles, reflets d'un mystère dans cette nuit sans lune, scintillent au-dessus des tombes.

Il s'accroupit sur le seuil, s'appuyant contre la porte : pour un instant seulement. Mais une somnolence, apportée par l'humidité nocturne, envahit imperceptiblement le garçonnet épuisé par la moisson, puis – le sommeil.

Une sensation mélancolique grandit en lui telle une force autonome et une stimulation intérieure proche, mais différente, de la volonté qui l'anime dans la journée ; elle jaillit, agit, semble se fondre dans l'air sans pouvoir s'éteindre. L'assailant de toutes parts, elle porte son esprit vers tout ce qui lui ressemble ou lui est connu mais qui paraît hermétique ou incompréhensible. Son âme aussi est concernée. Elle souffre dans ses aspirations, se tourmente longtemps, puis accueille, comme un éclair, la douleur qui la blesse en l'effleurant brusquement. Le sentiment d'injustice devient insupportable, semblable à ce que ressentirait quelqu'un qu'on piétinerait soudain, sans qu'il s'y attende : qu'on piétinerait avec une grande force, dans l'obscurité, dans un cercle bien délimité d'une lumière très pâle, comme les vêtements incolores qui couvrent les épaules des affamés. L'effroi et l'amertume deviennent extrêmes, jusqu'à provoquer un hurlement assourdi dans la poitrine oppressée, jusqu'au gémissement que produit l'effort exigé par la respiration ; car quelqu'un d'infiniment cher vacille parmi les croix tombales, ne pouvant trouver son chemin – le petit garçon, dans son immense désespoir, essaie de crier qu'il faut venir par ici, vers lui ! Mais aucun son ne parvient à franchir ses lèvres, bien que son âme entière anime cet élan. André s'éveilla.

Il regarda l'obscurité environnante et ne comprit pas tout de suite où il se trouvait. Se souvenant de tout, il devint soucieux : il avait perdu du temps à dormir et, si l'aube se levait bientôt, il ne pourrait peut-être pas passer inaperçu à la gare et voyager sans billet. Les étoiles étaient plus hautes dans le ciel. Il lui fallait prendre de l'argent pour le billet. Il ouvrit la porte et trouva les roubles enveloppés dans des chiffons, sous le poêle : le salaire qu'il avait gagné dans la forêt.

Il sortit du village en évitant les voisins qui auraient pu l'apercevoir par les fenêtres ; il prit d'autres rues, se dissimulant comme un petit animal nocturne. Son sang se glaçait lorsqu'il entendait un bruissement dans les jardins abandonnés. Il haletait et transpirait ; il entendait son cœur battre dans sa poitrine et résonner dans ses tempes. Ses nerfs tendus vibraient.

La nuit, dans ses dernières heures, continuait à dresser ses murailles noires qui ne s'effondraient pas encore. Bientôt, essoufflé, il ralentit le pas. Il arriva à la hauteur de la maison du poëlier et s'immobilisa : devait-il jeter un coup d'œil ou non ? — Il fallait s'assurer que la terre, au-dessus de l'objet précieux enterré, était intacte et que personne, ayant appris le secret, n'avait creusé le sol et emporté l'objet.

Le petit garçon contourne prudemment la maison et s'approche de l'endroit mystérieux ; il le contemple sous la lumière vacillante des étoiles et l'effleure de ses doigts : tout est intact ! Une herbe épaisse et bien droite le recouvre, et des taillis impénétrables ont poussé tout près, qui ont noyé les anciennes plates-bandes.

Le fuyard examinait les plantes, cherchant celle qu'il préférerait ; presque en jouant, il cueillit quelques feuilles qui se ressemblaient, froissa entre ses doigts le bord de l'une d'elles : brusquement se répandit un parfum de menthe, délicat et généreux, cher comme l'était le fichu de sa mère.

L'obscurité s'éclairait un peu, se teintant d'un bleu aussi merveilleux que ce parfum de menthe. Un souffle léger passa, annonçant la fin de la nuit et paraissant lui faire signe : il est temps de se mettre en route !

Mais l'imagination de l'orphelin s'attarde et, dans le crépuscule du matin, ouvre, comme un fantôme, la cachette : là, sous l'herbe et la terre, repose un objet sacré à la puissance de feu effrayante. Et il faut montrer ici autant de respect qu'à l'église.

Il s'éloigna doucement de l'endroit secret et quitta le village. L'horizon s'illuminait et tout devenait visible alentour ;

avec cette clarté imprécise qui annonce le lever du soleil.

Le garçonnet se hâta sur la route inégale, couverte d'herbe ; des gouttes de rosée, blanches et transparentes, pendaient au bord des feuilles. Des étincelles s'y allumaient. Lorsqu'il se retourna vers le jardin du poëlier, au-dessus du trésor enfoui s'élevait une flamme : combinaison riche et rayonnante de transparence, de pourpre, de sang, de feu aveuglant, comme si des puissances surnaturelles soulevaient l'objet précieux sorti des profondeurs de la terre. Une colonne flamboyante lançait des rayons de lumière – pareils à des éclairs – s'éparpillant sur la voûte céleste, puis prenait la forme du calice que les paysans avaient caché dans la terre noire, ne révélant à personne leur secret, souffrant et mourant les uns après les autres, prisonniers d'un cercle infernal.

Le calice semblait s'élever au-dessus d'eux, avec une force invincible et immortelle, pour leur apporter le salut éternel.

1958-1961

*Cet ouvrage
reproduit
par procédé photomécanique
a été achevé d'imprimer
dans les ateliers de la S.E.P.C.
à Saint-Amand (Cher), le 16 février 1981.
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1981.
N° d'édition : 28121.
Imprimé en France.
(182)*

VASSIL BARKA

Le prince jaune

Hiver 1932-1933 en Ukraine : cinq, six ou sept millions de cadavres ; entre quinze et vingt pour cent de la population totale de cette contrée réputée pour la fertilité légendaire de son sol a succombé aux exécutions sommaires, aux déportations, et surtout à la famine mortelle organisée froidement par le pouvoir soviétique, décidé à imposer la collectivisation aux paysans qui, à juste titre, y voyaient leur propre ruine et celle de l'agriculture. Les bandes de communistes armés procèdent à des fouilles impitoyables, enlevant aux fermiers moribonds jusqu'au dernier grain de blé. Sous prétexte de lutte contre les « koulaks-exploiteurs », une civilisation séculaire est détruite avec son folklore, ses traditions, sa spiritualité. Le cannibalisme fait son apparition dans le grenier proverbial de l'Europe. Les parents égorgent leurs enfants, et, à la tombée de la nuit, un homme seul ne sort plus de peur d'être dépecé et mangé... Faute de bâches, le blé confisqué pourrit dans des silos gardés militairement — sous les yeux des foules affamées. Lors des rafles géantes, des paysans capturés sont jetés pêle-mêle, morts et vivants, dans des fosses communes.

Ce génocide communiste, comparable par plus d'un côté à l'extermination des Juifs sous Hitler ou des Cambodgiens sous Pol Pot, fut soigneusement camouflé. La propagande officielle glorifiait en images et en paroles les chefs bien-aimés édifiant le bonheur de la paysannerie « libre et prospère ». Aux visiteurs occidentaux, on montrait des fermes collectives modèles, et Édouard Herriot lui-même fut dupe d'un kolkhoze factice, d'une mise en scène astucieuse préparée spécialement à son intention. En même temps, comble de cynisme, Staline publiait son fameux article sur « le vertige du succès ».

Le prince jaune est le premier témoignage d'un rescapé ayant vécu dans sa chair la catastrophe qui s'est abattue sur son peuple du fait d'un pouvoir usurpateur et criminel. La valeur documentaire de ce roman inspiré est telle que le ministère américain de l'Agriculture l'a reconnu comme une des sources principales pour l'étude de l'histoire agraire en U.R.S.S.

Penseur religieux, essayiste, romancier et poète, Vassil Barka a plus de soixante-dix ans et vit en anachorète aux États-Unis, où il se consacre sans partage à une œuvre considérée comme classique par ses lecteurs ukrainiens du monde entier. Polyglotte et érudit, spécialisé notamment en littératures médiévales, il a soutenu avant la guerre, à l'université de Moscou, une thèse sur La Divine Comédie de Dante. Mobilisé dans l'Armée rouge, gravement blessé, déporté du travail en Allemagne, il a connu après la guerre les camps des D.P. et les errances à travers l'Europe, avant de trouver asile dans un centre culturel ukrainien situé aux environs de New York, en montagne. Dans l'œuvre abondante de Barka, marquée tout entière par la spiritualité chrétienne, une place particulière revient à la grandiose épopée en vers, encore inédite, intitulée Le témoin et consacrée à l'histoire de son pays durant ce siècle. Vassil Barka y présente, entre autres choses, le génocide des Juifs sous l'occupation nazie en Ukraine.